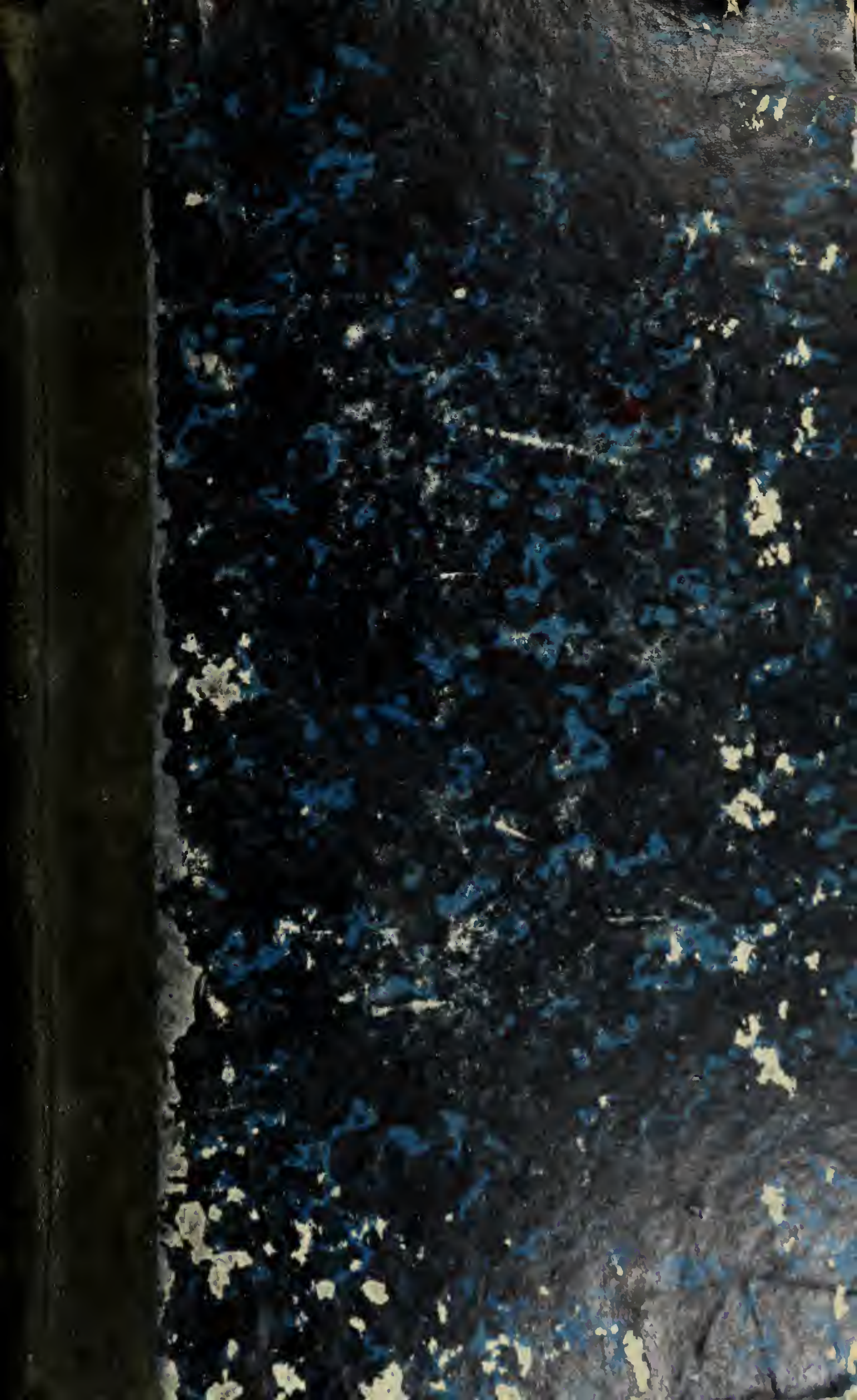
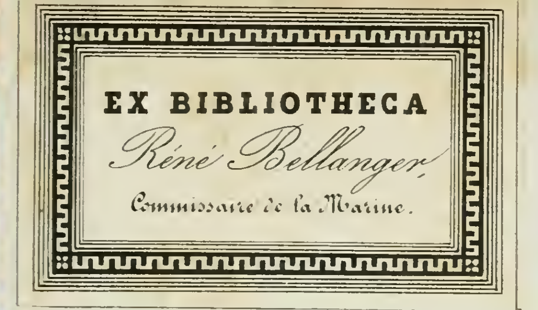



EX BIBLIOTHECA
Réné Bellanger,
Commissaire de la Marine.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

LV.



Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

LA LAITIÈRE

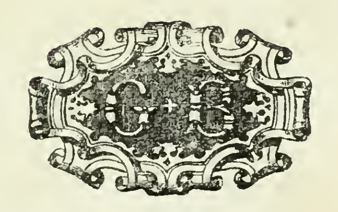
DE MONTFERMEIL.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

TOME PREMIER.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

34, RUE MAZARINE.

1845

LA LAITIÈRE

DE MONTFERMEIL.

CHAPITRE I.

CONVERSATION EN CABRIOLET.

—

« Car, mon lieutenant, ça ne peut pas tou-
» jours aller ainsi, et vous en conviendrez vous-
» même. Le grand Turenne ne menait pas qua-
» tre batailles de front et ne se trouvait pas à
» six affaires dans la même journée.... — Non
» mon cher Bertrand, mais César dictait en
» même temps quatre lettres dans différentes
» langues, et Pic de la Mirandole se flattait de
» connaître et de pouvoir discuter *de omni re sci-*

» *bili*.... — Pardon, mon lieutenant, mais je » ne sais pas le latin. — C'est-à-dire qu'il pré- » tendait connaître toutes les langues, appro- » fondir toutes les sciences, réfuter toutes les » sectes, concilier tous les théologiens. — Com- » me je ne crois pas, mon lieutenant, que vous » ayez tant d'amour-propre, je ne vous compa- » rerai pas à ce monsieur de la Mirandole, qui » voulait savoir tout; quant à César, j'en ai enten- » du parler comme d'un grand homme; mais je » suis bien sûr qu'il n'avait pas autant de maî- » tresses que vous. — Tu te trompes, Bertrand, » les grands hommes de l'antiquité avaient de » nombreuses esclaves, des concubines, et ré- » pudiaient souvent leurs femmes afin d'en » prendre de nouvelles. L'amour, la volupté » avaient des temples en Grèce; et ces fiers Ro- » mains, qu'on nous peint si sévères, ne rougis- » saient pas de se livrer aux plus folles débau- » ches, de se couronner de myrtes et de roses, » et de prendre parfois dans leurs banquets le » costume de nos premiers parents.... — Pour » Dieu, mon lieutenant, laissons là les Grecs et » les Romains avec qui je n'ai jamais tiré un » coup de fusil, et revenons à nos moutons..... » — Je veux te prouver, mon pauvre Bertrand, » que, bien loin de passer en folie les généra- » tions qui nous ont précédés, nous sommes » beaucoup plus sages qu'elles.... — C'est pour

» ça que vous avez quatre maîtresses... — J'aime » les femmes, je l'avoue; je dirai plus, je m'en » glorifie : ce penchant est dans la nature. Je » ne puis pas voir une figure agréable, de beaux » yeux, sans éprouver un doux tressaillement, » une émotion... un je ne sais quoi, enfin, qui » prouve mon extrême sensibilité. Est-ce donc » un crime d'être sensible dans un siècle où » l'égoïsme est poussé si loin, où l'intérêt est le » mobile de presque toutes les actions des » hommes; où nous voyons des auteurs préfé- » rer l'argent à la gloire; des hommes en place » ne s'occuper que du soin de conserver la leur, » au lieu de songer au bien qu'ils pourraient » faire, des artistes mendier les suffrages de » gens qu'ils méprisent, et tendre la main à la » sottise lorsqu'elle est en faveur, des hommes » de lettres fermer avec soin la route à leurs con- » frères, lorsqu'ils aperçoivent en eux un talent » qui pourrait faire pâlir le leur; où partout, en- » fin, la porte est fermée au mérite obscur et » s'ouvre devant l'impudence, la fatuité que la » richesse accompagne? Si l'égoïsme ne s'était » pas glissé dans toutes les classes, si l'amour » de l'argent ne remplaçait pas l'amour du pro- » chain, en serait-il ainsi? Et tu me fais un » crime de ma sensibilité! Tu me reproches de » ne pouvoir entendre, sans en être attendri, le » récit d'une belle action ou d'une touchante

» infortune ; de donner mon argent à des gens
» dont je suis la dupe ; de me laisser prendre
» comme un sot au discours d'un enfant qui me
» dira qu'il mendie pour sa mère, ou d'un pau-
» vre ouvrier qui m'assurera qu'il est sans ou-
» vrage et sans pain. Eh bien! dussé-je encore
» être souvent trompé, je te le répète, mon
» cher Bertrand, j'aime mieux ma sensibilité
» que leur froid égoïsme, et je trouve dans mon
» âme des jouissances que les cœurs indifférents
» ne connaîtront jamais.

Cette conversation avait lieu dans un charmant cabriolet auquel était attelé un cheval fringant, et qui roulait sur la jolie route de Rainey à Montfermeil; un petit jockey de douze à quatorze ans était derrière la voiture, dans laquelle Bertrand était assis près d'un jeune homme mis avec élégance, qui tout en lui répondant, fouettait de temps à autre le coursier fringant qu'il dirigeait.

Bertrand s'était retourné à demi pendant la fin du discours de son maître; et pour cacher l'émotion qui commençait à le gagner, il s'était mouché et avait pris une forte prise de tabac; un peu remis alors, il avait prononcé d'une voix où perçait l'attendrissement : « A
» Dieu ne plaise, mon lieutenant, que je vous
» fasse un crime de votre sensibilité; je connais
» votre bon cœur ; je sais combien vous êtes

» obligeant, serviable!... et je pourrais citer de
» vous mille traits dont bien des gens se seraient
» vantés tandis que vous les avez cachés avec
» soin. — Ceux qui se vantent du bien qu'ils ont
» fait, ressemblent à ces gens qui vous offrent
» quelque chose de manière à ce que vous n'ac-
» ceptiez point : les uns et les autres ne donnent
» qu'à regret. — Sans chercher bien loin, moi-
» même, mon lieutenant, ne m'avez-vous pas
» comblé de dons, recueilli, logé, nourri. — Tu
» es un imbécile. Bertrand, ne me sers-tu pas
» d'intendant, de factotum, d'homme d'affai-
» res, de confident, et d'ami, ce qui vaut mieux
» que tout le reste, et ce qui ne peut se
» payer ? »

Ici, Bertrand se retourne entièrement, et se mouche de nouveau, parce qu'une grosse larme est tombée de ses yeux. Il prend deux prises de tabac, et après avoir serré avec effusion la main que son maître lui tendait, il prononce d'une voix attendrie : « Oui, monsieur, vous
» êtes le meilleur des hommes, vous avez mille
» qualités! et il ne faudrait pas que quelqu'un
» vînt me dire le contraire!... morbleu! mon
» sabre n'est pas rouillé!

» — Allons, tu vas faire mon éloge, main-
» tenant; songe donc, Bertrand, que c'est pour
» me gronder que tu as commencé cet entre-
» tien. — Vous gronder! non, mon lieutenant,

» mais vous faire observer qu'il serait plus rai-
» sonnable de n'aimer qu'une seule femme à la
» fois, sauf à changer dès que vous en verriez
» une autre qui vous plairait davantage. —
» Écoute, Bertrand, je vais te faire une compa-
» raison que tu sentiras tout de suite... — Vous
» n'y mettrez pas de Grecs et de Romains, mon
» lieutenant? — Pas un seul... tu aimes le vin,
» Bertrand? — C'est vrai, mon lieutenant, j'a-
» voue qu'une vieille bouteille... d'un bon cru!
» il n'y a rien qui vous égaie comme ça! — Tu
» aimes le beaune? — Beaucoup, mon lieute-
» nant. — Le bordeaux? — Ah! ça sent la vio-
» lette; c'est un bouquet délicieux! — Et le
» volnais? — Je n'ai jamais su lui résister... —
» Et le chambertin? — Je me mettrais à ge-
» noux devant, mon lieutenant. — Si tu avais
» une bouteille de chacun de ces vins devant
» toi, est-ce que tu en abandonnerais trois pour
» n'en boire que d'une seule? — Je vous ré-
» ponds, mon lieutenant, qu'elles y passeraient
» toutes les quatre, et que je ne m'en trouverais
» pas plus mal. — Pourquoi donc veux-tu, quand
» je suis entre quatre jolis minois qui ont chacun
» quelque chose de séduisant, que j'en aban-
» donne trois pour ne faire la cour qu'à un seul.
» — C'est parbleu vrai, mon lieutenant, vous
» ne le pouvez pas! il faut que vous les buviez
» je veux dire que vous les aimiez toutes les qua-

» tre, et je vois bien maintenant que c'est moi
» qui ai tort.

C'était presque toujours ainsi que se terminaient les discussions entre Bertrand et Auguste Dalville. Auguste avait vingt-sept ans et vingt mille livres de rentes ; son père était mort lorsqu'il était encore au berceau, et sa mère lui avait été enlevée depuis six ans ; c'était de cette époque que dataient les folies d'Auguste, qui avait voulu se distraire d'une douleur bien naturelle, puis avait fini par n'être plus le maître de résister à un sexe près duquel il ne cherchait d'abord que des distractions

Cependant, le désir de porter un joli uniforme et peut-être de gagner les épaulettes, avait engagé Auguste à entrer au service. On était en paix ; mais un jeune homme qui a de l'instruction, de l'éducation, ne reste pas simple soldat. Auguste, qu'on avait fait sous-lieutenant, se plaisait à écouter Bertrand, qui avait servi comme caporal de voltigeurs, et s'était trouvé à Austerlitz, à Eylau, à Friedland. Bertrand n'avait encore que quarante-quatre ans ; il mettait dans le récit de ses combats le même feu, la même ardeur qu'il avait eue dans l'action, et Auguste ne pouvait se lasser de l'entendre. Les discours du caporal enflammaient son courage ; il regrettait de ne pas être né quelques années plus tôt, pensant qu'il au-

rait pu, comme Bertrand, se trouver à ces belles campagnes qui feront toujours la gloire de la France.

Vers cette époque, Auguste fut envoyé, avec son régiment, devant Pampelune, dont les Français faisaient le siége; Bertrand se trouva sous les ordres du jeune officier, qui fut fait lieutenant. Mais la guerre étant terminée, Auguste quitta l'état militaire et retourna à Paris se livrer de nouveau à son goût pour les plaisirs. Il proposa à Bertrand de le suivre; celui-ci obtint facilement son congé et suivit Dalville, auquel il s'était sincèrement attaché, et qu'il continua, par habitude autant que par goût, d'apeler son lieutenant.

Bertrand avait à Paris une mère très-âgée et infirme. Le premier soin d'Auguste fut d'assurer à cette pauvre femme une pension qui la mit au-dessus du besoin, et lui permit de se procurer dans sa vieillesse mille douceurs qu'elle n'avait jamais pu goûter pendant le cours d'une carrière laborieuse et infortunée.

Alors, Auguste ne fut plus un maître pour Bertrand, il le considéra comme un bienfaiteur; son amitié, son dévoûment ne connurent plus de bornes; et après la mort de sa mère, qui arriva trois ans après, Bertrand s'attacha entièrement à Dalville, et se promit de consacrer sa

vie à lui prouver sa reconnaissance. Bertrand n'avait pas reçu d'éducation, il commettait souvent des gaucheries dans les messages dont son maître le chargeait ; mais Auguste le lui pardonnait, parce qu'il connaissait son bon cœur et l'attachement de l'ancien caporal ; celui-ci, comme nous venons de le voir, se permettait quelquefois de faire à son supérieur des représentations, parce qu'encore étranger au au train de vie du grand monde, les folies d'Auguste l'effrayaient, et qu'il craignait à chaque instant que ses intrigues n'amenassent des événements sérieux ; mais Auguste parvenait toujours à calmer les alarmes de Bertrand, qui terminait sa conversation en disant : « C'est » moi qui ai tort. »

J'aurais encore bien des choses à vous apprendre sur les deux personnages qui viennent de causer ensemble. Je devrais vous faire leur portrait et vous dire exactement quel est le genre de figure d'Auguste Darville... Mais à quoi bon? Sans doute l'une de ses nombreuses conquêtes parlera de lui. Je m'exposerais donc à des répétitions inutiles en vous faisant d'avance son portrait. Nous pouvons seulement présumer qu'il est bien, puisqu'il a le bonheur de plaire aux dames. « Ce n'est pas une raison, » me direz-vous, « et quand on a vingt mille livres de » rentes, cela tient lieu de grâces et cache la lai-

deur. » Ah! mes chers lecteurs, quelle idée! certes, ce n'est pas que de mes lectrices qui me répondrait cela, et j'ai trop bonne opinion de ces dames pour ne pas penser qu'il faille autre chose que vingt mille livres de rentes pour les captiver.

Mais le cabriolet vole, nous ferons nos réflexions une autre fois.

» Bébelle va très-bien.... Vous avez chaud, » mon lieutenant; voulez-vous que je vous » prenne les guides? — Non, cela m'amuse de » conduire.. — Nous serons à onze heures à la » campagne de M. Destival. — C'est bien assez » tôt, et jusqu'à cinq heures que l'on dîne... » Mais j'avais promis depuis longtemps. D'ail- » leurs madame Destival est assez bonne musi- » cienne; nous tâcherons de faire quelque chose » en attendant le dîner. — Et moi, mon lieu- » tenant, pourquoi m'avez-vous emmené?... Je » ne ferai pas de musique, et comme ma place » n'est pas dans le salon, où serai-je de faction? » — Sois tranquille : M. Destival m'avait ex- » pressément recommandé de t'amener. Il vient » de se prendre de belle passion pour la chasse, » et il désire que tu lui apprennes le manie- » ment des armes. — Fort bien, mon lieute- » nant; je lui apprendrai tout ce que je sais, ça » ne sera pas long. — Cette pauvre Virginie!... » Comme elle sera furieuse ce soir... Je lui

» avais promis de la mener à Feydeau... — Elle
» vous a souvent promis bien autre chose, et
» elle vous a manqué de parole... — Comment
» sais-tu cela, Bertrand? — C'est que je vous ai
» entendu dire, mon lieutenant, que mademoi-
» selle Virginie était extrêmement menteuse. —
» C'est vrai, oui... j'en ai eu la preuve plus
» d'une fois... — C'est bien mal, après tout ce
» que vous avez fait pour elle!... Mais vous êtes
» si bon, vous vous laissez toujours attendrir:
» Ah! mille carabines, si la demoiselle s'était
» tuée toutes les fois qu'elle a dit qu'elle
» voulait *se périr*, parce qu'elle n'avait pas de
» quoi payer son terme. — Allons, monsieur
» Bertrand, taisez-vous, vous êtes une mau-
» vaise langue... Allez donc, Bébelle.... Vous
» vous endormez, je crois... — Et un soir, que
» vous étiez sorti, et qu'elle m'a conté ses cha-
» grins!... Elle me dit que si elle avait eu une
» faiblesse pour vous, c'est parce qu'elle est
» trop aimante, mais que décidément elle veut
» changer de conduite, ne plus vous voir, et se
» raccommoder avec sa tante. Moi, je croyais
» tout cela bonnement; elle avait même un air
» si pénétré, que je me sentais prêt à pleurer!...
» Ne voilà-t-il pas que quand elle apprend que
» vous êtes au bal masqué, elle s'écrie: « Je
» veux y aller aussi; Bertrand, prête-moi tes
» habits, je vais me mettre en homme.— Com-

» ment, mademoiselle, lui dis-je, quand vous
» parlez de devenir sage, de ne plus revoir
» M. Auguste... Là-dessus elle se met à rire
» comme une petite folle et m'appelle vieux din-
» donneau!... Ma foi, mon lieutenant, je ne
» comprends rien à une femme comme celle-là.
» — Je le crois bien, mon pauvre Bertrand;
» moi, qui la connais plus que toi, je ne la
» comprends pas moi-même. — J'aime mieux
» cette petite dame blonde... Vous savez bien,
» mon lieutenant, celle dont vous avez fait con-
» naissance en m'envoyant lui porter le petit
» carlin qu'elle avait perdu, et que j'ai trouvé
» le soir couché contre notre porte... — Tu
» veux parler de Léonie. — Non, je veux dire
» madame Saint-Edmond. — Léonie, Saint-
» Edmond.... c'est la même chose. — Je ne sa-
» vais pas, mon lieutenant. — Ah! par exem-
» ple, Bertrand, si j'ai fait cette connaissance-
» là, c'est toi qui en es cause. — C'est bien
» plutôt le carlin, mon lieutenant. — Léonie
» demeurait dans la même maison que moi, et
» je ne la connaissais pas. — Parbleu! mon
» lieutenant, est-ce qu'on connaît ses voisins à
» Paris? excepté les portiers et les cuisinières,
» qui savent cela par état. — Enfin, tu trouves
» ce carlin, je t'engage à demander au portier
» si quelqu'un de la maison le réclame... — On
» me dit qu'il y a au troisième une jeune dame

» qui n'a pas dormi de la nuit, de chagrin d'a-
» voir perdu son chien, et que sa bonne, après
» avoir couru de la cave au grenier, est allée
» faire faire des affiches qui promettront trente
» francs de récompense à qui rendra le petit
» animal. J'avoue que je ne me doutais pas
» que le carlin, qui ne faisait que mordre et
» grogner, valût quatre mois de paie d'un sol-
» dat; mais je m'empressai de monter au troi-
» sième, et de faire contremander les affiches,
» en rendant à sa maîtresse le petit animal, qui,
» pour sa rentrée au logis, commença par grat-
» ter un beau fauteuil de satin bleu, et mettre
» ses pattes dans la tasse de chocolat de ma-
» dame, ce qui n'empêcha pas celle-ci de l'ap-
» peler bijou, et de me faire les plus grands re-
» mercîments! Dans tout cela, mon lieutenant,
» je ne vois rien qui vous forçât à devenir amou-
» reux de madame Léonie Saint-Edmond. —
» Tu ne dis pas tout, Bertrand, tu oublies qu'en
» descendant du troisième tu me fis un por-
» trait fort piquant de cette dame... tu me dis
» qu'elle avait des yeux... et puis une voix... et
» une certaine taille... — Dame, mon lieute-
» nant, il me semble que toutes les femmes ont
» des yeux, une taille et une voix. — Oui,
» sans doute, mais enfin, je fus curieux de con-
» naître cette jeune voisine qui montrait tant
» de sensibilité... — Et il paraîtrait, mon lieu-

» tenant, que vous avez débusqué le carlin, » car, depuis ce temps, madame Saint-Edmond » est sans cesse sur vos pas ; et moi on me » questionne, on veut me faire parler... on me » fait monter pendant que madame déjeune... » et, tout en m'offrant un petit verre de malaga » et un biscuit, on me demande où vous avez » passé la soirée la veille... — Et M. Bertrand, » attendri par le malaga, rapporte mes actions à » ma voisine?... — Ah! fi donc, mon lieute- » nant, pour qui me prenez-vous?... moi, aller » trahir les secrets de mon maître!.. il y aurait » devant moi six bouteilles de malaga, que je » ne dirais rien!... il est vrai que je n'aime pas » le malaga... — Eh! mon Dieu, mon pauvre » Bertrand, je ne te gronde pas!... Tu sais bien » que je ne fais pas mystère de mes folies.. .. » même à celles qui auraient sujet de s'en plain- » dre... Il ne s'agit dans tout cela que d'amou- » rettes, d'étourderies... — C'est égal, mon » lieutenant, je me trouve vraiment fort em- » barrassé. Sans cesse questionné par celle-ci, » par celle-là... L'une m'appelle son petit Ber- » trand, l'autre son véritable ami... et toutes » ces dames sont fort gentilles... — Ah! M. le » caporal s'en est aperçu... — Parbleu, mon » lieutenant, on a des yeux comme un autre, » et si mon cœur n'est pas aussi facile à s'en- » flammer que le vôtre, il n'est pas pour cela in-

» vulnérable. Et quand je vois une de ces dames » porter son mouchoir à ses yeux... quand » j'entends votre voisine se jeter sur un fauteuil » en disant qu'elle va se trouver mal; enfin, » quand mademoiselle Virginie s'écrie qu'elle » veut *se périr*! moi, je ne sais plus où j'en » suis... Je cours de l'une à l'autre, je leur » offre du vinaigre, de l'eau-de-vie, je me dé- » sole, je pleure même quelquefois avec elles.. » Tenez, d'honneur, j'aimerais mieux monter » six fois à l'assaut que de me trouver à ces scè- » nes-là.

» — Ah! ah! ah!... ce pauvre Bertrand!... » — C'est cela, vous riez, cela vous est égal » qu'on vous appelle *traître*, *perfide*, *barbare*, » *monstre* et *cruel!* — Ce sont des douceurs dans » la bouche d'une jeune femme, ces mots-là veu- » lent dire : Je t'aime, je t'adore, tu es char- » mant! — Ah! monstre veut dire, tu es char- » mant!... c'est différent, mon lieutenant, je ne » pouvais deviner cela... maintenant, me voilà » au fait. Mais ces pleurs que vous faites ré- » pandre, est-ce que cela veut dire aussi qu'on » vous trouve gentil! — Eh! mon vieil ami!... » en amourettes, crois-tu que les larmes soient » toujours sincères?... — Dans la quantité, mon » lieutenant, il peut bien en tomber quelqu'une » pour tout de bon, et il me semble qu'on doit » se reprocher la peine que l'on fait à un joli

» minois. — Bertrand, je te promets de me cor-
» riger, d'être plus sage à l'avenir!... Moi, qui
» adore ce sexe charmant, qui mets tout mon
» bonheur à lui plaire, peux-tu penser que je
» cherche à lui causer de la peine!... — Non,
» mon lieutenant, je sais bien que vous vou-
» driez, au contraire, faire plaisir à toutes les
» jeunes beautés que vous rencontrez... mais
» c'est ce plaisir-là qui leur amène des regrets,
» des soucis... et vous-même... car, comme
» je vous le disais tout-à-l'heure, le grand Tu-
» renne... »

Auguste n'écoutait plus Bertrand, il avait avancé la tête hors du cabriolet, et regardait une jeune paysanne qui venait de sortir de la forêt et suivait la même route que nos voyageurs, en chassant devant elle un âne chargé de plusieurs paniers dans lesquels étaient plusieurs boîtes de ferblanc, qui servent à contenir le lait que les villageoises portent aux habitants de Paris.

Comme l'âne n'allait pas aussi vite que Bébelle, Auguste retenait son cheval et le mettait au pas, afin de voir plus longtemps la jeune fille.

« Voulez-vous que je donne un petit coup
» de fouet à Bébelle? » dit Bertrand, étonné de
ne plus aller qu'au pas. « — Non, non... elle
» va bien... — Oui, mon lieutenant, vous ferez

» fort bien de devenir sage.... J'entends sage,
» pour vous ; d'ailleurs votre fortune ne suffirait
» pas à toutes vos dépenses ; vous m'avez nommé
» votre intendant, je puis donc me permettre
» de compter avec vous, et, sans être fort grand
» calculateur, je vois bien que lorsqu'on prend
» toujours dans une caisse, elle se vide prompte-
» ment. Cette année vous n'êtes pas heureux à
» ce maudit jeu que vous jouez si souvent; vous
» savez, mon lieutenant, celui dans lequel on re-
» tourne les rois. — De la fraîcheur, une jolie taille,
» des yeux charmants... c'est vraiment extraor-
» dinaire !... — Et puis les cachemires que vous
» envoyez à l'une... le mémoire de la mar-
» chande de modes que vous payez pour l'au-
» tre... — Et tout cela dans une laitière !..... —
» Comment, une laitière ?... Est-ce que vous
» payez aussi leurs mémoires, mon lieutenant ?
» — Qui diable te parle de mémoire ! Regarde
» donc cette jolie enfant qui suit la même route
» que nous... — Eh bien ! c'est une laitière,
» voilà tout !... — Tu ne vois pas comme elle est
» jolie... et ce sourire malin, toutes les fois que
» ses yeux se portent de notre côté. — Elle veut
» peut-être nous vendre des fromages à la
» crême ?... — Nigaud ! qui ne voit là-dedans
» que des fromages !. Va, ce corset de bure, ce
» double fichu de toile, fermé jusqu'au haut du
» cou, cachent bien des trésors... — Des tré-

» sors!... des trésors!... Parbleu! on devine » bien à peu près ce que cela peut cacher, quoi- » que ça trompe souvent; mais enfin, de tels » trésors ne sont pas rares; est-ce que c'est » pour ceux de cette petite laitière que nous » allons maintenant comme une voiture de fa- » riniers? — Non, non... c'est que je commence » à me fatiguer d'être en cabriolet... le temps » est si beau!... je sens que cela me fera du » bien de marcher. Nous ne sommes plus qu'à » un petit quart de lieue de chez M. Destival; » tiens, Bertrand, prends les guides, moi, » je vais faire le restant de la route à pied... » — Comment, mon lieutenant, vous vou- » lez... »

Auguste a déjà arrêté son cabriolet, il saute lestement sur la route, malgré les murmures de Bertrand, et lui dit : « Va toujours avec » Toni... — Mais que dirai-je chez M. Destival? » — Que je te suis... j'y arriverai aussitôt que » toi... — Mais... — Bertrand, je le veux. »

Bertrand ne réplique plus; mais il jette un regard d'humeur sur la petite laitière, et donne un coup de fouet à Bébelle, qui a bientôt emporté le cabriolet loin d'Auguste.

CHAPITRE II.

LA CULBUTE.

La petite continuait son chemin, tenant à la main une branche de noisetier, et chassant son âne devant elle, sans avoir l'air de remarquer que le jeune homme venait de descendre de son cabriolet ; elle ne tournait pas la tête en arrière, et se contentait de prononcer de temps à autre : « Hue donc, Jean-le-Blanc ! » et Jean-le-Blanc n'en allait pas plus vite.

Auguste a bientôt rejoint la laitière. Il marche quelques instants derrière elle, pour l'examiner : elle est bien faite, autant qu'on peut en juger sous les doubles déshabillés qui l'étouffent ; son pied doit être petit, quoique enfermé dans de gros souliers, et ses bas de laine couvrent une jambe bien prise que l'on peut voir à l'aise, parce qu'une laitière porte des jupons très-courts.

Auguste s'avance ; la jeune fille le regarde et semble étonnée de voir le jeune homme du cabriolet marcher à côté d'elle. Cependant elle détourne la tète et se contente de prononcer un. « hue donc !... » qui n'a rien de romantique.

Notre petit-maître regarde attentivement la jeune fille, qui porte un bonnet placé sur le haut de la tete, ce qui ne cache aucun de ses traits ; et Auguste se dit : « Elle est gentille... » des beaux yeux, une jolie bouche, un teint » de rose ; mais, après tout, rien d'extraordi- » naire. C'est la fraîcheur d'une villageoise ; » c'est une beauté rustique, et j'aurais aussi » bien fait de rester en cabriolet. Cependant, » puisque j'en suis descendu, tàchons que ce » soit pour quelque chose. »

Et le jeune homme continuait de considérer la laitière, et souriait en la regardant, lorsque celle-ci, que l'examen du beau monsieur semblait importuner, lui dit d'un ton brusque : « Avez-vous bientòt fini de me regarder ? — » Est-ce qu'il n'est pas permis de vous admirer ? — Non, je n'aime pas qu'on me *fisque* comme » ça... — Si vous n'étiez pas si jolie, on vous re- » garderait moins... — Si c'est comme ça que » vous parlez aux femmes de Paris, vous devez » avoir ben des visages dans la tete... on recon- » nait les gens quand on les regarde de si près ;

» mais chez nous, je ne trouvons pas ça hon-» nête !... et faudrait pas venir y faire vot' » gentil de cette manière-là !...

» — J'ai eu tort de descendre de cabriolet, » se dit Auguste ; cependant il continue de marcher près de la petite, et lui dit au bout d'un moment :

« Vous êtes laitière? — Pardi!... ça se voit » ben... Est-ce que vous venez seulement de le » deviner?—Voulez-vous me vendre du lait? — » Je n'en ai plus.—Est-ce que vous en portez à » Paris... — Je ne vais pas si loin que ça..... — » D'où venez-vous donc? — Vous êtes ben cu-» rieux. »

Le ton de la jeune fille n'était pas encourageant, et Auguste regarda au loin s'il apercevait son cabriolet ; mais déjà le char léger avait disparu, car Jean-le-Blanc s'arrêtait fort souvent pour manger des feuilles ou de l'herbe, malgré les coups de houssine dont sa maîtresse le gratifiait.

« Savez-vous, » dit Auguste, « que vous n'êtes » pas fort aimable, ma belle enfant! En vous » voyant si jolie, je vous aurais crue plus douce... » moins farouche.—C'est ça, monsieur pensait » me tourner la tête avec ses compliments!... » mais j'sommes habituée à rencontrer des jeu-» nes gens de Paris... c'est toujours la même » chanson! ils croient se faire bien venir en

» me disant que j'suis jolie!... ah! vous êtes » des enjôleurs!... mais je ne vous écoutons » pas, allez!...

» — Qu'on nie encore que la vertu habite au » village! » se dit Auguste. « Ah! je vois bien, » moi, que c'est aux champs qu'on retrouve ces » mœurs pures des anciens patriarches, ces ro- » sières chantées par les poètes, ces... Ce diable » de Bertrand avait bien besoin de mener Bé- » belle si vite... il l'aura fait par malice!... et » quand je disais que nous étions arrivés, » je mentais... Encore trois quarts de lieue au » moins!... »

Pour achever de désespérer le jeune homme, la laitière quitte la grande route pour prendre un chemin de traverse dans le bois ; Auguste reste un moment indécis au coin du sentier. . Prendra-t-il la route qu'a tenue son cabriolet, suivra t-il la jeune fille?... Le premier parti est le plus raisonnable, c'est sans doute pour cela qu'il se décide en faveur du second.

Le temps qu'Auguste avait passé à se décider au coin de la route, avait éloigné de lui la laitière ; celle-ci continuait son chemin dans le petit sentier, et, persuadée que le jeune homme avait suivi la grande route, elle chantait en poussant devant elle Jean-le-Blanc :

« Si tu dis que tu m'aimes,
» Prouve-le-moi tout d' même :

» Mais t'es un beau monsieur
» Qui veut nous enjôler. »

« Très-joli!... quoique la rime ne soit pas » riche, » dit Auguste en doublant le pas pour rattraper la petite; celle-ci se retourne et paraît surprise en voyant le jeune homme dans le sentier qu'elle a pris.

« Comment! vous venez par ici? » dit la laitière d'un ton de voix mal assuré. « — Sans » doute... ce chemin est charmant. — Vous » n'allez donc pas retrouver vot' cabriolet? — » Je n'ai pu me résoudre à vous quitter...... — » Ah! vous perdez vot' temps, monsieur, et je » vous assure que vous feriez ben mieux de cou- » rir après vot' voiture... — Et moi, j'aime beau- » coup mieux marcher près de vous... quoique » vous me traitiez avec rigueur; mais j'ai dans » l'idée que vous n'êtes pas aussi méchante que » vous voulez le paraître. . — Eh ben, vous » vous trompez, je ne suis pas bonne du tout, » demandez à tous les jeunes gens de Montfer- » meil, comme je les reçois quand ils veulent » jouer... Ah! c'est que Denise Fourcy est con- » nue dans le pays... — Denise Fourcy... bon, » je sais votre nom. — Eh ben, après? à quoi » cela vous avance-t-il? — A pouvoir aisément » avoir de vos nouvelles, à vous retrouver, enfin, » quand je le voudrai. — Pardi! je n' suis pas » perdue, et on me trouve facilement. — Quoi!

» Denise, à votre âge et jolie comme vous l'êtes, » est-ce que vous n'avez pas un amoureux ? — » Est-ce que ça vous intéresse? — Oh! beau- » coup! — Au village nous ne sommes pas si » pressées que vos demoiselles de la ville. — » N'a-t-on pas un cœur au village comme ail- » leurs?... — Oui, mais il ne prend pas feu » comme le vôtre, qui m'a l'air d'un petit cœur » d'amadou.

» — Elle est vraiment fort drôle ! » dit Auguste en riant.

« — Elle ! » dit la jeune laitière d'un air fâ- » ché ; « comme ces messieurs sont honnêtes !.. » *Elle* !... ne dirait-on pas que nous nous con- » naissons depuis longtemps !.... — Il ne tient » qu'à vous que dans un moment nous soyons » les meilleurs amis du monde... et pour com- » mencer, il faut que je vous embrasse... — Non » pas .. non pas, monsieur... point de ces fa- » çons-là... s'il vous plaît. Oh! prenez garde !.. » j'vas vous égratigner!... »

Auguste, qui est accoutumé à braver de telles défenses, saisit la petite laitière par le milieu du corps, et tache d'approcher ses lèvres des joues fraîches et vermeilles de la jeune villageoise ; mais celle-ci se défend autrement que les dames de la ville ; il est vrai qu'une paysanne est moins genée dans ses habillements, qu'elle ne craint point de se faire chiffonner, et que

l'entournure de son corset ne lui empêche pas de remuer les bras : voilà sans doute pourquoi un baiser est plus difficile à obtenir d'une paysanne

Le baiser est pris enfin ; mais il a coûté cher à Auguste, qui porte au-dessous de l'œil gauche la marque de deux ongles qui ont entamé et mis au vif la figure du beau monsieur de Paris. Chacun des combattants est donc vaincu car chacun porte les preuves de sa défaite..... Cependant la guerre semble encore déclarée. Denise, deux fois plus rouge qu'avant le combat, arrange son fichu, en jetant sur le jeune homme des regards courroucés ; et celui-ci porte ses mains à sa figure, et s'apercevant qu'il y a du sang, l'essuie avec son mouchoir, tout en regardant la jeune laitière avec moins de tendresse, car les deux coups d'ongles ont singulièrement apaisé son ardeur.

« C'est bien fait, » dit enfin la petite ; « ça » vous apprendra, monsieur, à vouloir embras- » ser les filles malgré elles. — Il est certain que » je ne m'attendais pas à être traité ainsi... Pour » un baiser... me défigurer !... — Si toutes les » femmes faisaient de même, vous ne seriez pas » si entreprenant..... — Dieu merci, toutes ne » pensent pas comme vous... Vous m'avez fait » un mal affreux !... — Oh ! ce qui vous fâche » le plus, c'est que ça se verra ; vous avez peur

» d'être moins gentil... — Non, je vous assure » que ce n'est pas là ce qui m'occupe... Je suis » fâché de vous avoir vraiment mise en colère... » Je sens que j'ai eu tort... Tenez, Denise, fai- » sons la paix. — Non, monsieur, non, je ne » vous écoute plus. »

Et la laitière, croyant que le jeune homme veut encore l'embrasser, court à son âne, et afin de s'éloigner plus vite, saute sur la croupe de Jean-le-Blanc et fouette à coups redoublés sa monture. Mais l'âne avait pour habitude de revenir paisiblement au village en broutant ce qu'il trouvait sur son passage, et sans jamais ramener sa maîtresse sur son dos. Troublé dans sa course journalière par cette charge inattendue, Jean-le-Blanc prend un trot accéléré, et entre dans le bois malgré les efforts de sa maîtresse, qui veut lui faire suivre le sentier battu. Auguste entend les cris de la petite, qui veut en vain retenir son âne, et qui a beaucoup à faire pour éviter les branches qui viennent à chaque instant frapper son visage. Oubliant les marques que Denise a imprimées sur sa joue, Dalville court sur les traces de la laitière, afin de ramener son âne dans le bon chemin ; mais en entendant courir derrière lui, le maudit animal redouble de vitesse ; il se lance au hasard dans les endroits les plus épais du bois... Bientôt une forte branche barre le passage à la lai-

tière. Tandis que sa monture file dessous, elle fait la culbute à terre, et, en tombant, une seconde branche retient sa jupe, ce qui fait que la pauvre Denise tombe la face contre terre, ayant son jupon par-dessus la tête, et par conséquent ne l'ayant plus... où il doit être ordinairement.

Auguste arrive dans ce moment... Vous devinez ce qui frappe sa vue... et ce que le jupon ne couvrait plus ; cela était blanc, frais, et bien rond... mais il faut rendre justice au jeune homme, au lieu de s'amuser à considérer tant de jolies choses, il court à Denise : elle criait, pleurait, se dépitait. Il parvient à lui débarrasser la tête de dedans ses jupons, puis recouvre bien vite... ce que vous savez bien.

Denise se relève ; mais elle est toute honteuse, elle n'ose plus lever les yeux sur le jeune homme, qui, loin de profiter de son embarras, s'informe avec empressement si elle n'est pas blessée.

« Oh ! non... ce n'est rien... » dit Denise, en rougissant encore. « Je n'y penserais déjà » plus, si... cette maudite branche....... Pardi, » faut que je sois ben malheureuse ! — Quoi ! » parce que vous êtes tombée ? mais, ma chère » enfant, cela peut arriver à tout le monde. — » Oui ; mais... on peut tomber sans montrer... » sans faire voir..... C'est égal, vous êtes ben le

» premier qui l'ayez vu, toujours. — Ah! je » voudrais bien être aussi le dernier... Allons, » pourquoi cet air boudeur?... Eh bien! je vous » assure que je n'ai rien vu; je n'ai songé qu'à » vous secourir... J'avais si peur que vous fus- » siez blessée!... J'en aurais été la cause; car, » sans mes étourderies, vous auriez continué » tranquillement votre route, et tout cela ne » serait pas arrivé. »

Denise écoute Auguste, sa colère est passée, elle sourit même en lui disant : « Je ne vous » en veux plus... Vous avez été plus honnête » que je ne croyais; si j'étais tombée comme » ça devant les garçons du village, ils auraient » commencé par rire, et puis m'auraient dit des » bêtises. . et puis ça n'en aurait pas fini... au » lieu que vous m'avez relevée bien vite..... et » d'un air si effrayé!... A présent, je suis fâchée » de vous avoir donné des coups d'ongles... Te- » nez, embrassez-moi... pour me prouver que » vous me le pardonnez. »

Auguste profite de la permission. Denise était si jolie lorsqu'elle souriait! et une femme qui se défend si vigoureusement fait trouver bien plus de prix aux faveurs qu'elle accorde.

La paix est donc faite entre la laitière et le jeune homme. Mais Jean-le-Blanc n'est plus là; enchanté de s'être débarrassé de son far- deau, il a continué de trotter à travers le bois.

« Oh! je n'en suis pas inquiète, » dit Denise, « je suis sûre qu'il est allé chez nous. Prenons » ce sentier, nous serons bientôt au village... »

On se remet en chemin. La petite marche auprès d'Auguste qui recommence à la trouver charmante depuis qu'elle lui sourit et qu'elle lui a permis de l'embrasser. En effet, la physionomie de Denise n'était plus la même; un air méchant ne sied point à un joli minois, et ce qui est fait pour inspirer l'amour ne devrait jamais peindre la colère. Mais on est bientôt sorti du sentier, et l'on descend une colline qui conduit à Montfermeil. « Voilà mon village, » dit Denise, « et, tenez, voyez-vous mon âne » qui trotte là-bas?... Oh! j'savais ben qu'il irait » chez nous... Est-ce que c'est dans le pays que » vous avez affaire? — Non pas précisément... » Je vais à la campagne de M. Destival; la con- » naissez-vous? — Certainement; c'est moi qui » porte du lait chez eux, lorsque madame Des- » tival y reste l'été; elle me recommande tou- » jours ses petits fromages.... Ah! c'est que je » les fais bons..... J'en ai porté un plus gros ce » matin, parce que mamzelle Julie, la bonne » de madame, m'a dit qu'on attendait du monde » de Paris... — En ce cas, il est probable que » j'aurai le plaisir de goûter de vos fromages... » — Mais si vous allez chez M. Destival, il ne » faut pas prendre le chemin du village. J'vas

» vous enseigner la route qu'il faut suivre. —
» Vous seriez bien plus aimable de me conduire,
» puisque vous n'êtes plus inquiète de votre âne,
» rien ne vous presse maintenant....... — Oh!
» monsieur, non, j'vois ben que vous êtes hon-
» nête ; mais vous aimez trop à embrasser les
» filles... D'ailleurs ma tante m'attend... Il est
» midi passé, v'là l'heure du dîner..... Tenez,
» monsieur, suivez ce chemin qui monte là-
» bas... puis le premier sentier à gauche... puis
» le chemin vert... vous vous trouverez devant
» l'endroit où vous allez. — Je ne me souvien-
» drai jamais de tout cela..... Vous serez cause
» que je me perdrai. — Fallait pas quitter votre
» voiture... — Ce sont vos jolis yeux qui m'ont
» tourné la tête. — Ah! vous allez recommen-
» cer... Allez donc ben vite, on mangera le fro-
» mage à la crème sans vous! — J'en serais fâ-
» ché, puisque c'est vous qui l'avez fait. — La
» route qui monte.... puis à gauche.... puis le
» chemin vert... Adieu, monsieur .. — Encore
» un baiser, Denise. . — Non, non... Oh! ces
» choses-là ne doivent pas se faire souvent...
» vous n'y trouveriez plus de plaisir. »

Et Denise descend vivement la colline, puis prend le chemin qui la mène au village. Auguste la suit des yeux pendant longtemps, en se disant : « Elle est fort gentille et elle a de » l'esprit. Quel dommage qu'elle n'habite pas

» Paris!..... Qu'est-ce que je dis donc? si elle
» était à Paris, elle ressemblerait à mille autres;
» c'est parce qu'elle est laitière que sa figure et
» son esprit m'ont frappé. Allons; suivons la
» route qu'elle m'a indiquée et hâtons-nous
» d'arriver..... Je suis sûr qu'on s'impatiente
» après moi; ce pauvre Bertrand ne saura que
» dire, et madame Destival me fera une moue!..
» mais une moue!....... Ah! mon Dieu, et ces
» coups d'ongles! que diable vais-je dire pour
» cela! Ah! ma foi, c'est en cueillant des noi-
» settes, je me serai écorché... C'est dommage
» qu'il n'y ait pas d'épines aux noisetiers.....
» Après tout, ils en croiront ce qu'ils vou-
» dront. »

Auguste se décide à se mettre en marche, mais il jette encore un coup-d'œil sur le village de Denise, et murmure en s'éloignant : « Je » viendrai faire connaissance avec Montfermeil. »

CHAPITRE III.

L'ENFANT ET LA MARMITE.

—

Auguste suivait la route que Denise lui avait indiquée ; il pensait encore à la petite laitière ; l'homme le plus volage conserve le souvenir de la dernière femme qui a su lui plaire jusqu'à ce qu'un nouvel objet agréable, en lui faisant éprouver d'autres désirs, efface de son esprit les attraits auxquels il rêvait auparavant.

Tout-à-coup des plaintes et des pleurs tirent le jeune homme de sa rêverie ; il regarde autour de lui et aperçoit à dix pas, près d'un gros arbre, un petit garçon qui peut avoir six ans au plus, habillé comme les enfants de paysans, avec une petite veste, un pantalon déchiré en plusieurs endroits, point de bas, de mauvais sabots et la tête nue, garantie seulement par une forêt de cheveux blonds.

Auguste s'approche du petit, qui pleurait

très-fort en regardant à ses pieds, et d'un air stupéfait, les débris d'un vase de terre dont le contenu était épars sur le chemin. L'enfant ne se retourne pas pour regarder la personne qui l'appelle, toutes ses idées sont concentrées sur la marmite cassée; il ne peut que pleurer en portant de temps à autre à sa tête et à ses yeux des petites mains bien noires qui, mouillées par ses larmes, barbouillent sa figure ronde.

« Mais qu'as-tu donc à pleurer ainsi, mon » garçon ? » dit Auguste en se baissant pour être plus près de l'enfant. Le petit lève un moment sur le jeune homme des yeux d'un bleu clair, autour desquels ses petites mains avaient fait des cercles noirs, puis il les reporte sur les morceaux du vase brisé, en murmurant : « J'ai » cassé la marmite.... hi hi hi.... et la soupe de » papa était dedans... hi hi hi !... j'vas être bat- » tu... comme l'autre fois... hi hi hi !...

» — Diable ! voilà un grand malheur en ef- » fet... mais calme-toi, mon garçon, nous pour- » rons peut-être réparer cela. Tu portais donc » la soupe à ton père ?... — Oui, et j'ai cassé la » marmite... — Je le vois bien... Mais aussi » pourquoi te fait-on porter un vase si grand ?.. » tu es encore trop petit... Quel âge as-tu, mon » garçon ? — Six ans et demi... et j'ai cassé la » marmite... et la soupe à papa... — Oui, oui, » elle est à terre !... il n'y faut plus penser... —

» C'était de la soupe aux choux... hi hi! — Oh!
» je le sens bien... Mais ne pleure donc plus; je
» te dis que tu ne seras pas battu .. — Si... j'ai
» cassé la marmite... et bonne maman m'avait
» dit de prendre bien garde... — Allons, écoute-
» moi : comment t'appelles-tu? — Coco... et j'ai
» cassé la marmite... — Eh bien! mon petit
» Coco, je vais te donner de quoi acheter une
» autre marmite et faire faire trois fois autant
» de soupe aux choux. J'espère que tu ne pleu-
» reras plus. »

En disant cela, Auguste tire de son gousset une pièce de cent sous et la met dans la main de l'enfant; mais Coco regarde la pièce en ouvrant encore plus ses grands yeux bleus, et cependant il continue à pousser de gros soupirs en répétant : « Papa va me batre et bonne ma-
» man aussi.... — Comment! lorsque tu leur
» présenteras cet argent? — Papa attend la soupe
» pour dîner, et quand il ne verra pas la marmite..
» — Allons, » se dit Auguste, « je vois qu'il
» faut que je me charge d'arranger l'affaire.....
» Cela me retardera encore; mais ce pauvre pe-
» tit est si gentil!... et ils seraient capables de le
» battre malgré la pièce de cent sous. J'ai perdu
» une heure pour conter fleurette à une laitière,
» je puis bien en sacrifier une seconde pour
» sauver des coups à cet enfant. Viens, Coco,
» en avant, mon garçon... Conduis-moi à ton

» père ; je dirai que c'est moi qui, en passant » près de toi, ai fait tomber ce que tu portais, » et je te réponds que tu ne seras pas battu. »

Coco regarde Auguste, puis reporte encore les yeux sur les débris de la marmite, dont il a bien de la peine à s'éloigner ; mais Dalville lui prend la main, et enfin l'enfant se décide à se mettre en marche. Chemin faisant, Auguste tâche de faire jaser le petit, afin de le distraire de sa frayeur. « Que fait ton père, mon garçon ? » —Il travaille aux champs.—Et il s'appelle ?— » Papa Calleux. — Il me paraît que papa Calleux n'est pas très-doux, puisque tu en as si » peur...—Et ta mère ?—Elle est morte. — C'est » donc ta grand'mère qui a fait la soupe aux » choux ?—Oui, et elle m'avait dit de bien pren- » dre garde, et de ne pas casser la marmite » comme l'autrefois. — Ah ! tu en as déjà cassé » une ? — Oui... mais il n'y avait rien dedans, » et j'ai été battu.—Il me paraît que tu n'es pas » heureux avec les marmites. Mais battre un en- » fant si petit ! il faut que ces paysans aient le » cœur bien dur !... Pauvre enfant ! il soupire » encore et il n'a pas sept ans !... Il faut donc » qu'il y ait des peines pour tous les âges ? »

Le petit conduit Auguste à travers plusieurs champs, au milieu desquels sont tracés d'étroits chemins. Cela éloignait Auguste de chez monsieur Destival, mais il ne voulait pas quitter l'en-

fant sans l'avoir vu heureux. Enfin l'on arrive près d'un champ de pommes de terre, et Coco s'arrête et serre en tremblant le bras de son compagnon en disant : « V'là papa. »

Auguste aperçoit à une quarantaine de pas un villageois occupé à bêcher ; il quitte la main de l'enfant et s'avance vers le paysan qui, courbé à demi vers la terre, continuait à travailler. « Père Calleux, je viens réparer un petit acci- » dent, » dit Auguste en élevant la voix. Le villageois lève la tête et montre une face bourgeonnée, un gros nez, de gros yeux à fleur de tête, une bouche entr'ouverte, et des dents qui rappellent celles de l'ennemi du petit Chaperon-Rouge. Cette singulière physionomie exprime la surprise, en entendant un monsieur élégant prononcer son nom.

« Je crois que le père Calleux aime autant le » vin que la soupe aux choux, » se dit Auguste en regardant le villageois. « Qu'y a-t-il pour » vot' service, monsieur? » dit celui-ci. « — En » chemin, j'ai rencontré votre fils Coco..... — » Ah !... Et où est-il donc ? il devait m'apporter » à dîner. Coco !... qu'est-ce que tu fais donc » là-bas? — Attendez que je vous dise tout : en » regardant un joli site, je me suis cogné con- » tre l'enfant, et ma foi j'ai jeté à terre la mar- » mite qu'il tenait... elle est cassée, et...— Vous » la paierez, v'là tout. . car vous êtes cause que

»je ne dînerai pas. — Oh! c'est trop juste...
»c'est pour cela que je viens vous trouver.
»Combien vous dois-je?... faites le prix vous-
»même. — Dame, monsieur, la soupière était
»bonne; elle valait ben trente sous..... et il y
»avait ben pour douze sous de soupe dedans,
»parce que le lard est cher par ici... — Tenez,
»voici cent sous... êtes-vous content? — Oh!
»oui, monsieur!... c'est juste! je n'ai rien à
»dire. — J'espère alors que vous ne gronderez
»pas votre fils... et, si vous m'en croyez, vous
»ne ferez plus porter de si lourds fardeaux à
»un enfant de cet âge.—Oh! monsieur, ça les
»habitue à être forts... Je ne pouvons pas éle-
»ver nos enfants dans des confitures, nous au-
»tres. . Allons, Coco, avance donc... »

L'enfant s'avance d'un air craintif, et. arrivé près de son père, se met à pleurer en répétant : « J'ai cassé la marmite. — Oui, oui, je sais ce »qui est arrivé, monsieur m'a tout conté. Re-»tourne maintenant à la maison, et dis à la »mère Madeleine de me faire à dîner.. et d'a-»voir du vin surtout... Mais non, j'aime mieux »aller dîner au cabaret de Claude... Va, Coco; »et qu'on ne m'attende pas pour souper... j'ai »affaire à la ville. »

Auguste devine que l'affaire du père Calleux est de boire la pièce de cinq francs jusqu'au dernier sou; mais content de voir son petit pro-

tégé tout joyeux, il dit adieu au paysan, et suit l'enfant qui reprend le chemin qu'ils viennent de faire, mais cette fois en sautant et gambadant autour de son compagnon. Le grand chagrin est déjà oublié! et l'on dit que nous sommes de grands enfants : oui, pour les faiblesses, mais non pas pour le bonheur.

Auguste, heureux de la joie du petit garçon, qui ne songe plus à l'aventure de la marmite, se plaît à le regarder. Le rire va si bien à ces petits visages de six ans! une personne qui aime les enfants ne conçoit pas que l'on puisse voir leurs larmes avec indifférence. Il y a pourtant des gens pour qui les jappements d'un chien ont plus de charmes que le rire d'un enfant!... cela fait beaucoup d'honneur à leur sensibilité.

Tout en cheminant, Coco chante, court, tourne autour d'Auguste, auquel il fait des niches, car il est déjà grand ami avec lui; à six ans et demi on donne son amitié aussi vite qu'à vingt ans on donne son cœur. Auguste joue et court avec l'enfant; il le poursuit, l'attrape, se roule avec lui sur le gazon sans remarquer que cela gâte sa toilette, parce que les éclats de rire du petit garçon sont si vrais, si francs, qu'ils sont souvent partagés par le beau monsieur.

Eh quoi! dira-t-on, un petit-maître, un séducteur, un homme du beau monde, s'amuse

à jouer dans les champs avec un petit paysan ! Et pourquoi pas? Heureux qui conserve en vieillissant le goût des plaisirs simples de son jeune âge. Henri IV marchait à quatre pattes dans sa chambre en portant ses enfants sur son dos. Surpris dans cette posture par l'ambassadeur d'une cour étrangère, il lui demanda sans se déranger s'il était père de famille, et sur sa réponse affirmative, reprit : *En ce cas, je vais faire le tour de la chambre.*

Revenu à l''endroit où il a rencontré l'enfant, Auguste veut lui dire adieu et continuer son chemin, mais Coco lui tient la main, il ne veut pas la lâcher et lui dit : « Viens à la mai- » son avec moi... viens donc... maman Made- » leine te donnera du bon beurre..... viens, tu » verras Jacqueleine... elle est bien belle, va... » — Qu'est-ce que c'est que Jacqueleine, mon » garçon? — C'est not' chèvre, elle couche à » côté de moi... — Mais ta maison est-elle loin » d'ici?... — Non, non, c'est là-bas... »

Auguste se laisse entraîner. Coco, tout en disant : c'est là-bas ! fait encore marcher son compagnon pendant une demi-heure. Enfin, sur le bord d'un chemin de traverse, on aperçoit une misérable masure, dont le chaume est tombé en plusieurs endroits, et Coco s'écrie : « Nous voilà arrivés... vois-tu notre maison? »

Puis il tire son compagnon pour le faire courir avec lui.

Une vieille femme est assise devant la chaumière ; elle est maigre et voûtée, et son teint donne l'idée des momies d'Egypte. Cependant une voix forte et aigre sort de ce corps débile. « Te voilà donc enfin, paresseux? » dit-elle à l'enfant, « pourquoi avoir été si longtemps?...
» Où donc est la marmite?... »

Coco regarde Auguste, qu'il s'habitue déjà à considérer comme son protecteur, et celui-ci fait à la mère Madeleine le même mensonge qu'au père Calleux, en y joignant aussi la pièce de cinq francs, qui est l'argument irrésistible.

La vieille essaie alors d'adoucir sa voix, et engage Auguste à entrer pour boire du lait de chèvre et manger du beurre frais ; c'est tout ce qu'elle peut offrir. Le jeune élégant pénètre dans la chaumière ; son cœur se serre à l'aspect de ce misérable séjour. Une seule pièce compose tout le logement de la famille Calleux. Cette pièce est grande ; mais le jour n'en éclaire qu'une partie, la terre sert de plancher; les murs mal recrépis n'ont rien qui cache leur nudité ; le chaume menace ruine, et les deux grabats placés dans l'endroit le plus obscur n'ont point de rideaux pour les garantir du vent qui pénètre de tous côtés dans cet asile, dont un

vieux buffet, une huche, une table et quelques chaises composent tout l'ameublement.

« Où donc couches-tu ? » dit Auguste à l'enfant. Celui-ci le conduit dans un coin de la salle, où l'on distingue à peine, et lui montre à terre une petite paillasse sur laquelle est jetée une méchante couverture de laine. Tout auprès est une chèvre couchée sur de la paille étalée à terre. « Voilà mon lit, » dit Coco. « Oh ! je suis bien, va !...... Jacqueleine me » tient chaud l'hiver..... elle m'aime bien, Jac- » queleine !... »

Et l'enfant prend la chèvre par le cou et la caresse en se roulant avec elle sur la paille; mais il est forcé de quitter sa compagne fidèle, car sa mère l'appelle en lui disant : « Allons » donc, vaurien ! vous jouerez plus tard : » venez mettre le pain sur la table..... donnez- » moi une tasse..... Ce petit drôle n'est bon à » rien !...

» — Vous traitez bien durement votre petit- » fils, » dit Auguste en s'asseyant devant la table et goûtant le pain bis et le lait.

» — Si je le laissais faire, monsieur, il joue- » rait toute la journée..... — Vous devez pour- » tant bien aimer cet enfant, puisque c'est le » seul que vous ait laissé votre fille. — Oh ! » oui, je l'aime ben ! mais quand on est pauvre, » il vaudrait autant n'en pas avoir. »

Auguste regarde de nouveau la vieille paysanne, et la laideur de son visage ne le surprend plus autant. Il prend Coco sur ses genoux, il lui fait boire du lait, manger du pain et du beurre, et se plaît à considérer sa jolie figure et ses beaux cheveux blonds. La vieille semble tout étonnée des caresses que le beau monsieur prodigue à l'enfant, et murmure entre ses dents :

« Oh ! vous le gâtez ! .. ça ne vaut rien !.....
» — Apprend-il à lire, à écrire?.... — Ah! ben
» oui!..... et de l'argent donc! d'ailleurs, j'na-
» vons pas envie d'en faire un savant!... est-ce
» que c'est nécessaire pour conduire la char-
» rue! — Mais au moins vous pourriez le cou-
» cher mieux qu'il ne l'est. — Il n'y a ici des
» draps que pour un lit, et à mon âge il est juste
» que je les aie : son père couche comme lui
» sur une paillasse... J'vous réponds qu'il n'en
» dort pas moins bien. — Tenez, mère Made-
» leine, prenez ceci, achetez de quoi faire
» un lit à cet enfant, et ne le traitez plus si du-
» rement. »

En disant cela, Auguste s'est levé et a mis six autres pièces de cinq francs dans la main de la vieille : celle-ci, qui n'a jamais vu autant d'argent à la fois, fait révérence sur révérence, en accablant l'étranger de remercîments, et disant à l'enfant : « Eh bien! Coco, remercie

» donc monsieur, qui donne tout ça pour » toi!... Veux-tu remercier ben vite!... »

L'enfant regarde sa grand'mère avec embarras. « Laissez-le, » dit Auguste en l'embrassant, « il ne connaît pas encore le prix de l'ar» gent... Le baiser qu'il me donne en sera plus » sincère..... Adieu, mon petit Coco... Ah! le » chemin de Livry, s'il vous plaît? — Suivez ce » sentier, monsieur, il vous mènera sur la gran» de route....... Vous y serez dans une demi» heure... Voulez-vous que Coco vous conduise? » — C'est inutile. »

Auguste sort de la chaumière; l'enfant lui dit adieu, et lui crie de loin : « Tu reviendras » jouer avec moi, n'est-ce pas? — Oui, » dit Aguste, » je te le promets. »

CHAPITRE IV.

QUELQUES PORTRAITS D'APRÈS NATURE.

—

Depuis onze heures du matin, on attendait Dalville à la campagne de M. Destival. Madame, brune de trente ans, à l'œil vif, au regard plein d'expression, qui savait, par une mise élégante, faire valoir les avantages d'une taille bien prise, et des formes séduisantes, madame avait terminé sa toilette ; à la campagne, elle doit être simple, mais il y a certains négligés qui demandent beaucoup de préparation. Cependant comme madame est jolie, comme elle est encore jeune, elle n'a mis qu'une demi-heure à passer une légère robe blanche, à nouer une ceinture d'un jaune orange, à tourner avec grâce les boucles de ses cheveux, dans lesquels est un nœud de ruban pareil à sa ceinture ; enfin elle n'a demandé que six fois à Julie si le jaune lui sied bien.

Julie a répondu à madame qu'elle était charmante, que le jaune allait très-bien aux brunes, et que d'ailleurs madame pouvait sans crainte porter toutes les couleurs. Madame a souri légèrement à Julie, qui n'a que vingt-quatre ans, mais est extrêmement laide, ce qui est presque une qualité dans une femme de chambre.

M. Destival a dix ans de plus que sa femme : il est grand et mince, il n'est pas beau, mais il a de la physionomie ; malheureusement, l'expression de cette physionomie n'est point celle qui annonce un homme aimable, chez qui l'esprit fait oublier la laideur; c'est celle qui dénote la suffisance, le contentement de soi-même et la prétention continuelle à être malin; sa casquette de campagne, posée en avant, semble mettre le cachet sur tout cela.

M. Destival a été employé dans dans les administrations ; avec la dot de sa femme, il a acheté une charge de commissaire-priseur, qu'il a ensuite revendue avec bénéfice ; ne par lant jamais politique de peur de se compromettre, et ne sachant pas lui-même de quelle opinion il est ; M. Destival a pourtant eu le talent de se faire un cabinet d'affaires, d'avoir de nombreux clients et de tripler ses capitaux. Il est vrai que M. Destival donne des soirées, des bals, des petits punchs, et que madame, qui a

des yeux pleins de feu et une charmante tournure, fait les honneurs de chez elle avec infiniment de grâce.

La maison de campagne que l'on habite souvent l'été est assez grande pour que l'on puisse y recevoir nombreuse société et y coucher sept ou huit amis. Comme monsieur, qui a cabriolet, n'est jamais plus d'un jour sans aller à Paris pour ses affaires, et que quelquefois il ne revient pas coucher à Livry, madame (qui est fort peureuse, quoiqu'elle ait le regard d'une femme à caractère) aime beaucoup à garder chez elle un ami de monsieur.

Un jeune homme qui a vingt mille livres de rentes ne pouvait qu'être fort bien reçu chez M. Destival; aussi, quoiqu'il n'y eût que trois mois qu'Auguste eût fait sa connaissance, on le traitait déjà comme un ami intime. Monsieur l'engageait sans cesse à venir le voir, soit à Paris, soit à la campagne, et madame aimait beaucoup à faire de la musique avec lui.

Mais midi a sonné, et M. Dalville n'arrive pas. Madame a de l'humeur; Julie s'est mise en vedette à une fenêtre du second, et monsieur va d'une pièce dans l'autre en s'écriant : « Diable!... mon ami Dalville est en retard.... » il avait cependant promis de venir de bonne » heure, d'être ici pour le déjeuner... — Est-ce

» que M. Auguste se souvient de ce qu'il pro-
» met? » dit madame avec un air de dépit. —
« Oh! te voilà encore, toi, lui cherchant sans
» cesse querelle... l'attaquant... le persifflant!..
» — Moi, monsieur!...... que m'importent les
» goûts, les défauts de M. Dalville ; où m'avez-
» vous jamais vue lui chercher querelle? — Je
» sais bien que c'est pour plaisanter.... mais tu
» es un peu caustique, ma chère Emilie...... tu
» aimes à lancer des traits!..... Moi aussi, c'est
» vrai, je l'avoue, si je ne me retenais pas, je
» serais très-mordant ; je le suis même souvent
» sans m'en apercevoir. Mais enfin Dalville est
» un charmant garçon!... bien né... riche.....,
» des talents... — Oh! des talents.... bien lé-
» gers!...... — Je croyais qu'il était fort sur le
» violon! — Non, monsieur; il joue très-sou-
» vent faux... Eh bien! Julie, avez-vous vu ve-
» nir quelqu'un?

» — Ah! mon Dieu non, madame! j'ai beau
» regarder... Et tous ces fromages que j'ai pris
» à Denise!...... Que c'est contrariant! — Ah!
» par grâce, mademoiselle, laissez-nous tran-
» quilles avec vos fromages... Montez au belvé-
» der... vous verrez de plus loin. — Oui, ma-
» dame. »

Julie monte, et monsieur reprend la conver-
sation : « Tu ne disconviendras pas, j'espère,
» que Dalville ait une jolie voix. — Jolie!......

» ah! de ces voix comme tout le monde!.... —
» Il me semble pourtant qu'il chante parfaite-
» ment avec toi des duo...... surtout celui du
» *Muletier* de Feydeau, tu sais bien celui où il y
» a : *quel plaisir* !... *quel plaisir* !.... et qui finit
» par *coucou* ! *coucou* !... — Ah ! monsieur, que
» vous m'impatientez avec vos coucous! — Il
» touche des contredanses sur le piano....... —
» Qui est-ce qui n'en touche pas maintenant. —
» Ma foi, moi ; il est vrai que j'ai toujours eu
» tant d'affaires, que j'ai été forcé de négliger
» mon penchant pour la musique. Enfin, Dal-
» ville est gai, aimable, d'une humeur joyeuse.
» — Il y a des jours où il ne sait pas dire trois
» mots de suite!....... — Écoutez donc, moi-
» même, quand je suis très-occupé d'une af-
» faire majeure, je ne suis pas aussi aimable
» que de coutume..... cela arrive à tout le
» monde. J'en reviens à Dalville, il est riche...
» il est jeune... Ah! quelle idée.... quelle idée
» délicieuse!..... — Qu'est-ce donc, monsieur?
» — Il faut que je le marie!... — Marier mon-
» sieur Auguste!..... Mais de quoi vous mêlez-
» vous!... sont-ce vos affaires? — Est-ce que je
» ne fais pas celles des autres? Celle-ci peut être
» fort bonne, et.... — Ah! monsieur, ne faites
» donc point de mariages, je vous en prie!.....
» est-ce que vous vous y connaissez?..... — Je
» me flatte que oui, madame.. — Un homme

» de cabinet, faire des mariages ; fi donc... cela
» n'aurait pas le sens commun..... Et votre fu-
» sil, monsieur, y avez-vous songé ?.... — Oui,
» madame, j'ai dit à Baptiste de le nettoyer, et
» Dalville doit amener son Bertrand, cet an-
» cien militaire ; il m'apprendra à m'en servir...
» car vous savez, madame, qu'on a aperçu un
» loup dans les environs, et c'est fort désagréa-
» ble, parce que cela inquiète. — Je pense que
» cela ne dispense pas de faire une battue dans
» le bois ? — Oh ! non, madame ; au contraire,
» c'est moi qui ai provoqué cette mesure de sû-
» reté... je veux voir le loup, madame. — Vous
» ferez très-bien, monsieur. »

La conversation est interrompue par le bruit que quelqu'un fait dans la pièce voisine. « Ah ! « le voilà, sans doute, ce cher Dalville, » dit M. Destival. Madame ne dit rien, mais elle prépare une petite mine boudeuse qui doit laisser deviner ce qu'elle pense. Cependant la personne que l'on entend n'entre pas encore, elle continue de se frotter les pieds sur un paillasson. M. Destival ouvre la porte du salon, et au lieu d'Auguste aperçoit un petit homme de cinquante-cinq ans, à perruque blonde, tourte de paille à larges bords, habit presque carré, culotte courte et bas chinés, qui se frotte et se refrotte les pieds sur le paillasson placé dans l'antichambre.

« Eh! c'est M. Monin, notre voisin!... » dit M. Destival en apercevant le petit monsieur. Au nom de Monin, madame Destival fait un mouvement d'impatience, en murmurant : « Quel ennui!... et qu'avions-nous besoin de » sa visite!... — Chut!.. paix donc, madame, » il a encore un fonds de pharmacie à vendre, et une maison à acheter..... Je veux qu'il dîne avec nous. » En achevant ces mots, M. Destival retourne vers l'antichambre où M. Monin frotte encore ses pieds sur le paillasson.

« Eh bien, vous n'entrez pas, mon cher mon- » sieur Monin? que diable faites-vous là si long- » temps?..... il me semble qu'il fait très-beau, » vous n'avez pas pu vous crotter. — Ah! je » m'en vais vous dire : en passant dans la cour, » je regardais le ciel pour savoir si nous aurions » de l'orage, et j'ai marché sur un tas de fumier » que je n'avais pas aperçu. — C'est la faute » à Baptiste ; ce fumier devrait être rentré. — » Voilà qui est fini. »

Enfin M. Monin quitte le paillasson, et, levant sur M. Destival de gros yeux à fleur de tête dans lesquels on chercherait vainement une pensée, laisse échapper un sourire qui coupe son visage en deux, mais dans lequel domine toujours un nez d'une énorme dimension qui est continuellement bourré de tabac, comme une pipe qu'on n'a pas encore allumée.

« Comment va l'état de votre santé, mon voi-
» sin ? — Très-bien, mon cher monsieur... en-
» trez donc, ma femme est là, elle sera charmée
» de vous voir. »

M. Monin entre dans le salon et ôte sa casquette en faisant un profond salut à madame Destival, qui répond à cette politesse par un sourire qui pourrait passer pour une grimace ; mais M. Monin prend la chose du bon côté, et commence sa phrase inévitable : « Comment va
» l'état de votre santé, madame?

» — Comme cela, monsieur... pas très-bien
» dans ce moment... j'ai des maux de nerfs...
» des palpitations. — C'est le temps, madame,
» la chaleur est aujourd'hui très-forte ; nous
» avons vingt-six degrés trois dixièmes. —
» Vingt-sept, mon voisin, » dit M. Destival, en regardant son thermomètre. « — C'est éton-
» nant ! il n'y a pas cela chez moi... c'est pour-
» tant la même position ; ma femme dit aussi
» que depuis quelque temps je ne remonte pas
» assez. — Et madame Monin, pourquoi ne
» vous accompagne-t-elle pas, voisin ? — Elle
» fait des cornichons, et ça va l'occuper toute
» la journée. Ah ! c'est qu'elle les brosse avec un
» soin !..... elle ne sortira pas aujourd'hui. —
» J'en rends grâce aux cornichons, » dit tout bas madame Destival, tandis que M. Monin continue, en faisant tous ses efforts pour faire

entrer encore une prise dans son nez. « — Ma » femme m'a dit : Je n'ai pas besoin de toi, » Monin, va te promener... alors je suis venu » vous voir. — C'est bien aimable à vous, mon » voisin. Vous passerez la journée entière avec » nous? — Mais, si ça ne vous dérange pas, je » le veux bien, parce que je vais vous dire : » quand ma femme fait des cornichons, elle » n'aime pas à s'occuper de cuisine. — C'est en- » tendu, vous nous restez. Vous verrez M. Dal- » ville, un jeune homme charmant, fort gai. » Son domestique, qui est un ancien militaire, » doit me donner une leçon d'exercice; car je » suis nommé général..... — Comment? — Eh » oui! dans la battue qu'on va faire. — Ah! je » disais aussi! — Est-ce que vous n'en serez » pas, vous, monsieur Monin? — Ah! je vais » vous dire : quand j'avais encore ma canar- » dière, à la bonne heure...

» — Madame! madame! une superbe calèche » qui entre dans la cour, » dit Julie en accou- » rant dans le salon. « — Une calèche..... — » Avec monsieur et madame de la Thomassi- » nière. — Quoi!... ils sont venus! ah! que » c'est aimable à eux!..... » s'écrie monsieur Destival, en courant à la fenêtre. Madame Destival ne partage pas toute la joie de son mari, cependant elle se lève pour s'assurer de l'arrivée de ses nouveaux hotes, et descend pour les

recevoir , parce que des gens qui ont une calèche et une livrée méritent les plus grands égards ; aussi M. Destival vole-t-il sur les pas de sa femme, laissant là M. Monin, qui allait lui dire combien de fois il avait été à la chasse, et qui, se voyant abandonné dans le salon , a recours à sa ressource ordinaire, et parvient , en y mettant de la persévérance , à s'insinuer encore dans les narines deux jolies pincées de tabac.

M. de la Thomassinière, pour lequel on s'empresse de descendre, est un homme de quarante ans à peu près. Lorsqu'il arriva à Paris, n'ayant encore que dix-huit ans, il s'appelait tout simplement Thomas, et ne rougissait point alors de sa mère , qui tenait un petit cabaret dans son village. Mais le séjour de la capitale a entièrement changé M. Thomas; d'abord petit commis, puis employé, puis prêtant à usure , puis faisant des affaires en grand, M. Thomas a vu la fortune lui sourire, il a spéculé sur les rentes, il a été heureux; dès lors il a oublié son village et a pris le ton, les manières d'un homme du grand monde. Que sorti de très-bas, on arrive très-haut, ce n'est point là le mal; au contraire, celui qui parvient par son travail, qui fait lui-même sa fortune, laisse présumer plus de mérite que celui qui arrive tout porté au sommet des honneurs. Mais ce

que l'on ne pardonnera jamais aux parvenus, c'est d'affecter de l'orgueil, de l'insolence, et de croire, en se donnant des airs de grands seigneurs, faire oublier le nom et l'habit qu'ils portaient ci-devant : M. Thomas était de ce nombre. Il avait commencé par changer son nom trop bourgeois en celui de la Thomassinière ; puis, au lieu d'engager sa mère à quitter son village et à venir jouir de sa fortune, il s'était contenté de lui envoyer une somme d'argent pour qu'elle décrochât l'enseigne de l'*Ane savant* et cessât de vendre du vin ; mais il lui avait défendu de venir à Paris dont l'air était, disait-il, très-malsain pour les femmes âgées. Ensuite M. de la Thomassinière avait monté sa maison, pris voiture, laquais, livrée, acheté une superbe campagne et une fort jolie femme de dix-huit ans, qu'on lui avait livrée avec cent mille francs de dot, et qui n'avait pas seulement demandé si son mari était beau ou laid, parce qu'ayant reçu une éducation parfaite elle savait qu'un futur qui a voiture a toujours une assez jolie figure et d'ailleurs une femme n'est pas tenue de ne regarder que son mari.

M. de la Thomassinière, mis en petit-maître, et singeant les manières du grand monde, mais laissant toujours percer quelque chose de l'*Ane savant*, disait à tout propos : Ma terre, mes biens, mes gens, mes chevaux. Il n'y avait

que sa femme pour laquelle il ne se servît pas de pronom possessif. Quant à madame, vive, légère, étourdie, ne songeant qu'à la toilette et aux plaisirs, elle ne causait avec monsieur que pour lui demander de l'argent ou lui parler de la fête qu'elle voulait donner.

« Eh! les voilà ces chers amis! » dit M. Destival, en courant donner la main à madame de la Thomassinière pour descendre de voiture, tandis que monsieur admire ses chevaux et l'éclat de sa livrée.

« Bonjour, Destival.. .Lapierre, ayez soin de » mes chevaux..... Madame, je vous offre mes » hommages..... Laquais, vous recouvrirez ma » calèche... Il pourrait pleuvoir dedans... Nous » arrivons sans façon..... Ça ne vous gêne pas » que j'aie amené quelques-uns de mes gens, » n'est-ce pas?...

» — Comment donc! j'ai de quoi les loger et » les nourrir... » répond M. Destival en se mordant un peu les lèvres, parce que son modeste cabriolet est très-éclipsé par la brillante calèche, et que Baptiste et Julie, qui composent tout son domestique, seraient cachés par un seul des grands gaillards que M. de la Thomassinière traîne à sa suite. Mais ces réflexions n'empêchent point les politesses d'aller leur train; elles ne font que donner le désir de pouvoir augmenter sa maison; aussi, tout en donnant

la main à la jeune femme, notre homme d'af-
faires se dit : « Il faut que je marie Dalville,
» que je vende la pharmacie de Monin, et que
» je lui achète une maison ; alors je me donne
» un petit jokey, je le prendrai nègre et je l'ha-
» billerai en rouge, pour qu'on le voie de loin.
» Les deux dames se sont embrassées : Bonjour,
» ma chère amie. — Bonjour, ma bonne... — Que
» vous êtes gentille de venir nous voir. — Nous
» resterons j'usqu'à demain..... — Comme elle
» est toujours bien coiffée !.... — Trouvez-
» vous ?... — A ravir... J'aime beaucoup cette
» façon de robe... — C'est la dernière nou-
» velle..... pas tout-à-fait assez décolletée. —
» Mais si... Je veux avoir de cette étoffe... c'est
» de bon goût ! — Ah ! c'est bien simple : la
» robe ne revient qu'à deux cents francs !.....
» Mais pour la campagne et pour aller chez des
» amis !... . Je vous donnerai l'adresse de mon
» marchand. »

Et madame Destival fait monter madame de la Thomassinière au premier, en continuant de l'accabler de compliments et en feignant la joie la plus vive, afin de mieux cacher son dépit secret ; car la nouvelle arrivée est en effet jolie, elle est très-jeune, elle a dans les manières une vivacité qui plaît, et M. Dalville, que l'on attend toujours, ne s'est pas encore trouvé avec elle. M. Dalville, qui s'enflamme si

facilement, pourrait fort bien faire la cour à madame de la Thomassinière, qui pourrait aussi l'écouter; tout cela donne en secret beaucoup d'humeur à madame Destival, qui n'en affecte que plus d'amabilité, parce que, dans le monde, il faut savoir se contrefaire, dire autrement qu'on ne pense, c'est là le grand secret du savoir-vivre.

Madame de la Thomassinière est entrée dans le salon où est resté M. Monin, qui est sur le point de tenter l'introduction d'une nouvelle prise de tabac, mais qui s'arrête en voyant la petite-maîtresse, recule, ôte sa tourte, et quoiqu'il n'ait point encore vu la jeune dame, va commencer sa phrase de rigueur : « Comment » va l'état de votre santé? »

Mais la petite-maîtresse ne laisse pas à l'ex-pharmacien le temps de prendre la parole; elle étouffe avec son mouchoir un éclat de rire que fait naître la figure originale de M. Monin, et se tourne vers madame Destival en disant : «Qu'est-» ce que c'est que ça? — Un voisin, extrêmement » riche, mais aussi sot qu'ennuyeux!... — Ah! » tant mieux, nous nous en amuserons !.... Il » faut bien rire un peu... Attendez-vous d'autre » monde? — Mais nous attendions un jeune » homme..... un grand ami de M. Destival..... » M. Auguste Dalville... le connaissez-vous? — » Non, mais j'en ai beaucoup entendu parler;

» on le cite dans le monde pour ses bonnes for-
» tunes, ses conquêtes... Je serai fort aise de
» faire sa connaissance... En général, ces mau-
» vais sujets sont toujours aimables, n'est-ce
» pas, ma chère? — Mais quelquefois... pas tou-
» jours... Au reste, vous en jugerez vous-même.
» — On dit qu'il est fort joli garçon? — Oh!
» comme cela, une figure passable, voilà tout...
» d'assez beaux yeux..... mais une bouche un
» peu grande..... des lèvres très-grosses..... Je
» n'aime pas du tout ce genre de figure-là... —
» Moi, je n'aime pas les bouches pincées. Est-il
» blond ou brun?... — C'est tout au plus si je
» m'en souviens... il est brun, je crois... — Je
» croyais avoir entendu dire que M. Dalville al-
» lait très-souvent chez vous... — Mais non...
» chez mon mari, pour affaires..... — N'est-il
» pas musicien?... — Un peu... — J'ai apporté
» un nocturne dont je suis folle, il le chantera
» avec moi... — M. Dalville sera certainement
» enchanté de faire votre partie... Pardon, ma
» belle amie, j'ai quelques ordres à donner.....
» à la campagne, on agit sans façon... — Mais
» je l'espère bien! Je vais aller voir votre jar-
» din... — Allez... Je vais faire servir le déjeu-
» ner, et j'irai vous avertir. »

La petite-maîtresse descend légèrement l'escalier qui mène au jardin, et madame Destival se rend dans sa chambre à coucher, où elle se

jette sur un fauteuil, en disant à Julie qui vient d'entrer :

« Ah! Julie!... suis-je assez contrariée?..... »je n'en puis plus, j'étouffe!..... — Je le crois »bien, madame, c'est fait pour cela! ne pas »voir arriver ceux que l'on attend, et recevoir »tout plein de monde que l'on n'attend pas!... »— M. Destival est cruel! avec sa manie d'en- »gager toutes les personnes qu'il rencontre!.... »Il aurait un château qu'il ne ferait pas au- »trement! — Ce vieux Monin!..... qui ne sait »que manger et boire...—Encore, s'il n'y avait »que lui, on n'y prend pas garde, voilà tout.— »Est-ce que sa femme va venir... — Non, Dieu »merci, elle fait des cornichons. — C'est bien »heureux, c'est une très-mauvaise langue que »madame Monin, et curieuse. .. ah! elle entre »toujours dans la cuisine voir tout ce qu'on fait. »— Malgré cela, je l'aurais encore préférée à »ces Thomassinière, qui ont un ton, se don- »nent des airs, des prétentions insupporta- »bles!.... — Et puis. a-t on jamais vu amener »trois domestiques qu'il faut nourrir..... Ces »gaillards-là vont tout manger ici!... Julie »quelle heure est-il?—Midi passé, madame.— »Il ne viendra pas.... J'en suis bien aise main- »tenant.... Faites servir le déjeuner..... On ne »dînera qu'à six heures et demie. — C'est cela, »ça fait qu'ils ne souperont pas au moins. »

Julie descend. Madame se place devant son miroir, s'y regarde quelques minutes, rarrange quelques boucles, puis s'éloigne en disant : « Je » suis assez bonne pour ces gens-là ! » Elle va au jardin rejoindre madame de la Thomassinière dont l'époux, en arrivant, a demandé à M. Destival une plume et de l'encre afin d'écrire sur-le-champ une note importante pour une affaire majeure. M. Destival a établi le spéculateur dans son cabinet en lui disant : « Ne vous » gênez pas, faites comme chez vous, je vous » laisse ; » et M. de la Thomassinière, resté seul devant le bureau, s'est gratté la tête, a regardé les plumes et n'a rien écrit, par la raison qu'il n'avait rien à écrire et aucune note à prendre ; mais un homme qui fait de grandes spéculations doit toujours avoir l'air préoccupé et avoir besoin d'une écritoire; cela impose aux sots, aux gens crédules, quelquefois même aux gens d'esprit ; il n'y a que les intrigants qui ne se laissent pas prendre à toutes ces petites ruses-là, parce qu'eux-mêmes en font souvent usage.

En laissant la Thomassinière, M. Destival va retrouver M. Monin, qui ne se formalise pas de ce qu'on ne s'occupe point de lui, parce que sa femme l'a habitué à cela. « Eh bien! mon voi- » sin, avons-nous vendu cette pharmacie? » dit l'homme d'affaires, en frappant sur l'épaule de

M. Monin. « — Pas encore, mon voisin. . Cela
» me contrarie, parce que, je vais vous dire,
» ceux qui me remplacent provisoirement n'ont
» pas l'habitude, et... — Je vous vendrai cela.
» J'espère vous voir cet hiver à Paris, monsieur
» Monin, et y cultiver votre connaissance.. —
» Monsieur, certainement..... — Vous viendrez
» faire votre partie chez moi.... — Est-ce qu'on
» fait la mouche chez vous? — Non, mais l'é-
» carté, le boston... J'ai une bien jolie maison
» à vous vendre... — En vérité?... — Oui; c'est
» une occasion... c'est pour rien.... — Est-elle
» assurée? — Je ne sais pas... Nous causerons
» de tout cela; allez faire un tour de jardin.....
» Je vais voir si l'on pense à nous faire à déjeu-
» ner. »

Monin s'éloigne, et, en se retournant, M. Destival aperçoit sa femme qui s'écrie : « Com-
» ment, monsieur, vous invitez M. Monin à ve-
» nir vous voir à Paris? — Certainement, ma-
» dame. — Passe à la campagne, parce qu'on
» est voisin; mais à la ville! un homme qui ne
» sait rien dire, rien faire, qui ne joue qu'à la
» mouche! — Il est riche, madame. — Eh! mon-
» sieur, cela ne l'empêche pas d'être bête
» comme une oie. — Madame, ce ne sera pas la
» première bête que l'on aura vue chez moi.
» Quand on reçoit beaucoup de monde, cela ne
» peut pas être autrement. Eh! d'ailleurs, avec

» vos gens d'esprit, vos auteurs, vos poètes, il » n'y a jamais un sou à gagner. — Puisque vous » aimez tant l'argent, monsieur, pourquoi donc » inviter tant de monde à venir à votre campa» gne?... Cela est ruinant, monsieur. — Rassu» rez-vous, madame, je n'invite que les gens » qui peuvent m'être utiles.... Oh! je suis très» fin! je vois de loin... La Thomassinière est » une excellente connaissance, je tiens fort à » me lier intimement avec lui. Je sais bien qu'il » est souvent fort ridicule, qu'il veut faire le » seigneur et que cela ne lui va pas; qu'il lâche » de temps à autre des locutions et des pataqués » qui sentent terriblement leur cru; qu'il est as» sommant avec sa voiture, ses terres, ses biens » et ses gens, qu'il vous jette sans cesse au nez; » mais, du reste, c'est un homme pour lequel » j'ai une estime toute particulière, parce que, » comme je vous le disais tout-à-l'heure, je vois » de très-loin, moi, madame. Mais ce déjeuner? » — Parlez à Baptiste, monsieur; moi, j'ai » donné mes ordres à Julie. »

Madame Destival va au jardin. La petite-maîtresse y folâtrait en se faisant un bouquet. « Vous voyez, » dit-elle, « que je cueille des » fleurs? — Vous faites très-bien, ma chère » amie, prenez tout ce qui vous fera plaisir. — » Votre jardin est gentil. — Oh! il n'est pas » grand; mais il y a de l'ombrage, et c'est ce

» que j'aime. — Moi aussi. A notre terre de » Fleury, j'ai fait planter une forêt... Vous ver» rez, ce sera charmant. — Mais avant qu'elle » ne soit poussée..... — Oh ! l'on n'a mis que » des arbres déjà grands.... Je vous y donnerai » une fête le mois prochain. J'attends qu'on ait » terminé les peintures, les embellissements » que j'y fais faire pour aller y passer un mois. » Mais j'emmènerai beaucoup de monde ; car » je n'aime la campagne qu'avec une nombreuse » société. — Moi, j'aime assez la solitude. — » Ah ! Dieu! je mourrais, si j'étais un jour seule! » — Vous n'aimez donc pas la lecture? — Si... » un moment, dans mon lit, mais pas long» temps, cela me fatigue. — La musique? — » Je n'en fais que quand on m'écoute. — Le » dessin? — Ah ! c'était bon au pensionnat!.... » A ma terre, je veux avoir un petit théâtre ; » nous jouerons la comédie ; c'est cela qui est » amusant..... Je la jouais souvent à mon pen» sionnat..... J'aimais surtout les rôles où l'on » changeait de toilette. — Qu'elle est enfant !... » — Que voulez-vous, il faut bien passer le » temps..... S'il n'y avait que mon mari pour » m'amuser... ah! Dieu ! où en serions-nous?... » Un homme qui n'est occupé que de calculs... » de change... que sais-je ! Ces hommes de ca» binet sont bien peu aimables. »

Ces dames qui venaient d'entrer dans une

autre allée, se trouvèrent alors près de M. Monin, qui était arrêté et paraissait en contemplation devant un prunier dont les fruits étaient fort gros; à l'aspect des dames, il ôte sa tourte, et murmure : « Comment va l'état de... » Mais il ne finit pas sa phrase, parce qu'il se rappelle avoir déjà salué les dames au salon; alors il se retourne et montre l'arbre, en disant : « Ça » fait de bien beaux fruits.

» — Comment, ma chère, vous avez des ar» bres à fruit dans votre jardin ! » s'écrie la petite-maîtresse ; mais c'est du plus mauvais ton .. » il faut faire arracher tout cela, et planter à la » place des ébéniers, des acacias, des sycomo» res...—Oh! notre jardin est sans prétention,» répond madame Destival, en se mordant les lèvres avec dépit, « ce n'est pas un parc comme » à votre terre... et M. Destival aime beaucoup » les fruits — Il a raison,» répond Monin, qui s'était rapproché du prunier lorsque madame de la Thomassinière avait parlé de le faire arracher... « Le fruit est l'ami du corps quand » on le mange bien mûr. D'ailleurs, je vais vous » dire... — Et des prunes de Monsieur! » reprend la jeune élégante. « Fi donc! c'est très» mauvais on laisse cela aux domestiques.... — » Oh! quand M. Destival aura fait fortune, alors » nous aurons un verger particulier.. mais, en » attendant, nous avons la bonhomie de nous

» contenter d'une petite campagne... Que vou-
» lez-vous? nous ne sommes pas nés dans les
» grandeurs... dans les palais! »

Madame Destival appuie avec malice sur ces derniers mots; mais madame de la Thomassinière ne semble pas y faire attention : aussi étourdie qu'inconséquente, elle dit des choses mortifiantes sans y penser ; et si elle parle sans cesse de sa toilette, de ses diamants et de sa terre, c'est moins par vanité que par habitude; tandis que le désir de faire parade de sa fortune est le mobile de toutes les actions de son époux.

» Le déjeuner vous attend, mesdames, » dit M. Destival en courant d'un air galant offrir sa main à la petite-maîtresse; « venez .. il est
» tard, vous devez avoir besoin de prendre quel-
» que chose; et, ma foi, si Dalville vient, il dé-
» jeunera seul, voilà tout. »

Le maître de la maison s'éloigne avec la jeune dame. M. Monin a déjà ôté sa tourte, et se prépare à offrir sa main à madame Destival; celle-ci, qui a deviné son intention, disparaît par une autre allée, et le petit homme, n'apercevant plus la dame se décide à se rendre seul à la salle à manger ; mais auparavant il jette encore un tendre regard sur le prunier.

On est à table, et M. de la Thomassinière n'est pas encore sorti du cabinet. « Dites-lui

» donc que nous allons déjeuner, » dit M. Destival, « que nous n'attendons que lui. »

Baptiste monte au cabinet, et crie à travers la porte : « Monsieur, le déjeuner est servi. — C'est bien.,. c'est très-bien... je descends, » répond la Thomassinière, en continuant de rouler dans ses doigts de petites boules de papier, « je n'ai plus qu'une note à prendre. »

Le valet va dire ce qu'on lui a répondu. « Quel homme terrible avec ses notes! » dit » madame Destival ; « il n'a donc pas un mo» ment à lui, même à la campagne!... — Mon » mari ! » répond la petite-maîtresse ; « ah ! ma » chère amie, c'est l'être le plus insupportable » avec ses écritures!.... Jamais il n'est prêt à » descendre aux heures des repas, même quand » nous avons vingt personnes à dîner, ce qui » arrive fort souvent ; il faut qu'on l'envoie cher» cher trois ou quatre fois.

Après avoir fait de petites boulettes de papier pendant cinq minutes, M. de la Thomassinière se décide enfin à se rendre à la salle à manger.

» Pardon! me voilà.... ce n'est ma faute, » dit-il en se mettant à table ; il ne fallait pas m'at» tendre... C'est qu'il m'est revenu en tête cer» taine spéculation... Donnez-moi une aile de » volaille et un verre de bordeaux ; je ne prends » que cela le matin... Eh bien! Athalie, avez-

» vous bien ravagé le parterre de madame? »

Athalie, qui mange très-bien pour une petite-maîtresse, répond en riant à son époux. « — J'ai fait ce que j'ai voulu, monsieur; vous » savez bien que cela ne vous regarde pas. — » — C'est juste, madame, c'est très-juste... Moi » je donne de l'argent, je paie les mémoires. Des » douze cents francs à une marchande de modes... c'est un peu cher... mais il faut bien » que madame ait ce qu'il y a de mieux... — » Si vous preniez de l'humeur, monsieur, le » prochain mémoire serait du double. — Vous » savez bien, madame, que, quand il s'agit de » donner de l'argent, je ne me fais jamais prier. » C'est une chose toute naturelle.... quand on » est riche, il faut faire gagner les marchands, » n'est-ce pas, Destival? — Certainement, » répond celui-ci, « je suis tout-à-fait comme vous.. » Eh bien! comment trouvez-vous mon bor- » deaux?.... vous ne m'en dites rien. — Il est » assez bon... mais j'ai mieux que ça... Oh! » j'ai beaucoup mieux que ça... vous verrez, je » vous en ferai goûter chez moi. — Et cette crê- » me, vous paraît-elle bonne, madame? — Mais » oui, » répond la petite-maîtresse, tandis que M. de la Thomassinière s'en sert trois cuillerées, en disant : « Voyons donc cette crême; puis fait une légère grimace en ajoutant : « Ah! » c'est à ma terre que nous avons du laitage ex-

» cellent !... ça ne peut pas se comparer à ça !..
» c'est tout autre chose !... et des volailles...
» ah ! délicieuses... Il est vrai qu'on les nourrit
» avec un soin ! .. Voyez-vous, vous autres, vous
» croyez manger quelque chose de bon quand
» vous mangez un poulet comme celui-ci... eh
» bien si vous connaissiez ma basse-cour de
» Fleury, vous regarderiez ceci comme du fretin.
» — Il est très-heureux alors que nous ne la
» connaissions pas, » répond madame Destival en jetant sur son époux un regard significatif. Celui-ci, pour changer cette aimable conversation, s'adresse à Monin, qui, depuis qu'il est à table, n'a pas dit un mot, tout occupé d'une cuisse de volaille qu'il assaisonne parfois de tabac, et regardant en amateur un beau pâté qui est devant lui, et auquel il semble dire : « Com-
» ment va l'état de votre santé ? »

« — Il paraît que l'appétit va assez bien,
» mon voisin ?... — Oui... oui... c'est le temps
» qui fait ça..... En usez-vous ? » et Monin présente sa tabatière à Destival, puis à la Thomassinière qui, après en avoir pris légèrement, tire de sa poche une tabatière d'or qu'il regarde quelque temps avec complaisance en murmurant : « Voici de la Virginie... ce qu'il y a de
» meilleur en tabac ; il est fort cher, mais je
» n'aime que celui-là. Goûtez, monsieur. »

Monin, qui n'a jamais reculé devant une

prise de tabac, va prendre de la Virginie, lorsque l'on entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour, et Julie accourt en disant : « Voilà M. Dalville, son cabriolet vient d'entrer » dans la maison. »

Madame Destival laisse échapper un sourire de contentement, la petite-maîtresse se hâte de se faire changer d'assiette afin qu'on ne voie pas devant elle les débris de son déjeuner; M. Destival court recevoir son cher ami; et M. de la Thomassinière se dit : « Il faut que ce » Dalville soit un millionnaire pour que son ar- » rivée fasse tant de sensation! »

Quant à Monin, tenant d'une main la prise de Virginie et de l'autre sa fourchette, troublé par le mouvement qu'opère autour de lui l'arrivée de Dalville, il porte à son nez un joli morceau de jambon, et sur sa langue le tabac superfin. Mais, s'apercevant de sa méprise, il se contente de remettre chaque chose à sa place.

CHAPITRE V.

L'EXERCICE. — L'ESCARPOLETTE. — L'ORAGE ET LA MUSIQUE.

—

Destival, qui est allé au-devant de Dalville, le cherche vainement des yeux, et ne voit auprès du cabriolet que le petit Toni et Bertrand qui lui fait un salut militaire.

« Eh bien! où est-il donc? par où est-il en» tré? » dit M. Destival. Bertrand passe le bout de sa langue sur ses lèvres et se gratte une oreille pour y chercher une réponse; enfin, il prononce d'une voix assurée : « M. Dalville » arrivera ici aussitôt que moi. — Il me semble » cependant que vous arrivez sans lui; il vous » a donc quitté en route? — Oui, monsieur. » — Est-ce qu'il connaît quelqu'un dans les en» virons? — Il paraîtrait que oui, monsieur. » — Enfin, il va venir? c'est l'essentiel. »

Destival court dire aux dames que son ami Dalville va arriver, qu'il s'est arrêté chez une

connaissance, mais qu'il ne peut tarder. « Je »ne croyais pas qu'il connût quelqu'un dans »les environs, » dit madame Destival avec surprise. « — Mon Dieu ! ce monsieur se fait bien »désirer, » répond la vive Athalie en se levant de table ; tandis que la Thomassinière, mécontent que l'on s'occupe d'un autre que lui, fait quelques pas dans la chambre, puis tape du pied avec violence et se frappe le front en s'écriant : « Ah ! mon Dieu ! j'allais oublier..... « quelle heure?... pas encore une heure!... y »a-t-il une poste dans les environs?... — Une »poste aux ânes? » dit Monin. « — Eh non ! »une poste aux lettres..... — Ah! oui..... là-»bas... dans la seconde rue. Je crois que... ce-»pendant je n'affirmerai pas... mais je vas vous »dire..—J'y cours...J'arriverai encore à temps.»

Et M. de la Thomassinière s'élance hors de la salle comme s'il allait renverser tout le monde, et sans écouter Destival qui lui crie : « Restez donc, je la ferai porter..... d'ailleurs »vos gens sont là. » Le spéculateur court précipitamment dans la campagne, et, arrivé sous un épais feuillage, s'étend sur le gazon et s'endort en se disant : « Un homme comme moi »ne doit pas avoir un moment à lui. »

Les dames sont retournées au salon. M. Destival redescend près de Bertrand, et Monin, qui voit que tout le monde quitte la table, se

décide à en faire autant et suit le maître de la maison.

Dès que Bertrand s'est rafraîchi, M. Destival l'aborde en le priant de lui donner une leçon d'exercice et de commandement. L'ancien caporal est tout disposé à faire ce qui lui rappelle de glorieux souvenirs. Il se rend sur la terrasse du jardin avec M. Destival, qui se fait apporter son fusil, un fleuret qui lui sert de sabre, et se tient droit comme un piquet en exécutant les commandements de Bertrand. Monin, qui les a suivis, croit qu'il est de la politesse de faire comme son hôte ; il prend une bêche en guise de fusil, et, placé derrière son voisin, exécute aussi des *droite*, *gauche*, *présentez armes*, qu'il n'interrompt que pour visiter sa tabatière.

Il y a plus d'une heure que ces messieurs sont sur la terrasse avec Bertrand, qui passerait volontiers sa journée dans de si agréables occupations. M. Destival, qui veut éclipser les gardes champêtres, commence à se tenir comme un grenadier prussien ; et Monin, tout en sueur, parce qu'il voudrait aller aussi bien que son hôte, ne s'aperçoit pas qu'à force de faire, avec sa bêche, en joue, en avant, et arme à terre, il a repoussé en arrière sa tourte et sa perruque, ce qui lui donne l'air extrêmement tapageur.

L'exercice est interrompu par les éclats de rire de la sémillante Athalie, qui arrive avec madame Destival.

M. Monin s'arrête sur un : « présentez armes. » Il était temps ; encore quelques instants, et la perruque glissait en arrière, et montrait l'ex-pharmacien en Enfant-Jésus. Quant à M. Destival, il se présente fièrement devant les dames, le fusil au bras, en disant : « Hein? que pen- » sez-vous de la tenue?... — C'est superbe... » Mais j'aime mieux monsieur avec sa bêche... » il est plus drôle. — Comment, mon voisin, » est-ce que vous prenez une leçon d'exer- » cice?

» — Oui, » répond Monin, en s'essuyant le front et ramenant sa perruque en avant, « je » vous avais suivi de loin et puis je vas vous » dire...

» — Mais qu'est donc devenu M. Dalville? » dit madame Destival, sans écouter M. Monin; « il vous laisse en chemin ; il doit arriver aus- » sitôt que vous, et voilà deux heures que vous » êtes ici. Chez qui donc l'avez-vous laissé, » Bertrand? — Chez qui, madame?..... Je n'ai » pas dit l'avoir laissé chez quelqu'un... — Vous » l'avez vu entrer dans une maison, sans » doute?... Enfin vous ne l'avez pas quitté sur » la grand'route? — Pardonnez-moi, madame, » j'ai justement laissé mon lieutenant dans le

» beau milieu du chemin, à une demi-lieue » d'ici... — Bertrand, vous ne dites pas tout... » et M. Auguste n'était probablement pas seul » sur la route?... — Je n'ai pas vu s'il venait » du monde, madame. — Oh! il y avait par-là » quelque paysanne, quelque rustique beauté, » qui aura séduit M. Dalville!... — Comment, » ma chère, est-ce qu'il donne dans ce genre- » là? » dit la petite-maîtresse avec un air de dédain. « — Il donne dans tous les genres, » ma bonne. Oh! mon Dieu!..... une fille de » basse-cour qui aurait un petit nez retroussé... » un.... — Ah! fi donc! .... cela diminue » beaucoup la bonne opinion que j'avais de ce » monsieur.

« — Je vous le répète, » ajoute plus bas madame Destival, en se rapprochant de son amie, « c'est un libertin... tout-à-fait!... Sans mon » mari, je ne le recevrais pas!..... C'est un » homme dont la connaissance peut compro- » mettre la réputation d'une femme..... mais » M. Destival en est fou!... Il veut absolument » le recevoir; il l'invite sans cesse; je n'aime pas » les querelles, et je laisse mon mari faire ce » qu'il veut.

» — Moi, je ne suis pas aussi complaisante, » je ne fais que ce qui me plaît; je ne reçois » que les gens qui me conviennent. Ah! si » M. de la Thomassinière voulait me contra-

» rier, j'aurais sur-le-champ des attaques de » nerfs. »

Les dames vont reprendre le chemin du jardin, et Bertrand la leçon d'exercice, lorsque l'on entend des éclats de rire dans la cour, et bientôt Dalville paraît devant la société.

« Eh! bonjour, cher ami, » dit M. Destival, » en allant à Auguste avec son fusil à la main, » on désespérait de vous voir... Arme au bras... » hein? C'est ça, n'est-ce pas? — Je vois que » Bertrand fera quelque chose de vous... — » Tenez, voilà ma femme, qui était d'une hu- » meur de ce que vous n'arriviez pas...

» Dieu! que mon mari me fait souffrir! » dit madame Destival à sa voisine, en prenant un air froid pour saluer Auguste, qui lui dit : « Quoi! madame, vous avez été assez bonne » pour vous inquiéter de mon absence... — » Moi, monsieur! je n'ai pas dit un mot de » cela... Je ne sais pas pourquoi M. Destival se » plaît à me faire dire des choses que je ne » pense pas. J'ai seulement trouvé que, lors- » qu'on promettait d'arriver pour le déjeuner, il » était ridicule de venir à la fin de la journée; » du reste, cela ne m'a nullement surprise, et... » ah! mon Dieu! monsieur, mais que vous est- » il donc arrivé? .... Comme vous êtes fait!..... » cette blessure au visage... ce désordre dans

» votre toilette... Il paraît qu'il vous est survenu » de grandes aventures.

« — En effet, madame, » dit Auguste, en saluant Athalie qui lui rend son salut en minaudant, « j'ai fait une rencontre... »

» — Il a peut-être rencontré le loup, » dit Monin, en s'approchant de Destival; « c'est » qu'il y en a dans le bois... la villageoise qui a » vendu les cornichons à ma femme nous a » conté que l'autre jour...

» — Vous seriez-vous battu avec un loup, » mon brave Dalville? » s'écrie M. Destival; en présentant la baïonnette à la société, comme s'il eût voulu forcer un bataillon carré.

« — Et non, monsieur, » dit madame en souriant avec malice, « ce n'est pas un loup » qui a fait à monsieur cette marque au vi- » sage... cela ressemble à toute autre chose... » n'est-ce pas, ma chère amie? — Ça, » dit la vive Athalie, en regardant Auguste de fort près, « mais... cela m'a tout l'air d'un coup d'ongle... » n'est-ce pas, monsieur? — Vous ne vous » trompez pas, madame. — Vous vous êtes » donc battu, monsieur? » dit madame Destival. — « Non, madame, j'ai seulement ren- » contré un enfant fort gentil... il avait cassé le » vase contenant la soupe à son père; je l'ai » consolé avec une pièce de monnaie; alors.....

» dans sa joie, il m'a embrassé, ses petites » mains caressaient mes joues... et sans le vou- » loir, il m'aura un peu égratigné; voilà, mes- » dames, le récit fidèle de mon aventure.

Madame Destival se mord les lèvres en regardant sa compagne qui sourit; toutes deux paraissent douter de la véracité du récit de Dalville, mais celui-ci s'inquiète peu de ce qu'on pensera; profitant du court silence qui se fait en ce moment, M. Monin s'approche d'Auguste qu'il a déjà vu deux fois chez son voisin, et lui dit de l'air le plus aimable : « Comment » va l'état de votre santé ?

« — Cela va fort bien, monsieur Monin, » sauf cette égratignure qui n'est pas dange- » reuse... — Vous riez, monsieur !.. Oh! il ne » faut pas badiner avec les coups d'ongles... en » usez-vous ? — Merci. — Je sais ce que c'est, » parce que je vas vous dire : ma femme a un » chat... »

Peu curieux d'entendre l'histoire de M. Monin, Dalville suit les dames qui sont retournées au jardin. La présence d'Athalie donne au jeune homme le désir d'être aimable, Auguste ne s'attendait pas à trouver d'autre dame que la maîtresse de la maison, qui est bien, mais près de laquelle il ne fait plus de frais pour paraître aimable. Pourquoi? est-ce parce qu'il n'en est pas amoureux ou parce qu'il est

tain de lui plaire, ou... Ah! ma foi! vous m'en demandez trop.

Le laissez-aller, la vivacité de madame de la Thomassinière, s'accordent parfaitement avec la gaîté et les manières d'Auguste; et comme la campagne autorise plus de liberté, au bout de fort peu de temps, Auguste et la petite-maîtresse rient et plaisantent ensemble comme s'ils se connaissaient déjà depuis longtemps.

Madame Destival ne partage point leur gaîté, elle est boudeuse, elle parle peu et se contente de lancer de temps à autre au jeune homme des regards qui disent beaucoup de choses; plus l'intimité s'établit entre les deux personnes qui sont auprès d'elle, plus son humeur semble augmenter. Cependant on parcourt le jardin, on s'assied, puis madame de la Thomassinière court admirer un point de vue ou cueillir une fleur, ou chercher un papillon, et, en se retournant, elle montre à Auguste une double rangée de dents charmantes, et semble lui dire: Venez donc avec moi Mais madame Destival ne la quitte pas, et, quoiqu'en faisant une moue fort prononcée, court aussi après les papillons.

« — Mais qu'avez-vous donc, ma bonne » amie? » dit Athalie d'un air de bonhomie; « vous ne semblez pas gaie... — Pardonnez-» moi... je suis très-contente, mais c'est un

» violent mal de tête qui vient de me prendre...
» Rentrez, allez un moment vous jeter sur votre dormeuse..... — Non, ma petite, oh ! je
» veux rester avec vous. — Est-ce qu'il faut se
» gêner à la campagne ?... d'ailleurs monsieur
» me tiendra compagnie... Nous attraperons
» ensemble des papillons... — J'attraperai tout
» ce qui vous fera plaisir, madame, » répond Auguste en faisant un sourire auquel succède une légère grimace, parce que madame Destival vient de lui pincer le bras, tout en disant : « Non, l'air me fera du bien ; mais je croyais
» que vous vouliez faire de la musique ?... —
» Ah ! ce soir, nous avons le temps, puisque je
» couche chez vous... et monsieur, reste-t-il ?
» — Si madame veut bien le permettre, » dit Auguste en regardant son hôtesse qui répond avec dépit : « Vous êtes le maître, monsieur. »

Après s'être encore promené quelque temps, on arrive devant une escarpolette, et la vive Athalie court se placer dessus la planche étroite, soutenue seulement par deux cordes, en disant à Auguste : « Ah ! faites-moi aller, je vous en prie, je suis folle de la balançoire... j'ai pourtant manqué me tuer dix fois
» à ce jeu-là, c'est égal, il faut toujours que j'y
» retourne ; mais pas trop fort, monsieur, entendez-vous ? — Le mouvement qui vous fera
» plaisir, madame. »

Auguste se tient près de la balançoire qu'il pousse légèrement, tandis que madame Destival s'assied à quelque distance, en portant son mouchoir sur ses yeux. Le jeune homme est distrait ; il regarde alternativement Athalie et madame Destival ; la pétulance de l'une le séduit, le chagrin de l'autre semble lui faire de la peine. La petite-maîtresse s'écrie : « Ah ! que » c'est amusant !... Ah ! que c'est gentil !... al- » lez donc, monsieur, allez donc plus fort..... » prenez garde, vous me donnez des secousses.. » — Ah ! ma chère, vous ne vous figurez pas le » plaisir que cela me fait. »

Madame de la Thomassinière ne se lasse point de se faire balancer ; mais madame Destival, que cela n'amuse nullement, prend le parti de se trouver mal et se laisse aller sur sa chaise en poussant un profond gémissement. Alors Auguste quitte la balançoire pour courir près d'Émilie, en lui disant : « Qu'avez-vous » donc, madame ?

« Laissez-moi, vous êtes un monstre ? » répond madame Destival, les yeux toujours fermés. « — Qu'ai-je donc fait ?. — Vous croyez » que je ne m'aperçois pas de votre conduite... » — Ma conduite est toute naturelle, il me sem- » ble. — Non content de venir de... je ne sais » où ! monsieur se permet, devant moi, de faire » la cour à cette coquette qui se conduit de la

» manière la plus indécente !... j'espérais au
» moins, monsieur, que vous respecteriez ma
» maison... — Vraiment, madame, je ne con-
» çois rien à votre humeur... je suis honnête...
» poli, voilà tout. — Est-ce que vous croyez que
» je n'ai pas des yeux !..... c'est par trop visi-
» ble .. on se contraint au moins... — Mais...
» —Taisez-vous.

« — Eh bien ! » dit Athalie, qui s'aperçoit que le mouvement de la balançoire se ralentit. « Que faites-vous donc ? monsieur, vous
» n'allez plus, vous me laissez là.... mais je
» ne veux pas encore cesser... est-ce que vous
» êtes déjà las ?... Ah ! c'est honteux ! un jeune
» homme... »

Dans ce moment arrive M. Monin, qui, voyant que son hôte s'obstine à faire l'exercice jusqu'à l'heure du dîner, et ne se sentant plus la force de continuer, vient d'abandonner la bêche et s'est dirigé vers le jardin, où, tout en s'essuyant le front, il cherche dans sa tabatière de quoi rafraîchir ses idées.

« Vous arrivez bien à propos, monsieur Mo-
» nin, » dit madame Destival, « il faut absolu-
» ment un balanceur à madame, allez donc lui
» rendre ce service..... Elle en sera enchan-
» tée...

En disant cela, Émilie se lève, prend le bras d'Auguste, et l'entraîne d'un autre côté du jar-

din, laissant Monin tout étonné de la besogne dont on vient de le charger, et Athalie sur la balançoire qui, tournant le dos aux autres personnages, ne s'est point aperçue de leur départ et ignore encore qu'elle vient de changer de balanceur.

« Eh bien ! poussez-moi donc, monsieur, » dit la petite-maîtresse, en s'agitant sur la balançoire pour tâcher de la faire aller elle-même Monin se réconforte avec une nouvelle prise et se dirige vers l'escarpolette ; mais, n'ayant pas bien calculé le chemin que la balançoire fait en revenant en arrière, au moment où il relève ses manches pour mieux pousser, la planche revient sur lui et les formes rondelettes de la jeune femme le frappent au milieu du visage.

Monin, étourdi par le coup, va tomber sur le gazon à quelques pas de là ; madame de la Thomassinière pousse un cri, parce que le nez de Monin a failli la faire glisser de dessus la planche. « Que vous êtes maladroit ! » s'écrie-t-elle, « si je n'avais pas tenu fort, je tombais ; » allons, venez m'arrêter et m'aider à descen- » dre... Eh bien ! monsieur, est-ce que vous al- » lez me laisser là ? »

Monin n'était pas leste à se relever, et il cherchait sa tourte que la balançoire lui avait emportée, tout en murmurant : « Je suis à vous

» dans la minute, madame... C'est que si je re-
» venais sans ma tourte, ma femme me ferait
» une scène... » Impatientée, Athalie tourne la tête et aperçoit Monin cherchant à grimper à un arbre pour atteindre sa casquette que la balançoire a envoyée sur une branche fort élevée. La jeune femme part d'un éclat de rire, puis se jette à bas de la balançoire et s'éloigne en cherchant Auguste et madame Destival sous chaque bosquet.

Après avoir parcouru inutilement le jardin, elle revient à la place où elle a laissé Monin ; il est encore au bas de l'arbre où il a vainement essayé de grimper, regardant d'un air désolé sa tourte, logée sur une branche qu'il ne peut atteindre, et cherchant, dans sa tabatière, le moyen de la ravoir.

« Par où sont-ils donc passés, monsieur ? » dit la vive Athalie en s'arrêtant devant Monin; celui-ci roule ses gros yeux autour de lui en disant: « Qui ça, madame?...—M. Dalville et madame
» Destival? — Je ne vous dirai pas..... à moins
» qu'ils ne soient aussi allés faire l'exercice.... »

Athalie se dirige vers la maison : M. Destival est encore sur la terrasse avec Bertrand ; la jeune femme se rend au salon, il est désert. « C'est très-aimable, » dit Athalie, « ce mon-
» sieur est fort galant... Il paraît qu'ici on ne se
» gêne nullement. Je voudrais pourtant bien

» savoir si ce monsieur Dalville est avec ma-
» dame Destival... Madame avait la migraine...
» Je suis curieuse de savoir comment elle fait
» passer cette migraine-là... »

La petite-maîtresse quitte le salon, parcourt plusieurs pièces, ne rencontrant personne, car Julie et Baptiste sont occupés à la cuisine, et les trois laquais de M. de la Thomassinière sont allés jouer à l'oie dans le village. Athalie monte au premier, où est la chambre à coucher de madame Destival ; mais la porte de cette pièce est fermée et la clé est ôtée.

« Elle est chez elle, » se dit la petite-maîtresse, et elle frappe légèrement à la porte, on ne répond pas; elle frappe plus fort, enfin la voix de madame Destival se fait entendre, et demande qui est là? « C'est moi, ma bonne, » répond Athalie, « je viens causer avec vous... —
» Ah ! pardon... c'est que je dors un moment..
» ma migraine est tellement augmentée..... —
» J'en ai une aussi, et je me reposerai un instant
» chez vous, cela me fera du bien. — Est-ce
» que Julie ne vous a pas montré votre cham-
» bre? — Non, ma petite, ouvrez-moi donc?

Madame de la Thomassinière ne veut pas s'éloigner; au bout de quelque temps on lui ouvre; madame Destival paraît dans un désordre naturel chez quelqu'un qui s'était mis sur son lit. En entrant, Athalie jette un coup-

d'œil dans la chambre, et ses yeux voudraient bien pénétrer dans un petit cabinet vitré qui est au pied du lit et dont la porte est exactement fermée.

« Dieu !... que la tête m'élance !... » dit madame Destival, en portant la main à son front. « Cela ne va donc pas mieux ? » dit Athalie, en s'asseyant sur une dormeuse. « — Oh ! bien au » contraire. — Recouchez-vous, ma chère, moi, » je vais m'étendre sur cette dormeuse, je ne » serai pas fâchée de me reposer aussi..... Ce » grand soleil fait mal aux nerfs. »

Madame Destival ne paraît plus vouloir se remettre sur son lit ; elle se promène dans la chambre avec impatience en disant : « Oh ! » non... je ne veux plus dormir... l'heure du » dîner approche. — Ah ! comment faisiez-vous » pour reposer ici ? votre mari fait un train avec » ses : en avant, en joue... — Cela ne me gê- » nait pas du tout... — Et qu'avez-vous fait de » M. Dalville ? — Moi ? mais rien... — Je le » croyais avec vous... — Avec moi ? — Quand » vous m'avez abandonnée sur la balançoire, » ne l'avez-vous pas emmené... en me laissant » à la place cet aimable M. Monin, dont la so- » ciété est si amusante. — M. Auguste m'a » quittée sur-le-champ ; il sera allé faire un » tour dans le village. — Savez-vous, ma bonne, » que je n'ai pas reconnu M. Dalville, après le

» portrait que vous m'en aviez fait... D'abord,
» vous disiez qu'il n'était pas bien, qu'il avait
» l'air commun... — Ah! je n'ai pas dit com-
» mun... je vous jure... — Qu'il n'avait pas
» bon ton... que c'était un libertin, un mau-
» vais sujet, un homme dont les visites pou-
» vaient compromettre une femme... — Ah! ma
» chère, vous exagérez... — Pardonnez-moi,
» oh! vous avez dit tout cela!... vous m'en aviez
» fait un portrait affreux... Moi, je le trouve
» fort bien, au contraire;.. il a des manières
» que j'aime beaucoup!... — C'est très-heureux
» pour lui, madame. Eh bien! qu'est-ce que
» vous faites donc? vous mettez votre ceinture
» à l'envers... — Ah! c'est vrai, j'ai des distrac-
» tions... — Voulez-vous que je vous noue votre
» robe, ma bonne?... — Merci... je m'habille
» moi-même. »

Dans ce moment, le bruit de quelque chose qu'on appuie contre la fenêtre fait tressaillir Emilie : « Qu'est-ce que c'est que cela? » dit-elle. « — C'est dans ce cabinet, je crois, que
» quelque chose est tombé. — Non, madame,
» le bruit n'est pas venu de ce cabinet... c'est
» à la fenêtre. »

Les dames s'approchent de la fenêtre, et voient M. Destival qui vient d'appliquer une échelle contre la croisée de la chambre de sa femme. «Qu'est-
» ce que vous faites donc, monsieur? » dit

madame Destival avec effroi, « que veut dire
» cette échelle... ce désordre? — Ma chère
» amie, je sais toutes les évolutions possibles,
» il ne me reste plus qu'à monter à l'assaut,
» c'est le bouquet, à ce que dit Bertrand, et
» c'est ce qu'il va me montrer. Vous, mesdames,
» vous êtes dans la forteresse, vous représentez
» les ennemis..vous nous repousserez, mais nous
» entrerons dans la place malgré vous.. — Que si-
» gnifie cette extravagance, monsieur?..—Je vous
» dis que c'est le bouquet, madame... Allons,
» Bertrand... une, deux... au pas de charge,
» n'est-ce pas?... — Je ne veux point que vous
» montiez à l'assaut, monsieur; Bertrand, je
» vous en prie, ôtez cette échelle... Vous êtes
» fou, monsieur! est-ce qu'on monte à l'assaut
» pour prendre un loup. — On ne sait pas ce
» qui peut arriver, madame. — Je sais que vous
» n'arriverez pas chez moi, monsieur. »

En disant cela, madame Destival ferme sa fenêtre avec violence, et entraîne madame de la Thomassinière hors de sa chambre, en lui disant : « Descendons, ma chère, descendons,
» je vous en prie, car, avec leur exercice, ils met-
» tront ma maison sens dessus dessous. »

Les dames se rendent sur la terrasse, où M. Destival tient toujours son échelle que Bertrand veut en vain lui enlever. L'homme d'affaires est décidé à monter quelque part : « Eh

» mon Dieu ! monsieur, s'il faut absolument » que vous assiégiez quelque chose, » dit madame Destival, « que ce soit un arbre du jar- » din et non pas mon appartement. »

Bertrand adopte cette idée, et Athalie engage ces messieurs à attaquer l'arbre sur lequel est logée la tourte de M. Monin ; on se rend près de la balançoire, et l'on trouve l'ex-pharmacien entourant de ses bras courts et gros l'arbre après lequel il voudrait monter, et ne pouvant réussir à s'élever à plus de trois pouces du sol.

La vue de l'échelle fait pousser un cri de joie à Monin, il se confond en remercîments quand M. Destival y monte au pas de charge, ne doutant pas que cette manœuvre n'ait pour but de lui rendre sa casquette ; mais c'est avec la baïonnette que M. Destival veut prendre ce trophée, et la pointe de son arme passe à travers le fond de la tourte, qui est en mince sparterie. Bertrand crie : bravo ! Monin fait la grimace, les dames rient et Auguste arrive pour être témoin de ce tableau.

Auguste adresse un sourire charmant à madame de la Thomassinière, et un salut assez froid à madame Destival... Je ne sais si vous en devinez la cause ; mais ces dames ne s'y méprirent point. « Vous venez du village, mon- » sieur? » dit la petite-maitresse en montrant

ses jolies dents. « — Oui, madame... j'ai fait » une promenade..... instructive..... j'ai acquis » quelques connaissances nouvelles..... et j'es- » père les mettre à profit.

« — Le dîner est sur la table, » dit un petit homme maigre et jaune, en accourant la serviette sous le bras. C'est Baptiste, le valet de la maison, qui sert à la fois de frotteur, de cuisinier, de laquais, de coureur et de maître-d'hôtel, en attendant que M. Destival ait achevé de monter sa maison. Aussi le pauvre Baptiste est-il sur les dents et dit-il tous les jours à Julie qu'il ne veut pas rester dans une baraque où on lui fait faire un service de cheval.

« Dites donc qu'on a servi, Baptiste..... Ce » drôle-là ne se formera jamais!... Allons, mes- » dames, à table.. Ouf! je l'ai bien gagné..... » J'ai terriblement manœuvré aujourd'hui..... » Tenez, Monin, voici votre casquette. Avez- » vous vu comme je vous ai enlevé ça?

» — Vous l'avez trouée, » dit Monin, en regardant d'un air piteux le fond de sa tourte rabattue. « — Ah! ma foi, dans le feu de l'ac- » tion!... La baïonnette en avant... Une, deux, » n'est-ce pas, Bertrand? Mais ces dames sont » déjà parties... Allons attaquer le dîner, main- » tenant ; je compte y faire une terrible brè- » che... Bertrand, allez rejoindre Julie ; elle aura » soin de vous. »

Bertrand se rend à l'office, et Monin, après avoir essayé de rapprocher les pailles pour boucher le trou fait à sa casquette, suit son hôte dans la salle à manger.

Tout le monde est à table, lorsque M. Destival s'écrie : « Eh bien !... et M. de la Thomas» sinière ?... il nous manque encore ! — Ah ! » c'est vrai, je ne pensais plus à mon mari ! » dit Athalie en souriant à son voisin de droite, et ce voisin est Auguste, qui est placé entre les deux dames. « Oh ! il ne faut pas l'attendre !.... — » C'est fort contrariant ; où diable est-il allé?... » Est-ce qu'il se serait égaré dans la forêt de » Bondy ?... — Elle est très-dangereuse !... » dit Monin, en attachant sa serviette à sa boutonnière ; « on dit qu'il y a dans ce moment-ci » une bande de voleurs qui.... — Si je disais » à vos trois laquais de faire une battue dans les » environs. . Qu'en pensez-vous, madame ?— » Eh! non, monsieur ; ne vous occupez pas de » mon mari, je vous en prie. Je vous assure qu'il » se retrouvera. Je n'en suis nullement inquiète. » — Puisque madame n'est pas inquiète, » dit madame Destival en se pinçant les lèvres, « il me » semble que nous aurions tort de l'etre. D'après » cela, nous pouvons dîner. — Dînons ; soit. Une, » deux, sur le potage ; et par le flanc gauche sur » le bœuf. — Ah ! monsieur, est-ce que vous n'al» lez plus nous parler que par une, deux !... —

» Ma foi, madame, cette journée m'a donné
» beaucoup de goût pour l'état militaire... Que
» c'est beau un homme qui se tient bien droit!..
» le corps effacé... Passez-moi les légumes...
» Votre Bertrand est d'une terrible force; il
» connaît à fond son art!... Peste! quel luron!
» Comme ça vous manie un fusil!... Il m'a dit
» qu'il était content de moi. Encore trois ou
» quatre leçons, et j'espère.... — J'espérais,
» monsieur, que vous en saviez bien assez. —
» Madame, un homme ne saurait trop bien
» connaître le maniement des armes. Je vou-
» drais maintenant que des voleurs vinssent
» nous attaquer! — Est-ce que vous leur feriez
» faire l'exercice, monsieur? — Non, madame,
» mais je me servirais de mes avantages; je tire
» maintenant quatre coups en moins de cinq
» minutes. — Je ne savais pas cela, monsieur! —
» Oh! il y a encore des choses plus surprenan-
» tes... Enfin, regardez Monin, il n'a fait que
» nous écouter un moment, eh bien! voyez
» comme il se tient mieux que ce matin...

» — Il est certain, » dit Monin en élevant en l'air un navet, et le portant à la bouche, comme s'il l'eût mis dans un canon de fusil, « que
» l'exercice forme l'homme, et puis je vais vous
» dire... »

Monin est interrompu par l'arrivée de la Thomassinière, qui est tout essoufflé, car le spécu-

lateur a fait un long somme sous son arbre, et, en s'éveillant, il a pensé qu'on pouvait dîner sans lui.

« Ah ! vous voilà, homme terrible ! » dit Destival. « — Pardon, je suis en retard..... c'est » vrai... mais j'ai écrit au moins dix lettres depuis que je vous ai quittés. — Et pourquoi ne » les avoir pas écrites ici?...—Ma foi... j'étais si » pressé... je suis entré dans le premier endroit » venu. — Allons, placez-vous là, près de madame Destival... — Oh ! je vous aurai bientôt » rattrapés... et puis je ne mange pas de bœuf, » moi ; c'est mauvais, le bœuf! ça ne vaut pas » le diable. »

M. de la Thomassinière s'assied en regardant Auguste avec une certaine surprise, parce que celui-ci ne lui a fait qu'un léger salut de tête et continue de manger sans paraître s'occuper de lui, ce qui contrarie beaucoup le parvenu, qui voudrait toujours faire sensation.

Mais Dalville a sur-le-champ vu quel homme était M. de la Thomassinière. Les sots ont l'avantage d'être jugés en fort peu de temps, tandis qu'il en faut souvent beaucoup pour apprécier les gens d'esprit.

Le dîner est assez gai, grâce à Auguste et à sa voisine de gauche, qui disent mille folies et sembleraient assez disposés à en faire. La maîtresse de la maison mange peu ; Monin mange

beaucoup ; M. Destival n'attaque les plats qu'en douze temps, et pique un radis comme si sa fourchette était une baïonnette. Quant à M. de la Thomassinière, s'apercevant que décidément Dalville ne veut pas s'occuper de lui, il tâche de se donner de l'importance en dissertant sur les plats. Il trouve la volaille trop cuite, les petits pois trop gros, la salade trop vinaigrée et le vin de Beaune trop vert. C'est un convive bien aimable que M. de la Thomassinière ; mais un homme très-riche ne doit jamais paraître satisfait de ce qu'on lui sert. Fi donc ! cela ferait penser qu'il n'a jamais rien mangé de bon.

Il est nuit lorsqu'on est au dessert, parce qu'on s'est mis tard à table. Le ciel est chargé de nuages ; la chaleur augmente, et les éclairs, qui de temps à autre sillonnent les nues, annoncent un prochain orage.

M. Monin se dépêche de manger son fromage, parce que sa femme a peur du tonnerre et qu'il a l'ordre de rentrer près d'elle toutes les fois qu'il fait de l'orage. La Thomassinière demande s'il y a un paratonnerre sur la maison. M. Destival a fait fermer toutes les fenêtres au premier coup de tonnerre, et la vue d'un éclair lui fait oublier de présenter armes avec son verre. Quant à la petite-maîtresse, elle déclare avoir très-peur de l'orage, et cache sa tête sur

l'épaule d'Auguste toutes les fois qu'un éclair brille.

« Diable !... diable!.. le temps se brouille, » dit M. Destival. « Allons, messieurs, un verre » de champagne... cela dissipe... cela étour- » dit... Baptiste, avez-vous bien fermé partout? » —Oui, monsieur.—Prenez bien garde qu'il y » ait un courant d'air...—Mais, monsieur, vous » nous faites étouffer..... —Madame, quand il » tonne, on doit fermer, c'est prudent.— Pour- » quoi aussi n'avez-vous pas de paratonnerre? » dit la Thomassinière ; « moi, j'en ai trois à ma » terre, deux à ma maison que j'habite à Paris, » et un à mon autre belle maison de la rue de » Buffaut.—Oui... j'en ferai poser un incessam- » ment... Allons, messieurs... vos verres, le bou- » chon part...

» —Ah! mon Dieu! » dit Athalie en se ser- rant contre son voisin, « que vous m'avez fait » peur avec votre bouchon!... — Il paraît que » l'orage vous effraie beaucoup, ma chère amie, dit madame Destival d'un air moqueur. « Oh! » infiniment! — Ma femme a les nerfs extrême- » ment susceptibles... Prenez garde, vous ver- » sez à côté, Destival..... — C'est ce diable d'é- » clair qui m'a brouillé la vue..... Votre char- » mante dame en prend-elle? — Oui, j'aime » beaucoup le champagne..... faites-le bien » mousser, monsieur, je vous en prie...—Voilà,

» belle dame... Allons, Dalville, tenez tête à » madame. — C'est ce que monsieur fait, » dit madame Destival avec dépit. « — Et vous, Mo- » nin..... tendez donc votre verre..... — Ah! je » m'en vais vous dire..... il faut que je m'en » aille... ma femme a peur du tonnerre. — Eh! » vous savez bien que votre femme fait des cor- » nichons! qu'elle est occupée... — Oh! quand » il tonne, elle quitte tout pour se fourrer sous » une couverture de laine... et si je n'allais pas » m'informer de l'état de sa santé..... Oh! oh! » quel coup! il a suivi de près l'éclair... l'orage » n'est pas loin...

» — Si on allait faire de la musique, » dit M. Destival en se versant un troisième verre de » champagne, afin de retrouver sa fermeté; « il » me semble que ça ne ferait pas mal... Qu'en » pensez-vous, Dalville? »

Auguste était baissé pour ramasser son couteau qu'il avait, pour la seconde fois, laissé tomber sous la table « Monsieur n'est pas adroit » aujourd'hui, » dit madame Destival en se levant de table avec impatience; « je crois » qu'en effet nous ferons bien de monter au sa- » lon. »

Dans ce moment la nuée crève, la pluie tombe par torrents, et la campagne prend une teinte nouvelle. Tout le monde se lève, la petite-maîtresse s'appuie sur le bras d'Auguste

parce que l'orage lui a ôté toutes ses forces. M. de la Thomassinière, qui veut faire le savant, parce qu'il croit que ceux qui l'entourent n'en savent pas plus que lui, s'approche d'une des croisées et déclare que l'orage ne sera pas *conséquent*, parce que *l'atmosphère est très-beau* au couchant.

Auguste ne peut retenir un léger rire qui lui fait serrer plus fort le bras de la tremblante Athalie. M. Destival, qui a retrouvé un peu de sa gaité depuis qu'il pleut, ce qui rend l'orage beaucoup moins dangereux, fait faire un demi-tour à gauche à la société et monte l'escalier au pas accéléré. Monin reste seul dans la salle à manger, pliant sa serviette par habitude, et écoutant tomber la pluie en murmurant : « Ça » tombe joliment..... et je n'ai pas de para- » pluie..... et ma casquette qu'ils ont percée » justement au fond... comment donc que je » vas faire. »

Après avoir pris deux ou trois fois du tabac, notre homme se décide à s'adresser à Julie, qui vient de passer dans la salle. Il la suit en lui criant : Mademoiselle... je vous demande bien » pardon....... est-ce que vous ne pourriez » pas?... »

Comme Julie ne répond pas, Monin arrive avec elle jusque dans la cuisine, où Bertrand tient tête à Baptiste et aux trois grands laquais

de M. de la Thomassinière, qui ne trouvent pas, comme leur maître, que le vin de Beaune soit trop vert.

» Si vous pouviez me prêter un parapluie? » » dit Monin. — Nous n'en avons pas ici, » répond Julie d'un ton sec. « — Fi donc! un pa- » rapluie! » dit Bertrand, que le vin de Beaune a déjà mis en train de causer, « est-ce qu'un » homme doit se servir de ça?..... est-ce que » je vous ai appris ce matin à porter un para- » pluie?... »

Les convives se mettent à rire, et Julie pousse doucement Monin vers la porte, en lui disant : « Monsieur, je n'aime pas avoir tant de » monde dans ma cuisine, ça me gêne... D'ail- » leurs, ce n'est pas ici votre place. »

Julie a refermé la porte, et Monin, se voyant dehors de la cuisine, se décide à monter au salon, en attendant que l'orage soit calmé. Dalville et Athalie sont devant le piano et chantent un nocturne. M. Destival joue à l'écarté avec M. de la Thomassinière, et madame Destival, tout en ayant l'air de regarder jouer, ne perd rien de ce qui se passe devant le piano.

« J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, » dit Monin en entrant doucement dans le salon. « — Comment, mon voisin, vous n'êtes pas » parti?... je vous croyais déjà chez vous. — » Non, je vas vous dire.... la pluie.... — En ce

» cas, vous allez jouer. Tenez, pariez pour moi, » vous gagnerez... — Est-ce qu'on peut parier? » — Oui, il est encore temps. — Allons..... Eh » ben... je mets deux sous...

» — Qu'est-ce que c'est que ça... deux sous !» dit la Thomassinière d'un air méprisant, « est-ce » que je joue jamais du cuivre, moi? C'est déjà » assez bourgeois de jouer un écu.... Otez donc » ça, monsieur... c'est plein de vert-de-gris.... » — Monsieur, ce sont mes deux sous... je les » parie... — On n'en veut pas, monsieur... — » Comment, est-ce que j'ai déjà gagné? — Allons, » je vais arranger cela, moi, » dit Destival en tirant une pièce de dix sous de sa poche. « Je » mets huit sous de plus pour compléter la pièce » de Monin... Je joue alors trois francs quarante, » et vous, mon cher, trois francs dix. Ah! c'est » que mon voisin est sage... il est pourtant fort » riche... fort à son aise... il a du foin dans ses » bottes, le gaillard...

» — Comment alors peut-il proposer deux » sous? » dit la Thomassinière, « ça ne se conçoit » pas... Atout, atout et atout... Vous êtes volé.

» — Comment! il convient qu'il nous a vo- » lés! » dit tout bas Monin à son voisin. « — Cela » veut dire que nous avons perdu... Allons, la » revanche. Eh bien! madame Destival, vous » ne pariez pas?... — Non, monsieur, je pré- » fère écouter chanter .. — Ça n'empêche pas,

» madame, je ne perds pas une note tout en » jouant. — Ni moi, » dit la Thomassinière. « Oh! » je suis comme Caton, je ferais facilement » quatre choses à la fois.

« — Ma bonne amie, est-ce que vous n'avez » pas ici quelques duo de Rossini? » dit Athalie en faisant courir ses doigts sur le piano. « — Mais... je ne sais... je ne crois pas. — Je » crois cependant, madame, avoir eu le plaisir » d'en chanter ici quelques-uns avec vous... — » Ah! vous vous en souvenez, monsieur?...

» — Voici un duo de la *Gazza*, » dit Athalie qui a bouleversé toute la musique placée sur le piano; « essayons-le, monsieur. — Atout et » passe carreau! » s'écrie M. de la Thomassinière d'un air triomphant, en prenant l'argent qui est sur la table.

« — Qu'est-ce que ça veut dire : passe car- » reau? » dit Monin en se penchant vers l'oreille de Destival. « — Vous le voyez bien, cela veut » dire que nous avons perdu. — C'est que je ne » connais pas les termes du jeu .... ça fait déjà » quatre sous que je perds. — Mettez donc..... » — Permettez auparavant que j'examine le » temps... Oh! il pleut encore trop fort..... Je » suis au jeu. — Monsieur a la veine! — Et puis, » je joue ce jeu-là d'une certaine façon! » dit la Thomassinière en se balançant sur sa chaise.

— Je crois que je le joue aussi assez bien, »

répond Destival en se mordant les lèvres de colère.

« Paix donc, messieurs! on ne s'entend pas!.. » dit la vive Athalie, tandis qu'Auguste chante : « *è certo il mio periglio.* » Et la Thomassinière bat la mesure à contre-temps avec son pied, en murmurant, pour faire croire qu'il entend l'italien : « très-joli! fort joli! *bravi! brava... bravissimo!* » Alors Monin se penche vers Destival en lui disant : « — Est-ce que cela veut encore dire que » nous avons perdu? — Non, non... est-ce que » vous n'entendez pas qu'on chante de l'ita- » lien !... C'est un duo de la Pie... — Ah! c'est » de la Pie! » répète Monin en roulant les yeux autour de lui et tirant sa tabatière : « Comment » donc se fait-il, mon voisin, qu'une pie ait fait » un duo? — Mon cher Monin, » dit Destival avec humeur, « ne me parlez pas à tous mo- » ments, vous voyez bien que vous me faites » perdre... — Comment, je vous ai fait perdre » sans jouer... — Oui, oui... cela trouble..... » mettez encore. Certainement je ne suis pas » mauvais joueur; mais quand on cause comme » cela... — C'est que nous avons chez nous une » pie qui parle joliment, et je voulais savoir. .. » Ça fait huit sous que je perds. — Et moi, » seize francs!...... — Eh! qu'est-ce que c'est » que tout cela, messieurs? » dit la Thomassi- niere; « si vous jouiez comme moi des poi-

» gnées d'or, à la bonne heure! cela s'appelle » une partie. Je suis très-fâché d'user mon bon-» heur à si petit jeu... Bravi! bravissimo! *Certo » pio pio piu!... Atoussimo!* »

La Thomassinière veut mettre de l'italien dans tout ce qu'il dit, et Destival s'efforce de sourire en fouillant à sa poche; mais sa gaîté est forcée et ses sourires sont des grimaces. Les deux chanteurs échangent de tendres regards en faisant ensemble des points d'orgue qu'ils prolongent fort longtemps, et pendant lesquels madame Destival tousse avec impatience, dans l'espoir de troubler l'harmonie qui s'établit entre les musiciens.

Tout-à-coup la porte du salon s'ouvre, une grosse femme, d'une cinquantaine d'années, coiffée d'un chapeau de paille, dont les bords dépassent à peine son front, et sur lequel se balance une guirlande de roses fanées, entre d'un air furibond, tenant d'une main un parapluie et de l'autre un ridicule capable de contenir un pain de sucre de dix livres. A sa vue Monin recule, se trouble... renverse sa tabatière, et fait mine de vouloir se cacher sous la table.

« Ah! vous voilà donc, monsieur! » s'écrie madame Monin, car c'est elle-même qui vient d'entrer dans le salon; « je vous trouve à jouer... » Je m'en doutais... Mes voisins, je vous sou-» haite le bonsoir... Pendant qu'il tonne, pen-

» dant qu'il fait un orage affreux!.... monsieur
» joue au lieu de venir me rassurer... et il sait
» combien j'ai peur de l'orage!..... Pardon, ma
» voisine, si je me permets de gronder chez vous;
» mais vous conviendrez que la conduite de
» monsieur est impardonnable!... »

Pendant ce sermon, le pauvre Monin, ne sachant plus où il en est, a mis une pièce de quarante sous au jeu, au lieu d'y mettre deux sous, et fourre ses doigts dans la tabatière où il n'y a plus rien, tout en balbutiant d'un air contrit :

« Comment va l'état de ta santé, Bichette?
» — Ma santé! vraiment vous vous en inquiétez
» beaucoup!..... m'abandonner pendant l'o-
» rage!.... Catherine a été obligée de me tenir
» compagnie sous la couverture. — C'est la
» pluie qui m'a... — Est-ce qu'un homme doit
» craindre la pluie!!! fi donc!.... vous me fai-
» tes pitié! »

Madame Destival n'aime point madame Monin; mais, en ce moment, enchantée de son arrivée, elle la fait asseoir près du piano, et lui fait mille amitiés, auxquelles madame Monin répond par force révérences, en tendant son parapluie à son époux. Celui-ci va le prendre, et, oubliant qu'il est au jeu, murmure si bas, qu'à peine on peut l'entendre : « Quand tu voudras, Bichette... »

Mais Bichette, qui s'est assise et fait déjà des commentaires sur la petite-maîtresse, répond d'un ton sec :

« Puisque je suis venue, croyez-vous que je » veuille partir tout de suite!...... cela serait » poli!.... cela serait digne de vous! J'aurai le » plaisir de causer un instant avec ma voisine... » et j'entendrai la musique... J'aime beaucoup » la musique... — Vous chantez, je crois, ma- » dame Monin? » dit madame Destival avec empressement. « — Oh! je chantais.... j'avais » même une assez belle voix.... mais, mainte- » nant.... j'ai presque tout oublié... excepté le » duo d'Armide.... *Aimons-nous! aimons-nous!* » *tout nous y convie!*... Ah! cela est si beau!... » cela ne vieillira jamais.... — J'ai la partition » d'Armide; il faut nous chanter cela avec » monsieur... — Ah! ma voisine!...

» — Entendez-vous le cadeau que l'on vous » fait? » dit tout bas Athalie à Auguste. « — Bien » obligé, » répond Dalville; « en vérité, je ne » sais ce que j'ai fait à madame Destival pour » qu'elle me joue un tour pareil! — Rassurez- » vous; si on vous force à chanter le duo, c'est » moi qui vous accompagnerai, et avant la » dixième mesure, je vous promets d'avoir » cassé trois ou quatre cordes. — Ah! que vous » êtes aimable, et que je vous aurai d'obliga- » tion! »

Monin, qui voit sa femme un peu radoucie, se permet de lui dire : « Tu chantes aussi bien » cet air où il y a des moutons... *Margot filait » tranquillement, ne pensant, ne rêvant qu'à son » p'tit, p'tit, p'tit...* — Taisez-vous, monsieur! » allez à votre jeu... puisque vous aimez tant à » jouer.... Est-ce un piquet que l'on fait là? — » Non, Bichette, c'est l'écarté. — Comment, » l'écarté! Et depuis quand savez-vous l'écarté, » monsieur? — Je ne le sais pas.... mais je vas » te dire, c'est que je parie. — Ah! vous pariez; » j'espère au moins que vous êtes modeste, que » vous ne jouez pas gros jeu? — Oh! non, Bi- » chette!... sois tranquille!... — Monsieur Mo- » nin, vous avez perdu vos quarante sous! » s'écrie dans ce moment Destival en poussant un profond soupir.

« — Quarante sous! » dit madame Monin en faisant un saut sur sa chaise, ce qui fait trembler tous les meubles de l'appartement; « quoi! » c'est monsieur Monin qui joue quarante » sous!....: mais c'est affreux!..... Ah! ma voi- » sine, qu'est-ce que vous lui avez donc fait » boire à dîner?... que signifient de telles extra- » vagances, monsieur Monin?....... Est ce que » vous avez perdu la tête?... — Non, Bichette, » c'est une erreur... je t'assure que je ne jouais » que deux sous.

» Vous avez mis quarante sous au jeu, mon-

» sieur, » dit la Thomassinière, » et ils sont » perdus. — C'est que j'avais beaucoup gagné, » dit tout bas Monin à sa femme; « c'était mon » bénéfice.

» — Il faut avouer que je suis en malheur, » dit Destival; « voilà sept fois que je fais perdre » ce pauvre Monin !

» — Sept fois, monsieur !..... vous avez joué » sept coups de suite !... « s'écrie madame Monin en regardant son mari comme un chat qui va se jeter sur une souris. « — Eh non, » Bichette, tu sais bien que j'en suis incapa- » ble !...

» — Voilà le duo d'Armide, » dit madame Destival; « allons, monsieur Dalville, veuillez » le chanter avec madame. — Je ne le sais » pas, » dit Auguste. — « Ah ! vous êtes assez » bon musicien pour chanter à première vue. » — Je vous soufflerai vos passages, monsieur, » dit madame Monin en ôtant son chapeau, dans la crainte qu'il n'étouffe sa voix.

Madame Monin a commencé : sa voix fait presque grincer des dents. Monin applaudit à chaque mesure. Tout-à-coup une corde casse. La vive Athalie fait courir ses doigts sur les touches, et semble animée par le feu de l'exécution; mais bientôt une seconde, une troisième cordes sont cassées, il n'y a plus moyen de

continuer, et Athalie se lève en disant : « C'est
» dommage, cela allait si bien! »

» — Voilà le désagrément de vos pianos, » dit madame Monin en remettant avec humeur son chapeau de bergère ; « parlez-moi de la » flûte de M. Monin ; au moins il n'y a pas de » danger que cela ne casse jamais!... — Veux- » tu que j'aille la chercher, Bichette? — Vrai- » ment, voilà une belle heure pour faire une » telle proposition! Il faut aller nous coucher, » monsieur, cela vaudra beaucoup mieux que » votre petite flûte. »

Destival quitte le jeu, rouge comme un coq, en s'écriant : « Il n'y a pas moyen d'y tenir!.. » Voilà douze fois que l'on passe!...... je perds » quarante francs au moins!...

» — Ah! peut-on jouer tant d'argent! » dit madame Monin ; « si jamais vous perdiez qua- » rante francs, monsieur Monin, je me sépare- » rais sur-le-champ d'avec vous.

» — Voilà une belle bagatelle! » dit la Tho- » massinière en se levant. « Je jouerai demain » cela d'un coup chez un notaire de mes amis. » C'est là qu'on joue l'écarté!...... La table est » couverte d'or, de billets de banque!..... à la » bonne heure, c'est comme cela que c'est amu- » sant!....... mais sans cela l'écarté est un jeu » très-ennuyeux!... Eh bien! à propos, allons- » nous nous coucher?

» — Allez, monsieur!.... Qui vous en empê-»che? » dit la vive Athalie, « nous n'avons pas »besoin de vous!....... — Ma foi, c'est que »j'ai bien envie de dormir...... Baptiste va »vous conduire à votre chambre qui est ici »dessus...

» — Et la mienne, ma chère, où est-elle, s'il »vous plaît? » dit la petite-maîtresse, pendant que son mari monte se coucher sans dire bonsoir à personne, parce que c'est mauvais genre.

« — La vôtre, ma bonne? » répond madame Destival; « mais c'est celle de votre mari, nous »n'en avons qu'une à vous offrir. — Com-»ment! est-ce que par hasard vous allez aussi »me faire coucher avec lui? — Mais sans »doute.... — Ah! c'est ridicule!.... mais cela »ne m'arrive jamais!... je ne couche pas avec »M. de la Thomassinière!.... Vous savez bien »que j'ai mon appartement....... — Pour une »fois, belle dame, » dit Destival, en prenant un air malin, « le cher époux ne s'en plaindra »pas...

» — Ah! Dieu, que c'est amusant!..... » dit Athalie en faisant la moue. Pendant ce temps, madame Monin, qui a enfin fini de retrousser sa robe et de mettre son chale, fait des mines à madame Destival, en disant : « Quant à moi, »je couche avec mon mari... et je voudrais

» bien voir qu'il s'avisât jamais de parler d'un
» appartement séparé ! ah ! ah !...... — Tu sais
» bien, Bichette, que je n'ai pas envie de..... —
» C'est bon... monsieur Monin, je sais ce que je
» sais.... Bonsoir, ma voisine.... mon voisin, je
» vous salue...... Eh bien ! monsieur, pour-
» quoi donc ne mettez-vous pas votre cas-
» quette ?... Qu'est-ce que c'est donc que ce
» genre-là... »

Monin avait peur que sa femme ne s'aperçût du trou fait à sa tourte, il se décide enfin à mettre sa casquette sur l'oreille gauche, afin que le fond soit moins visible aux regards de sa moitié. Et madame Monin emmène son époux en lui promettant qu'elle ne le laissera plus dîner en ville sans elle, parce qu'il ne se ménage pas à table et que cela lui fait faire mille extravagances.

Les voisins partis, M. Destival avoue que l'exercice l'a beaucoup fatigué, et ne tarde pas à s'éclipser.

La musique a établi plus d'intimité entre Dalville et la brillante Athalie : pour quiconque sait goûter les charmes de l'harmonie, rien ne rapproche plus vite deux cœurs qu'un chant tendre ou gracieux, qu'un passage bien passionné, que souvent on s'adresse l'un à l'autre ; la musique est en amour un auxiliaire bien puissant !... Elle émeut, elle attendrit, elle

parle à l'âme. Grâce au ciel, presque toutes nos dames savent maintenant toucher du piano.

Mais Athalie se lève, et madame Destival la reconduit jusqu'à son appartement. Avant d'y entrer, la petite-maîtresse dit en riant à son amie :

« Ma chère!... il faut que je vous fasse une » confidence... je crois que j'ai fait la conquête » de M. Dalville.... — Vous croyez..... — Ah! » j'en suis presque sûre, il m'a dit de ces demi- » mots... vous savez!... puis il m'a tendrement » serré la main... — Je vous en fais mon com- » pliment! — Oh! vous entendez bien que je » veux m'en amuser, voilà tout!...— Au reste, » je vous le dis franchement, sa conquête doit » avoir peu de prix, car c'est un homme qui » devient amoureux de toutes les femmes qu'il » voit... Adieu, ma belle, bonne nuit! — A de- » main, ma bonne! Je me lèverai de bonne » heure pour me promener dans la campagne. » — Je vous accompagnerai, ma chère. »

Ces dames se quittent. Madame Destival redescend au salon. Dalville n'y est plus, il est aussi rentré chez lui; madame en fait autant et appelle Julie pour qu'elle vienne la déshabiller.

CHAPITRE VI.

LA SOCIÉTÉ RETOURNE A PARIS.

—

La nuit est passée : son ombre protectrice a-t-elle calmé l'humeur de madame Destival et réparé les fatigues de son époux? Dalville s'est-il promis d'être sage, et Bertrand d'être sobre? La vive Athalie est-elle consolée d'avoir partagé la couche de son mari, et M. de la Thomassinière a-t il bien dormi auprès de sa femme? Ce sont de ces mystères dans lesquels je ne suis pas initié.

Tout ce que je sais, c'est que madame Destival s'est levée en songeant encore à l'aimable confidence que son amie lui a faite la veille avant de se coucher, et qu'elle se dit en s'habillant :

« La coquette a bien fait tout ce qu'elle a pu » pour s'assurer la conquête d'Auguste. J'ai vu, » pendant qu'ils chantaient, ses minauderies,

» ses sourires.... elle espère sans doute recevoir
» ce matin une déclaration dans toutes les for-
» mes; mais j'en suis bien fâchée, madame, je
» serai là, je ne vous perdrai pas de vue , et je
» ne souffrirai pas qu'il se noue chez moi de
» telles intrigues... Ah! les femmes sont main-
» nant d'une coquetterie!.... Mettons cette rose
» dans mes cheveux..... cela me va mieux que
» ce ruban... mon Dieu! comme mes papillo-
» tes tiennent mal aujourd'hui!..... Ensuite on
» se plaindra de ce que les hommes pensent
» défavorablement de notre sexe.... mais ne les
» y autorise-t-on pas en se conduisant ainsi?...
» A la première rencontre, laisser voir à un
» homme qu'il nous plaît... C'est affreux!... et
» une femme de vingt ans....... mariée depuis
» deux ans, au plus... Ah! M. Auguste... vous
» ne méritez pas qu'on ait quelque amitié pour
» vous. »

M. Destival en quittant le mouchoir des Indes qui la nuit couvre sa tête, va se placer devant sa glace et se présente les armes avec un vase nocturne qu'il a oublié de replacer dans sa table de nuit. Ne songeant pas qu'il est en chemise, Destival, qui a rêvé qu'il détruirait toutes les bêtes de l'arrondissement, fait le tour de sa chambre au pas redoublé, et avec ses pincettes couche en joue son traversin; mais dans cette noble position le souvenir des quarante

francs qu'il a perdus la veille à l'écarté se présente à son esprit, et comme ce n'est pas en faisant l'exercice qu'il arrange ses affaires, notre homme revient à des sentiments plus pacifiques et s'habille en ne songeant plus qu'aux moyens de devenir aussi riche que la Thomassinière, afin de pouvoir perdre au jeu quelques écus sans cesser d'être de bonne humeur.

Dalville a rêvé un peu à la petite-maîtresse, un peu à la jeune laitière, un peu à madame Destival, puis encore à quelques autres, comme quelqu'un qui n'a pas dans le cœur un sentiment exclusif et qui se laisse aller à toutes les sensations, à toutes les illusions, à tous les caprices de son imagination. Il se lève sans avoir un plan de conduite bien décidé, sans se promettre d'être ni plus sage, ni plus entreprenant, sans avoir l'intention de former une nouvelle intrigue : c'est le hasard qui en décidera, es sont les circonstances qui le feront agir.. c'est à son cœur, ou plutôt au plaisir, qu'il obéira. Pour un étourdi, cette manière de vivre n'était pas dénuée de s'agesse : s'abandonner aux événements, ne rien calculer d'avance, mais saisir au passage toutes les occasions d'être heureux, si c'est là de l'étourderie, cela ressemble aussi beaucoup à de la philosophie, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les extrêmes se touchent.

Bertrand s'était levé avant l'aurore, toujours prêt à exécuter les ordres de son maître, lors même qu'il blâmait sa conduite ; l'ancien caporal était fort content du repas de la veille, parce que le vin de Beaune n'avait pas été ménagé, et que les grands laquais, Baptiste et Toni, avaient, tout en trinquant avec lui, écouté avec respect le récit de ses campagnes ; et il se promenait sur la terrasse, disposé à donner à M. Destival une leçon d'exercice et s'accommodant parfaitement de la vie qu'on menait à la campagne.

La petite-maîtresse, dont la tête est aussi légère que le cœur, s'était levée de fort grand matin et avant que son mari ne fût réveillé ; elle avait mal dormi ; mille pensées lui couraient dans l'esprit ; mais, chez elle, la principale était toujours le désir de plaire, de briller... c'était là le point autour duquel les autres sentiments n'opéraient que des mouvements de gravitation, sans pouvoir déranger le cours de l'astre auquel ils étaient subordonnés.

Quant à M. de la Thomassinière, il n'avait fait qu'un somme, et dans ses songes s'était vu seigneur d'un département, décoré de trois croix, d'un grand cordon et d'un crachat, et encore plus riche, encore plus suffisant, encore plus insolent que jamais. Puis, tout-à-coup, il s'était retrouvé dans le cabaret de

l'*Ane-Savant* servant du vin à des paysans qui le traitaient fort cavalièrement. Ce diable de sommeil ne respecte rien ; il vous déplace les hommes les plus puissants et opère de singulières révolutions; il fait d'un roi un berger, et élève parfois le laboureur sur le trône ; il mêle le grand seigneur avec les plus simples roturiers ; il fait d'un ministre un pauvre diable, sans pain, sans travail, sans ressource et mourant de faim dans un grenier; il tranforme le banquier en petit commis travaillant quatorze heures par jour pour gagner un écu ; le poète qui vend sa plume en bateleur chargé de venir faire des tours devant une assemblée qui le paie en le méprisant Il montre à la femme entretenue l'hôpital, à la fille publique la Salpétrière, aux jeunes gens qui fréquentent les roulettes, les galères ou les filets de Saint-Cloud. Il rappelle au parvenu sa naisance, à l'homme en place les injustices qu'il a commises, à l'homme sans honneur les affronts qu'il a essuyés ; et tous ces gens-là font comme M. de la Thomassinière : ils se réveillent en criant qu'ils ont le cauchemar... et ils attribuent ces mauvais rêves à une mauvaise digestion. Ils seraient bien fâchés d'y chercher un souvenir du passé et une leçon pour l'avenir.

La nuit n'a point laissé de trace de l'orage

de la veille. Le ciel est pur, la campagne semble plus belle, les arbres brillent d'un vert que la poussière ne gâte plus, les fleurs sont plus fraîches, les ruisseaux plus bruyants, tout invite à jouir des beautés de la nature, et c'est sans doute pour cela qu'Auguste est déjà dans le jardin, arrêté sur le seuil de la porte qui donne sur la cour, indécis pour savoir s'il ira se promener dans les champs ou s'il rentrera dans la maison. Pendant ce temps, Athalie est au fond du jardin ; assise sous un bosquet, elle s'occupe à assembler quelques fleurs, en regardant à droite et à gauche si on ne viendra pas lui tenir compagnie ; et madame Destival se promène dans une allée voisine, prête à se joindre aux personnes qu'elle présume rencontrer au jardin.

Tout-à-coup Auguste entend une voix qui ne lui est pas inconnue crier : « Holà... Jean-» le-Blanc... holà donc... est-ce que tu ne sais » plus que nous nous arrêtons ici ? » Et, dans le même moment, une laitière entre avec ses boîtes de ferblanc dans la cour de madame Destival ; Auguste pousse une exclamation de joie en reconnaissant Denise, et s'élance dans la cour au-devant de la jolie laitière.

« C'est vous, charmante Denise ?... — Oui, » monsieur, c'est moi... ne vous ai-je pas dit » hier que je venais tous les matins porter du

» lait ici... Ah! je suis bien contente de vous re-
» trouver, monsieur!... — Vraiment, Denise,
» est-ce que vous désiriez me voir?... — Oui,
» monsieur... oh! je le désirais ben... Ah! c'est
» si joli ce que vous avez fait!... c'est si géné-
» reux!... et, quoique vous soyez un peu trop
» cajoleur avec les filles, c'est égal, je vous le
» passe à cause de cela. — Eh! mon Dieu!
» qu'ai-je donc fait, Denise, qui m'attire tous
» ces compliments. — Et Coco... et sa marmite...
» et sa vieille mère, est-ce que vous ne vous en
» souvenez plus? — Comment savez-vous cela,
» Denise? — Ah! pardi! dans les campagnes,
» est-ce que tout cela ne se sait pas? La vieille
» grand'mère est venue au village acheter plu-
» sieurs choses. Coco l'accompagnait, il contait
» à tout le monde qu'un beau monsieur lui avait
» donné beaucoup d'argent pour acheter une
» autre marmite. La grand'mère faisait votre
» portrait... Ah! je vous ai tout de suite re-
» connu. C'est dommage que le père Calleux
» soit un ivrogne... il a passé toute la nuit au
» cabaret à boire l'écu que vous lui avez donné,
» et il ne tardera pas à manger aussi ce que
» vous avez remis pour Coco... mais dame, ça
» n'est pas votre faute... et vous avez été bien
» bon pour eux. — Je n'ai rien fait là que de
» très-naturel, Denise, et j'en suis bien récom-
» pensé en ce moment.

Denise s'était animée, en contant à Auguste ce qu'elle savait; les regards du jeune homme la firent encore rougir davantage. Elle baissa les yeux en souriant, et resta quelques instants les bras balants devant celui qui la considérait; et sa gaucherie, son embarras, son gros jupon de laine, rendaient plus piquants les charmes de sa jolie figure.

Enfin la petite laitière reprend ses boîtes qu'elle avait posées à terre, et dit : « Il faut que » j'aille porter ce lait à mamselle Julie, or- » dinairement elle est levée à cette heure... — » Encore un moment, Denise, je vous en prie... » — Est-ce que vous avez quelque chose à me » dire, monsieur?... — Oh! oui, d'abord que » vous me semblez encore plus jolie ce matin » qu'hier...—Oh! si c'est pour ça, je puis m'en » aller.—Un instant, donc, Denise, je sens que » plus je vous vois et plus je vous aime! — Eh » ben! il ne faut plus me voir, monsieur..... — » Cela vous fâche donc que je vous aime?...— » Oh! non... car je crois ben que ce n'est pas » dangereux!...—Ah! si vous vouliez m'enten- » dre...—Adieu, monsieur... »

Et Denise fait un mouvement pour s'éloigner; mais Auguste lui prend la main et l'arrête en la regardant bien tendrement, trop tendrement pour un volage qui regarde ainsi toutes les jolies femmes. Les yeux d'un séducteur ne

devraient exprimer que l'inconstance ; malheureusement les yeux se prêtent à tout! Peut-être aussi Dalville éprouvait-il alors un sentiment véritable, que sait-on?... Et qui peut bien lire dans le cœur humain?

Dans ce moment, Bertrand entre dans la cour ; il s'approche de son maître, qui ne le voit pas venir, et lui dit : « Est-ce que monsieur » m'a appelé?

» — Eh non! je ne t'appelle pas, » répond Auguste avec humeur en quittant la main de Denise, « tu viens toujours mal à propos ; est-» ce qu'on dérange les gens quand ils causent!
» — Pardon, mon lieutenant, je ne vous enten-» dais rien dire, je ne savais pas qu'on causait » sans parler. — Laisse-nous, Bertrand. »

Bertrand fait un demi-tour à gauche pour regagner le jardin ; mais en passant devant Denise, qui tout en disant qu'elle voulait s'en aller ne s'en allait point et semblait très-occupée après ses petits fromages, le caporal dit à demi-voix à la jeune fille : « Prenez garde à » vous! »

Auguste se rapproche de Denise qui a fait un mouvement de surprise. « — Qu'avez-vous » donc? » lui dit-il. « — Rien, monsieur... mais » il faut que je m'en aille... — Denise, voulez-» vous me rendre un service? — Oh! oui, mon-» sieur, avec plaisir, si ça dépend de moi. —

» J'aime cet enfant que j'ai rencontré hier sur la » route... Sa jolie figure, sa petite mine fraîche, » tout me parle en sa faveur.—C'est Coco Cal- » leux que vous voulez dire. — Oui. — Ah! je » l'aime bien aussi... mais ce pauvre petit! de- » puis qu'il a perdu sa mère, il n'est pas heu- » reux!... sa grand'mère est dure et méchante, » son père est un ivrogne; on veut que cet en- » fant, qui n'a que six ans, travaille déjà!..... » est-ce que c'est possible?...et bien souvent il n'a » que du pain pour toute nourriture!... heu- » reux encore quand il n'est pas battu pour son » souper!... Aussi, dans le village, nous n'ai- » mons pas cet ivrogne de Calleux. et si la chau- » mière de Coco n'était pas un peu éloignée du » village, ah! je vous réponds qu'il serait plus » souvent chez nous que chez lui. — Eh bien! » Denise, soyez assez bonne pour veiller sur cet » enfant, pour lui acheter ce dont il aura be- » soin... enfin, remplacez-moi près de lui, le » voulez-vous?—Oh! avec plaisir, monsieur.— » Tenez, prenez cette bourse et disposez de ce » qu'elle renferme en faveur de mon protégé; » quand elle sera vide, je vous en donnerai une » autre; j'approuverai toujours l'emploi que » vous en aurez fait.—Ah! monsieur, vous avez » un bon cœur!... Que je suis contente! . mais » tant d'argent... il y en aura pour longtemps. » — Vous voulez bien me faire ce plaisir, n'est-

» pas? — Si je le veux! Tiens! pardi!... j'crois
» ben!... est-ce que ça n'est pas agréable d'être
» chargé de faire du bien?... Qui pourrait refu-
» ser une telle commission?.. Tenez, monsieur,
» il faut que je vous embrasse... le voulez-
» vous?—Si je le veux, Denise! »

Déjà Auguste entoure de ses bras la jeune fille et prend plus d'un baiser sur des joues qu'on lui tend avec plaisir, lorsqu'un cri et un éclat de rire se font entendre en même temps. Dalville se retourne : c'est madame Destival et madame de la Thomassinière qui sont derrière lui.

Ah! pour le coup, c'est trop fort! » dit madame Destival, en s'avançant d'un air courroucé vers Denise, tandis qu'Athalie continue de rire mais d'une manière un peu forcée, en disant :
» C'est délicieux!... Quoi ? jusqu'aux laitières ?.
» Ah!.... Je m'en souviendrai!... le tableau
» était vraiment champêtre... »

Denise n'est point troublée, car elle ne pense pas qu'on puisse la trouver coupable, et elle regarde les deux dames avec surprise, en cherchant à deviner d'où peuvent naître la gaîté de l'une et la colère qui brille dans les yeux de l'autre, et elle tient toujours à la main la bourse que le jeune homme lui a remise.

» Que faites-vous-ici? » dit madame Destival en jetant un regard sur la petite laitière des

regards méprisants. « —Madame, vous le voyez,
»j'apportais des fromages et du lait comme à
» l'ordinaire. — Je ne vous ai point demandé
» de fromages, d'ailleurs les vôtres sont aigres,
»je n'en veux plus. Quant à votre lait, vous
» mettez moitié eau dedans, j'en ferai prendre
» à une autre qu'à vous.

» — De l'eau dans mon lait s'écrie Denise à qui les larmes viennent aux yeux en entendant traiter ainsi sa marchandise. « Ah!
» madame ! par exemple, vous êtes bien la pre-
» mière qui disiez cela !.... et je vous jure... —
» C'est bon, mademoiselle, en voilà assez, je ne
» veux plus que vous mettiez le pied chez moi...
» Je vous croyais honnête et sage; je n'aime
» pas les petites dévergondées. —Dévergondée...
» Eh mon Dieu ! qu'ai-je donc fait à madame ?..
» — Nous l'avons vu, mademoiselle... Et cette
» bourse que vous tenez prouve assez...

» — Cette bourse, madame, » dit Auguste en s'approchant de Denise, » est destinée à un
» acte de bienfaisance, à soulager un malheu-
» reux... Mais, je le vois, c'est toujours le mal
» que l'on suppose !... Pauvre Denise! c'est moi,
» qui suis cause,que l'on vous fait de la peine!..
» Et lorsque, par hasard, je veux faire une
» bonne action, on pense que je cherche à vous
» séduire. Ah ! mesdames ! est-ce donc avec de
» l'argent que l'on se fait aimer d'une laitière!..

» Songez donc que nous ne sommes pas à Pa-
» ris. »

Pendant qu'Auguste parle, Denise s'est calmée, elle essuie ses yeux avec le coin de son tablier, et reprend assez d'assurance pour répondre à madame Destival : « Je ne dois pas » pleurer de ce que vous me dites, madame, car » je n'ai rien à me reprocher. Adieu ! monsieur, » j'emporte votre argent et je tâcherai de ben » remplir vos intentions. »

En achevant ces mots, Denise salue la compagnie, et, le cœur encore gros, retourne près de Jean-le-Blanc et s'éloigne de la maison de l'homme d'affaires.

Madame Destival, qui se sent embarrassée, regagne le jardin ; Athalie se rapproche d'Auguste et lui dit en riant : « Vous conviendrez, mon- » sieur, que vous l'avez embrassée au moins six » fois de suite ? — Je n'ai pas compté, madame. » — Il paraît que cela vous plaisait. — Beaucoup, » madame. — Monsieur est franc au moins. — » C'est peut-être ma seule qualité. — Et pour- » quoi l'embrassiez-vous? — Est-ce qu'elle n'est » fort jolie, madame?... — Jolie ! c'est possible.. » de ces grosses beautés de campagne... — Non » pas ! elle a au contraire les traits extrêmement » fins ! — Mais c'est une laitière ! Quelle diffé- » rence faites-vous entre une jolie fille des » champs et une jolie fille de la ville ? — Mais

» une énorme, monsieur : et l'éducation, et ses
» manières, et le bon ton, est-ce que vous comp-
» tez cela pour rien ? Sortiriez-vous dans Paris..
» à la campagne même, avec une laitière sous
» votre bras ? — Non, madame, j'avoue que je
» ne serais pas encore assez philosophe pour
» cela ; mais mettez à Denise... — Qu'est-ce
» que c'est que Denise ? — C'est cette petite lai-
» tière, madame. — Ah ! monsieur sait son
» nom. — Oui, madame. — Eh bien ! mon-
» sieur, que voulez-vous mettre à mademoiselle
» Denise ? — Un joli chapeau, une robe bien
» faite, un beau châle... — Ah ! elle aurait une
» tournure singulière à porter tout cela !... —
» Eh ! mon Dieu ! madame, tout n'est qu'habi-
» tude. Vous-même, malgré toutes vos grâces,
» vous seriez peut-être empruntée sous le bavo-
» let d'une laitière. Ce qui s'acquiert, madame,
» est d'un faible mérite ; mais ce qui ne se don-
» ne pas, c'est la beauté, la grâce, l'esprit, la
» douceur de la voix, du regard, du sourire, ce
» charme enfin qui nous captive... et que vous
» possédez si bien, madame. — Ah ! vous avez
» bien fait de finir comme cela, sans quoi j'al-
» lais me fâcher. Madame Destival a raison,
» vous êtes un mauvais sujet !... un homme
» dangereux. A propos, j'espère avoir le plaisir
» de vous revoir à Paris, monsieur ; je donne
» souvent des bals, et tous les jeudis, en hiver,

» j'ai soirée ? — Madame est trop bonne : mais
» monsieur votre époux ne m'a rien dit. — Eh !
» mon Dieu, est-ce qu'il a le temps de penser à
» inviter quelqu'un ? il est tellement distrait,
» tellement occupé de ses spéculations.... c'est
» moi seule qui me charge des invitations...
» vous viendrez ? — N'est-ce pas un besoin de
» vous revoir ? si l'on cédait à son penchant on
» ne vous quitterait plus... — Ah ! Dieu !.... je
» crois que nous tombons dans le sentiment?...
» Est-ce que vous allez me faire une déclara-
» tion ? — Est-ce qu'il est possible de vous voir
» sans vous aimer.... — Prenez garde !.... vous
» devenez sérieux, et je n'aime que les gens
» gais... Cet air mélancolique ne vous va pas !
» — Vous n'avez donc pas pitié du mal que
» vous faites?... — Ah ! pas du tout !... les sou-
» pirs ne m'attendrissent nullement ! il faut,
» pour me plaire que l'on me fasse toujours
» rire. »

Tout en causant, Auguste et la petite-maîtresse s'étaient enfoncés dans le jardin. Auguste avait pris le bras de la jeune dame et le lui serrait tendrement. Athalie riait toujours ; mais elle ne repoussait pas les doux serrements de mains de Dalville, lorsqu'au retour d'une allée Bertrand parut devant eux.

» On vous attend, ainsi que madame, pour

» déjeuner; mon lieutenant, » dit le caporal en portant le revers de sa main à son front.

Auguste fait un mouvement d'impatience, mais déjà la vive Athalie lui a quitté le bras et s'éloigne en folâtrant.

» Parbleu, Bertrand, tu es bien maladroit, » dit Auguste en regardant le caporal qui est resté devant lui. — Qu'est-ce que j'ai donc » fait, mon lieutenant? — Il semble que tu » prennes à tâche de venir me déranger quand » j'ai un entretien intéressant avec une jolie » femme. — Pardon, mon lieutenant, mais je » ne peux pas deviner ce que vous dites. —Un » homme adroit devine cela au premier coup-» d'œil ! Une fois pour toutes, quand je serai en » tête-à-tête avec une femme, je te défends de » venir m'interrompre. — C'est fini, mon lieu-» tenant, la maison brûlerait que je ne vous dé-» rangerais pas. »

Tout le monde est réuni dans la salle à manger ; comme la Thomassinière s'est réveillé avec un fort grand appétit, il n'a imaginé aucune affaire qui pût contrarier son estomac, et il fait à Dalville un salut très-aimable, ce qui signifie que sa femme lui a annoncé qu'elle voulait le recevoir. Madame Destival semble aussi chercher à se réconcilier avec Auguste qui la boude depuis la scène de la cour.

« Il faut que je sois avant midi à Paris, » dit

la Thomassinière en remuant une foule de papiers qu'il sort de son portefeuille ; « j'ai dix » rendez-vous pour aujourd'hui..... Je suis sûr » qu'il est déjà venu vingt personnes me demander à mon hôtel... Encore un peu de café, s'il » vous plaît... ça n'est pas du moka.... — Pardonnez-moi, » dit Destival en lui en versant. « Oh ! je vous assure que non, je m'y connais ?... J'en ai fait dernièrement une provision *conséquente* ; c'est bien autre chose que » cela !... — J'ai aussi besoin d'être à Paris ce » matin, » dit Destival en se rengorgeant dans sa cravate, « J'ai beaucoup d'affaires en train... » J'en ai de très-majeures !... Monin veut acheter une maison.... j'ai son affaire... — Qui ? » ce petit monsieur qui pariait deux sous à » l'écarté. — Lui-même. — Comment, il achète » des maisons ! Je ne m'en serais pas douté.... » il avait un habit très-râpé, avec des reprises » aux coudes. — Oh ! à la campagne ! — C'est » égal, vous conviendrez qu'un homme qui a » un habit râpé, ça n'annonce pas grand' » chose.... ça ne donne pas bonne idée de son » esprit. Oh ! c'est que moi j'ai un coup-d'œil... » et puis l'habitude de ne voir que des gens riches et bien mis.... Ah ! laquais, dites à mes » gens d'atteler.... de mettre les chevaux à ma » calèche... — Moi, j'attends ce matin ma marchande de modes, » dit Athalie, « elle doit

» m'apporter un bonnet délicieux..... Il faudra » brûler le pavé, monsieur, car je suis bien cu» rieuse d'essayer ce bonnet-là. — Vous savez » bien, madame, que mes coursiers ne vont pas » comme des chevaux de fiacre... Je les nourris » assez bien, et ils me coûtent assez cher pour » que je les fasse galoper.

» Baptiste !... » crie M. Destival à son domestique qui va sortir, « tu atteleras aussi..... en» tends-tu?

» — C'est ça, » se dit tout bas Baptiste, « à » peine sorti de la cuisine, il faut que j'aille à » l'écurie !

» — Parbleu, Baptiste, pendant que vous » êtes en train, dites aussi à mon petit Toni de » mettre le cheval à mon cabriolet, » dit Dalville, en souriant de l'air avantageux de la Thomassinière, qui dit en se frottant les mains « Ma foi, c'est agréable d'avoir chacun sa voi» ture... c'est gentil ; au moins on est certain » de n'être qu'avec des gens comme il faut. A » la vérité, vous n'avez que des cabriolets..... » mais tout le monde ne peut pas avoir comme » moi calèche, coupé et landau.

» — Comment, monsieur Dalville, vous par» tez aussi ?» dit madame Destival, en fixant » sur le jeune homme des yeux très-expressifs ; » c'est fort aimable... tout le monde m'aban» donne... — Il est vrai, mon ami, » dit Desti-

val, « que ma femme comptait sur vous pour » lui tenir compagnie... et...

« — Je n'ai jamais dit que je comptais sur » monsieur; assurément je m'en serais bien gar- » dée, » dit Emilie, en interrompant son mari, « mais puisque tout le monde retourne à Paris, » je ne vois pas pourquoi je resterais ici. D'ail- » leurs, ne devez-vous point donner un dîner » cette semaine, monsieur ? — Oui, madame, » un grand dîner.... J'aurai des personnes puis- » santes... des gens en place.... des artistes dis- » tingués... Je compte sur monsieur et madame » de la Thomassinière, ainsi que sur l'ami Dal- » ville. »

Dalville se contente de s'incliner, tandis la Thomassinière répond : « Nous verrons ça... » Je ne puis pas promettre d'avance, parce qu'il » pourrait me venir d'autres dîners chez des » gens de la haute volée... et vous sentez bien...

» — Ainsi, nous partons pour Paris, » dit madame Destival ; « mon mari se chargera de Bap- » tiste... et de Julie. M. Dalville aura-t-il la » complaisance de me donner une place dans » cabriolet ?...

» — Pourquoi ne viendriez-vous pas dans no- » tre calèche » dit vivement la petite-maitresse. « — Oh ! je craindrais de vous faire attendre... » J'ai encore plusieurs dispositions à faire.... et » vous êtes pressée de voir votre marchande de

» modes... M. Darville voudra bien, je l'espère.
» m'accorder une demi-heure de plus. »

Auguste sent bien qu'il serait impoli de refuser ; et d'ailleurs, quoique cet arrangement contrarie ses projets, quoique la séduisante Athalie lui fasse une petite moue fort piquante, et que madame Destival ait dit beaucoup de mal de lui, Emilie n'en est pas moins une fort jolie femme, et on pardonne à une jolie femme bien des choses, lors même qu'on n'en est plus amoureux.

On quitte la table. Les voitures sont prêtes. Madame de la Thomassinière monte dans sa calèche, en laissant tomber un regard malin sur Auguste et madame Destival. Le spéculateur appelle ses deux laquais, se fait aider à monter, puis se jette dans le fond de la voiture, en criant : « A mon hôtel de la Chaussée-
» d'Antin, et qu'on brûle le pavé... Qu'on aille
» *furieusement* vite... entendez-vous, Lafleur !...
» Quoique ça, n'allez pas nous verser dans
» quelque chose... »

La calèche part comme un trait. Madame Destival a tellement pressé ses domestiques, que bientôt Julie et Baptiste sont prêts à partir avec leur maître ; pour madame, elle a encore divers arrangements à terminer, pour lesquels elle n'a plus besoin de Julie. M. Destival serre fortement la main de son ami ; lui recom-

mande de ne point faire aller sa femme trop vite, parce que ça lui fait mal aux nerfs, puis prend place dans son cabriolet à côté de Julie, en ordonnant à Baptiste de monter derrière, ce que celui-ci fait, en murmurant de ce qu'on le met à toutes sauces.

Bertrand et le petit Tony sont auprès du cabriolet de Dalville, n'attendant plus que son arrivée et celle de madame Destival pour se mettre en route Mais les petits arrangements que la maîtresse de la maison avait à terminer durent près de deux heures. Bertrand s'impatiente auprès du cabriolet, mais son maître lui a ordonné de l'attendre là ; il ne quitte pas son poste. « Monsieur nous croit peut-être partis,» dit le petit Tony. — « Non, non, il sait que » nous sommes là. — Mais il ne veut peut-être » plus retourner à Paris aujourd'hui? — Alors » il viendra nous le dire. — Et s'il n'y pense » pas. — Nous resterons là jusqu'à ce qu'on » vienne nous relever de notre poste. La consi» gne, je ne connais que ça. »

Enfin, sur les midi, Auguste paraît, donnant le bras à madame Destival, qui s'appuie tendrement sur lui, et dont la physionomie n'exprime plus que le contentement et le plus aimable abandon.

« C'est singulier, » se dit Bertrand, « voilà une » dame qui change de visage deux ou trois fois

»par jour. Au reste, je devrais y être accoutu-»mé... J'en ai tant vu comme cela !... Toutes »celles qui arrivent chez monsieur d'un air »courroucé, en roulant les yeux, en faisant une »grosse voix, sont, quand elles le quittent, dou-»ces comme des agneaux ; ça n'est plus du tout »la même figure, ni les mêmes yeux, ni la »même voix.

» — Allons, monte donc, Bertrand, » dit Auguste, qui est déjà dans le cabriolet près de madame Destival. « Vous serez un peu gênée, »madame, mais mon fidèle Bertrand n'est pas »fait pour monter derrière.

« — Oh ! je serai toujours très-bien, » dit Émilie en jetant un doux regard à Auguste, et adressant à Bertrand un sourire gracieux... car il n'y a rien de si aimable que les dames, lorsque les choses tournent à leur gré !..... Mais aussi, quand on les contrarie !...

On part, et, en passant devant le petit sentier qui conduit à Montfermeil, Auguste avance la tête, regarde et se dit tout bas : « Je n'aurai »pas toujours une dame à reconduire. »

CHAPITRE VII.

LE VILLAGE.

—

Denise avait repris la route de son village ; mais elle ne chantait pas, comme c'était sa coutume, en marchant derrière Jean-le-Blanc : elle avait encore le cœur gros de la scène qui venait de se passer dans la maison de madame Destival ; et, quoiqu'elle eût cherché à n'en point paraître affligée, elle se souvenait de ce mot : *dévergondée*, qu'on lui avait adressé. S'entendre appeler ainsi lorsque l'on est sage, lorsqu'on n'a rien à se reprocher, cela semble fort dur à la petite laitière. On dit que les injures qui ne sont point méritées ne blessent point : comment un cœur honnête et franc ne se sentirait-il pas outragé en recevant les épithètes réservées pour le vice ? C'est bien plutôt ce dernier qui ne rougit plus et se moque de tout ce qu'on pourrait lui dire, parce qu'il ne conserve

aucune pudeur. Or donc, le proverbe qui dit : Il n'y a que la vérité qui offense, est, à mon avis, essentiellement faux.

« Que ces gens de la ville sont méchants ! » se dit la jeune fille, « m'appeler dévergondée !...
» Ça leur va ben !... Qu'avais-je donc fait pour
» cela ? j'embrassais ce monsieur parce qu'il a
» un bon cœur et qu'il veut prendre soin de
» Coco ; il me semble que c'était ben naturel,
» et je ne m'en cachais pas... C'te madame
» Destival qui accourt sur moi en faisant des
» yeux !... J'ai cru qu'elle allait me battre.....
» Me dire que mes fromages sont aigres !... que
» je mets de l'eau dans mon lait !... Ah ! j'avais
» ben envie de pleurer... mais j'ai ben fait de
» renfoncer mes larmes, elle aurait été trop
» contente... Et c't'autre, qui ne faisait que rire
» en faisant un tas de mines et de singeries à
» ce jeune homme !... Mon Dieu ! est-ce qu'il y
» avait là de quoi faire tant de bruit !... Fallait-
» il refuser c't'argent, quand c'est pour faire
» du bien à c'pauvre petit ?... Oh non !... et
» puis ça aurait fâché c'monsieur, et j'aime ben
» mieux fâcher la dame... Il n'est pas méchant,
» lui... il n'est que cajoleur... dame !... ce n'est
» pas un crime... on n'a qu'à ne pas l'écouter,
» v'là tout .. Du reste, il est ben gentil... ben
» poli... J'lui ai griffé la figure, et il ne s'est
» pas fâché... Tiens, il ne m'a pas dit son

» nom... Ah ! pourquoi faire?... je n'ai pas be-
» soin de le savoir... Il l'a peut-être dit à Coco...
» faudra que j'lui demande... Hue donc! Jean-
» le-Blanc!.... Montrerai-je à ma tante c'te
» bourse?... Oui, oui, je lui conterai tout.....
» Quoique ça, je ne lui ai pas dit hier que j'a-
» vais fait la culbute, et que ce monsieur avait
» vu... Quand je pense à ça, ça me taquine, et
» j'ai encore envie de pleurer... Et c't'autre
» monsieur, qui l'a appelé mon lieutenant, et
» qui, en passant près de moi, m'a dit tout
» bas : « Prenez garde à vous!... Ah ! c'est Ber-
» trand qu'on le nomme celui-là, je m'en sou-
» viens. Il a l'air d'un bon garçon, ce Bertrand ;
» mais qu'est-ce qu'il voulait donc dire avec
» son : prenez-garde à vous ? »

Tout en faisant ces réfléxions, Denise est arrivée à Montfermeil, joli village dont les habitants ne sont pas mal, où l'on voit quelques maisons bourgeoises, et rien qui annonce la misère, parce que l'habitant de la plus modeste chaumière travaille au lieu de mendier.

La maisonnette de Denise est au bout du village, sur le bord d'un petit ruisseau qui serpente entre des saules. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; mais les murs sont bons et le toit est couvert en briques, ce qui donne à la maisonnette un certain air d'élégance. Une cour est sur le devant,

mais elle n'est fermée que par une petite barrière de bois ; sur la droite est l'étable, et des poules, des canards, des poulets, des oies, se promènent çà et là dans la cour, qu'ils semblent regarder comme leur propriété, poussant mille cris divers lorsqu'une autre personne que Denise ou sa tante se permet d'y entrer. Le jardin est derrière la maison : il a près de deux arpents, mais aucun ordre n'y règne ; les fruits et les légumes y croissent pêle-mêle suivant l'usage des villageois qui songent d'abord à l'utile. Les fleurs y sont en petite quantité ; cependant, comme Denise les aime, on trouve quelques rosiers parmi les plantes de pommes de terre, et des seringats dont les branches entourent le tronc d'un prunier ou d'un amandier.

On voit par ces détails que la maisonnette n'appartient pas à des pauvres gens. Tout y annonce l'aisance ; en effet, la mère Fourcy, tante de Denise, est une des plus riches villageoises de l'endroit : elle possède deux belles pièces de terre, dont l'une est de l'autre côté du petit ruisseau qui touche à sa maison, et Denise, qui est son unique héritière, sait, par son activité et son petit commerce de lait et de fromage, ajouter encore au revenu de sa tante, qui, quoique bonne femme, est un peu avare : on dit que c'est assez le défaut des gens

riches... et comment voulez-vous que ceux qui n'ont rien laissent paraître ce défaut-là?

Jean-le-Blanc est entré tout seul dans la cour et prend le chemin de l'écurie. Denise est encore en arrière, arrêtée par quelques voisines qui, suivant l'usage du village, causent avec toutes les personnes qui passent, parce qu'au village tout le monde se connaît. Mais la petite laitière, qui n'est pas en train de causer, se hâte de rejoindre Jean-le-Blanc et de le débarrasser de ses paniers, dans lesquels sont les fromages et le lait qu'elle rapporte.

« Que va dire ma tante, en voyant que je » reviens avec le lait et les fromages? » se dit Denise; et elle ne peut retenir un soupir. Cependant Denise ne craint point sa tante, car la mère Fourey, qui connaît la sagesse de sa nièce, et lui trouve plus d'esprit qu'à tous les habitants du village, approuve toujours ce qu'elle a dit et ce qu'elle a fait, excepté lorsqu'il s'agit de prêter de l'argent; et voilà pourquoi Denise, malgré l'amitié qu'elle portait à Coco, n'avait pu faire encore que peu de chose pour lui. « Son père est un ivrogne, » disait la mère Fourey; « donner à l'enfant, c'est donner » de quoi boire à ce mauvais sujet de Calleux. »

La mère Fourey est une grosse femme de cinquante ans qui, malgré son embonpoint, est active et alerte : elle a entendu rentrer sa

nièce, et vient pour l'aider à débarrasser son âne. « Quoi que tu tiens donc là, mon enfant ?» dit-elle à Denise. « — Ce sont les fromages que » j'avais faits pour madame Destival. — Et pour- » quoi donc qu'elle ne l'za pas pris ? — Parce » que... parce qu'elle n'en a pas voulu. — Ah ! » c'est différent... Comment ! tout ce lait aussi? » — Ah ! mon Dieu oui, ma tante. — Et moi qui » en ai refusé c'matin à M. Brichard !.. — Oh !.. » nous le mangerons, ma tante... — Est-ce que » madame Destival t'a retiré sa pratique ? — Oui. » ma tante. — C'est donc ça que t'as la mine » toute chiffonnée..... Mais où donc veut-elle » avoir du meilleur lait ? — Ah ! ce n'est pas à » cause du lait, ma tante. — C'est donc pour » autre chose ? — Oui, ma tante. — Ah ! c'est » différent. Et conte-moi donc c'tautre chose, » mon enfant ? »

Denise se recueille un moment, puis répond :

« Vous savez ben, ma tante, que je vous ai » conté qu'hier j'ai rencontré un beau mon- » sieur... qui m'a demandé le chemin pour al- » ler chez M. Destival ?... — Oui, ma petite. — » Et que c'est celui-là qui a donné tout plein » d'argent à la grand'mère de Coco qui avait cassé » sa marmite... — Oui, oui, je sais... C'est cet » ivrogne de Calleux qui boira cela. — Eh ben ! » ma tante, ce matin j'ai retrouvé ce jeune

» homme chez M. Destival.... — C'est donc un
» jeune homme?... Tu m'avais dit hier un mon-
» sieur. —Dame oui, un monsieur qui est jeune.
» — Ah! c'est différent..... — Il m'a fait tout
» plein d'amitiés... puis, quand il a su par moi
» que le père Calleux mangeait tout, il m'a
» donné c'te bourse pour que j'aie soin que le
» pauvre Coco ne manque de rien... Moi j'ai ac-
» cepté, ma tante. Est-ce que j'ai mal fait? —
» Non, sans doute, ma petite, est-ce que tu ne
» fais pas toujours bien, ma chère Denise?...
» Dame, t'es sage aussi! et tu ne t'en laisses
» pas conter... — Oh! non, ma tante... mais je
» me suis laissé embrasser par ce monsieur. —
» Ah! c'est différent ça; et pourquoi donc qu'il
» t'a embrassée? — Pour me remercier de ce
» que je voulais bien veiller sur Coco qu'il aime
» tout plein. — Eh ben! je ne vois pas de mal
» à tout ça, mon enfant. — Et cependant ma-
» dame Destival en a vu, puisqu'elle est venue
» à moi tout en colère et m'a appelée... — T'a
» appelée... — Ah! je ne peux pas redire ce vi-
» lain mot-là!.... Eh ben! elle m'a appelée.....
» dévergondée!... — Jour de Dieu! ma nièce!
» ma Denise une dévergondée!... la fille la plus
» sage à dix lieues à la ronde! Et tu ne lui as
» pas sauté au visage? — Non, ma tante... j'ai
» seulement dit que c'était affreux de croire.....
» de penser..... et puis j'ai emporté mon lait et

» mes fromages... — T'as ben fait, ma petite, » t'as ben fait ; ces gens-là ne sont pas dignes » de manger de si bonnes choses. »

Denise ne dit pas à sa tante ce que madame Destival a dit de son lait et de ses fromages, parce que la mère Fourcy serait femme à se rendre chez l'homme d'affaires pour demander raison d'une telle injure. La jeune fille n'aime point les querelles et ne désire plus entendre parler de madame Destival. La mère Fourcy va dans le village tâcher de trouver à placer les fromages et le lait. Lorsqu'elle est seule, Denise tire la bourse de sa poche et compte dans son tablier ce qu'elle contient.

Il y a dans la bourse douze pièces de vingt francs et six de cinq francs. « Deux cent » soixante et dix francs, » dit Denise en faisant un mouvement de surprise ; « mais c'est une » somme considérable : il faut que ce mon- » sieur soit ben riche pour donner tant d'argent » à la fois... Je n'aurais peut-être pas dû pren- » dre tout cela... Cependant puisque c'est pour » Coco... Il y a là de quoi l'élever... le faire al- » ler à l'école.... apprendre à lire.... Oui, mais » son père ne veut pas qu'il apprenne à lire..... » C'est dommage, je serais si contente de rendre » Coco ben gentil, ben appris : ça ferait plaisir » à ce monsieur quand il reviendrait..... car il » reviendra voir son petit garçon... il l'a dit du

» moins. N'importe, j'vas ben ménager c'tar-» gent-là... et, pendant que j'ai le temps, cou-» rons jusqu'à la chaumière, et voyons si on a » suivi les intentions de ce monsieur. »

En prenant des chemins de traverse, on allait en un quart-d'heure de Montfermeil à la chaumière de la mère Calleux. Denise court lestement dans des sentiers qui lui sont bien connus. Elle entre dans la misérable masure. Coco était assis à une table avec la vieille Madeleine. Ils dînaient sans le père Calleux, qui, se trouvant en fonds, préférait le cabaret à sa maison.

En voyant entrer Denise, l'enfant fait un cri de joie et court à elle. Denise était si bonne pour lui! elle lui apportait toujours quelque douceur; elle empêchait souvent qu'il ne fût battu; enfin, elle lui témoignait beaucoup d'amitié, et les enfants aiment ceux qui les aiment : il n'en est pas toujours ainsi des hommes.

« Bonjour ma petite Denise. » dit Coco en ouvrant ses bras à la jeune fille. « — Prends » donc garde, vaurien, » dit la vieille Madeleine, « tu as manqué de renverser la table et faire » tomber ma soupe!..... Je t'aurais joliment » fouetté!... »

Denise a déjà porté ses regards dans toute la chaumière, et voit que le seul changement

qu'ait opéré l'argent de Dalville consiste en une grande marmite qui est devant le feu. Du reste, le lit de l'enfant n'est pas plus doux qu'auparavant.

« Vois-tu, Denise, comme je suis beau ? » dit l'enfant en montrant à la jeune fille le pantalon et la petite veste brune qui remplaçaient les vêtements en guenille qui le couvraient la veille.

« — Oui, je vois, » dit Denise en examinant les habits de Coco ; « mais ce n'est pas neuf » tout cela .. — Pardi !... » s'écrie la vieille Madeleine , « ne fallait-il pas les lui faire faire ex- » près?... C'est bien assez propre pour un joueur » comme lui..... Vous verrez dans queuques » jours !... ça sera bentôt troué !... Ah! c'est un » brise-fer !...

» — Et pourquoi donc ne lui avez-vous pas » acheté un matelas, mère Madeleine?..... je » croyais que ce monsieur vous l'avait recom- » mandé en vous donnant de l'argent. — Ah! » son père n'a pas voulu ; il dit qu'un garçon » ne doit pas être couché si douillettement..... » que ça les empêche de devenir forts !... — Ce- » pendant, puisqu'on avait donné cela pour » Coco...—Pour Coco ! et pour nous aussi, ma » petite : est-ce que les parents ne doivent pas » passer avant les enfants?..... — Le père Cal- » leux est aux champs ? — Aux champs !.... ah

» ben oui, aux champs !... il est au cabaret de » Claude... Il a pris tout ce qui me restait de » l'argent que ce monsieur a donné; il m'a dit » qu'il allait avec ça faire une entreprise.... » Oui !..... j'sais ben !..... il va entreprendre de » tout boire en un jour, si c'est possible !... — » Mère Madeleine, voulez-vous que j'emmène » Coco avec moi jusqu'à ce soir ? — Non, ma » fille; non : je suis vieille, et je ne veux pas » être seule. Il faut que Coco reste avec moi. »

Denise va embrasser l'enfant qui est allé jouer et se rouler avec sa chèvre; puis elle regagne le village en se disant : « Comment donc » ferais-je pour remplir les intentions de ce » monsieur ? »

Le lendemain est un dimanche. Point de travail au village. On soigne davantage sa toilette, on met son joli déshabillé, et le soir on se rassemble sur une belle pelouse ombragée de chênes et de noyers. Là un mauvais violon et un gros tambourin font sauter les jeunes filles et les jeunes garçons qui trouvent l'orchestre délicieux, parce qu'il leur donne le signal du plaisir. Là Denise est l'objet des préférences des villageois, et fait naître quelques mouvements de jalousie dans le cœur de ses compagnes. Les passions se glissent partout : on est envieux et médisant au village comme à la ville,

seulement on y sait moins déguiser ses sentiments.

Denise est la plus jolie fille du village et des environs; c'est ce que disent tous les hommes de l'endroit, mais c'est ce dont ne conviennent pas toutes les femmes. Denise n'est point coquette, mais elle est femme; et quelle est celle qui n'éprouve pas un secret plaisir à être certaine de plaire, de l'emporter sur ses compagnes? Cependant Denise ne fait pas la coquette avec les garçons; elle n'adresse pas à l'un un sourire, à l'autre un regard, à celui-ci un mot d'espérance; mais elle rit, elle plaisante, et elle est aimable avec tous; car elle aime beaucoup la danse, et elle est bien aise que chacun vienne l'inviter à danser.

Ce dimanche-là, pourtant, Denise, qui est allée comme de coutume sur la pelouse avec sa tante, ne semble pas s'amuser autant que les autres fois : elle rit moins avec les garçons et n'a pas l'air de prendre plaisir à la danse. Enfin, ce qui ne s'était jamais vu encore, Denise, après quatre contredanses, se sent lasse et demande à se reposer quelque temps.

« Est-ce que t'es malade, petite? » demande la mère Fourcy à sa nièce, en la voyant venir s'asseoir près d'elle. « Non, ma tante, je ne » suis pas malade... mais je suis fatiguée. — Fa» tiguée!... toi! la plus intrépide danseuse du

»pays?... — Dam'! ma tante, je crois qu'on »se lasse de tout... Je ne me sens pas en train »aujourd'hui.—Alors, c'est différent.

» — Allons donc, mamzelle Denise, v'nez »donc danser... » disent plusieurs gros garçons en allant à la petite laitière. Puis l'un lui tire le bras de manière à le lui démettre, l'autre lui frappe de toute sa force dans la main; un troisième, en la saluant, lui marche sur les pieds; c'est avec ces petites gentillesses qu'au village on fait sa cour à une jeune fille, qui parfois y répond par une bonne tape appliquée sur la joue du galant, ce qui annonce que celui-ci est dans les bonnes grâces de la demoiselle.

Mais Denise ne distribue aucune tape aux garçons qui l'entourent, elle se contente de les renvoyer, en leur disant : « Laissez-moi donc »tranquille, puisque j'vous dis que je ne veux »pas danser... — Oh! que si! oh! que si!..... »elle dansera... vous danserez; c'est pour rire »qu'elle dit ça... »

Mais Denise tient bon; et, quand les beaux danseurs sont éloignés, elle dit à sa tante : « Mon Dieu! qu'ils ont donc l'air bête!... — »Qui ça, ma petite? — Eh ben! Gros-Jean, »Lucas, Bastien...—Ce sont les plus malins du »village!... à quoi penses-tu donc, pour dire »ça?... Gros-Jean, qui est si farce en dansant, »et qui embrouille toujours exprès les figures;

» Lucas, qui a eu trois années de suite le prix
» de l'oie! Bastien, qui a été deux fois à Paris,
» où qu'il a appris à faire le bâtoniste! Tu veux
» que ces garçons-là soient bêtes!... — Dam'!
» ma tante... c'est qu'il me semble qu'ils ne me
» disaient que des choses qui ne m'amusaient
» pas...—Autrefois, tu riais si ben avec eux...
» J'te dis que t'es malade, ma petite ; en ren-
» trant, j'vas te faire avaler avant de te coucher
» une bonne assiettée de pois au lard... ça te
» fera du bien. »

Denise ne se sent pas malade ; elle ne sait pas elle-même pourquoi elle ne s'amuse point. Enfin, l'heure de se retirer est venue, et la petite éprouve un secret plaisir en regagnant la maisonnette et en quittant ses compagnes, qui la regardent en ricanant, et se disent entre elles : « Denise a queuque chose, c'est sûr!...
» En tout cas, si elle est toujours comme au-
» jourd'hui, les garçons cesseront ben vite de la
» trouver aimable et de lui faire la cour. »

Malgré, ou peut-être grâce à l'assiettée de pois au lard, Denise dort peu ; elle pense, non pas précisément au beau monsieur qui l'a cajolée, embrassée et relevée, mais à celui qui veut prendre soin du pauvre Coco, à cet argent dont elle est dépositaire, et aux moyens de rendre l'enfant plus heureux.

Au point du jour, la petite est levée ; après

avoir terminé ses travaux du matin, elle s'échappe et court jusqu'à la chaumière. Elle aperçoit l'enfant qui joue devant la porte. Denise est enchantée de lui parler sans témoins.

« Où est Madeleine? » lui dit-elle. « — Elle » dort, ma petite Denise, » répond l'enfant, en passant ses bras autour du cou de la jeune fille. « — Et ton père?—Papa Calleux... il n'est pas » revenu hier... Grand'maman dit qu'il a couché au cabaret.—Coco, aimes-tu bien ce monsieur qui est venu ici, qui a donné de l'argent » pour toi, et qui a empêché que tu sois battu » pour avoir cassé la marmite? — Oh! oui, je » l'aime bien!... Il a un beau gilet et un beau » ruban qui pend là... Il reviendra jouer avec » moi, n'est-ce pas?—Oui, il a dit qu'il reviendrait... Sais-tu son nom? — C'est mon bon » ami.—Mais son nom... te l'a-t-il dit?—Non... » Mais il sait bien que je m'appelle Coco, et » papa Calleux. — Il faut bien l'aimer ce monsieur-là, car il veut te faire beaucoup de » bien!... Serais-tu content d'apprendre à lire, » à écrire?—Oh! oui, pour lire de belles histoires dans des livres où il y a des images... » comme tu en as... Mais papa ne veut pas que » j'aille à l'école.—Je lui parlerai, et je tâcherai » qu'il consente... »

Dans ce moment, la voix aigre de la vieille

Madeleine se fait entendre ; elle appelle l'enfant. Celui-ci embrasse Denise et rentre dans la chaumière, et la jeune fille regagne lestement le village.

Le père Calleux, après avoir passé trois jours au cabaret, reprend la bêche et l'arrosoir, mais il ne veut pas consentir à ce que Coco aille à l'école, quoique Denise lui dise que cela ne lui coûtera rien, et la vieille Madeleine ne permet pas à l'enfant d'aller plus loin que le champ où travaille son père. Denise se rend tous les matins à la chaumière ; elle porte toujours en secret quelque chose à l'enfant, mais elle n'a pas encore touché à l'argent de Dalville.

« C'monsieur ne reviendra pas, » se dit Denise, « v'là déjà huit jours de passés... Bah! il » ne pense plus à... Coco ; raison de plus pour » ménager c't'argent... Un jour, ce pauvre pe- » tit sera heureux de trouver ça... Ce monsieur » avait pourtant l'air d'avoir bonne envie de » revenir... Il aura sans doute été chez madame » Destival... et il n'a pas passé par not' village! » Comme ces jeunes gens de Paris sont men- » teurs !... Celui là a pourtant d bonnes quali- » tés..... Pourquoi donc que ce M. Bertrand » me regardait en disant : « Prenez garde à » vous ? »

Les jours de danse reviennent et la gaîté de Denise ne revient pas, quoiqu'elle fasse tous ses

efforts pour paraître comme autrefois, que souvent elle danse sans en avoir envie, et qu'elle veuille rire encore avec les garçons; mais maintenant son plus grand plaisir est de s'asseoir seule sous un gros chêne de son jardin, ou d'aller embrasser Coco, auquel elle parle toujours du beau monsieur qui veut lui faire du bien.

Un mois s'était écoulé depuis que Denise avait rencontré Auguste, lorsqu'un matin, comme elle se disposait à se rendre à la chaumière, un paysan lui apprit que la vieille Madeleine était morte dans la nuit. La petite laitière se hâte de courir après l'enfant. On n'avait pas encore enlevé les dépouilles mortelles de la vieille mère, et comme Calleux était pauvre et n'était pas aimé dans le pays, l'enfant veillait seul près de la défunte, tandis que son père faisait les démarches nécessaires pour l'inhumation.

Denise s'arrête devant la masure isolée, dont l'aspect lui semble encore plus misérable, parce que la mort jette un voile sombre partout où elle passe. La petite s'étonne de n'apercevoir personne près de la chaumière; elle s'avance. Quelques éclats de rire frappent son oreille... Denise pense qu'on l'a trompée en lui racontant la mort de la grand'mère, elle passe sa tête sous le seuil de la porte : son regard découvre le lit mortuaire près duquel une lampe jette une faible clarté, et, un peu plus loin, elle aperçoit l'enfant qui

se roule sur la paille avec sa chèvre, et accueille par des ris les bonds et les caresses de Jacqueline.

Ce tableau fait éprouver à Denise une sensation singulière. Elle pénètre dans la chaumière et s'avance vers le petit en lui disant : « Quoi ! » mon ami, tu joues près de ta grand'mère qui » est morte... — Est-ce que cela la mettra en » colère, » répond l'enfant en portant son regard naïf sur Denise. « — Non, car elle ne peut plus » t'entendre, mais tu dois être chagrin de sa » mort? — On m'a dit qu'elle ne me fouetterait » plus... — Est-ce que tu n'as pas pleuré quand » elle est morte? — Non, Denise. — Tu ne l'ai- » mais donc pas? — Oh! j'en avais peur. — » Mon ami, ce n'est pas beau d'être insensible... » — Ah! Denise, si ma chèvre mourait, je pleu- » rerais bien ; elle est si bonne Jacqueline, elle » m'aime tant ! »

Denise ne trouve plus rien à répondre à l'enfant ; elle se contente de l'envoyer dehors avec sa chèvre. Au retour du père Calleux, elle obtient la permission d'emmener Coco avec elle pour quelques jours, et Coco emmène au village sa chèvre chérie dont il ne veut pas se séparer.

Le plaisir de Denise est de garder l'enfant près d'elle ; la mère Fourey a bon cœur, et Denise lui a fait entendre qu'en grandissant Coco

leur sera utile, et que l'argent du monsieur de Paris est plus que suffisant pour l'élever. Le père Calleux, qui sent que son fils n'est pas en état de lui faire sa soupe, consent jusqu'à nouvel ordre à le laisser chez Denise, et la jeune fille est au comble de la joie.

Voilà donc Coco établi chez la petite laitière, et jouissant d'une douce existence. Denise, qui sait lire, ce qui maintenant n'est pas rare au village, veut faire l'éducation de son petit protégé, et ne manque jamais chaque jour de lui parler du beau monsieur qui lui a si bien payé sa marmite.

Mais un mois s'écoule encore, et le monsieur de Paris n'est pas revenu. Denise, qui aime toujours à rêver sous le gros chêne, se dit souvent : « J'avais bien raison de croire qu'il ne pensait » pas un mot de toutes ces belles choses qu'il » me disait... Mais... puisqu'il ne devait pas re» venir, ce n'était pas la peine que c'monsieur » Bertrand me dise : « Prenez garde à vous! »

CHAPITRE VIII.

MATINÉE CHEZ UN JEUNE HOMME.

« Monsieur Bertrand, Auguste est-il chez » lui? » dit une jeune femme de vingt-quatre ans, svelte, bien faite, ayant de beaux yeux bruns, et des cheveux très-noirs, le teint pâle, mais les dents blanches et bien rangées, l'air un peu fatigué, mais qu'un sourire malin sait ranimer et rendre agréable. Cette demoiselle est une certaine Virginie dont on a parlé en cabriolet, en se rendant à la campagne de monsieur Destival; elle vient sonner à l'appartement d'Auguste, et il n'est encore que huit heures du matin.

« M. Dalville est sorti, » répond Bertrand en faisant un salut assez léger à mademoiselle Virginie, ce qui n'empêche pas celle-ci d'entrer en disant : « Ça n'est pas possible, Bertrand.... » vous me dites ça parce qu'il y a du monde.... » sans doute, et que vous avez la consigne.....

» Nous connaissons cela, mais je veux le voir ; » j'ai à lui parler de choses très-importantes... » Vrai, mon petit Bertrand, ce n'est pas pour » rire. — Je vous assure, mademoiselle, que » M. Dalville est sorti, ou pour mieux dire qu'il » n'est pas rentré. Il est allé hier à un grand bal, » et il paraît que ça dure longtemps... — Ah! » Dieu! quelle conduite! mais c'est affreux! ce » jeune homme-là se perd! Bertrand, vous ne » veillez pas assez sur lui, ça n'est pas bien ; » vous devriez lui faire des sermons, de la mo- » rale. — D'abord, mademoiselle, M. Dalville » est le maître; ensuite quand je veux lui parler » raison, il ne m'écoute pas ou m'envoie pro- » mener. — C'est très-mal! si j'étais seulement » sa mère ou sa sœur, vous verriez comme je le » rendrais sage. Je vais l'attendre, Bertrand, car » il faudra bien qu'il rentre. Encore au bal à » huit heures du matin! ah! nous ne donnons » pas là-dedans. »

Mademoiselle Virginie qui connaît les êtres de l'appartement, ouvre une porte qui conduit dans un petit salon, où elle s'installe, mettant son chapeau sur une chaise, son chale sur une autre, et se jetant elle-même sur un canapé. Bertrand la suit tranquillement, et comme habitué à la voir agir ainsi, il continue de manger le pain et le fromage qu'il tenait lorsqu'on a sonné.

« Décidément, je n'aime plus du tout M. Au-
» guste, » dit Virginie au bout d'un moment; « il
» faudrait que je fusse bien folle pour aimer un
» homme qui a trente-six maîtresses! n'est-ce
» pas, Bertrand? — Ah! mademoiselle, je ne
» puis pas vous assurer... — Oui, oui, il en a
» trente-six! je ne dis pas à la fois; il faudrait
» être un Hercule du nord... et encore s'il pou-
» vait... Ce n'est pas l'embarras, les hommes ne
» valent pas mieux les uns que les autres, je
» les connais si bien, j'ai raison, n'est-ce pas,
» Bertrand? — Oh! quant à ça.... nous avons
» eu des hommes qui... le grand Turenne, par
» exemple! — Ah! est-il bête avec son grand
» Turenne! est-ce qu'il me prend pour une gué-
» rite; moi, Bertrand, je ne connais pas l'his-
» toire ancienne, je n'aime que ce qui est de
» mon temps, et je vous dis qu'Auguste est un
» libertin. D'abord, il m'a fait un tour indigne
» il y a trois semaines. Comment! il me donne
» rendez-vous, nous devons passer la journée
» ensemble et aller le soir à Feydeau, et mon-
» sieur me fait croquer le marmot et part pour
» la campagne... pour aller chez son M. Destival,
» homme d'affaires... il est encore malin, celui-
» là! il devrait bien s'occuper d'abord de ce qui
» se passe chez lui... n'est-ce pas, Bertrand?
» — Chez lui, mademoiselle, est-ce que?... —
» Oui, vous m'entendez bien, à moins que cela

» ne lui plaise, cependant, dame, il y a des ma-
» ris que ça arrange! Et vous avez couché à
» cette campagne? — Oui, mademoiselle. —
» Ah! Dieu! c'est champêtre! Y êtes-vous res-
» tés plusieurs jours? Voyons, Bertrand, parlez
» donc, vous avez le temps de manger; vous sa-
» vez bien que je n'ai pas mis les pieds ici de-
» puis un siècle, et, de son côté, M. Auguste
» n'a pas eu seulement l'honnêteté de venir
» s'informer de ma santé... J'ai pourtant été
» très-malade!... j'ai manqué mourir.... je suis
» bien changée, n'est-ce pas, Bertrand?—Mais
» non, mademoiselle, je ne vois pas que..... —
» Oh! si, j'ai encore le fond des yeux jaunes...
» il est vrai que cette robe-là ne me va pas bien.
» Elle monte trop, ça m'engonce, eh bien! Ber-
» trand, qu'avez-vous fait à cette campagne? —
» Mademoiselle, j'ai appris à M. Destival à faire
» l'exercice. — Tiens! est-ce qu'il va s'engager
» dans les voltigeurs? et sa femme faisait-elle
» aussi l'exercice? elle devrait apprendre à bat-
» tre la caisse pour marcher devant son mari
» quand il ira tirer à l'arquebuse. — Je ne sais
» pas, mademoiselle, ce que madame faisait.—
» Sans doute, vous étiez chargé d'occuper le
» mari, et M. Auguste folâtrait avec madame
» dans des bosquets touffus! Je vois d'ici ce
» monsieur qui tire les moineaux, pendant que
» sa moitié cherche des fraises! Ah! ah! ah! »

Mademoiselle Virginie rit de si bon cœur, qu'elle est quelques minutes sans pouvoir retrouver la parole. Pendant ce temps, Bertrand se promène de long en large dans le salon en continuant de déjeuner.

« Ah! Dieu! ça fait mal de rire comme ça.
» Dites-moi donc quand vous êtes revenu, Ber-
» trand? — Le lendemain, mademoiselle. —
» Et Auguste n'y a pas retourné depuis? —
» Non, mademoiselle, il en a eu souvent l'en-
» vie... mais il n'a jamais le temps. — Oh! c'est
» juste, on a tant à faire, et depuis quatorze
» jours on n'est pas venu une fois chez moi; on
» me laisse malade, mourante, presque!.... et
» je ne suis pas encore bien, oh! je souffre tou-
» jours beaucoup. Qu'est-ce que vous mangez
» donc là, Bertrand? — Oh! c'est tout bonne-
» ment du fromage de Roquefort, mademoi-
» selle. — C'est drôle, de voir manger, ça me
» donne envie de manger aussi, moi; d'abord,
» il faut toujours que je fasse ce que je vois faire
» aux autres. Mon petit Bertrand, vous allez
» me donner à déjeuner.... parce qu'au fait,
» quand je me désespérerais jusqu'à demain,
» c'est des bêtites, et je n'en aurai pas le mollet
» plus gros, n'est-ce pas, Bertrand. — Made-
» moiselle, si vous... — Il est bon enfant, ce
» Bertrand; je l'aime tout plein, moi; oui, je lui
» porte beaucoup d'amitié, quoiqu'il soit un

» peu traître comme son maître. — Ah! made-
» moiselle, quant à ça, du côté de la franchise,
» je me flatte... — C'est bien, Bertrand; c'est
» pour plaisanter que je disais cela, mais je ne
» vais pas déjeuner avec de la franchise. Qu'est-
» ce que vous allez me donner? — Si mademoi-
» selle veut du café, je vais dire en bas qu'on
» en monte... — Du café! ah! ça me creuse l'es-
» tomac, ça ne me vaut rien... est-ce que vous
» n'avez rien ici? — Nous avons un restant de
» pâté, une cuisse de volaille, du saucisson de
» Lyon. — Ah! j'aime mieux ça que du café;
» apportez tout ça, mon petit Bertrand... c'est
» seulement pour passer le temps en attendant
» qu'Auguste revienne. »

Bertrand approche du canapé une petite table à thé, sur laquelle il s'empresse de placer à déjeuner pour mademoiselle Virginie, qui l'aide en courant elle-même au buffet prendre tout ce qu'il lui faut, tout en disant : « Je suis
» fâchée de votre peine, Bertrand. — Vous plai-
» santez, mademoiselle. — Où est donc le petit
» Tony?.... — Il est avec monsieur..... il faut
» bien quelqu'un pour le cabriolet. — Ce gar-
» çon-là est un petit sournois, il ne veut jamais
» rien me dire, au lieu que vous, Bertrand, au
» moins vous parlez; je sais bien que vous ne
» me dites pas tout... Au fait, vous avez raison;
» il y a des choses que je ne dois point savoir...

» ça me ferait trop de mal.... En attendant, je
» vais déjeuner. »

Mademoiselle Virginie se place devant le déjeuner, et, tout en répétant de temps à autre qu'elle est encore malade, fait disparaître la cuisse de volaille, et attaque très-vigoureusement le pâté et le saucisson, qu'elle arrose de vin de Bordeaux, dans lequel elle ne juge pas nécessaire de mettre de l'eau.

Tout en mangeant, cependant, Virginie porte les yeux sur une pendule qui est en face d'elle, et s'écrie : « Le mauvais sujet!... voyez s'il re-
» viendra!... Vous conviendrez, Bertrand, qu'on
» ne reste pas au bal jusqu'à neuf heures du
» matin; je sais bien, moi, que les bals bour-
» geois finissent toujours à cinq heures; ma
» tante en donnait autrefois... Ma pauvre tante!..
» il faut pourtant que je me raccommode avec
» elle!... Tiens, il n'est pas mauvais le pâté...
» Voyez-vous, Bertrand, ma tante c'est une
» femme dans votre genre...— Ah! j'entends!..
» grande femme de cinq pieds six pouces,
» comme moi? — Eh non!... qu'il est godiche
» avec ses six pouces!... Eh bien! ça ne laisse-
» rait pas d'être gentil si ma tante en avait six
» pouces!... Je veux dire dans votre genre, que
» c'est une brave femme! une femme respec-
» table!... Oh! m'en a-t-elle fait des sermons,
» celle-là!... Elle me disait des choses si tou-

» chantes, que je pleurais comme une Madeleine
» en l'écoutant; mais une fois dehors, prrr!... je
» n'y pensais plus du tout... Avec ce diable de
» saucisson, on mangerait un pain de deux
» livres!... Ce vilain Auguste! Oh! il me paiera
» ça... D'abord, je ne m'en vais pas qu'il ne soit
» rentré, quand je devrais rester ici jusqu'à de-
» main. Ça m'est égal, moi, je suis ma maî-
» tresse. »

Dans ce moment, on entend sonner tout doucement. « Oh ! le voilà ! « s'écrie Virginie; « Bertrand, ne lui dites pas que je suis ici. en-
» tendez-vous, je veux lui faire une surprise...
» Fermez la porte du salon. — Oui, mademoi-
» selle... mais je n'ai pas dans l'idée que ce soit
» monsieur; je n'ai pas reconnu sa manière de
» sonner.

Bertrand, après avoir fermé la porte du salon, va ouvrir celle du carré, et, au lieu d'Auguste, voit entrer la jolie voisine du troisième, chez laquelle il avait été reporter le petit carlin.

La voisine est une blonde aux yeux bleus, au teint rosé; sa voix est douce et mielleuse, ses manières et sa tournure sentent l'apprêt, mais elle est jolie, et ses grâces naturelles font pardonner celles qu'elle veut se donner.

« Monsieur Bertrand... est-ce que mon petit
» Zozor n'est pas chez vous? » dit à demi-voix

la jeune blonde, en jetant un regard furtif dans l'appartement.

« Je n'ai pas eu l'honneur de le voir, ma-
» dame, » répond Bertrand en tenant toujours la porte entr'ouverte ; ce qui n'empêche pas la voisine de faire un pas de plus en avant.

« — C'est singulier... il est sorti ce matin...
» Ma bonne est au marché, et j'espérais le trou-
» ver ici..... — Si le déserteur se présente, ma-
» dame, j'aurai l'avantage de le reporter sur le
» champ chez vous... — Ce pauvre Zozor ! ....
» J'en suis vraiment inquiète. »

La voisine, qui fait toujours un pas en avant, se trouve alors au milieu de l'antichambre, et Bertrand tient toujours la porte du carré ouverte, dans l'espérance que cela engagera la voisine à s'en aller.

« M. Dalville est sorti hier au soir..... . en
» grande toilette... n'est-ce pas, monsieur Ber-
» trand ? — Oui, madame. — J'étais par ha-
» sard à ma fenêtre, et je l'ai aperçu.... J'aurais
» voulu lui dire un mot..... lui demander pour
» aujourd'hui un livre qu'il m'avait promis.....
» Mais il est parti si vite !... S'il n'était pas si bon
» matin, je l'aurais prié d'avoir la complaisance
» de me le donner... Mais ça le dérangerait
» peut-être ?... »

La voisine semble attendre une réponse,

mais Bertrand garde le silence, et se contente de faire aller et venir la porte du carré.

« Est-ce que monsieur Dalville est encore » couché? » dit enfin la jolie blonde, en jetant sur l'ancien caporal un regard aussi doux que sa voix est mielleuse. Celui-ci va répondre, quand la porte du petit salon s'ouvre brusquement et laisse voir Virginie qui s'avance d'un air délibéré en disant : « Eh ben !..... est-ce » pour aujourd'hui, Bertrand? est-ce que nous » jouons à cache-cache? »

En voyant paraître Virginie, Bertrand ferme la porte du carré et va s'asseoir en murmurant entre ses dents ; « Arrangez-vous : ça ne me » regarde pas. »

A l'aspect de mademoiselle Virginie, la voisine devient un peu plus rose qu'elle ne l'était, et ses yeux perdent de leur douceur habituelle. De son côté, Virginie envisage la voisine du haut en bas en fronçant ses sourcils bruns et laissant errer sur ses lèvres un sourire dédaigneux. Bertrand seul semble impassible ; et, pendant que ces dames se toisent de la tête aux pieds, il avale tranquillement un verre de vin pour faire passer son Roquefort.

« Vous ne m'aviez pas dit, monsieur Bertrand, que monsieur Dalville avait du monde » chez lui..... » dit enfin la voisine d'une voix qu'elle tache de rendre aussi douce qu'à l'ordi-

naire, mais dans laquelle perce quelque chose qui ressemble à de la colère. « Si je l'avais su... » certainement je n'aurais pas voulu le dé- » ranger.

» — Bertrand, est-ce que madame demande » Auguste ? » dit Virginie d'un ton leste, et en souriant d'un air malin.

La manière familière dont la jolie brune vient de parler de son voisin semble suffoquer madame Saint-Edmond, qui fait ce qu'elle peut pour cacher son émotion, en disant : « Oui, » madame... je demande M. Dalville.

» — Si c'est quelque chose qu'on puisse dire » à Auguste, je m'en chargerai, madame.

» — Vous êtes trop bonne, madame, mais » c'est à M. Dalville lui-même que je désire » parler.

» — Ah !... j'entends... Sans doute Auguste » connaît déjà madame ?

» — Oui, madame... J'ai l'avantage de con- » naître M. Dalville.

» — Comme Auguste me conte toutes ses af- » faires, j'aurais pu répondre à madame, si » elle avait voulu m'expliquer le motif de sa » visite.

» — Madame est donc chargée maintenant » de recevoir les personnes qui viennent chez » M. Dalville ? — C'est possible, madame.

» — Monsieur Bertrand, vous auriez bien dû

» me dire..... m'éviter de..... Mais je veux absolument parler à monsieur Dalville. ... Faites-lui savoir que je n'ai qu'un mot à lui dire..... Ensuite je le laisserai libre avec madame.

» — Si j'avais pu répondre plus tôt, madame, » dit Bertrand, « je vous aurais déjà appris que mon lieutenant n'est pas encore revenu du bal : voilà pourquoi madame l'attend dans le petit salon.

» — Eh bien! je vais l'attendre aussi.... » dit la voisine dont le ton n'est plus du tout mielleux, et en passant près de Bertrand, elle lui dit tout bas : « — Je ne sais pas ce que c'est » que cette femme-là, mais elle a bien mauvais » ton!... »

Virginie reste un moment dans l'antichambre pour dire à Bertrand : « Qu'est-ce que c'est » que cette pie-grièche?.. ne me mens pas, mon » petit Bertrand, ou je fais une scène!.... — » C'est une dame.... qui demeure dans la maison. — Ah! elle demeure dans la maison. » C'est tout commode!.... Elle a l'air d'une fameuse !...... Y a-t-il longtemps qu'Auguste la connait? — Mais non.... six semaines à peu près. — Et il l'aime! — Comment » voulez-vous que je sache cela?..... Est-ce que » je vais demander à mon lieutenant : Aimez-vous celle-ci? aimez-vous celle-là?... — C'est

» bon, tu es un scélérat. En tout cas, Auguste » aurait bien mauvais goût!..... Elle est laide, » cette femme-là ..... elle a les yeux bordés de » rouge comme les lapins... et une vilaine bou- » che..... N'est-ce pas, Bertrand? — Mais je ne » trouve pas...... — Est-ce que tu t'y connais? » Je te dis qu'elle est affreuse avec son air de » princesse!... Ah! si elle croit m'en imposer, » elle se trompe bien.... Cette pécore, qui veut » parler à Auguste en particulier!... pour la » faire enrager, je vais me remèttre à manger » du pâté..... dussé-je avoir une indigestion. »

Virginie retourne dans le petit salon, reprend place sur le canapé et se remet à déjeuner. La voisine s'est assise sur une chaise à l'autre extrémité de la chambre, et, tout en ayant l'air de regarder dans la rue, elle voit du coin de l'œil tout ce que fait Virginie. Pour Bertrand, il est resté dans la première pièce, laissant ces dames s'arranger comme elles le voudront. Tout en mangeant, Virginie fredonne quelques refrains de vaudeville; madame Saint-Edmond ne souffle pas mot. Cette situation dure depuis assez longtemps; Virginie, que cela commence à impatienter, appelle Bertrand, et lui dit :

« Votre pâté n'est pas délicat, la dernière » fois que j'ai déjeuné avec Auguste, nous en » avons mangé un qui était bien meilleur. »

Bertrand se contente d'emporter les faibles débris du pâté, en se disant : « J'aurais juré » qu'elle le trouvait bon!

» — Bertrand, » dit Virginie, au bout d'un moment, « voulez-vous, s'il vous plaît, me » donner de l'eau et du sucre... Ça me fera du » bien.

» — Elle doit en avoir besoin, » se dit la voisine en laissant échapper un sourire ironique.

» — Ah! mon petit Bertrand, vous avez de la » fleur d'orange, n'est-ce pas?.... Cela calmera » l'irritation de mes nerfs. »

Virginie rit en disant cela, et semble se moquer de madame Saint-Edmond; celle-ci n'a pas l'air d'y faire attention.

« Ah! mon Dieu, je suis bien fâchée de vous » avoir dérangé, Bertrand, » reprend Virginie en se faisant de l'eau sucrée : « J'aurais bien » pu aller chercher cela moi-même, car je sais » où tout se place ici!..... J'y suis comme chez » moi. Mais vous êtes si complaisant!.......
» — Je fais mon devoir, mademoiselle, » dit Bertrand en saluant militairement.

« — On sait, monsieur Bertrand, combien » vous êtes attaché à Auguste, » dit Virginie, en prenant un air sentimental. « Aussi toutes les » fois que je lui parle de vous, je me plais à lui » faire votre éloge.... Ce n'est que justice, cer-

» tainement. Auguste, qui a beaucoup de con-
» fiance en moi, suivra, je l'espère, les
» avis que je lui ai donnés...... et vous verrez,
» monsieur Bertrand, que je ne suis pas capa-
» ble de jamais... »

Virginie s'embrouille toujours lorsqu'elle veut parler raison, ou faire du sentiment. Bertrand se confond en salutations, en attendant la fin du discours, qu'il n'a pas trop compris, mais heureusement pour Virginie que la sonnette se fait entendre.

« C'est Auguste! » s'écrie-t-elle, pendant que Bertrand va ouvrir. Il se fait alors un grand mouvement dans le salon. Virginie se lève, prête à courir vers la porte, et regardant la dame blonde avec l'air de la défier. La voisine se lève aussi, mais elle ne regarde pas Virginie, et fait ce qu'elle peut pour prendre un air calme et indifférent.

Cependant, l'espoir de ces dames est encore trompé. Ce n'est point Dalville qui a sonné, mais son petit jokey Tony, qui vient annoncer à Bertrand qu'à la suite du bal qui a eu lieu chez madame de la Thomassinière, la brillante Athalie a emmené une partie de la société déjeuner à sa campagne. Auguste est du nombre; la petite-maîtresse n'a pas même voulu lui permettre de retourner un moment chez lui pour changer de toilette. Mais com-

me, dans la soirée, Auguste a vidé sa bourse au jeu, il envoie son petit jokey avec son cabriolet chercher des fonds, qu'il doit lui apporter à la terre de madame de la Thomassinière.

Comme Virginie a tenu la porte du salon entr'ouverte, ces dames entendent ce que le petit jokey dit à Bertrand.

« Vous voyez, mesdames, qu'il est assez » inutile que vous attendiez encore, » dit Bertrand, en rentrant dans le salon « Voilà mon» sieur à la campagne....... il envoie chercher » quelque chose : ça n'annonce pas qu'il veuille » revenir bientôt.

» — Oui. il demande de l'argent, » dit Virginie en soupirant. « Ah! Dieu, comme ce » jeune homme-là en dépense! c'est effrayant! » S'il me donnait seulement le quart de ce » qu'il... »

Mademoiselle Virginie s'arrête ; elle sent qu'elle a dit une bêtise ; madame Saint-Edmond lui lance un regard dédaigneux, et s'éloigne en disant à Bertrand :

« Je vous prie seulement, monsieur, d'avoir » la complaisance de me faire savoir quand » M. Dalville sera ici. — Je n'y manquerai pas, » madame, » dit le caporal, en reconduisant la voisine, qui lui dit dans l'antichambre : « Je » ne sais pas quelle est cette fille que je viens

» de trouver établie chez M. Dalville, mais elle » a le ton d'une poissarde et l'air tellement ef- » fronté, que je n'en voudrais pas pour ma cui- » sinière. »

Quand la voisine est partie, Virginie se dé- cide à remettre son chapeau et son châle en murmurant :

« Allons, il faut bien m'en aller.,.. puisque » ce mauvais sujet ne rentre pas... Ça me con- » trarie, cependant...... j'avais besoin de le » voir.. Je lui aurais demandé.... Cet imbécile » de propriétaire qui est toujours chez moi!.... » Ah! mais, c'est qu'il m'ennuie! Il est furieux » parce qu'il voulait me faire la cour et que je » ne l'ai pas écouté.... Ah ben! par exemple... » ce petit séducteur de cinquante-cinq ans!.... » Vous ne savez pas ce qu'il faisait, Bertrand, » dans les grandes chaleurs? il venait me voir » le matin en robe de chambre; mais un jour » qu'il faisait du vent, je me suis aperçu que là- » dessous ce monsieur était tout bonnement... » en Écossais! Ah! j'ai dit, c'est par trop sans » gêne!..... Si c'est pour me séduire qu'il vient » comme ça, un instant! Il ne voulait plus s'en » aller; j'ai appelé le portier, et j'ai fait mettre » le propriétaire à la porte de chez moi. Depuis » ce temps-là il est comme un croquet!..... Al- » lons, je reviendrai incessamment.. ... Ah! je » sais bien où je vais aller..... Oui, ce gros An-

» glais qui voulait absolument m'établir, à con-
» dition que...... suffit. Je vais lui dire que j'ai
» trouvé un fonds de mercerie...... Au fait, ça
» m'ennuie de vivre comme ça ; je veux avoir
» une boutique... Je ne serais pas mal dans un
» comptoir, n'est-ce pas, Bertrand? C'est égal,
» la voisine est joliment vexée ; elle est partie
» avant moi ; d'abord il aurait fallu m'emporter
» pour me faire en aller la première, parce que,
» quand j'ai quelque chose dans la tête, je ne
» l'ai pas... Adieu, mon petit Bertrand. »

Mademoiselle Virginie enfile lestement la porte et descend l'escalier en fredonnant. « Ma » foi, » se dit Bertrand en la regardant partir, « si mon lieutenant était revenu, je ne sais pas » trop comment cela aurait tourné.... C'est un » démon que celle-ci, et l'autre, avec sa voix » languissante, commençait aussi à faire des » yeux comme des pistolets!..... C'est égal, je » m'en suis assez bien tiré ; du moins cette fois » personne ne s'est trouvé mal, et c'est toujours » là ce que je crains. Mille carabines! j'aimerais » mieux avoir dix recrues à former qu'une fem- » me évanouie à faire revenir..... Avec ça il » y en a qui y mettent de la mauvaise vo- » lonté.

» — Monsieur Bertrand, quand vous vou- » drez, » dit le petit Tony en suivant l'ancien caporal dans le salon.

» — Ah! c'est juste, mon garçon ; je n'y pen-
» sais plus !... il te faut de l'argent!... toujours
» de l'argent!... Allons, viens, suis-moi.... al-
» lons au coffre-fort...... Sacrebleu! ça me fait
» mal d'y prendre toujours sans jamais y re-
» mettre..... aussi nous sommes souvent à sec.
» Quand je dis cela à monsieur, il me répond :
» Va chez mon notaire.... C'est juste, je sais
» bien que le notaire en donne.... mais à force
» d'en donner!... Enfin, mon lieutenant est le
» maître, et je dois obéir. — Combien t'a-t-il
» demandé, Tony? — Cinquante louis, mon-
» sieur Bertrand. — Cinquante louis!.... il les
» avait hier dans sa bourse quand il est parti
» pour ce bal!... Que diable font-ils donc dans
» toutes ces belles réunions pour manger tant
» d'argent en une soirée?... Il paraît que chez
» ces Thomassinet... Thomassinière.... il n'est
» pas plus heureux qu'ailleurs!... — Ah! mon-
» sieur Bertrand, c'était bien beau!..... — Ah!
» tu as vu cela, toi? — Oui, j'étais monté à
» l'office. On m'a donné des glaces, du punch,
» des brioches!... — Oh! je conçois que tu as
» trouvé ça gentil! Mais sais-tu qu'avec les
» douze cents francs que monsieur a perdus au
» jeu, nous aurions eu ici de fameuses brio-
» ches!... Tiens, mon garçon, voilà les jaunets,
» prends garde de les perdre.

» — Soyez tranquille, monsieur Bertrand....

» le cabriolet m'attend en bas. — Et ne fais pas » aller Bébelle trop vite, entends-tu ?... »

Le petit jockey est déjà parti. Bertrand est encore devant le coffre-fort qui est ouvert ; il compte ce qui lui reste en caisse. L'ancien caporal fronce le sourcil ; il semble effrayé de la rapidité avec laquelle Dalville dépense son bien. Enfin, après avoir secoué la tête, Bertrand referme le bureau en disant : « C'est à lui, » il en est le maître. »

Et pour éloigner de tristes idées, Bertrand descend à la cave et en remonte une bouteille de vieux bourgogne, parce qu'étant chargé de l'inspection du vin, il veut s'assurer si le Bourgogne ne file pas.

CHAPITRE IX.

MADEMOISELLE TAPOTTE ET MONSIEUR LE MARQUIS.

—

Nous avons entendu le petit Tony dire que son maître était au bal chez madame de la Thomassinière, d'où nous devons conclure que, depuis la journée passée à la campagne de madame Destival, la connaissance est devenue plus intime entre Dalville et le riche spéculateur. Auguste, engagé par la sémillante Athalie, n'a point manqué de se rendre à son invitation, et M. de la Thomassinière, en voyant Dalville être de toutes les parties de plaisir sans jamais calculer la dépense, jouer gros jeu et perdre avec la meilleure grâce du monde, a trouvé, comme madame, que le jeune homme était fait pour aller à tout.

Madame Destival enrage en secret de voir Dalville au nombre des adorateurs de madame

de la Thomassinière; mais cela ne l'empêche pas d'appeler toujours celle-ci ma bonne et ma chère amie, parce qu'on serait fâché de ne plus être invité aux fêtes brillantes que donne le capitaliste; et quoiqu'on n'y aille que pour chercher à critiquer, et que M. Destival ne puisse pas dîner de colère en voyant une table beaucoup mieux servie que la sienne, on est bien aise de se donner ce chagrin-là.

Dans ce tourbillon de plaisirs, et sans cesse auprès de femmes charmantes qui le choisissent pour leur cavalier, est-il étonnant que Darville ait oublié la petite laitière de Montfermeil? Le souvenir de Denise n'est cependant pas entièrement effacé de sa mémoire, et plusieurs fois Auguste a formé le projet d'aller au village pour revoir l'enfant et la jeune fille; mais, lorsqu'il se dispose à mettre son projet à exécution, une nouvelle invitation, une partie qu'il ne peut manquer, le retiennent à Paris, où le temps passe si vite pour les gens heureux.

C'est à sa campagne, située à Fleury, que la brillante Athalie emmène Auguste et trois autres cavaliers qui ont été à son bal. Madame a formé cette partie de campagne, en faisant une chaîne anglaise, et a décidé qu'on irait manger des œufs frais sur l'herbe, tout en achevant une queue du chat; Auguste et trois autres jeunes gens ont été invités et ont accepté

sur-le-champ. Madame de la Thomassinière, qui met autant de vivacité dans ses plaisirs que de variété dans sa toilette, a sur-le-champ donné ses ordres. Son mari seul ignore cette partie de campagne; et à huit heures du matin, quand on a enfin décidé ces messieurs à quitter l'écarté, madame les fait monter avec elle dans sa calèche, riant comme une folle d'enlever ainsi quatre cavaliers en costume de bal. M. de la Thomassinière est couché, mais le valet de chambre doit, à son réveil, lui apprendre où il trouvera madame, dans le cas où il aurait l'intention d'aller la rejoindre.

Quelques mots que madame Destival a saisis dans la nuit lui ont appris le projet charmant formé pour le matin; comme l'homme d'affaires et sa femme ne sont pas de cette partie, ils rentrent chez eux de très-mauvaise humeur. « Sans cesse de nouveaux plaisirs! » dit madame Destival en souriant avec amertume. « Cette madame de la Thomassinière ne sait » qu'inventer pour ruiner son mari!... — Encore! si elle le ruinait! » dit Destival; « mais » non!... Cet homme-là a un bonheur... tout » lui réussit. Cependant, ce n'est pas par l'esprit » qu'il brille à coup sûr... Eh bien! il vient encore de gagner soixante mille francs dans une » affaire que j'avais en vue... — Eh! monsieur, » pourquoi ne l'avez-vous pas faite cette affaire?

» — Je n'avais pas assez de fonds pour acheter » la créance, madame. — On en emprunte ; on » en trouve. En vérité, monsieur, vous devriez » être honteux de voir le luxe qu'étale ce Tho- » massinière, et de ne point pouvoir l'éclipser... » Ces gens-là ont huit domestiques, et moi, je » n'ai qu'une malheureuse bonne et un méchant » valet qui sert à tout .. Je veux une femme de » chambre, monsieur, j'en veux une... — Ma- » dame, avant peu j'espère .. — Ils ont calèche, » landau, coupé... nous n'avons qu'un cabrio- » let bien mesquin... Mais monsieur apprend à » faire l'exercice au lieu de songer à gagner de » l'argent... — Madame, j'ai en train plusieurs » affaires... Si je vends la maison à Monin... — » Mais finissez-en donc, monsieur, je vous dé- » clare que je ne puis plus vivre comme cela : il » me faut deux cachemires neufs, une femme » de chambre, une calèche... et une campagne » où je puisse donner des fêtes, non pas comme » la bicoque de Livry, que je ne puis plus sentir. » — Soyez tranquille, madame, il me faut à moi » un commis, un cuisinier et un nègre. Je vais » hasarder de nouvelles affaires... et vous verrez » que bientôt nous écraserons ce méchant par- » venu qui fait des pataquès avec une assurance » qui me suffoque. »

La calèche, traînée pas deux chevaux frin- gants, emmène Athalie et quatre jeunes cava-

liers à la mode, au nombre desquel est Dalville. Chacun de ces messieurs fait sa cour à la petite-maîtresse, qui sait distribuer tour à tour un mot, un sourire, un regard, et s'enivre avec délices des hommages qu'on lui adresse. Pour une femme coquette, est-il un bonheur plus grand que d'être entourée d'hommes qui portent ses chaînes ? Athalie est vive, enjouée ; pour lui plaire, on sait qu'il faut être gai, et, parmi ces messieurs, c'est à qui se montrera le plus fou, à qui dira le plus d'extravagances. Parmi tous les bons mots que l'on dit, il s'en dit de bien mauvais ; car, plus on cherche à faire de l'esprit, et moins on y parvient ; mais, reconnaissante des efforts que l'on fait pour lui plaire, Athalie accueille tout par des éclats de rire, et ces messieurs s'empressent de faire chorus, bien embarrassés quelquefois s'il leur faillait dire le sujet de leur gaîté. C'est au milieu de cet assaut de folie que le char léger arrive à la maison de campagne.

La propriété que madame de la Thomassinière possède à Fleury est un séjour délicieux qui laisse en effet, bien loin derrière lui la petite maison de campagne de Livry. Ici, tout respire le luxe, l'élégance : des cours spacieuses précèdent des salles de jeux, de danse, de festins; des péristyles d'un style sévère conduisent à des appartements délicieux, rien n'a été oublié de ce

qui peut être agréable aux habitants de cet endroit charmant. Dans les jardins, qui sont immenses, vous trouvez des pavillons de lecture, de travail, de repos; des grottes fraîches, des bois couverts, des bosquets touffus, des labyrinthes où vous pouvez vous perdre, des réduits charmants où le murmure d'un ruisseau vous invite à rêver ou à toute autre chose; et c'est dans ce séjour enchanteur qu'une jolie femme de vingt ans règne en souveraine et ne s'occupe qu'à se créer de nouveaux plaisirs.

Pendant que la maîtresse de la maison donne ses ordres pour un déjeuner champêtre, ces messieurs se répandent dans les jardins et vont en admirer les agréments. Auguste se dirige seul vers une haie qui ferme l'entrée d'un verger. Cet endroit est séparé de la partie des jardins où l'on se promène; pourquoi donc Auguste y porte-t-il ses pas? C'est qu'au-delà de la haie il a aperçu un jupon court et un petit bonnet, et qu'un charme irrésistible pousse le jeune homme vers tout ce qui annonce quelque chose de féminin.

Auguste entre donc dans le verger et voit une jeune fille qui cueille des abricots. Elle n'a ni les traits fins, ni la grâce de Denise. C'est tout simplement une grosse fille bien ronde, bien rouge et bien fraîche; mais il y a des gens qui préfèrent encore cela aux cascades, aux grottes

et aux labyrinthes élevés à grands frais; Auguste était du nombre. Qui croirait qu'un simple jupon obtient la préférence sur les merveilles de l'art, qu'il peut troubler la paix d'un empire, bouleverser une république, écraser un peuple, étonner l'univers, donner des lois et faire perdre la raison à la moitié du genre humain? O Cléopâtre, Élisabeth, Dalila, Judith, Ninon, vos jupons ont produit tous ces miracles! A la vérité, ce n'est pas positivement à vos jupons que vous devez en rendre grâce.

La grosse fille était montée sur une échelle appuyée sur l'arbre, et cherchait les fruits les plus mûrs. Auguste s'approche de l'échelle et regarde en l'air..... Je présume qu'il regardait les abricots.

« Tiens! quoi que vous faites donc là, mon» sieur? » dit la grosse fille qui, en tournant la tête, vient d'apercevoir le jeune homme.

« — Ma chère amie, j'admire!... je suis ama» teur des beautés de la nature. Je sais appré» cier ce qui est bien, sous la bure comme sous » la soie. »

La grosse fille, qui ne comprend pas ce langage, en conclut que le monsieur aime les abricots, et lui en présente un en lui disant: « T'nez, monsieur, en v'là un qui est ben » mûr. »

Auguste prend l'abricot et se rapproche de l'échelle en disant à la jardinière : « Je » crains que vous ne tombiez, et je vais la » tenir.

» — Oh! merci, monsieur, ça n'est pas la » peine!... ça me connaît ça!..... D'ailleurs, je » me retiendrais aux branches. »

Cependant Auguste reste au pied de l'échelle, et comme la grosse fille est sur le quatrième échelon, la main du jeune homme se trouve naturellement près de la jambe de la jardinière, et tout naturellement encore cette main caresse un bas de laine qui renferme un mollet dont un danseur de l'Opéra pourrait se contenter.

La jardinière continue de cueillir des fruits pendant qu'on lui caresse le mollet, et Auguste se dit :

« A la bonne heure!.... voilà une paysanne » qui sait vivre... qui a l'usage du monde.... ce » n'est pas positivement une bergère de Flo- » rian. Cette jambe me rappelle plutôt les Fla- » mandes de Téniers ; mais au moins cela ne » donne pas des coups d'ongles ; et c'est fort » heureux, car avec des mollets comme ceux-ci » la cicatrice ne s'effacerait pas.

» — Quand j'ai entendu venir queuqu'un » derrière moi, » dit la grosse fille, » j'ons cru » d'abord que c'était monsieur. — Monsieur?...

» et quel monsieur ? » dit Auguste. « — Et » pardi ! monsieur le bourgeois... not' maître. » — Ah ! M. de la Thomassinière ? — Eh oui ! » — Est-ce qu'il vient quelquefois dans son » verger ? — Eh oui ! qu'il y vient !... — Est-ce » qu'il aime les abricots ? — Eh oui !... les abri- » cots, et puis encore autre chose !... — Est-ce » qu'il vous prend aussi le mollet, mon enfant ? » — Tiens ! pardi, tout de même... i'se gênerait » peut-être !... »

La grosse fille rit, et Auguste se dit : « Il » paraît que M. de la Thomassinière, qui ne » parle que des duchesses, des comtesses » et des baronnes qu'il courtise, daigne aussi » s'humaniser avec sa jardinière : combien de » gens veulent se donner dans le monde de » brillantes conquêtes, et n'ont triomphé que de » leur cuisinière ! au reste, il y a bien des ba- » ronnes qui n'ont pas les mollets si durs que » ceux-ci.

En tout en faisant ces réflexions, le jeune homme caressait toujours, et la grosse fille riait ; et son panier étant rempli, elle commença à descendre un échelon, et, comme M. Auguste ne descendait pas sa main, cette main dut se trouver au-dessus du mollet, où il y avait encore beaucoup à caresser, et la grosse fille se mit à rire encore plus fort.

« M. de la Thomassinière se permet-il aussi

» de vous prendre la taille? » dit Auguste en regardant la jardinière. « — » Ah! ben, tiens!... » ah ben, pardié!..... ah ben alors si vous me » faites rire!... »

Dans ce moment, Auguste aperçoit au-dessus de la haie le joli bonnet d'Athalie qui approche du verger. Aussitôt, cessant de faire rire la grosse fille, il lui dit vivement: « Ton nom?... » Tapotte. — Tu loges? — Là-bas au bout..... » à côté du hangar où qui gnia du foin. — Il » suffit; adieu... je te reverrai... » Et courant aussitôt vers l'entrée du verger, le jeune homme en sort au moment où madame de la Thomassinière arrivait contre la haie.

« Où vous cachez-vous donc, monsieur? » dit Athalie en souriant à Auguste. « — Mais, » madame... vous voyez, j'étais entré là... sans » savoir que c'etait le verger, et ma foi..... je » mangeais vos fruits. — Avant déjeuner! c'est » très-mal. Je suis un peu égoïse; je n'aime pas » que l'on prenne aucun plaisir sans moi... Je » pensais que vous aviez peut-être trouvé aussi » à ma campagne quelque laitière, quelque » paysanne dont le teint... bien rouge vous » avait séduit.... — Ah! madame.... — Je ne » crois pas cependant que ces lieux renferment » des beautés champêtres dignes de vos hom- » mages... car je vous suppose encore quelque » goût, et j'avoue que la petite laitière n'était

» pas mal.... oui.... elle est très-bien.... et vous
» me faites songer..... Allons, monsieur, don-
» nez-moi le bras et venez déjeuner ; tout est
» prêt dans un carré de verdure ombragé de
» chèvre-feuille. Ces messieurs nous attendent,
» et il est inoui que je sois obligée de venir vous
» chercher. — Si vous me laissiez quelquefois
» vous trouver, madame, vous n'auriez plus
» cette peine. — Ah ! monsieur... rien de sen-
» timental, je vous en prie ; rappelez-vous que
» l'on ne vient ici que pour faire des folies. »

On arrive sous l'ombrage ou un couvert élégant est dressé ; une petite-maîtresse met de la coquetterie dans tout, et le déjeuner champêtre, quoique composé seulement de laitage, d'œufs, de beurre, de fruits et de vins excellents, semble encore meilleur offert par une jolie femme et servi dans une porcelaine retraçant de chamants paysages. L'élégance ne gâte jamais rien ; elle donne souvent du prix aux choses les plus simples, et tel vin serait trouvé médiocre dans un verre à bière, qui paraît agréable versé dans un cristal artistement taillé.

On est à table depuis un quart-d'heure, on cause, on rit et on mange beaucoup, parce que la danse, le grand air et le plaisir donnent de l'appétit, lorsque la voix de M. de la Thomassinière se fait entendre dans une allée voisine.

« Voilà mon mari, » dit Athalie ; « j'étais » sûre qu'il viendrait : il aime beaucoup cet en- » droit... Mais il amène quelqu'un avec lui. — » Pourvu que ce ne soit pas quelque ennuyeux » personnage ! » dit un des jeunes gens. « — Oh ! » que m'importe ! Si c'est quelqu'un qui m'en- » nuie, je ne m'en occuperai pas, et vous ferez » comme, moi, messieurs. »

M. de la Thomassinière paraît avec un monsieur d'un âge mûr, mais habillé à la dernière mode, et dont la démarche, les manières et jusqu'à la voix ont de l'affectation. Ce monsieur a une figure ditinguée, mais son regard est un peu faux ; il sourit presque toujours, et porte souvent à ses yeux un lorgnon avec lequel il admire les fleurs, les arbres et les buissons.

« Les voilà ! » dit M. de la Thomassinière en apercevant la société. « Mon valet de chambre » ne m'a pas trompé.... et mon concierge m'a » bien indiqué... Par ici ! monsieur le marquis... » par ici.

« — Comment ! mon mari m'amène un » marquis ! » dit Athalie ; « Allons, messieurs, » il faut bien lui faire une petite place... Mais » vraiment M. de la Thomassinière est aussi fou » que moi ! Ne pas me prévenir !

— C'est délicieux !... c'est enchanteur !..... » Tout cela est du goût le plus parfait ! » dit le marquis en s'extasiant sur tout ce qu'il voit ;

puis, apercevant la société, il fait un salut profond à la maîtresse de la maison qui s'est levée pour le recevoir; tandis que M. de la Thomassinière, qui se croit grandi de deux pieds depuis qu'il a amené chez lui un marquis, fait un léger salut de protection aux jeunes gens, et prend la main du nouveau-venu en disant à sa femme : « Madame, c'est M. le marquis de Cli-
» gneval qui a bien voulu daigner me permettre
» de vous l'amener. Il venait me voir ce matin
» à mon hôtel pour une affaire *conséquente* ; je
» lui ai dit : Nous pourrons en causer aussi bien
» à ma campagne... Ça lui a souri, et, ma foi,
» j'ai fait mettre au cabriolet mon cheval gris
» pommelé; M. le marquis est monté avec moi...
» Je lui donne un coup de fouet!... et zeste!...
» nous sommes partis comme du vent!... N'est-
» ce pas, monsieur le marquis, que mon cheval
» gris pommelé va joliment?

« — Comme un ange, mon cher... Madame,
» veuillez bien excuser si je me présente chez
» vous dans une toilette du matin..... — Mon-
» sieur, à la campagne, on est toujours bien,
» et vous voyez des cavaliers que j'ai enlevés à
» la suite d'un bal, sans leur permettre de
» changer de costume... Mais vous déjeunerez
» avec nous? — Avec plaisir, madame.

» — Oui, oui, » dit la Thomassinière en secouant la main de M. de Cligneval, oh! le mar-

» quis déjeunera : « il me l'a promis !... Je dé-
» jeunerai aussi, moi. — Alors, messieurs, pre-
» nez place, et contentez-vous de ce que je puis
» vous offrir. »

Madame fait placer le marquis à côté d'elle ; M. de la Thomassinière voudrait aussi s'asseoir à côté du marquis, mais il faut qu'il se contente d'être en face. M. de Cligneval fait honneur au déjeuner : il trouve tout excellent, délicieux, exquis, quoique la Thomassinière se tue de lui dire : « Oh ! j'ai mieux que ça ordi-
» nairement !... Mais nous ne savions pas... ma-
» dame n'était pas prévenue... J'espère une au-
» tre fois vous traiter beaucoup mieux..... Ceci
» est un déjeuner sans prétention... Mais, quand
» je veux, je fais joliment les choses »

Tout en fêtant le déjeuner, M. de Cligneval trouve moyen d'adresser des compliments à la maîtresse de la maison. Le marquis a bon ton ; il pousse peut-être un peu trop loin la prétention de le faire voir, mais il est aimable : il a de l'esprit, et bientôt la gaîté redevient générale ; il n'y a pas jusqu'à M. de la Thomassinière, qui ne riait jamais, croyant que c'était mauvais genre, et qui maintenant rit très-haut afin de faire comme M. le marquis.

En offrant des fruits, Athalie en rencontre plusieurs qui ne sont pas mûrs. « Ces abricots
» ne valent rien, » dit-elle à un valet. « — Nous

» devons avoir beaucoup mieux que ça, » s'écrie la Thomassinière. « Dites à la jardinière de m'en » apporter sur-le-champ... ce qu'il y aura de » plus beau. »

Le valet s'éloigne et bientôt mademoiselle Tapotte arrive avec un panier plein de superbes fruits, qu'elle présente à Athalie, les yeux baissés et sans oser regarder la société, tandis qu'au contraire les jeunes gens examinent la grosse fille, en faisant à demi-voix leurs réflexions, et que M. de la Thomassinière lui lance des regards en dessous.

« A la bonne heure! » dit Athalie en prenant le panier, « ceux-ci sont beaux... Tenez, » messieurs, ils viennent d'être cueillis; cela » semble meilleur... Une autre fois, Tapotte, » ne me donnez point de fruits verts. — Oui, » madame, » dit la jardinière en faisant une révérence bien gauche; puis elle s'éloigne encore plus rouge que lorsqu'elle est venue.

« Comment avez-vous nommé cette grosse » fille-là, madame? » dit un des jeunes gens. « Tapotte, monsieur. — Ah! le nom est fort » drôle! — Il est plaisant, » dit le marquis. — « Oui, il est... bien plaisant, » répond la Thomassinière; et Auguste pense qu'il est mérité.

« Elle n'est pas mal, cette grosse fille, » dit un jeune homme. « — Ah! monsieur! » s'écrie

Athalie, « que voyez-vous donc là-dedans de
» bien ?... C'est lourd !... c'est gauche ! c'est
» commun ! — Ah ! mon Dieu ! c'est une grosse
» masse de chair qui remue, et voilà tout, » dit
le marquis. « — Oui, oui... » reprend la Thomassinière, en rougissant un peu, « ça remue,
» ça remue, et, comme dit M. le marquis, ça ne
» sait pas faire autre chose.

» — Qu'avez-vous donc à rire, monsieur
» Dalville ? » dit Athalie à Auguste, « est-ce de
» mademoiselle Tapotte ? Vous ne nous en dites
» rien... — Je gage bien que monsieur est de
» mon avis, » dit le marquis, « et qu'il ne voit
» rien là qui mérite d'être regardé !... — Lui ! »
dit Athalie, « ah ! vous ne le connaissez pas,
» monsieur ; il voit des appas sous des bonnets
» ronds et sous des robes d'indienne. — Je ne
» m'en cache pas, madame, et je ne pense pas
» qu'il faille avoir un cachemire pour être belle.
» Quant à votre jardinière, certainement elle
» n'a pas de jolis traits, ni une jolie tournure ;
» mais, malgré cela, sa fraîcheur... son air réjoui...—Ah ! fi ! monsieur, fi !... taisez-vous,
» car vous seriez capable de pervertir ces messieurs. Mais c'est assez nous occuper de mademoiselle Tapotte ; j'espère que monsieur le
» marquis me fera le plaisir de venir voir mon
» jardin, et s'il voulait nous donner cette journée... — Madame, je me trouve trop bien chez

» vous pour avoir la force de vous refuser... et, » quoique attendu pour dîner chez un prince » bavarois, je ne vous résiste pas. — Messieurs, » je compte aussi sur vous, » dit Athalie en s'adressant à ses autres convives, « il faut passer » ici toute la journée... Oh! point de refus... il » le faut, ou je me brouille avec vous. J'ai des » appartements à vous offrir pour cette nuit, et » demain matin je vous ramène à Paris dans » ma calèche... — Oui, » dit la Thomassinière, « puisque le marquis reste, il faut que ces mes» sieurs restent aussi... Nous serons plus de » monde, ça sera plus amusant... J'ai des af» faires à terminer; mais, ma foi, quand on a » l'honneur d'avoir un marquis chez soi, on en» voie le reste au diable. »

Les jeunes gens veulent faire quelques objections relativement à leur toilette; mais la séduisante Athalie prononce encore : « Je le veux, » en adressant à ces messieurs un de ces sourires auxquels il est difficile de résister, et cela aplanit toutes les difficultés. Auguste n'en fait aucune pour rester, n'étant pas fâché de coucher à Fleury, et souriant déjà à certaines idées qui lui passent par la tête.

On quitte la table. La Thomassinière paraît décider à ne point s'éloigner un instant du marquis; mais celui-ci offre son bras à Athalie pour faire un tour dans les jardins, et la Tho-

massinière, ne pouvant donner aussi le bras au marquis, marche de l'autre côté, et se tient tout près de lui, adressant sans cesse la parole à son hôte, qui, les trois quarts du temps, ne lui répond pas, parce qu'il préfère causer avec madame. Auguste est allé s'asseoir sous une grotte de coquillages, n'osant pendant le jour retourner au verger. Les autres jeunes gens se sont emparés du billard.

Mais Athalie, qui a des dispositions à faire pour le séjour de ses hôtes, et qui veut que le dîner les dédommage de la frugalité du déjeuner, ne tarde pas à laisser M. de Cligneval avec son mari.

Aussitôt la Thomassinière prend le bras du marquis, et se dispose à le promener de nouveau, en lui disant : « Maintenant, nous allons » parler d'affaires, monsieur le marquis, car » c'est là mon fort, les affaires... les grandes affaires surtout!... les spéculations... les..... » Comment trouvez-vous mon labyrinthe? — » Charmant! — Et ma pièce d'eau? — Superbe! » — La cascade est de moi... j'en ai eu l'invention. Autrefois l'eau retombait tout bonnement... C'était trop bourgeois! J'ai fait mettre des rochers en zigzag... c'est tout-à-fait » joli. — Oui, cela vous fait honneur! — Vous » êtes bien bon... Je vais vous mener dans mon » bois, de là dans la prairie, où j'ai fait mettre

» des moutons mérinos pure race... C'est en-
» core de mon invention. De là nous irons dans
» mon désert ; vous verrez mes daims !... oh!
» superbes, mes daims! comme des cerfs... —
» Vous n'avez pas de cerfs ? — Non ; j'en voulais
» un, madame de la Thomassinière a prétendu
» que c'était inutile, et que nous avions assez
» d'animaux policés. Je vous mènerai aussi à
» mon belvédère ; oh ! nous en avons pour
» trois ou quatre heures à voir des choses su-
» perbes. »

Le marquis, qui commence à se lasser du tête-à-tête, déclare qu'il est fatigué, et, comme on se trouve alors près de la grotte où Auguste se repose, ces messieurs viennent s'asseoir près de lui, la Thomassinière ayant dit qu'il était las, dès que M. Cligneval a parlé de se reposer.

« J'ai une terre dans le genre de celle-ci, » dit le marquis en s'asseyant sur le banc de mousse, « c'est dans la Bourgogne, pays
» très-fertile... J'en ai une autre dans le Berri,
» où mon grand-père possédait un fort joli châ-
» teau !...

» — J'ai trois fermes dans le département
» de Seine-et-Oise, » dit aussitôt la Thomassinière, en caressant son menton ; « j'ai deux
» maisons à Paris... je suis sur le point d'en
» acheter une troisième...

» — Mes aïeux étaient immensément riches! » dit le marquis. « Je ne sais pas trop ce qui me » reste!... je m'en inquiète peu!.... Quand on » a du crédit, qu'on est bien en cour!... Si je » voulais des places!..... il ne tiendrait qu'à » moi!...

» — Moi, j'ai un crédit immense!.. mon pa- » pier est très-recherché à la Bourse.... J'ai des » affaires par-dessus la tête!... Je reçois chez » moi la meilleure société..... on y joue un jeu » d'enfer!...

» — Pardieu! cela me fait souvenir que j'ai » perdu avant-hier trois mille francs à l'écarté,» dit le marquis d'un air indifférent.

« — J'en ai gagné quatre mille, il y a deux » jours chez un banquier de mes amis, » répond aussitôt la Thomassinière.

« — Oh! c'est une misère!..... Quand on » joue, c'est pour faire quelque chose! » dit le » marquis.

» — Certainement, » reprend la Thomassi- » nière, « et je ne sais pas si je n'ai point oublié » les quatre mille francs sur la table!.... je fais » si peu attention à l'argent!...

» — Mais il y a un mois, » dit le marquis, « oh! j'étais dans une partie sérieuse! il ne » s'agissait de rien moins que de quatre-vingt » mille francs.

» — L'hiver dernier j'ai joué une maison, »

reprend la Thomassinière ; « il est vrai qu'elle » n'était point encore bâtie, et malheureuse- » ment le lendemain l'entrepreneur a fait ban- » queroute pour la troisième fois. »

Auguste écoutait en silence ses deux voisins, qui semblaient se renvoyer la balle, lorsque la Thomassinière, craignant de ne plus rien trouver pour lutter avec le marquis, changea la conversation en disant : « Comment trouvez- » vous ce point de vue?

» Assez joli, » dit le marquis ; « mais pourquoi » ne pas l'avoir embelli de fabriques, jetées çà » et là ?

» — Ah ! je n'ai pas voulu de fabriques chez » moi !... fi donc !.. Les ouvriers font du bruit, » chantent !... et je ne veux point avoir affaire à » tous ces gens-là. »

Le marquis regarde Auguste en souriant, et on quitte la grotte pour se rendre au billard où M. de la Thomassinière manque toutes les billes, s'écriant, après chaque coup qu'il a joué de travers : « C'est que j'ai une mauvaise » queue ; je n'y vois pas clair aujourd'hui ; c'est » la faute du billard ; j'ai mal à la tête ; on m'a » troublé ; je ne suis pas en train : mais si j'é- » tais en train, vous ne seriez pas de force. »

Le petit Tony est arrivé depuis longtemps ; il remet à son maître de nouveaux fonds. Lorsque le marquis voit que Dalville a cabriolet, il

lui fait beaucoup d'amitiés et dit qu'il y a de la sympathie entre les goûts d'Auguste et les siens, sympathie dont Auguste ne s'est point encore aperçu, ce qui ne l'empêche pas de répondre aux politesses de M. de Cligneval.

L'heure du dîner est venue ; on se met à table : Athalie en fait les honneurs avec beaucoup de grâce. Pour ne point déroger à ses habitudes, la Thomassinière n'arrive dans la salle à manger que lorsqu'on a desservi le potage ; mais il est bien aise de dire devant le marquis qu'il avait dix lettres importantes à écrire.

Le dîner est encore plus agréable que le repas du matin, parce qu'on se connaît davantage et que les vins délicieux échauffent les têtes et excitent à la folie. Athalie sait par ses saillies entretenir la gaîté. Le marquis la trouve divine, ravissante, et se perd en compliments. La petite-maîtresse ne veut pas séduire un homme de cinquante ans, mais elle est bien aise de mériter les suffrages d'un marquis, et les jeunes gens ne sont point jaloux de M. de Cligneval ; ce qui rend la bonne humeur générale. On laisse la Thomassinière parler de ses fermes, de ses biens, de ses spéculations; mais on applaudit quand il vante ses vins et son cuisinier.

On a quitté la table, aussi gais que peuvent l'être des gens de bonne compagnie. Athalie

est allée voir si sa harpe est d'accord. Les hommes vont un moment prendre l'air dans le jardin; il n'est pas encore nuit, mais le jour commence à baisser.

Le marquis s'est éloigné, et Auguste se trouve seul avec la Thomassinière, qui prétend avoir aussi pour lui de la sympathie, lorsqu'en cotoyant une allée devenue sombre, et qui touche au verger, ces messieurs entendent le bruit d'un baiser fortement appliqué. Auguste s'arrête, curieux de savoir ce qui se passe par là; la Thomassinière s'arrête aussi d'un air étonné.

« — Avez-vous entendu? » dit-il à Auguste.

« — Oui, » répond celui-ci, « j'ai fort bien entendu. — Qu'est-ce que c'est? — Si vous n'avez pas reconnu ce que c'était, il est inutile » que je vous le dise... — Ah! il m'a semblé... » mais la nuit on peut se tromper! — Ah! vous » croyez que la nuit on entend moins que le » jour. — Ah! c'est que je ne pense pas qu'on » puisse se permettre chez moi... »

Le bruit d'un second baiser interrompt la Thomassinière. Ces messieurs s'approchent d'un bosquet voisin, et aperçoivent mademoiselle Tapotte, que M. le marquis retenait dans ses bras, et qui se défendait assez faiblement suivant son habitude, tandis que le marquis, la figure enluminée, l'œil brillant et la voix

épaisse, lui disait : « D'honneur, tu es un bou-
» ton de rose, et je veux un rendez-vous! »

Mais le bruit du feuillage que l'on remue fait lâcher prise au marquis, Tapotte se sauve, et M. de Cligneval regagne la maison; tandis qu'Auguste dit en riant à la Thomassinière : « Il paraît que votre vin de Champagne change » bien les objets : cette masse de chair est de- » venue un bouton de rose.... — Ah! c'est un » langage de cour..... Le marquis voulait rire » sans doute. Au reste, je serais désolé qu'il » nous eût aperçus!... Vous sentez bien qu'un » marquis!... Je ne dois rien avoir vu!... Mon- » sieur Dalville, je vous recommande sur tout » ceci le plus profond secret..... c'est très-im- » portant. — Soyez sans inquiétude! ... — Je » vous demande votre parole. »

Après avoir rassuré son hôte, Auguste regagne avec lui la maison. Athalie se met à sa harpe; ces messieurs se placent devant une table de jeu, et, tout en écoutant les accords harmonieux que la jolie femme tire de l'instrument, font leur possible pour gagner leur adversaire. On apporte du thé, puis du punch. Le marquis gagne tout le monde; mais il est si poli, il a des formes si aimables, qu'on est presque tenté de le remercier de ce qu'il veut bien prendre l'argent. Fatigué du bal de la veille, Athalie ne tarde pas à se reti-

rer, et bientôt chacun se dirige vers son appartement.

Le temps est superbe, une douce clarté semble inviter à jouir de la fraîcheur du soir. Auguste descend doucement de son appartement, et, vêtu d'une large robe de chambre, qu'il a trouvée dans la pièce qu'il occupe, il se rend dans les jardins et se dirige vers le verger; je ne sais si c'était seulement pour y chercher la fraîcheur : mais arrivé au milieu des arbres à fruits, où il fait très-sombre, il se perd sous les pruniers et les cerisiers ; enfin, après avoir erré quelque temps, il se trouve devant la chaumière que la jardinière lui a montrée. Il s'approche; des voix se font entendre ; Auguste reconnaît celle de la Thomassinière ; le jeune homme pense qu'il est venu trop tard ; cependant il écoute ce que son hôte dit à mademoiselle Tapotte.

« — Ma chère amie, monsieur le marquis » vous a embrassée. — Moi, monsieur ! oh » nenni ! personne ne m'a embrassée. — Tapotte, songez que je suis votre maître et que » j'ai le droit de tout savoir. — Je n'sais pas » c'que vous voulez savoir ! ... — Monsieur le » marquis vous a embrassée. — Qu'est-ce que » c'est qu'un marquis? — Un homme superbe ! » petit, un peu gros, presque chauve, cin» quante ans à peu près, et un lorgnon au

» côté..... — Ah! c'est un marquis, ça? Je ne » sais pas s'il avait un ognon au côté, mais » i' sentait joliment le vin, toujours!.... — Ne » croyez pas que je veuille vous gronder, Ta- » potte, bien au contraire!.. je veux seulement » savoir ce qu'il vous disait, afin de m'y pren- » dre comme un marquis, quand l'occasion s'en » présentera. — Ah! mon Dieu! i' s'y prenait » comme les autres! D'abord il m'a pincée. — » Bon. — Après il m'a encore pincée...— Bon. » — Ah! oui, bon! bon! moi j'ai crié. — Vous » avez tort! c'était un marquis! — Tiens, puis- » qu'il me faisait mal! ensuite... dame, puisque » ça vous amuse, il m'a embrassée. — Bien...— » Il ne voulait pas me lâcher; il voulait abso- » lument que j'li donne un rendez-vous... mais » j'ons pas voulu!.... — Vous avez eu tort!..... » Vous êtes une sotte, Tapotte! Vous ne deviez » pas refuser M. le marquis. — Bath, laissez » donc! il est vieux et vilain!... »

Cette conversation a fait naître une idée à notre étourdi : il s'enveloppe la tête et se met à tousser et à cracher en imitant l'organe un peu nasillarde du marquis.

« Ah! mon Dieu, il y a quelqu'un là, » s'écrie la Thomassière. « — Oui, quenque vieux qui » tousse, » dit Tapotte. « — Eh! mais!... c'est » lui; c'est le marquis...... Sotte que vous êtes, » pourquoi ne pas avouer que vous lui avez in-

» diqué votre demeure? — Moi, monsieur, je
» vous jurons que... — Chut! taisez-vous..... il
» est là... il s'impatiente... — Ah! jarni! il a un
» catarrhe, c't'homme-là. — Ma foi, il n'y a pas
» à balancer... M. le marquis! quel honneur!...
» je me sauve par cette fenêtre qui donne de
» l'autre côté. — Mais, monsieur, quand je vous
» dis que j'nons pas donné de rendez-vous. »

La Thomassinière n'écoute plus Tapotte; il a ouvert une fenêtre, il enjambe, il est dans le jardin... Au même instant, Auguste ouvre la porte, pénètre chez la jardinière, et celle-ci en s'apercevant que ce n'est pas le marquis, pousse un cri de surprise. Mais Auguste lui dit tout bas de se taire; et mademoiselle Tapotte fait tout ce que veut le jeune homme, aimant beaucoup mieux avoir un tête-à-tête avec lui, qu'avec M. le marqnis.

La Thomassinière se promène sous les abricotiers, présumant que le marquis ne restera pas longtemps à causer avec Tapotte; mais au bout d'une demi-heure ne le voyant pas sortir de chez la jardinière, notre financier se décide à rentrer se coucher, en se disant : « Diable!... il
» paraît que le marquis en avait long à lui con-
» ter... Il faudra que je tâche de faire durer mes
» conversations aussi longtemps que M. le mar-
» quis. »

Le lendemain on se rassemble pour partir;

Athalie est plus fraîche que la veille, le marquis est moins rouge, Auguste paraît fatigué et la Thomassinière a un air malin en regardant M. le marquis. Il n'y a que mademoiselle Tapotte qui soit tout comme à son ordinaire.

Mais la société monte en voiture et quitte la jolie campagne de Fleury. Faisons comme elle, et retournons à Paris.

CHAPITRE X.

LE TOURNE-BRIDE.

—

Pour se consoler de l'absence de son maître, Bertrand avait fait monter chez lui le portier de sa maison. C'était un vieil Allemand nommé Schtrack, qui était venu en France pour faire des culottes, et, ayant trouvé une place de portier, passait son temps à boire, à fumer et à battre sa femme. M. Schtrack était du reste peu en état de soutenir une conversation, même avec une cuisinière, mais il buvait sec et écoutait avec un flegme imperturbable le récit des campagnes de Bertrand, et des détails que l'ancien caporal se plaisait à répéter souvent pour la vingtième fois, ce qui n'empêchait pas Schtrack d'avoir l'air d'y prendre le même intérêt, l'œil fixé sur le narrateur, remuant la tête ou fronçant le sourcil, lorsque l'affaire devenait chaude, et enfin lâchant une

bouffée de tabac et un *sacretié*! quand Bertrand reprenait haleine.

Après s'être assuré que le Bourgogne ne filait pas, on avait soumis le bordeaux et le madère à la même épreuve. Plus Bertrand parlait plus il avait soif; or, il devait être très-altéré, car il parlait depuis la veille au soir, ces messieurs ayant passé la nuit à ce qu'ils appelaient déguster la cave, et Schtrack, n'ayant quitté Bertrand que deux fois pour aller donner une correction allemande à sa femme, qui se permettait de trouver mauvais que son époux ne redescendît point à sa loge.

Bertrand interrompait quelquefois le récit de ses campagnes pour parler d'Auguste qu'il chérissait, et faire part à Schtrack de l'inquietude que lui donnaient ses folles dépenses et son penchant pour les femmes, et Schtrack écoutait cela comme le récit de la bataille d'Austerlitz en lâchant de temps à autre un *sacretié !*

Bertrand, impatienté de n'entendre que cela depuis la veille, finit cependant par dire à Schtrack : « Mais enfin, mon vieux que pourrais- » je faire pour empêcher M. Dalville de se rui- » ner? »

Schtrack, qui ne s'était jamais entendu interpeller par Bertrand, est cinq minutes à réfléchir, et répond enfin : « Sacretié! buvons!

» — Oui, buvons, c'est bien dit, » reprend

Bertrand en trinquant avec le portier, « mais » cela ne répond pas à ma question. J'aime, je » respecte M. Dalville, je me mettrais au feu » pour lui ; mais, mille carabines! ça me fend le » cœur, de le voir payer pour l'une, prêter à » l'autre, jouer un jeu d'enfer, faire des dépen- » ses folles, et enfin altérer sa santé... car quel » homme résisterait à une vie semblable ?.... Et » la plupart de ces jolis minois le trompent, je » le gagerais ! Mais il ne veut pas m'écouter ! Le » cœur est bon, oh! le cœur est excellent, mais » la tête !

» — Sacretié ! » dit Schtrack en vidant son verre.

» — Par exemple, cette petite dame qui de- » meure dans la maison, malgré son ton miel- » leux, ses yeux baissés, et quoiqu'elle se soit » évanouie trois fois en apprenant des perfidies » de mon maître, je ne voudrais pas jurer.... Il » m'a semblé y voir monter quelquefois un pe- » tit monsieur qui escalade les escaliers comme » s'il avait un peloton de gendarmes sur les ta- » lons. Sais-tu qui je veux dire, Schtrack? — » Foui ! foui ! — Eh bien ! qu'est-ce que c'est » que ce petit monsieur-là. — Je ne zais pas. » — Comme portier, tu devrais le savoir. — Il » faut temander ça à mon femme. »

Le bruit du cabriolet de Dalville met fin à la conversation de ces messieurs. Schtrack descend à

sa loge, et Bertrand tâche de prendre un air posé pour recevoir son maître.

« Me voilà, mon cher Bertrand, » dit Auguste en rentrant ; « j'ai passé hier une journée char-
» mante..... Oh! ne me gronde pas; j'ai été
» sage..... autant que les circonstances me le
» permettaient. Est-il venu du monde pendant
» mon absence?

» — Oui, monsieur. D'abord mademoiselle
» Virginie. — Cette pauvre Virginie !... elle doit
» m'en vouloir... depuis plus de trois semaines
» que je l'oublie !... — Elle dit qu'elle en mourra
» de chagrin! — Oh! elle m'a déjà dit cela si
» souvent ! — Elle a déjeuné ici ; elle a mangé de
» la volaille, du pâté. — Fort bien ; je vois que
» son chagrin n'est pas encore dangereux. —
» Pendant qu'elle déjeunait, la voisine, madame
» Saint-Edmond, est venue demander si je n'a-
» vais pas vu son carlin ; elle voulait en même
» temps parler à monsieur pour une affaire soi-
» disant importante... elle est entrée, et ces da-
» mes vous ont attendu longtemps. — Comment !
» elles se sont trouvées ensemble? — Oui, mon-
» sieur. — Oh! ce devait être plaisant ! — Plai-
» sant, si l'on veut ! J'ai craint un moment que
» cela ne devînt sérieux. — Oh ! tu vois tout en
» noir. — Je vous assure, monsieur, que ces da-
» mes ne se voyaient point en rose ni l'une ni
» l'autre ; enfin, elles sont parties. Mademoiselle

» Virginie est allée trouver un Anglais qui doit lui » acheter un fonds de mercerie. — Bertrand, » vous êtes une mauvaise langue... — Je vous » répète ce qu'elle a dit, monsieur. —Je monte- » rai ce soir chez Léonie... Ensuite? — Ensuite, » M. Destival est venu vous demander... il avait » l'air très-affairé..... — Ah! oui! oui! depuis » quelque temps il me parle souvent d'une af- » faire excellente dans laquelle mes fonds me » rapporteront dix pour cent... — Je vous con- » seille de leur faire rapporter beaucoup, mon » lieutenant, car nous les faisons aller ronde- » ment. — Au fait, il faut que je mette un peu » d'ordre dans mes affaires. — Oui, ça ne serait » pas mal ..— J'ai déjà été forcé de vendre une » ferme...—Pauvre ferme!... Quand j'y songe! » ça me fait une peine! .. — Sois tranquille, » Bertrand, je veux désormais réformer ma dé- » pense ; je verrai Destival, et, s'il peut encore » me trouver un emploi avantageux de mes » fonds, cela me rendra bientôt ce que j'ai dis- » sipé. Allons, mon vieux camarade, point de » tristesse ; elle ne mène à rien! Je suis jeune, » riche... Tu conviendras que je n'ai pas encore » sujet de me désespérer.

» — C'est juste, mon lieutenant ; c'est ce que » je me suis dit en faisant avec Sehtrack l'ins- » pection de la cave... afin de m'assurer si tout » y était en état. — Tu as fort bien fait, Ber-

» trand : inspecte, surveille, arrange tout à ta » guise. Moi, je vais changer de toilette ; je mon- » terai chez ma voisine, et demain je m'occu- » perai d'affaires sérieuses.

» — Excellent jeune homme ! » dit Bertrand en suivant Auguste des yeux. « Il me laisse » maître ici !... mais ce n'est pas le tout de goû- » ter ses vins !... ça ne suffit pas ; je veux lui » être utile malgré lui... et j'irai causer avec ma- » dame Schtrack au sujet du petit monsieur qui » monte chez la voisine. »

Madame Saint-Edmond reçoit Auguste d'un air piqué ; elle est triste, elle a les yeux rou- ges, elle tient encore son mouchoir à sa main. Il est vrai qu'ayant appris le retour d'Auguste, elle s'attendait à sa visite. Dalville s'informe avec empressement du motif de sa tristesse : on ne veut pas le lui avouer ; mais on laisse échapper quelques mots sur la femme que l'on a rencontrée chez lui ; ces mots sont suivis de soupirs étouffés, de rires ironiques, et madame Saint-Edmond ajoute à chacune de ses ré- flexions : « Vous êtes bien le maître, monsieur, » de recevoir qui bon vous semble. »

Auguste, sensible à la peine que Léonie sem- ble éprouver, parvient à calmer la jolie blonde, qui consent enfin à faire la paix avec son voi- sin, à condition qu'elle ne rencontrera plus chez lui cette femme qui lui a dit des imperti-

nences, et dont la seule vue lui donnerait des attaques de nerfs. Auguste le promet : en amour comme en politique, on promet toujours plus qu'on n'a l'intention de tenir.

Cependant Léonie est encore rêveuse, préoccupée. « Vous avez quelque chagrin ? » lui dit Auguste. « Non ! oh non ! je n'ai rien... je vous » assure, » répond la jolie blonde d'un ton qui voulait dire positivement le contraire. « Et moi » je vois bien que vous me cachez quelque » chose... — Mais non... vous vous trompez... » D'ailleurs... cela ne vous regarde aucune» ment. »

Comme nous voulons toujours savoir ce qui ne nous regarde pas, Auguste devient plus pressant ; il exige qu'on lui dise tout, et madame Saint-Edmond avoue alors d'une petite voix flûtée qu'un marchand de nouveautés, auquel elle doit depuis longtemps deux mille francs, l'a forcée de faire un billet... que ce billet va écheoir dans deux jours, et qu'elle se trouve fort embarrassée pour le paiement.

Auguste est peut-être fâché d'avoir été si curieux ; mais il n'y a plus moyen de reculer, et, d'ailleurs, il aime trop à obliger pour ne point venir au secours de sa voisine. « Envoyez chez » moi le porteur du billet, » dit-il, « Bertrand » paiera. » Léonie refuse, elle craint de gêner Auguste : elle serait désespérée qu'il crût que

l'intérêt entre pour quelque chose dans le sentiment qu'il lui inspire. Mais Auguste l'exige ; il ne veut pas qu'elle ait recours à d'autres, et Léonie consent enfin à se laisser obliger, à condition que ce ne sera qu'un prêt dont elle tiendra compte à son ami.

Bertrand fait un saut en arrière, lorsque, le lendemain, Auguste lui dit : « Tu paieras un » billet de deux mille francs de madame Saint-» Edmond, qu'on viendra recevoir ici.

» — Deux mille francs pour cette petite figure » chiffonnée ! » s'écrie l'ancien caporal en se frappant le front de désespoir. « Ah ! mon lieu-» tenant, si c'est comme ça que vous mettez de » l'ordre dans vos affaires ! – Point de réflexions, » Bertrand... ce n'est qu'un prêt que je fais à » Léonie ; et si je me trouvais jamais gêné, je » suis sûr qu'il n'est point de sacrifices dont cette » femme-là ne fût capable pour m'obliger. — » Vous croyez cela, monsieur?. . mais moi..... » — Bertrand, tu paieras... — Je paierai, mon » lieutenant. »

Auguste sort en chantant, et Bertand descend chez son ami Schtrack pour questionner sa femme.

Bertrand a payé. Léonie est plus tendre que jamais avec Auguste. Mais, un matin qu'on ne l'attendait pas, Dalville rencontre chez sa voisine un petit monsieur, qui sort aussitôt en fai-

sant de profondes salutations, auxquelles madame Saint-Edmond répond à peine, congédiant le monsieur d'un ton très-sec.

« Quel est ce monsieur? » dit Auguste quand l'étranger est parti. « — Ah! mon Dieu! c'est » un bien sot personnage; il m'a été envoyé » par une de mes tantes..... Il arrive de pro- » vince... il cherche une place... Mais comme il » m'ennuie beaucoup, je le reçois de manière » à ce qu'il termine bientôt ses visites... Il est » aussi bête qu'il est laid...—Mais il ne m'a pas » semblé si laid! — Ah! comment l'avez-vous » donc vu?... il est horrible! un vilain nez!... » des yeux renfoncés!.. et une tournure si gau- » che!.. si ridicule!.. Ah! je ne peux pas souf- » frir cet homme-là. »

Auguste ne pousse pas plus loin ses questions et ne parle plus du petit monsieur; mais il est en secret contrarié d'en entendre dire tant de mal, parce qu'il connaît la tactique de ces dames, qui souvent emploient ce moyen pour cacher leur intimité avec quelqu'un.

En rentrant, Auguste s'aperçoit que Bertrand le regarde d'un air goguenard et tourne autour de lui comme s'il cherchait à lui parler.

« Tu veux me dire ou me demander quel- » que chose, Bertrand? » dit Dalville en s'arrê-

tant devant le caporal. Parle donc, au lieu de
» te promener ainsi autour de moi... Mon vieil
» ami, tu n'entends rien aux petites ruses des
» femmes. qui, lorsqu'elles ont quelque chose
» à nous dire, savent nous forcer à les ques-
» tionner. — C'est vrai, mon lieutenant, vous
» avez raison ; il vaut mieux aller tout franche-
» ment sans faire de contremarches. Vous avez
» dû rencontrer chez la voisine un petit mon-
» sieur, car je l'ai vu descendre peu après que
» vous étiez monté. — Eh bien! oui, j'ai vu un
» monsieur ; après? — Après!... C'est la pre-
» mière fois que vous le rencontrez?... — Oui.
» — Il vient pourtant souvent.. — Qui t'a dit
» cela? — Madame Schtrack, la portière. —
» Quoi! Bertrand, tu vas bavarder, faire des
» cancans avec une portière!..—Des cancans!...
» non, mon lieutenant; mille cartouches! des
» cancans... Moi!... Est-ce que je vous ai dit
» des cancans, mon lieutenant? — Mais à peu
» près!... Madame Saint-Edmond n'est-elle pas
» maîtresse de voir du monde? Doit-elle me
» rendre compte de toutes les visites qu'elle re-
» çoit? De quel droit ferais-je épier ses actions
» et si on lui rendait compte des miennes, pen-
» ses-tu qu'elle n'aurait aucun reproche à me
» faire? — C'est juste, mon lieutenant, c'est
» moi qui ai tort ; je boirai encore avec Schtrack,
» mais je ne causerai plus avec sa femme, parce

» que je ne veux pas qu'on dise qu'une vieille » moustache fait des cancans. »

Mais, quoiqu'il ait grondé Bertrand, Auguste pense aux propos de madame Schtrack ; et, se rappelant le mal que Léonie lui a dit du petit monsieur, il ne peut s'empêcher de concevoir quelques soupçons. Tout en convenant qu'on ne mérite pas une maîtresse fidèle, on ne lui pardonnerait pas une infidélité. Auguste se dit : » Il faudrait que Léonie fût bien fausse, bien » perfide... Qui l'oblige à me témoigner de l'a- » mour, à moins qu'elle ne me garde par inté- » rêt, ou qu'elle n'en aime deux à la fois ? cela » s'est vu ! »

En descendant le boulevard Montmartre, Auguste se sent frappé légèrement au bras. Il se retourne... c'est mademoiselle Virginie qui est devant lui,

» Ça n'est pas malheureux de vous rencon- » trer, monsieur, dit Virginie en regardant Auguste d'une certaine façon qui avait quelque chose de fort séduisant : aussi mademoiselle Virginie faisait-elle toujours beaucoup de conquêtes, parce qu'elle avait pris l'habitude de donner à ses yeux cette expression piquante ; et, quoique Auguste sût par cœur les œillades de mademoiselle Virginie, il trouvait encore du plaisir à la regarder, surtout lorsqu'il y avait

longtemps qu'il n'avait vu ses beaux yeux noirs se fixer sur lui.

» Oh! quand vous me regarderez en souriant! » reprend Virginie, « ça n'empêche pas que je » sois très-fâchée contre vous... — Vraiment... » tu es fâchée?...—Monsieur, je vous prie de ne » ne pas me tutoyer! Est-ce que nous avons » gardé des troupeaux ensemble? »

En même temps, mademoiselle Virginie part d'un éclat de rire qui fait tourner la tête à deux ou trois personnes qui passaient, parce qu'à Paris il faut très-peu de chose pour occuper les passants ; il y en a même un qui s'arrête et qui, sans doute, n'ayant jamais entendu rire de sa vie, va demander à mademoiselle Virginie ce qu'elle a, mais un regard d'Auguste lui fait continuer son chemin.

« C'est vrai, vous me faites rire et je n'en ai » pas envie, » dit Virginie en prenant tout de suite un air très-sérieux. « — Qu'as-tu donc!.. » voyons, conte-moi tes tourments, tu sais bien » que je suis ton ami. — Oh oui, mon ami!.... » Vous n'êtes plus rien du tout!..... Joli ami, » qui est deux mois sans me voir... — Ce n'est » pas ma faute, des affaires... — Ah! des affai- » res! je sais dans quel genre. La blonde du » troisième, et puis la dame de la campagne, » et puis celle-ci, et puis celle-là!... Ah! vrai- » ment vous êtes un fort mauvais sujet, vous

» n'êtes plus gentil du tout!... Autrefois, vous » étiez encore quelquefois aimable avec moi... » — Pourquoi n'es-tu pas revenue me voir? — » Tiens!... est-ce que vous croyez que je n'ai » que ça à faire... est-ce qu'il ne faut pas que » je travaille... — Ah! tu travailles? — Oh! » oui, maintenant je suis rangée; je ne sors ja- » mais! — Tu demeures toujours au même en- » droit? — Non, j'ai déménagé. — Mais tu ne » fais donc que cela? — Ma foi, mon cher, j'ai » vendu mes meubles... — Tu as vendu tes meu- » bles... tant pis! — Écoute donc, je ne pouvais » pas vivre avec des coquilles de noix. — Non, » ça serait trop mauvais pour l'estomac; mais » puisque tu travailles... — Oh oui! c'est amu- » sant : toute une journée pour gagner quinze » sous!... Ah Dieu! que je voudrais être homme! » — Pourquoi cela? — Pour ne pas être fem- » me. Je sais bien qu'il y en a qui sont heu- » reuses! qui voltigent dans les plaisirs!... qui » ont des plumes et des bérets. Ah! ça me va » bien un béret; si tu savais comme je suis » gentille avec ça! .... J'en ai essayé un chez » une de mes amies; mais cet hiver, je veux en » avoir un en velours, avec des glands d'or. — » En gagnant quinze sous par jour? — Ah! » laisse donc! Non, mais j'ai vendu mes meu- » bles, parce que je devais; il fallait bien payer, » j'étais en arrière de quatre termes... — Il me

» semble pourtant que l'avant-dernier, c'est
» moi qui... — Non, ça m'a servi à autre chose...
» Je suis avec une amie en attendant que j'aie
» d'autres meubles. Ah! tu ne sais pas... —
» Quoi donc? — Je vais me marier. — Bath!
» vraiment. — Ma foi oui! C'est un homme qui
» est fou de moi; il m'adore, il en devient tout
» jaune. — Tâche de l'épouser avant qu'il ne
» soit trop foncé.... — Non!... c'est pour rire,
» mais vraiment, sans plaisanterie, c'est un
» très-bon parti... un homme superbe! — De
» quel âge? — Quarante ans. — Que fait-il? —
» Il est employé dans une administration; il a
» une très-belle place. — Eh bien, ma chère
» amie, marie-toi bien vite : il me semble que
» c'est ce que tu peux faire de mieux. — Ah!
» comme je rendrais cet homme-là heureux si
» je l'épousais. — C'est bien; ce projet te fait
» honneur. — Mais non, ce n'est pas ça, tu ne
» m'entends pas. Je veux dire qu'il serait en-
» chanté que je veuille bien le prendre pour
» mon mari. — Ah! c'est différent; et qui t'ar-
» rête? — Ah! c'est que je ne l'aime pas!... —
» Comment, un homme superbe! — Oui, mais
» il a un peu les jambes en cerceaux. — Tu lui
» feras porter une redingote. — Et puis, il a un
» nez d'une longueur... Ah! mon cher! tu ne
» t'en fais pas d'idée! Son nez me fait peur!...
— Je ne t'ai jamais connue si timide. — Au

» fait je ne veux pas me marier....... Plus tard
» nous verrons. Tu ne sais pas, j'ai bien envie
» de me mettre au théâtre. — Ah! voilà du
» nouveau. — Tiens, est-ce que tu crois que je
» serais mal?... D'abord, j'ai de la voix quand
» je veux; sais-tu qu'au théâtre je suis jolie
» comme un amour? — Madame, vous n'avez
» pas besoin d'être sur un théâtre pour cela. —
» Ah Dieu! que c'est délicat!... Mais vraiment,
» sans plaisanterie, le rouge, et puis les quin-
» quets, la lumière, ça me donne un éclat
» éblouissant : j'ai essayé un costume d'Iphi-
» génie, c'est étonnant comme ça m'allait. On
» m'a offert de me faire entrer dans les chœurs
» du Vaudeville, mais ça ne me séduit pas trop...
» — Ce n'est pas pour y faire Iphigénie? — Non,
» que tu es bête! c'est pour prendre, comme
» on dit, l'habitude des planches et du public...
» pour s'accoutumer à regarder dans la salle.
» Qu'est-ce que tu me conseilles de faire? —
» Moi? rien : fais ce que tu voudras; cependant
» si tu trouves réellement à te marier, cela vau-
» drait beaucoup mieux que d'entrer au théâtre.
» — Ah! mon Dieu! tu parles comme ma tante;
» au fait, je ne pourrais jamais être actrice;
» quand j'entrerais en scène, en voyant toutes
» ces figures qui me regarderaient, je suis sûre
» que je rirais comme une folle. Mais dis donc,
» est-ce que nous allons rester jusqu'à demain

» à la même place? on nous prendra pour des
» mouchards. Où vas-tu? — Moi, je vais chez
» M. Destival, pour affaire. — Est-ce ce grand
» vilain effilé avec lequel je t'ai vu quelquefois
» en cabriolet? — C'est possible. — Ah! quelle
» drôle de mine : cet homme-là me fait l'effet
» d'une marionnette de Séraphin..... Tu sais
» bien, dans le *Pont cassé*, celui qui chante *tire*
» *lon pha!* — Tu seras donc toujours la même?
» — Tiens, il faut bien rire un peu!... Ecoute,
» Auguste, tu iras un autre jour chez ton mon-
» sieur Destival : aujourd'hui je ne te quitte
» plus... — Mais vraiment, j'ai affaire... — Oh!
» tant pis..... N'êtes-vous pas bien malheureux
» de passer une journée avec moi! — Non, sans
» doute... mais ce soir on fait de la musique
» chez madame de la Thomassinière, et j'ai
» promis. — Tu feras de la musique demain
» en te levant, si ça te fait plaisir, mais au-
» jourd'hui, monsieur, vous resterez avec moi :
» nous irons dîner à la campagne, et ce soir tu
» me mèneras au spectacle; il y a assez long-
» temps que tu me promets cela! »

Il n'y a pas moyen de résister à mademoiselle Virginie, et Auguste se rend de bonne grâce. « Nous allons prendre un fiacre, » dit-il, « et nous nous ferons conduire à la cam-
» pagne que tu choisiras. — Et pourquoi donc
» ne pas prendre ton cabriolet? pourquoi aller

» en sapin avec de mauvaises rosses, quand on a » un joli cheval qui va comme le vent ? »

Auguste, qui ne veut être qu'*incognito* avec Virginie, préfère un fiacre dans lequel il ne sera pas vu. Une place est voisine, Dalville fait monter sa compagne, en lui disant : « Où al-» lons-nous ? — Où tu voudras. — Ça m'est » égal. — A moi aussi. — Il faut pourtant nous » décider. Aux Champs-Elisées ? — Oh ! il y a » trop de monde. — A Vincennes ? — C'est trop » loin. — A Vaugirard ? — Jolie campagne, où » il n'y a pas un arbre dans les environs ! — A » Sceaux ? — C'est trop élégant, je ne suis pas » en toilette. — A Montmartre ? — Pour voir » des carrières et des ânes ! — A Saint-Denis ? » — Il n'y a de gentil que des talmouses, et » j'aime mieux celles du passage des Panoramas. » — A Belleville ? — c'est un peu canaille, mais » c'est amusant : d'ailleurs j'ai un penchant dé-» cidé pour les prés Saint-Gervais et le bois de » Romainville. — Va donc pour Belleville. Allons, » cocher en route. »

Le cocher part ; Virginie est en train de rire, avec elle les ennuis de la veille, les soucis du lendemain s'évanouissent devant le plaisir du moment. De son côté, Auguste n'est pas fâché de se distraire des pensées venues sur madame de Saint-Edmond, à laquelle il a dit qu'il passait la soirée chez M. de la Thomassinière.

On arrive à la barrière de Belleville; le cocher met une demi-heure à faire monter la montagne à ses rosses, qui, parvenues à l'Ile d'Amour, refusent d'aller plus loin; mais Virginie est bien aise de se promener dans les champs, on descend de voiture, on renvoie le fiacre, et on prend un petit chemin à gauche, qui mène dans les prés Saint-Gervais.

L'aspect de la verdure rend Virginie sentimentale: elle soupire en passant sous des allées de lilas dans lesquelles on a bâti plusieurs maisonnettes. « Comme c'est ridicule, » s'écrie-t-elle, « de bâtir partout, jusque dans les champs! » on ne pourra donc plus que se promener dans » sa chambre?.... C'était si joli par ici, autre-» fois te rappelles-tu? nous avons mangé des » œufs frais là-bas.... Nous avons bu de la » bière sous cette tonnelle... Et ce traiteur, dans » le bois, après le garde, où nous avons été plu-» sieurs fois, où il y a des cabinets. — Ah! oui, » au Tourne-Bride? — c'est cela au Tourne-» Bride: ingrat! est-ce que cela ne vous rap-» pelle rien? — Si ça me rappelle une cer-» taine volaille que nous n'avons jamais pu par-» venir à découper. — Ah! ça ne vous rappelle » qu'une volaille!... Vous n'êtes pas romanes-» que du tout aujourd'hui. — Veux-tu y aller » dîner? — Non-seulement je le veux, mais je » l'exige... C'est un peu loin, mais cela nous

» donnera de l'appétit. — D'ailleurs nous pour-
» rons nous reposer en route, — Ah! depuis
» qu'on a bâti de tous côtés, il n'y a plus de jolis
» endroits pour se reposer. »

On se met en marche en courant, en se jetant des feuilles, de l'herbe, en cueillant quelques fleurs des champs. On arrive sur le terrain sablonneux du bois, et Virginie soupire encore en voyant qu'on y a fait des coupes prodigieuses et que l'on y bâtit aussi des maisons. « Ces gens-là ont résolu la perte du bois
» de Romainville ! » dit-elle. « — Ma chère amie,
» ça repoussera. — Ah oui ! mais pendant ce
» temps-là, nous ne repousserons pas nous au-
» tres. Que les hommes sont indifférents!......
» Mais ils ne s'attachent à rien : ces chiffres
» amoureux que nous avions gravés avec un
» couteau sur l'écorce d'un chêne... et que je
» me faisais un plaisir de revoir... Cet A et ce
» V entrelacés dans un cœur... — Ils auront
» servi à réchauffer les pieds d'un vieux rentier,
» ou à faire bouillir la marmite d'une honnête
» famille. — C'est ça, on fait aller le pot-au
» feu avec mon cœur; c'est bien agréable!......
» Faites donc des chiffres sur les arbres!... Ah!
» heureusement que voilà le Tourne-Bride ; j'a-
» vais peur qu'on ne l'eût coupé aussi. »

Le Tourne-Bride est le traiteur le plus distingué du bois de Romainville; malgré cela, il

» ne faudrait pas y demander une charlotte russe ou un karik à l'indienne, parce que l'hôte croirait qu'on lui parle tartare ou qu'on veut se moquer de lui, et vous enverrait chercher un dîner à Noisy-le-Sec. Mais, en se bornant à un petit ordinaire fort élégant pour des bourgeois de la rue Saint-Denis, et très-recherché pour les petites ouvrières qui viennent en partie fine à Romainville, on est certain de trouver son affaire au Tourne-Bride, qui n'est qu'à trois portées de fusil de chez le garde, en suivant la route qui mène au village de Romainville.

Auguste entre avec Virginie, et, comme c'est l'usage chez les traiteurs de campagne, on passe par la cuisine pour se rendre dans le salon ou dans les cabinets ; on jouit de la vue des fricandeaux, côtelettes et bœufs piqués, et comme il n'y a point de cartes chez ces restaurateurs, c'est la cuisine qui en tient lieu : lorsque vous y passez, on découvre toutes les casserolles et vous respirez à la fois l'odeur de cinq ou six ragoûts, ce qui peut déjà vous tenir lieu de potage, mais ce qui n'est pas aussi agréable quand vous passez après avoir dîné.

L'hôte reçoit son monde le sourire sur les lèvres et le bonnet de coton sur l'oreille ; il vous répond en courant d'une casserole à une autre, et embroche ses pigeons tout en faisant l'éloge

de son beefteak. « Voyons tout de suite ce que » nous prendrons, » dit Virginie qui a l'usage des traiteurs champêtres. « Le beefteak est » tendre? — Oh! soigné, madame. — Des ro- » gnons, n'est-ce pas, mon ami? — Oui, c'est » de rigueur... Avez-vous des rognons, mon- » sieur l'hôte? — Tenez, monsieur, *fleurez*-moi, » çà, « dit le traiteur en mettant une casserole sous le nez d'Auguste. « Je ne vous dirai pas » comme mes confrères de Paris que c'est au vin » de Champagne, mais je vous affirmerai que » c'est au vin blanc... et soigné. — C'est très- » bien... — Et des pigeons en compote... soi- » gnés aussi, s'il vous plaît. — Des asperges et » de la salade. — Si monsieur veut aussi la fine » omelette soufflée? — Ah! je me rappelle en » effet que vous en faites aussi. — Oui, mon- » sieur, et qui bouffent comme mon bonnet » de coton! — Va donc pour l'omelette souf- » flée... Un cabinet, s'il vous plaît. — Conduisez » monsieur et madame au premier... où il » n'y a personne. »

Un garçon qui n'est plus jeune, mais qui sourit toujours, conduit les nouveau-venus, et leur ouvre un cabinet qui donne sur le bois. « Pourquoi ne pas nous mettre en face? » dit Virginie : « la vue est plus belle, on voit sur la » route. — Madame, il y a du monde... il y a

» une société. — En ce cas restons ici, » dit Auguste.

Le garçon met le couvert, puis sort en disant : « On va s'occuper du dîner... si monsieur veut quelque chose avant...il appellera. » Cela veut dire qu'on ne montera pas sans que vous appeliez. On devient presque aussi malin à la campagne qu'à Paris.

Auguste n'appelle pas de quelque temps, parce qu'il faut bien se reposer avant de dîner, et que d'ailleurs les cabinets du Tourne-Bride rendent mademoiselle Virginie très-*romanesque* c'est du moins ce qu'elle dit à Auguste en riant comme une petite folle, ce qui n'est cependant pas romantique ; mais mademoiselle Virginie a une façon toute particulière d'être romanesque.

Enfin l'estomac se fait entendre, et devant ce maître impérieux toutes les illusions cessent ; l'être le plus romantique, en admiration devant un torrent ou une cascade, est bien forcé d'y mettre un terme lorsque sonne l'heure de son dîner. Virginie et Auguste ne regardaient ni un torrent, ni une cascade ; je ne sais pas s'ils étaient plongés dans l'admiration, mais je sais qu'ils en sortirent pour ouvrir leur porte, en frappant à triple carillon dessus, avec des manches de couteau, manière de se faire entendre qui remplace les sonnettes.

Le garçon monte le dîner, auquel on fait honneur ; le beefteak et les rognons sont en effet *soignés*, et on n'a pas lieu de se plaindre. Pendant que le garçon est là, mademoiselle Virginie, qui est passablement curieuse, s'étonne de ce que la société qui est en face soit tellement silencieuse qu'on n'entende parler personne, lorsque, ordinairement, les sociétés rassemblées chez les traiteurs de campagne sont fort bruyantes, et Virginie termine sa réflexion en disant au garçon : « Ils ne sont donc » pas beaucoup ? »

Le vieux garçon répond, en souriant de manière à mettre dans leur jour les trois dents qui » lui restent : Ils ne sont pas plus que vous... — » Ah ! c'est une société de deux personnes ? — » Oui, madame... Homme et femme. — Il paraît qu'ils sont encore plus romanesques que » nous et qu'ils ne songent pas à dîner. — Oh ! » le dîner est commandé... on ne va pas tarder » à le monter.... Je connais leur coutume..... » ce sont des habitués. »

Et le garçon sort et referme en même temps sa bouche et la porte qu'il tenait entre-bâillée.

« Tu es bien curieuse, » dit Auguste à Virginie, « il faut que tu saches combien il y a de » personnes en face de nous ! Que nous importe » ce que disent et ce que font les autres ? — » Oh ! rien..... mais, vois-tu, c'est que j'aime à

» savoir... ça m'amuse. — Mangeons et ne nous » occupons pas des voisins ; cela vaudra mieux. » — Oh ! ça ne m'empêche pas de manger !.... » Ah !... attends... on ouvre la porte... »

En effet, une voix d'homme crie dans le corridor : « Garçon, montez le dîner.

» — C'est le monsieur qui appelle, » dit Virginie ; « il a une voix de *soprano*... mais ces voix-» là ne prouvent rien du tout. — Veux-tu du » pigeon ?. .. — Attends donc un instant.... tu » me presses. »

Dans ce moment une voix de femme se fait entendre et dit : « Mon ami, nous avons ou-» blié de commander des beignets. »

Auguste fait un bond sur sa chaise en entendant cette voix, et Virginie, effrayée du mouvement qu'il a fait, lui dit : « Eh ! bien... qu'est-» ce qui te prend donc ? Est-ce que tu as avalé » un pigeon de travers ? — Non... je n'ai rien... » C'est cette voix qui m'a frappé.... j'ai cru re-» connaître.... — Ah ! c'est cela.... je com-» prends..... c'est peut-être quelque ancienne » passion de monsieur qui est ici à côté.... Eh » bien, après ? est-ce que vous devez penser à » une autre, étant avec moi ?... C'est très-poli... » Est-ce que ça ne vous est pas égal que cette » personne soit avec qui elle voudra ? Est-ce que » vous en êtes encore amoureux ?... Si je le sa-» vais, j'irais lui faire une scène. — Eh non ! il

» n'est pas question d'amour..... mais..... c'est
» parce que..... — Parce que, parce que.......
» Voilà que tu ne sais plus ce que tu dis...
» Veux-tu manger bien vite?.... Pourquoi ne
» manges-tu pas? — Je n'ai plus faim. — Ah,
» monsieur n'a plus faim depuis qu'il a entendu
» la voix de cette dame... ça lui a coupé l'ap-
» pétit. Comme c'est touchant! Pourquoi vous
» levez-vous?... Où allez-vous? — Je vais des-
» cendre un instant en bas. — Je ne veux pas
» que vous sortiez, moi... Vous n'avez pas be-
» soin de descendre, vous voulez voir cette
» femme d'en face; voilà tout; mais vous ne la
» verrez pas.

En disant cela, Virginie se lève aussi et se place devant la porte.

» Ma chère amie, je vous assure que j'ai be-
» soin de descendre, » dit Auguste en prenant doucement le bras de Virginie pour l'éloigner de la porte.

» Mon bon ami, il en arrivera tout ce qu'il
» pourra, mais vous ne sortirez pas. »

Tout en riant, Auguste parvient à éloigner Virginie du poste qu'elle voulait défendre. Virginie est furieuse; déjà la porte est entr'ouverte, Auguste va sortir, elle le retient par son habit; la lutte recommence... Enfin Virginie, perdant ses forces, lâche le pan de l'habit. Auguste se lance précipitamment dans le corri-

dor, et, se jetant à travers le garçon qui apportait le potage aux voisins, il envoie la julienne contre la muraille, fait voler de côté la soupière, et trébucher celui qui la tenait.

Au cri que jette le garçon, au bruit de la soupière qui se brise, les personnes du cabinet, devinant que c'est leur dîner qu'on vient de laisser tomber, ouvrent aussitôt leur porte, et Auguste, qui est resté là, voit paraître madame Saint-Edmond et le petit monsieur qu'elle avait en horreur.

Dans le premier moment, les yeux de Léonie ne se portent pas sur Auguste, elle ne voit encore que le garçon qui ramasse les débris de la soupière en disant : « C'est un malheur !..... » heureusement il n'y a personne de blessé, » mais Auguste se présente brusquement à l'entrée du cabinet et salue Léonie en lui disant : « Je suis désolé, madame d'avoir renversé vo- » tre potage. »

Léonie a levé les yeux, elle pousse un cri et s'évanouit. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux dans une telle circonstance ; le petit monsieur, qui a aussi reconnu Darville, et qui craint d'être provoqué en duel, saute par-dessus le garçon encore baissé à terre, et, descendant l'escalier quatre à quatre, sort du Tourne-Bride et se jette dans le bois sans regarder derrière lui. Virginie, qui est sortie de son cabi-

net, pousse un cri de surprise en reconnaissant la voisine dans la dame évanouie, et le garçon, qui croit que tout le monde crie à cause du potage renversé, ne cesse de répéter : « Ce n'est » rien, messieurs, mesdames, calmez-vous, il » y en a d'autres en bas... nous avons toujours » de la julienne! »

Virginie n'est plus en colère, elle rit aux éclats; Auguste regarde Léonie qui, renversée sur sa chaise, ne rouvre pas les yeux, tandis que le garçon, ne voyant pas ce qui se passe dans l'intérieur du cabinet, descend en criant: « Je vais vous monter un autre potage... c'est » l'histoire d'un instant. »

Cependant, Virginie s'est approchée de madame Saint-Edmond, et, prenant le moutardier qui est sur la table, le lui porte sous le nez, ce qui fait sur-le-champ revenir la jolie blonde, qui jette un regard mourant sur la personne qui lui a prodigué des soins, et, en reconnaissant Virginie, change de figure et repousse brusquement le moutardier que celle-ci lui tenait encore sous le nez

» Madame se trouve-t-elle mieux ? » dit Virginie en contrefaisant le ton mielleux de Léonie.

Celle-ci étouffe de colère et se lève en balbutiant : « Je n'ai besoin de rien. »

» — Allons, ma chère amie, » dit Auguste, « il ne faut pas déranger davantage madame ;

» je suis désolé d'avoir fait sauver... la société.
» Mais, sans doute, ce monsieur n'attend que
» notre départ pour revenir : il ne faut pas le
» forcer à rester plus longtemps dans la cui-
» sine. Allons finir de dîner.

» — Oui, allons manger notre omelette souf-
» flée, » dit Virginie en faisant une grande révé-
rence à Léonie, et elle retourne se mettre à ta-
ble. Auguste va en faire autant, lorsque Léonie
court à lui en levant les yeux au ciel, et lui dit
à demi-voix ; « Vous me jugez sur les apparen-
» ces ; mais je vous jure !...

» Oh ! pour le coup, c'est trop fort, » s'écrie
Auguste, et il ferme avec colère la porte au
nez de madame Saint-Edmond, en disant :
« On prendrait une femme en flagrant délit,
» qu'elle vous dirait encore : Ne jugez pas sur
» l'apparence. »

Virginie est enchantée de l'aventure ; elle
raille Auguste sur la fidélité de sa voisine :
celui-ci tâche de rire aussi, quoique au fond
il ne soit pas satisfait de s'être laissé tromper.
Enfin, on finit de dîner, et on va quitter le
Tourne-Bride, lorsqu'en sortant du cabinet les
jeunes gens entendent parler très-haut : ils re-
connaissent la voix de l'hôte et celle de ma-
dame Saint-Edmond.

« Madame, » dit l'hôte, « vous ne pouvez pas
» vous en aller comme ça, il faut que mon dîner

» me soit payé. — Monsieur... » répond madame Saint-Edmond en donnant à sa voix une expression touchante, « je suis désolée... mais » vous devez bien penser que je n'ai pas eu l'in- » tention... — Madame, je vois que vous avez » l'intention de vous en aller : votre société est » partie comme un trait tout-à-l'heure, qui » donc me paiera mon dîner?

» — Eh! monsieur, » répond Léonie, dont la voix devient un peu moins tendre, « après tout, » nous n'avons pas dîné ; ainsi nous ne vous » devons rien!... — Comment! madame, vous » ne devez rien! Quand un dîner est commandé » et confectionné comme celui-ci, pensez-vous » que ça ne se paie pas?.. Est-ce que vous vou- » lez que vos filets, que vos oreilles me restent » sur les bras?... Ce n'est pas ma faute si vous » ne voulez plus les manger. — Vous les servi- » rez à d'autres, monsieur. — On vous a servi » une bouteille de vieux macon dès votre arri- » vée, et le potage renversé, et la soupière bri- » sée...—Cela ne me regarde pas, monsieur. — » Madame, votre dîner vous regarde ; mangez-le » et payez-le. — Je ne le mangerai pas ; je vous » dis que je me sens indisposée. — Alors payez- » le. — Mais puisque je n'ai pas d'argent sur » moi. — Il ne fallait pas laisser votre société » s'enfuir comme si elle avait vu le diable!..... » Est-ce qu'un homme doit laisser une femme

» dans une fausse position ?... Fi donc ! ça ne
» se fait pas !... Il est gentil le particulier qui
» disparaît avec l'argent... On n'entre pas
» chez un restaurateur quand on ne veut pas
» dîner.

» — Monsieur, » reprend madame Saint-Edmond dont la voix exprime la colère, « ce
» n'est pas la première fois que nous venons dî-
» ner chez vous : nous prenez-vous pour de la
» canaille ? — Non, madame, certainement je
» vois bien à qui j'ai affaire, mais je ne veux
» pas faire de crédit : un dîner soigné comme
» celui-là ne doit pas être refusé, quand il est
» confectionné. »

Pendant ce dialogue, Auguste avait toutes les peines du monde à empêcher Virginie de rire aux éclats; enfin, ayant pitié de la situation de la sentimentale Léonie, il descend, suivi de Virginie, et dit au restaurateur, qui ne perd pas de vue madame Saint-Edmond : « Monsieur,
» comme j'ai l'avantage de connaître madame,
» je vous prie d'ajouter sa carte à la mienne ; je
» paierai les deux. »

L'hôte, qui ne demande qu'à être payé, reprend son air gracieux, et s'empresse de faire l'addition des deux écots. Pendant ce temps, la jolie blonde s'est laissée tomber sur une chaise en portant son mouchoir sur sa figure.

Auguste a payé ; Virginie, dont le triomphe

est complet, prend le bras de Dalville et sort avec lui du Tourne-Bride, en disant d'un ton moqueur : « Si nous rencontrons ce monsieur » dans le bois, nous l'enverrons sur-le-champ » à madame. »

Ce mot était le coup de grâce, et Auguste se trouva suffisamment vengé.

CHAPITRE XI.

VISITE A MONTFERMEIL.

—

Auguste, qui n'avait point de secrets pour son fidèle Bertrand, lui raconta la rencontre qu'il avait faite au bois de Romainville.

« Eh bien! mon lieutenant, » dit Bertrand, « madame Schtrack avait-elle tort en parlant » du petit monsieur qui montait furtivement » chez la voisine dès que vous étiez sorti?... — » Je croyais que Léonie m'adorait! — Ça m'é- » tonne, mo[illegible]tenant ; vous qui trompez si » souvent [illegible]es, vous devriez vous méfier » un peu plus de leurs serments d'amour. — Au » contraire, mon pauvre Bertrand, je t'assure » que les plus fins en séduction se laissent » tromper avec une facilité étonnante. — Alors, » ce n'est donc pas la peine d'être fin. — Pour » aimer beaucoup une chose, cela ne prouve » pas qu'on la connaisse à fond. — Il est certain

» que si on la connaissait parfaitement, on l'ai-
» merait peut-être moins : par exemple, j'aime
» le vin, je l'avoue ; je reconnais bien quand il
» est bon, mais je ne peux pas toujours dire de
» quel pays il est. — Moi, j'aime les femmes,
» j'apprécie leurs charmes, j'admire leurs grâ-
» ces... mais leur cœur!... Ah! s'il se montrait
» de même à découvert, ce n'est pas toujours la
» plus jolie qui obtiendrait la préférence ! — Mal-
» gré ça, mon lieutenant, à votre place, je me
» défierais de ces airs précieux, et de ces voix
» toujours montées sur un ton de fausset, qui
» ne sortent jamais de la poitrine ; il me sem-
» ble qu'on ne parle pas franchement quand on
» a toujours l'air de chanter. Je me tiendrais
» aussi en garde contre les évanouissements, les
» pleurs et les soupirs étouffés. — Eh ! mon cher
» Bertrand, quand ces pleurs sont versés par
» de beaux yeux, quand cette voix part d'une
» jolie bouche, quand celle qui semble perdre
» connaissance développe un corps charmant,
» une taille bien prise, est-il donc si facile de
» résister?... non, il faut succomber... sauf à
» s'en repentir après. — C'est juste... au fait,
» c'est comme moi ; pour savoir si un vin est
» bon, il faut bien en goûter, et ce n'est jamais
» qu'avec le mauvais qu'on se fait du mal. C'est
» dommage que vous n'ayez pas fait la ren-
» contre d'hier avant de payer le billet de deux

» mille francs ! — Ne pensons plus à cela. — Non, » ça sera seulement une leçon pour l'avenir. — » Bertrand, quand tu rencontreras madame » Saint-Edmond, je te recommande la même » politesse qu'autrefois ! — Oh ! soyez tranquille, » monsieur, on est Français, et un ancien mi- » litaire connaît le respect dû au sexe. Parbleu ! » s'il fallait regarder de travers toutes celles qui » manquent à la consigne, on serait forcé de » loucher trop souvent. Du moins, mon lieute- » nant, ça en fait toujours une de moins, et » nous pourrons mettre un peu d'ordre dans no- » tre caisse, et... — Oui, oh ! je suis bien décidé » à me ranger... Destival m'a encore parlé d'un » placement avantageux... J'irai demain voir » mon notaire, je réaliserai mes fonds... Ah ! à » propos, tu paieras un petit mémoire de mar- » chand de meubles, qu'on te présentera ces » jours-ci. — Est-ce que vous en avez acheté, » mon lieutenant ? — Ce n'est pas pour moi, c'est » pour Virginie. »

Bertrand se retourne en se mordant les lèvres, et se donne des coups de poing sur le front pour s'empêcher de parler et satisfaire sa colère. Auguste, qui s'aperçoit de la mauvaise humeur de son caissier, reprend en souriant :

« Allons, calme-toi, Bertrand, tu deviens » vraiment d'une sévérité !... — Moi, monsieur, » je ne dis rien ! — Que diable !... e suis riche,

» veux-tu donc que je me refuse tout plaisir?
» — Je ne veux rien du tout, monsieur. — Un
» homme, dans la position où je suis, doit-il
» mener la vie d'un petit commis à douze cents
» francs? — Nous avons dépensé quarante mille
» francs l'année dernière, et votre revenu ne
» s'élève plus qu'à quinze mille ; en allant tou-
» jours comme ça, nous ne pouvons pas man-
» quer de nous trouver comme des petits saint
» Jean. — Non... je saurai cette année propor-
» tionner mes dépenses à mon revenu, mais
» ceci n'est qu'une misère; cette pauvre Virgi-
» nie!... elle est si drôle... — Oh! oui! elle est
» drôle..... mais elle ruinerait un escadron de
» fournisseurs. — Tu ne diras pas que celle-là
» a une voix de tête. — Non, parbleu! oh! on
» entend bien que ça vient de la poitrine, et il
» faut qu'elle l'ait bonne, car elle en use diable-
» ment..... Mille carabines! quel caquet!... —
» Elle n'a ni l'air précieux, ni les manières af-
» fectées. — Oh! quant à cela, je conviens que
» c'est tout rond!... au moins elle ne cache pas
» son jeu..... Mais c'est égal, mon lieutenant,
» grondez-moi si vous voulez, je vous dirai en-
» core que toutes ces femmes-là ne devraient
» pas occuper tous vos moments... et que ça
» me fait de la peine de voir que vous n'êtes pas
» aimé comme vous mériteriez de l'être ; parce
» qu'au fond, vous êtes bon, vous avez des qua-

» lités, de la sensibilité! et tout cela devrait » vous faire sentir que ce n'est pas en courant » toujours que..... Voilà tout..... mon lieute- » nant. »

Auguste garde quelque temps le silence, et Bertrand, surpris de le voir rêveur, craint de l'avoir fâché et n'ose plus souffler, lorsqu'Auguste lui dit enfin : « Bertrand, je crois que tu » as raison... — Vraiment, mon lieutenant! vous » êtes de mon avis?—Oui, je sens qu'un amour » véritable, qu'un attachement sincère doit ren- » dre plus heureux que tous ces caprices d'un » moment. Mais, est-ce ma faute si, dans le » monde, il est si difficile de rencontrer un » cœur sincère? — Non, certainement!..... ça » n'est pas votre faute. — Si l'amour et l'amitié » sont remplacés maintenant par la coquetterie » et la fausseté? — On n'aurait pas dû admettre » de tels remplaçants! — Ah! mon pauvre Ber- » trand!... nous serions trop heureux si toutes » les femmes étaient fidèles. — C'est juste, nous » serions trop heureux. — Et pourtant tout serait » alors d'une uniformité assommante dans le » commerce de la vie — Ah! vous croyez que » cela ferait du tort au commerce? .. — Tiens, » Bertrand, il faut prendre le monde comme il » est!... — Nous y sommes bien forcés! — Mais » quand j'aurai trouvé une femme qui m'ai- » mera pour moi-même, qui sera incapable de

» me tromper, qui ne voudra plaire qu'à moi » seul, alors... — Alors, mon lieutenant?—Ah! » Bertrand, quel souvenir... et j'ai pu l'oublier » si longtemps... —Qui donc, mon lieutenant? » — Cette charmante Denise, cette jolie petite » laitière de Montfermeil..... Ah! celle-là est » sage, je le jurerais. — Ce serait risquer beau- » coup... vous la connaissez à peine... et de- » puis deux mois que vous ne l'avez vue... — » Bertrand, sais-tu pourquoi je ne suis pas allé » la voir?—C'est parce que vous l'avez oubliée. » — Oh! ce n'est pas seulement cela... j'ai eu » un autre motif... tu vas rire ; eh bien! c'est » que je crains de trop aimer cette petite fille.— » Alors, c'est très-délicat de votre part. — Oui, » sans doute, car pourquoi chercher à séduire » cette enfant qui est sage, innocente, qui vit » tranquille dans son village? — Ce serait fort » mal, monsieur. Il y a assez de filles qui se » laissent séduire à Paris, sans aller en chercher » dans les environs.—Bertrand, selle mon che- » val, et prends pour toi celui du cabriolet ; dé- » pêche-toi.—Où allons-nous donc aller, mon- » sieur?—A Montfermeil, voir Denise. — Com- » ment? quand vous venez de dire... — Je » réfléchis qu'il n'y a aucun danger pour elle, » car elle ne m'aime pas. — Vous croyez, mon- » sieur.—Elle me l'a dit plusieurs fois... mais je » veux voir Coco, mon petit protégé... ce pau-

» vre enfant, je me fais une fête de l'embrasser;
» tu verras, Bertrand, comme il est gentil... et
» des parents si misérables!... Bertrand, mets
» de l'or dans ta poche. — Oh! tant que vous
» voudrez, mon lieutenant, pour soulager des
» malheureux, pour aider un orphelin... ça ne
» se regrette jamais, et ça fait cent fois plus de
» plaisir que quand il faut payer les tapisseries
» de la brune et les cachemires de la blonde. »

Les chevaux sont prêts; Auguste et Bertrand sont en selle et partent pour Montfermeil sur les dix heures du matin. A onze heures, ils ont déjà dépassé le Rainey. Bientôt ils sont à Livry, puis ils tournent à droite et ne tardent pas à apercevoir le village de Denise.

Bertrand est en nage; il n'a pas l'habitude de galoper comme Dalville, et quoiqu'on soit au mois de septembre, la chaleur est encore excessive. Bertrand ralentit le pas de son cheval en faisant remarquer à Auguste que leurs coursiers ont besoin de souffler quelques instants; mais, croyant reconnaître la route que Coco lui a fait prendre, et qui mène à la chaumière de l'enfant, Auguste presse les flancs de sa monture en criant à Bertrand: « Va toujours
» au village, je t'y retrouverai.

» — Allons donc au village, » se dit Bertrand en laissant aller son cheval au pas; « Irai-je à
» l'auberge?... Demanderai-je la petite laitière?

» Non, je ne donnerai pas du lait à mon cheval,
» et cette jeune fille n'aurait pas sans doute de
» quoi nous nourrir tous les deux... C'est gentil
» ce village; mais je ne vois pas plus d'auberge
» que dessus ma main. »

Bertrand laisse aller son cheval au hasard, il passe devant plusieurs masures, qui n'ont pas même un premier étage, et ne se soucie pas de s'arrêter dans de si pauvres gîtes; mais bientôt il se trouve devant un petit ruisseau bordé de saules, et une jolie maisonnette lui fait face, Bertrand passe le ruisseau et s'arrête devant la cour. Un petit garçon y joue avec une chèvre; plus loin, une jeune fille bat du beurre, et, dans le fond, une femme âgée arrange des fruits dans une corbeille.

De dessus son cheval, Bertrand domine dans la cour, et regarde ce tableau champêtre. Tout-à-coup la jeune fille lève les yeux, aperçoit le cavalier, quitte son travail, et s'élance vers lui en criant : « Je ne me trompe pas, c'est monsieur
» Bertrand... » et en même temps les yeux de la jeune fille regardent sur la route pour y chercher un autre cavalier.

Bertrand reconnaît Denise; il lui fait un salut gracieux en disant : « Par le grand Tu-
» renne, je ne pouvais pas m'arrêter plus à pro-
» pos... Bébelle a un nez étonnant. — Entrez
» donc, monsieur Bertrand, « dit Denise, dont les

regards se portent toujours sur la route. « — Mam-
» selle vous êtes bien honnête ; mais je cherche
» une auberge pour faire rafraîchir mon cheval
» et moi... — Vous trouverez chez nous tout ce
» qu'il vous faut... Nous ne souffrirons pas que
» vous alliez ailleurs, n'est-ce pas ma tante?...
» Entrez, monsieur Bertrand. »

Bertrand ne résiste pas aux politesses de la jeune fille. Il est étonné de s'entendre appeler par son nom, ne présumant pas que Dalville se soit amusé à parler de lui à Denise. Pendant qu'il descend de cheval, la petite court à sa tante, et pour qu'elle traite bien le nouveau-venu, se hâte de lui dire que Bertrand est le compagnon du monsieur qui a été si généreux pour Coco. La mère Fourcy se lève, et vient faire des révérences à Bertrand, qui ne devine pas la cause de tant de politesses.

On mène le cheval à l'écurie, l'enfant quitte sa chèvre pour aller regarder Bébelle, et Denise fait entrer Bertrand dans une salle basse et s'empresse de lui offrir du vin. Pendant ce temps la mère Fourcy a fait une omelette, parce que Bertrand a avoué qu'il mangerait bien un morceau.

Denise brûle d'envie d'avoir des nouvelles du jeune homme qui lui a recommandé Coco, mais elle attend que sa tante ne soit pas présente pour en parler; elle ne sait comment

questionner Bertrand, qu'elle croit envoyé par le beau monsieur pour avoir des nouvelles de l'enfant, et elle attend que Bertrand en parle le premier ; mais comme celui-ci ne fait que boire et manger, Denise se décide à le questionner : « Il vous a envoyé pour savoir si Coco ne » manquait de rien, si j'avais fait un bon usage » de l'argent qu'il m'a laissé, n'est-ce pas, mon- » sieur ! »

Bertrand vide son verre d'un trait, et le replace sur la table avec force en disant : « Pour » un petit vin de village, il n'est pas mauvais du » tout.

« — Est-ce que vous ne m'avez pas enten- » due, monsieur? » reprend timidement Denise. « — Pardonnez-moi..... mais vous seriez bien » aimable de faire comme si je n'avais pas en- » tendu, car je n'ai pas compris. — Je vous de- » demande si... ce monsieur... ce jeune homme » que j'ai vu avec vous, d'abord en cabriolet. » puis à la campagne de madame Destival...— » Vous voulez dire M. Auguste Dalville? — Ah! » il s'appelle Auguste Dalville? — Comment ! » vous ne saviez pas son nom, et vous savez le » mien? — C'est qu'il vous a nommé deux fois » devant moi... dans la cour... et je n'ai pas ou- » blié votre nom. — Vous êtes bien honnête, » mademoiselle..... — Et M. Auguste Dalville » n'est pas venu avec vous aujourd'hui? — Par-

» donnez-moi, il est ici près... il va venir bien-
» tôt..... — Il est ici.... il va venir!... » dit
Denise en sautant de joie ; et, pour cacher son
émotion, elle reprend : « Ah! c'est que, en
» vous voyant seul, j'ai cru.... que vous n'étiez
» plus avec lui... — Est-ce que je quitterai ja-
» mais mon maître, mon bienfaiteur.... un
» homme qui fait tout pour moi, et qui me
» nomme encore son ami!.. mille baïonnettes!
» Non, ma belle enfant, ça ne se peut pas, je
» suis attaché à M. Auguste comme la poignée
» de mon sabre est attachée à sa lame. désor-
» mais rien ne saurait m'en séparer..... à moins
» que lui-même... mais je suis bien tranquille,
» quoique je me permette de le gronder un peu,
» il connaît le cœur de Bertrand. »

Denise essuie quelques larmes d'attendrissement que lui fait verser le dévoûment du vieux soldat ; puis elle s'écrie en prenant la main de Bertrand et la serrant dans les siennes :

« — Ah! que c'est bien ce que vous dites là,
» monsieur Bertrand, que c'est joli d'aimer
» quelqu'un comme ça! — Est-ce que cela vous
» étonne? est-ce que vous pensiez que M. Au-
» guste ne méritait pas d'être aimé ainsi? — Je
» ne dis pas cela, monsieur.... au contraire....
» Encore un coup, monsieur Bertrand... — Vo-
» lontiers, mamzelle. »

Denise était charmée d'entendre parler d'Au-

guste, et comme le vin rendait Bertrand très-communicatif, il continua; car, lorsqu'il parlait de son bienfaiteur, c'était comme le chapitre de ses campagnes, il n'y avait plus moyen de l'arrêter.

« — Oui, jolie enfant, M. Auguste est un » brave garçon..... libertin, coureur, volage et » dérangé, c'est vrai!.... mais ça n'attaque pas » le fond... — Comment, monsieur, il est tout » cela?... mais c'est bien mal d'être libertin.... » volage.... vous en disiez tant de bien tout-à-» l'heure. — Est-ce que j'en ai dit du mal, ma » petite? ne faut-il pas que les jeunes gens fas-» sent des folies?..... mais j'espère qu'avec mes » conseils..... Corbleu! si Schtrack connaissait » ce petit vin-là!... et puis quand on a chaud, » ça altère en diable..... — Monsieur.... il m'a » semblé que dans la cour de madame Destival, » pendant que M. Auguste me parlait, vous m'a-» viez dit : Prenez garde à vous... — C'est pos-» sible, mon enfant, c'est très-possible... Ecou-» tez, mamzelle Denise, vous êtes gentille... — » Vous êtes bien honnête, monsieur Bertrand. » — Non, oh! je vous dis ça franchement; » vous avez l'air sage..... et ça serait dommage » de vous laisser attraper. Mon maître est un » brave garçon, mais dès qu'il voit un joli mi-» nois, il prend feu comme de la poudre! c'est » plus fort que lui. Il va vous jurer que ça du-

» rera toujours!... mais au premier village où il » verra une autre jolie fille, il s'enflammera et » il en jurera autant.... — Ah! c'est bien vilain » cela... — Non, c'est une maladie de jeunesse, » ça lui passera!... vous pensez bien qu'à Paris » je ne suis pas sans cesse derrière lui pour aver- » tir les jolis minois auxquels il en conte; d'ail- » leurs, dans les grandes villes, les filles s'y » connaissent assez pour n'avoir point besoin » d'avertissement. Mais quand, par hasard, je » vois mon lieutenant s'adresser à une enfant » qui m'a l'air sage et honnête comme vous, » alors je lui glisse dans l'oreille un léger : Pre- » nez garde à vous!... et si ça ne la sauve pas, » du moins ça n'est pas ma faute. »

Denise ne répond rien, elle réfléchit à ce que vient de lui dire Bertrand; celui-ci s'essuie le front avec son mouchoir, boit un coup et reprend :

« — Au reste, la preuve que M. Auguste est » un brave jeune homme, c'est que, quand il » réfléchit, il ne fait pas de sottises. Par exem- » ple, il vous a trouvée à son goût; eh bien, il » n'est pas revenu vous voir; il m'a dit que » c'était de peur de trop vous aimer.

» — De trop m'aimer! » s'écrie Denise. « Quoi! » monsieur, il a dit cela.... Il m'aime donc? — » Pas du tout, ma belle enfant; c'est-à-dire » pas plus que les autres. Mais il aurait cher-

» ché à vous séduire par habitude, et vous l'au-
» riez peut-être écouté; car il est joli garçon, et
» il a une telle manière de dire qu'il aime,
» qu'il le ferait croire à une femme de soixante
» ans.

» — Et c'est pour cela qu'il ne venait pas? »
reprend Denise en soupirant. « — Oui; mais
» aujourd'hui il s'est rappelé que vous lui aviez
» dit que vous ne l'aimiez pas.... alors il est
» venu... — Je ne lui ai pas dit ça, monsieur
» Bertrand. — Non..... alors il a eu tort de ve-
» nir..... — Je ne vous dis pas non plus que je
» l'aime... — Tant mieux pour vous, mamzelle
» Denise, car ça serait vous préparer des cha-
» grins... — D'ailleurs, est-ce qu'une villageoise
» peut aimer un beau monsieur de la ville?.....
» — Je ne sais pas si ça se peut; mais je sais
» que ça se voit quelquefois. — Rassurez-vous,
» monsieur Bertrand, je n'aurai jamais que de
» l'amitié pour M. Auguste... et si c'est la crainte
» que je l'aime qui l'empêche de venir au vil-
» lage, ah! dites-lui bien qu'il peut y venir tant
» qu'il voudra... Denise sait trop qu'elle n'est
» point capable de fixer un monsieur de la ville,
» elle ne l'oubliera jamais. — Bravo! ma chère
» enfant, c'est bien parler... Je bois à votre sa-
» gesse... Et vous voyez que j'avale ça d'un
» trait..... Mais qu'avez-vous donc?..... Est-ce
» que vous pleurez?... — Non, monsieur Ber-

» trand, non... c'est que j'aurais été bien fâchée
» de.... mais c'est fini maintenant, M. Auguste
» ne craindra plus de venir voir son petit pro-
» tégé. Il ne sera plus deux mois sans passer
» par ici... — Oh ! c'est selon !... A Paris, vous
» entendez bien, mamzelle Denise, que mon
» maître n'a pas un instant à lui ! toujours dans
» les fêtes, dans les plaisirs ! Ah ! c'est à qui
» l'aura ! il reçoit dans un jour dix invitations !
» — Oh ! oui..... il n'a pas le temps de penser
» au village ! Il est donc bien riche, M. Auguste ?
» — Riche.... oui sans doute il l'est encore.....
» mais s'il continue de ce train-là, il ne le sera
» pas longtemps !.. A votre santé, mamzelle De-
» nise. — Que voulez-vous dire par là, mon-
» sieur Bertrand ? — Rien, oh ! rien... D'ailleurs,
» je ne dois pas me permettre de trouver cela
» mauvais ; M. Dalville est le maître de son ar-
» gent ; qu'il le donne à des femmes qui le
» trompent, à des grisettes qui le ruinent ; qu'il
» paie les meubles, les tapis et les robes d'in-
» dienne, ça n'est pas mon affaire, je dois payer
» et obéir ; mais ça me fait mal, parce que.....
» double citadelle !..... les femmes d'un côté,
» l'écarté d'un autre..... — Qu'est-ce que c'est
» que l'écarté, monsieur Bertrand ? — Ah ! c'est
» un petit jeu où l'on se ruine en s'amusant !...
» On dit que c'est charmant, parce que ça va
» vite !.. Moi, je trouve que ça va beaucoup

» trop vite ; mais M. Auguste joue pour faire
» comme les autres... Ça le regarde. D'ailleurs,
» s'il veut se ruiner.. vous entendez bien que...
» la subordination avant tout.... A votre santé !
» mamzelle Denise. »

Denise est très-étonnée de ce qu'elle vient d'entendre ; elle ne sait si elle doit en croire Bertrand, qui boit et parle encore lorsque Coco entre en sautant dans la salle.

« Quel est ce petit? » demande Bertrand.
« — C'est l'enfant auquel M. Auguste a donné
» tant de marques de générosité. — Il est gen-
» til, ce petit... Viens ici, mon garçon... saute
» sur mes genoux : c'est ça. Est-ce que tu n'as
» ni père ni mère, mon petit blondin? — Si,
» monsieur, j'ai papa Calleux, » répond Coco en regardant Bertrand. « — Qu'est-ce qu'il fait
» ce père Calleux?... — Il travaille à la terre.

» — C'est un ivrogne, » dit tout bas Denise à Bertrand. « — Tant pis!... c'est un vilain dé-
» faut... » répond celui-ci en portant son verre à ses lèvres, « il faut boire... c'est une chose né-
» cessaire ; mais il faut savoir se modérer... et
» surtout ne jamais perdre la raison. Eh mais,
» en voyant ce petit, je me rappelle que c'est lui
» que mon maître est allé voir. Il m'a quitté en
» me disant : Je vais à la chaumière de l'enfant.
» — Ah! mon Dieu, il ne trouvera personne, »
dit Denise, « et vous ne nous dites pas... Il faut

» aller au-devant de lui... Je le croyais chez ma-
» dame Destival... Viens, Coco, viens ; nous al-
» lons chercher ton bon ami... celui que tu
» aimes tant. — Celui dont tu me parles tous les
» jours, Denise? » dit l'enfant. « — Oui... ton
» bienfaiteur. Venez-vous avec nous, monsieur
» Bertrand? — Ma foi, mademoiselle Denise, je
» suis très-bien ici, et si vous n'avez pas besoin
» de moi... — Non, non, ma tante vous tiendra
» compagnie. Viens, Coco, courons chercher
» ton bon ami. »

L'enfant ne demande pas mieux que de suivre Denise. Tous deux laissent Bertrand faire un salut militaire à la mère Fourcy qui vient d'entrer dans la salle basse, et prennent le chemin de la chaumière.

Mais Denise est agitée par divers sentiments; elle ne sait pas bien elle-même d'où vient son émotion ; elle est contente, et pourtant elle tremble, elle respire avec peine, et, comme on ne peut pas courir longtemps quand on respire mal, Denise ralentit ses pas ; mais Coco continue de courir en avant, parce qu'à sept ans on ne connaît pas ces émotions-là.

Denise est tellement préoccupée de ce que lui a dit Bertrand, qu'elle ne s'aperçoit pas d'abord que l'enfant l'a quittée, mais Coco connaît très-bien les chemins, la jeune fille n'est donc pas inquiète, et elle s'arrete un moment sous un

gros arbre, n'étant pas fâchée de se préparer à revoir le jeune homme de Paris. Mille pensées l'agitent, mais celle qui revient le plus souvent frapper l'imagination de la petite, c'est qu'Auguste n'est revenu au village que parce qu'il pense qu'elle ne l'aime pas.

« Est-ce bien sûr qu'il pense cela? » se dit Denise; « ce monsieur Bertrand a peut-être » mal entendu... Est-ce bien vrai que M. Au» guste soit aussi trompeur qu'il le dit?... Un » vieux militaire ne doit pas se connaître à tout » ça... Mais, après tout, qu'est-ce que ça me » fait?... puisque je n'aime pas ce jeune homme. » Comme dit. . M. Bertrand, à quoi ça m'avan» cerait-il de l'aimer?... Il se moquerait de moi » ensuite... Oh! il n'y a pas de danger que j'é» coute un jeune homme de Paris... un cou» reur... un séducteur... un volage. »

Et tout en disant cela, la petite rarrangeait son fichu, rajustait son bonnet, renouait son tablier, et se regardait en murmurant : « Mon » Dieu! comme je suis chiffonnée... Si j'avais pu » deviner... Ce monsieur ne me trouvera plus » gentille... Oh! ça m'est égal; mais on n'veut » pas non plus avoir l'air sans soin..... sans » goût... »

Enfin, Denise, ayant achevé l'examen de sa toilette, va quitter le gros arbre, lorsqu'une voix se fait entendre. C'est celle d'Auguste.

La petite l'a reconnu..... Elle a besoin de s'arrêter encore pour reprendre sa respiration.

Mais Auguste n'est pas seul; il parle et rit avec une jeune villageoise fraîche et gentille, près de laquelle il marche en conduisant son cheval en laisse. Denise, masquée par le gros arbre, n'est pas vue par Dalville.

La paysanne s'arrête à cent pas de l'arbre qui cache Denise, en disant à Auguste : « Adieu, » monsieur,-moi, j'vas par là... et vous, pisque » vous allez à Montfermeil, v'là vot' chemin tout » droit. — Nous ne nous quitterons pas ainsi, » ma belle enfant, » dit Auguste, en lâchant la bride de son cheval pour prendre la taille de la villageoise; « il faut au moins nous dire adieu... » — Laissez donc, monsieur; laissez donc..... » vous me serrez trop fort. — Pas autant que » vous me plaisez. — Tiens! ça vous a donc pris » comme ça, tout d'un coup, en descendant de » cheval. — Ça me prend toujours ainsi..... — » C'est pis qu'un coup de tonnerre... Ah çà, vou- » lez-vous ben me laisser? — Quand je vous au- » rai embrassée. — Non, pas de ça... Prenez » donc garde, pendant que vous vous échauffez, » votre bidet va s'en aller. — Je le retrouverai. » — Tenez, le v'là qui piaffe déjà dans les hari- » cots de Nicolas... — Laissons-le piaffer. — » Monsieur, je vous dis que je vas crier, si... »

Le bruit d'un baiser interrompit la paysanne

et retentit jusqu'au cœur de Denise, qui entendait tout et ne bougeait pas. Ce premier triomphe allait peut-être être suivi d'un second, lorsque la voix de Coco se fit entendre ; il accourait vers Auguste qu'il venait d'apercevoir, en criant de toutes ses forces : « V'là mon bon ami !...
» Bonjour, mon bon ami, viens-tu jouer avec
» moi ?... »

A la voix de l'enfant, Auguste quitte la villageoise pour aller au-devant de Coco, et la paysanne s'éloigne par un chemin de traverse, en disant : « C'est ben heureux que ce petit soit
» venu, quoique ça... car j'avais beau me dé-
» fendre.... c'est qu'il allait toujours..... Jarni!
» queu fareeur qu'ça fait. »

Auguste prend l'enfant dans ses bras ; il l'embrasse et reçoit avec joie ses innocentes caresses, en lui disant ; « Tu n'étais pas à ta chau-
» mière, Coco, je n'y ai trouvé personne ; est-ce
» que tu n'y demeures plus ?—Non, je suis tou-
» jours avec ma petite Denise, à présent ; de-
» puis que grand'maman Madeleine est morte,
» je demeure avec Denise.... Oh ! je suis bien
» heureux ! elle m'aime autant que Jacque-
» leine. »

La jeune fille, après avoir essuyé ses yeux d'où sortaient quelque larmes, a quitté le gros arbre, et s'approche d'Auguste en tâchant de prendre un air riant.

» Tiens!.... la v'là Denise, » dit l'enfant, en apercevant la petite laitière qui vient à eux; aussitôt Auguste court au-devant de la jeune fille, en s'écriant ; « Vous voilà donc, ma chère » Denise ; que je suis aise de vous revoir!... Il » y a si longtemps... Vraiment, vous êtes encore » plus jolie. »

Denise fait à Auguste une froide révérence, et lui répond d'un air contraint : « Vous êtes » ben honnête, monsieur. »

» — Sans les occupations qui me retiennent » à Paris, il y a longtemps que je serais revenu » vous voir... J'en ai eu plus d'une fois le désir, » car je pensais souvent à la petite laitière de » Montfermeil ; et vous... pensiez-vous quelque- » fois à moi?

» — Oh! pas souvent, monsieur, dit Denise en roulant le coin de son tablier. « — Voilà ce » qui s'appelle de la franchise, » dit Auguste avec un peu d'humeur; mais bientôt il reprend sa gaité habituelle et s'écrie : « Au fait, » Denise, vous auriez eu bien tort de vous oc- » cuper de moi!... Est-ce que je mérite d'inté- » resser un cœur si neuf, si pur... Non, je me » rends justice!... Décidément, Denise, je suis » bien aise pour vous que vous n'ayez pas d'a- » mour pour moi ; mais j'espère avoir votre ami- » tié, et j'en serai digne malgré mes folies. » N'est-ce pas, Denise?. . Vous serez mon amie,

» vous; et, lorsque quelques-unes de ces dames » de la ville m'auront fait de nouvelles perfidies, » c'est auprès de vous que je viendrai les ou- » blier... Votre vue me raccomodera avec votre » sexe; vous me ferez croire de nouveau à la » vertu ; à la fidélité... à toutes ces qualités que » nous cherchons chez les femmes et... Ah! » Denise, je ne vous ai pas encore embrassée, et » un ami a ce droit-là. »

Denise tend sa joue en rougissant, et Auguste y cueille un seul baiser, parce que l'air froid et contraint de la petite laitière lui fait croire que ce n'est que par complaisance qu'elle lui accorde cette faveur.

» Il est donc arrivé bien des événements ici? reprend Auguste. « Coco m'a dit qu'il demeu- » rait chez vous ; que sa vieille grand'mère était morte.... »

» — Oui, monsieur, j'ai demandé au père » Calleux à garder son fils avec nous ; il y a con- » senti... J'ai pensé qu'auprès de nous Coco se- » rait plus heureux... Ai-je mal fait, monsieur?

— Est-ce que vous pouvez jamais faire mal?..

» — Et puis, ma petite Denise a bien soin de » Jacqueleine, » dit Coco, « et elle me laisse » jouer tant que je veux... à condition que, tous » les matins et tous les soirs, je prierai le bon » Dieu pour mon bon ami.... »

Denise rougit et baisse les yeux en disant :

N'est-il pas bien naturel de prier pour son » bienfaiteur? »

Auguste se sent ému ; il considère quelques instants la jeune fille et l'enfant, tout étonné qu'un peu d'or, donné pour faire du bien, lui procure un bonheur plus grand que celui qu'il répand à poignées pour payer des plaisirs. Puis, comme s'il eût été honteux de son attendrissement, il s'écrie : « Me remercier pour une ba- » gatelle!... Mais, maintenant que mon petit » garçon est tout-à-fait chez vous, je n'entends » pas qu'il soit à votre charge. Il ne doit rien » vous rester de la misère que je vous avais re- » mise ; aujourd'hui nous réparerons mon ou- » bli. Je veux que Coco fasse quelque chose, » qu'il s'instruise... — Oh! Denise m'apprend » déjà mes lettres, » dit l'enfant.

» — Comment, Denise, est-ce que vous sa- » vez lire? » dit Auguste. — « Oui, monsieur, » et écrire aussi, » répond la petite d'un air important. Auguste sourit en disant : « Mais vrai- » ment, cela est très-beau pour une laitière, et » je suis sûr que vous êtes plus savante que tou- » tes vos compagnes. En ce cas, je vous aban- » donne pour quelques années l'éducation de » Coco. Plus tard.... nous verrons... Je le ferai » venir à Paris... — Avec Jacqueleine, n'est-ce » pas, mon bon ami. » dit le petit en prenant la main d'Auguste. « — Oui, mon garçon......

» Mais j'oublie ce pauvre Bertrand qui m'attend
» dans quelque cabaret du village... — Il est
» chez nous, monsieur... je l'ai laissé avec ma
» tante. — En ce cas, allons le rejoindre, car je
» je vous avouerai, ma chère Denise, que je
» meurs de soif et de faim. — Ah ! mon Dieu !
» monsieur, et moi qui ne pensais pas à vous
» offrir... Venez vite... Oh ! nous serons bien-
» tôt arrivés. »

On se met en marche, Auguste offre son bras à la petite, qui l'accepte en rougissant, et ose à peine s'appuyer sur son compagnon de route, craignant que la plus légère pression de son bras ne fasse deviner au beau monsieur ce qu'elle voudrait se cacher à elle-même, et retenant jusqu'à sa respiration, parce qu'elle croit que tout doit la trahir. Heureux âge ! heureuse innocence ! ou l'amour a toute sa pudeur, où celle qui l'éprouve, tout en cherchant à le cacher, le laisse paraître dans ses yeux, dans sa voix, dans ses moindres actions ! Certes, il eût éte bien facile alors de lire dans le cœur de la jeune fille ; mais l'homme habitué au manége des coquettes de la ville peut-il se se connaître au véritable amour ?

On arrive à la maisonnette ; on trouve la mère Fourcy assise près de Bertrand et ouvrant de grands yeux, en écoutant le récit des batailles que l'ancien caporal arrose avec le petit

vin du pays. La tante de Denise fait force révérences au monsieur de Paris; Denise court, va vient, met tout en l'air pour offrir sur-le-champ, un joli déjeuner à Auguste, et, pendant qu'on le prépare, Coco mène son bon ami près de Jacqueleine, et la mère Fourcy le suit pour faire admirer au monsieur la beauté de ses coqs, la grosseur de ses œufs et la gentillesse de ses vaches. Après avoir visité la maisonnette Auguste se rend dans le jardin, toujours guidé par la mère Fourcy et Coco ; on lui fait goûter des fruits, du raisin ; on lui offre les plus belles fleurs. Auguste trouve tout admirable, et chacune de ses approbations lui attire une nouveller évérence.

Enfin le repas est préparé. Il est une heure après midi, c'est l'instant où l'on dîne au village. Denise a tant fait qu'elle offre à Auguste un repas complet. Les poulets, les canards, les lapins y ont passé. En voyant une table si bien servie, Auguste exige que ses hôtes y prennent place à côté de lui. Les villageoises font quelques façons, mais le jeune homme déclare qu'il n'acceptera rien, si on ne lui tient pas compagnie. On cède en faisant de nouvelles révérences ; Auguste se place entre Denise et son petit protégé, la mère Fourcy en face, et, sur l'invitation de son lieutenant, Bertrand prend place près de la tante.

Ce repas, égayé par les saillies d'Auguste, par les rasades de Bertrand, par la joie naïve de l'enfant, fait éprouver à chacun des convives un sentiment nouveau. La mère Fourcy, toute fière de dîner avec un beau monsieur, se tient à un pied de distance de la table et ne prendrait pas son verre sans saluer la compagnie ; Bertrand éprouve une vive satisfaction à être assis près de son lieutenant, et, voulant prouver qu'il n'oublie point le respect qu'il lui doit, il conserve, tout en mangeant, la même tenue que s'il présentait les armes, il ne lève pas les yeux de dessus son assiette, même pour verser à boire à sa voisine, ce qui l'expose quelquefois à verser à côté. L'enfant rit, bavarde, joue avec Auguste et donne à manger à sa chèvre. Denise parle peu, elle est embarrassée, elle ne mange pas, et cependant elle se trouve bien heureuse d'être assise près du jeune étourdi qui embrasse toutes les filles et qui a le secret de se faire aimer même de celles qu'il ne courtise pas.

Auguste n'a jamais été si gai qu'à ce repas ; il caresse l'enfant, il dit le petit mot pour rire à la mère Fourcy, il force Bertrand à trinquer avec lui ; il semble que l'air pur et frais des champs le dégage de toute les sujétions du grand monde, et qu'heureux d'être un moment

débarrassé d'étiquette et de galanterie il respire avec plus de liberté.

» Bertrand, » dit le jeune homme en se versant à boire, « je crois vraiment que je suis » plus content ici qu'à une table somptueuse, » entouré de jolies femmes surchargées de bi» joux et de parures, et servi par une armée de » valets. — Ici, monsieur, vous ne voyez que » des gens qui vous aiment et qui ne vous rui» neront pas en vous faisant des compliments » et des politesses. — Eh bien, Bertrand, quand » les autres m'auront ruiné, c'est ici que je vien» drai me consoler de l'ingratitude des hommes » et de la perfidie des femmes. Mais vous ne me » dites rien, Denise, est-ce que vous n'approu» vez point mon projet?

» — Si, monsieur, » répond la petite à demi-voix, et la tante s'écrie : « Mais parle donc, mon » enfant, tu ne manges plus et tu ne parles pas. » Décidément t'as quenque chose.

» — En effet, » dit Auguste, « vous ne sem» blez pas partager notre gaîté... Qu'avez-vous » donc Denise? — Moi, monsieur, mais rien, » je vous jure. — Et moi, je vous assure qu'elle » a quenque chose, » s'écrie la mère Fourcy. « Pardi! depuis quenque temps alle est toute » retournée, elle n'aime pas la danse, elle » n'aime pas les petits jeux, elle ne sait plus » ce qu'elle aime... Oh! mais je m'y connais,

» voyez-vous : une jeune fille qui devient comme
» ça, c'est signe qu'elle pense à queuque chose.
» Eh ben, faut pas rougir pour ça, mon en-
» fant, t'es honnête, on le sait ben, ça n'empê-
» che pas de songer à se marier, et j'espère ben
» que monsieur nous fera l'honneur de venir à
» la noce.

» — Oui, certainement, » dit Auguste, en faisant une légère grimace. « Oui, Denise, je serai
» charmé d'être le témoin de votre bonheur...
» et puisque vous aimez quelqu'un... Ah! vous
» ne m'aviez pas dit que vous aviez fait un
» choix. .

Denise ne répond rien, elle tient ses regards baissés, et tâche de cacher son trouble en caressant la compagne fidèle de Coco.

Auguste se lève brusquement de table, et, sans dire un mot aux convives, sort de la salle d'un air de mauvaise humeur et va se promener dans le jardin. Il ne veut pas s'avouer à lui-même ce qu'il éprouve, mais ce que vient de dire la mère Fourcy lui a fait mal ; tout en répétant qu'il ne songeait pas à Denise, il sent au fond du cœur que l'image de la jeune villageoise lui causait une émotion plus douce que celle des coquettes de Paris.

Auguste se promène au hasard dans les détours du jardin ; il fait ce qu'il peut pour reprendre sa gaîté en se disant : « Je ne conçois

» pas! prendre de l'humeur, parce que cette
» petite aime quelqu'un... et que ce n'est pas
» moi.... Moi..... mais pourquoi m'aimerait-
» elle?.... Moi! qu'elle n'a vu que trois fois....
» qu'elle ne connaît pas!... Il faut que j'aie bien
» de l'amour-propre pour penser que cette jeune
» fille pouvait m'aimer... Non!... je sens là que
» ce n'est pas la vanité qui me le faisait désirer!
» allons, retournons à Paris, oublions cette pe-
» tite laitière? Ce ne sera pas difficile : qu'a-t-
» elle donc de si extraordinaire?..... il y a dans
» Paris mille femmes plus jolies, plus piquantes,
» plus... »

Auguste s'arrête, car, en tournant la tête, il vient d'apercevoir Denise à quelques pas de lui; ses yeux contemplent la jeune villageoise qui semble craindre d'avancer et reste immobile contre un arbre : son embarras, sa rougeur, les regards furtifs qu'elle jette sur le jeune homme, donnent à toute sa personne une grâce, un charme que l'art ne peut imiter, et Auguste se dit tout bas : « Non, il n'y en a pas » à Paris qui puisse lui être comparée. »

Étonnée de voir leur hôte quitter la table si brusquement, Denise l'a suivi de loin dans le jardin. Elle se rappelle ce que lui a dit Bertrand, et, comme son plus grand désir est qu'Auguste vienne souvent au village, elle se promet de bien cacher ce qu'elle éprouve en secret.

Auguste s'est approché de Denise; pendant quelque temps ils restent en silence l'un devant l'autre; enfin le jeune homme tâche de prendre un air indifférent et lui dit : « Vous aimez donc quelqu'un, Denise?...

« — Oui, monsieur, » répond la petite en rougissant et tenant ses yeux baissés, « — Il me » semble que lorsque je vous ai rencontrée pour » la première fois, dans le petit sentier du bois, » vous m'aviez dit que vous n'aviez pas d'amou- » reux. — C'est vrai, monsieur... — C'est donc » depuis ce temps que vous avez donné votre » cœur?...

Denise soupire et se tait. « Je n'ai pas le droit » de vous questionner, » reprend Auguste avec dépit; « mais c'est l'intérêt que vous m'inspi- » rez.... c'est... Tenez, Denise, je me trompais » bien! car je croyais que vous m'aimiez un » peu..... — Oh! non, monsieur, je ne vous » aime pas!... pas d'amour. Il faut bien que je » vous dise cela, puisque vous ne viendriez » plus au village s'il en était autrement. Mais » venez-y, monsieur, oh! venez souvent voir » l'enfant que vous avez adopté!... Je n'oublie- » rai pas que je ne suis qu'une paysanne et que » vous êtes un monsieur de la ville; et je vous » assure bien que je n'aurai jamais d'amour pour » vous. »

En achevant ces mots, la jeune fille se re-

tourne pour qu'Auguste ne voie pas les larmes qui s'échappent de ses yeux ; mais celui-ci est déjà loin d'elle : il marche à grands pas vers la maison, et entre dans la salle basse en disant : « Allons, Bertrand, il faut retourner à » Paris.

» — Retournons à Paris, mon lieutenant, » me voici disposé à faire quatre lieues par » heure...... Adieu, la maman, votre vin est » gentil : un jour que Schtrack aura le temps, » je l'amènerai jusqu'ici pousser une reconnais- » sance... »

La petite revient, elle voudrait lire dans les yeux d'Auguste, mais, sans la regarder, le jeune homme lui dit : « Adieu, Denise, nous » partons.

» — Déjà ! » s'écrie Denise. « vous aviez l'air » de vous trouver si bien ici ! — Oui, je m'y » trouve très-bien, en effet, mais des affaires » m'appellent... Je vous reverrai, Denise ; je » reviendrai vous voir... — Vous ne serez plus » longtemps sans venir embrasser Coco?... — » Non... je vous le promets ; prenez ceci, c'est » pour lui Je n'ai pas besoin de vous le recom- » mander, vous êtes si bonne.

» — Oh! pour ça, monsieur, alle aime c't » enfant comme si c'était son frère. — Mais à » quoi bon me laisser tant d'argent, monsieur? » — Sa chaumière tombe en ruine, vous la ferez

» réparer... Vous ferez clore le petit jardin qui » est derrière... vous l'achèterez pour mon petit » garçon. — Mais, monsieur.... ça fait mille » écus que vous me donnez là, et il ne faut » pas tant d'argent pour tout ça — Prenez, je » le veux, et, si cela ne suffisait pas, tenez, » voici mon adresse à Paris, écrivez-moi, De- » nise, et vous aurez sur-le-champ de mes » nouvelles. »

Auguste jette son adresse sur la table et embrasse l'enfant.

« Adieu, mon bon ami, » dit le petit en passant ses bras autour du cou d'Auguste ; la mère Fourcy fait au jeune homme une révérence qui dure le temps que l'on mettrait à compter les mille écus. Denise le regarde avec embarras, attendant qu'il vienne l'embrasser, mais il n'en fait rien. Après avoir dit adieu à l'enfant, il salue tout le monde et remonte lestement à cheval, puis s'éloigne avec Bertrand, laissant la petite attristée de la froideur avec laquelle il vient de la quitter, et se disant : « Qu'a-t-il » donc!... Il ne venait pas parce qu'il craignait » de m'aimer ; il a l'air fâché parce qu'il sait » que je ne l'aime pas... Comment faut-il donc » faire pour le voir souvent? »

Tout en trottant près de son lieutenant, Bertrand se permettait, suivant l'usage, quelques réflexions et disait : « Certainement, il est beau

» d'être généreux... et l'on ne doit pas regretter » l'argent donné pour faire le bien. Cependant, » monsieur, il me semble que mille écus... c'est » beaucoup dans ce moment où notre caisse est » peu garnie ; vous auriez pu vous gêner moins en » donnant cela en plusieurs fois, cela serait revenu » au même. — Il est probable que je ne retour- » nerai pas au village de longtemps, » dit Auguste d'un ton pensif. « — Ah! alors, c'est dif- » férent... c'est moi qui ai tort. »

CHAPITRE XII.

PLACEMENT DE FONDS ET JEUX INNOCENTS. — LE PUNCH ET LE LAMPION.

—

De retour à Paris, Auguste trouve chez lui M. Destival qui l'attendait et qui court presser la main de son cher ami.

« Ce cher Dalville, que diable devenez-vous donc? » dit l'homme d'affaires, en jetant de temps à autre un coup-d'œil vers la fenêtre et regardant dans la rue. « — Vous m'attendiez, je » suis désolé... — Oh! il n'y a pas de mal.... A » la vérité j'ai mille courses à faire dans Paris, » mais mon nouveau cheval est délicieux..... » Peste! c'est un animal précieux... L'avez-vous » remarqué à la porte? — Non; je n'ai pas pris » garde... — J'ai fait repeindre mon cabriolet et » j'ai pris un nègre pour jockey : il faut bien » monter sa maison quand les affaires augmen- » tent. J'ai donné une cuisinière à ma femme...

» un cordon bleu.... Vous en jugerez; je veux
» que vous veniez dîner demain, j'ai quelques
» personnes.... tous gens très-riches: ce n'est
» pas que je tienne à cela, moi, je ne suis pas
» comme la Thomassinière, qui est toujours à
» nous étourdir avec sa fortune, ses maisons!...
» Cela est d'autant plus ridicule que, quand on
» connaît comme moi l'origine du cher spécu-
» lateur, vous conviendrez que ces prétentions
» semblent risibles... Avez-vous remarqué mon
» nègre en bas? — Non, je n'y ai pas fait atten-
» tion. —C'est un garçon bien taillé.,. d'un noir
» superbe... J'aime mieux un seul nègre que
» tous ces grands laquais qui abîment une voi-
» ture..... A propos, ma femme vous en veut,
» mon ami; elle dit que vous la négligez. —
» Mais, je vous assure... — Oh! vous ne venez
» presque plus! ce n'est pas bien!..... Plus de
» musique, plus de chant, plus de partie de
» spectacle, vous nous oubliez, Dalville, et ce-
» pendant vous savez si nous sommes vos véri-
» tables amis!... Mais parlons un peu d'affaires.
» Je me suis occupé de vos intérêts, car quoi-
» qu'on ne vous voie pas, on n'en pense pas
» moins à vous. — Vous êtes trop bon!... —
» Vous êtes un étourdi, vous, et vous ne songez
» pas à gagner de l'argent; mais moi je ne suis
» pas, comme la Thomassinière, de ces égoïstes
» qui ne songent qu'à eux; je trouve une occa-

» sion de tirer un grand bénéfice de mes capi-
» taux, mais je me suis dit : Pourquoi n'asso-
» cierais-je pas ce cher Dalville à cette opéra-
» tion ? Pourquoi m'enrichir seul ? Le bonheur
» d'un ami double le nôtre... et puis je ne suis
» pas un ambitieux, je ne veux pas jeter de la
» poudre aux yeux et faire de l'embarras comme
» certaines gens de notre connaissance ; je veux
» m'arrondir, voilà tout. Bref, l'affaire dont je
» vous ai parlé il y a quelque temps peut se
» faire ; je réponds d'un bénéfice certain... mais
» il nous faut des fonds. — Je puis réaliser deux
» cent cinquante mille francs. — C'est assez :
» avec ce que j'ai... nous marcherons ; en moins
» d'un an ; je veux que ces fonds vous rappor-
» tent vingt-cinq mille francs.... C'est gentil,
» hein ? — Je me fie à votre prudence, je m'en-
» tends très-peu aux affaires, mais je ne vou-
» drais pas hasarder ma fortune... — Oh ! soyez
» tranquille, mon ami, pour la prudence je
» suis un vrai serpent ! D'ailleurs, moi-même,
» pensez-vous que je veuille risquer mon bien ?
» Et quand pourrez-vous avoir ces fonds ? —
» Dès demain. — Vous me les apporterez en
» venant dîner...... — Volontiers. — C'est en-
» tendu, le reçu en sera préparé.... car il faut
» que tout se fasse avec ordre. Ce cher Dalville !
» Vous engraissez, mon ami, vous avez une
» mine charmante !... — Vous trouvez ?... Au-

» jourd'hui cependant je me sens un peu fatigué.
» — Ma foi, il n'y parait pas!.... vous êtes un
» gaillard!.... Au milieu de ces conquêtes, tou-
» jours d'une santé de fer... — Oh! pas préci-
» sément de fer... — Mais vous êtes encore si
» jeune auprès de moi!... Je serais votre père!..
» Quel âge avez-vous, vingt-deux ans tout au
» plus?... — J'en ai bientôt vingt-sept. — Oh!
» c'est extraordinaire!... Mais je vous quitte;
» j'ai tant d'affaires... il faut que j'aille chez
» Monin... je lui ai vendu sa pharmacie. Je vais
» l'engager à dîner ainsi que son épouse: ce
» sont des gens qui n'ont pas inventé la pou-
» dre... surtout ce pauvre Monin, qui se laisse
» mener par sa femme comme un vrai bambin;
» mais c'est honnête, oh! c'est la probité mê-
» me : et moi je tiens à cela... je tiens essentiel-
» lement à cela..... A demain, donc, mon cher
» ami, et n'oubliez pas les fonds. — C'est con-
» venu. »

Destival quitte Auguste, après lui avoir de nouveau pressé la main, comme s'il avait une convulsion. Dans l'antichambre, l'homme d'affaires rencontre Bertrand : nouvelles salutations de sa part à l'ancien caporal, auquel il serre aussi la main, en disant : « Ce bon et » brave Bertrand! que je suis aise de le rencon- » trer... et cette santé, mon ancien, toujours » parfaite..... toujours une tenue superbe.......

» Comme ça fait du bien d'avoir été militaire...
» mais je vous assure que la leçon que vous
» m'avez donnée m'a singulièrement servi !....
» J'espère qu'un de ces jours vous voudrez bien
» m'en donner une seconde, mon brave, et je
» serai toujours fier de les recevoir... Au revoir,
» estimable Bertrand. »

Et, sans avoir laissé à Bertrand le temps de répondre un mot, M. Destival enfile la porte, descend l'escalier, et avant d'être au bas du dernier étage, crie à tue-tête : « Domingo !.... » holà ! Domingo !... mon nègre !..... ouvrez » donc mon cabriolet ! »

Un nègre gros et trapu, vêtu d'une veste rouge et coiffé d'un petit chapeau de jockey, avec une avance de dix pouces, s'avance en trotillant avec peine dans une culotte de peau qui a servi dix ans à M. Destival, et dont il a jugé convenable de faire présent à son jockey, auquel elle est beaucoup trop étroite, en lui assurant qu'il ne serait pas deux ans à son service sans que la culotte ne lui soit devenue trop large.

A la vue de son nègre, Destival regarde à droite et à gauche pour voir si on le remarque; mais comme personne ne s'arrête pour regarder Domingo, l'homme d'affaires se décide à monter dans son cabriolet, et après s'être assuré par le petit carreau que son nègre est der-

rière, M. Destival fouette son cheval, en criant: gare! même quand il n'y a personne.

« Mon cher Bertrand, tu ne me gronderas » plus, » dit Auguste à l'ancien caporal, après le départ de M. Destival. « — Pourquoi cela, » monsieur? — C'est que je mets de l'ordre » dans mes affaires...... Je confie mes fonds à » Destival, qui va les faire valoir de manière à » ce que dans quelque temps je sois aussi riche » qu'autrefois. — Vous confiez votre fortune à » ce monsieur, qui est si poli? — Oui, mon » ami. — Tout? — Mais à peu près : je lui re- » mets deux cent cinquante mille francs; il » m'en restera environ vingt mille devant moi, » pour vivre, m'amuser, en attendant que je » compte avec Destival, ce que je ne veux pas » faire avant quelque temps... — C'est fort » bien, monsieur; mais avez-vous des sûretés? » Car, enfin, deux cent cinquante mille francs, » c'est une somme! et quand on n'a plus que » cela! — Sois tranquille! j'aurai toutes les sû- » retés possibles; d'ailleurs, Destival est un » homme prudent, sage?... Oh! j'aurai plus de » confiance en lui qu'en la Thomassinière, qui » cependant est beaucoup plus riche; et puis, » quand je voudrai mes fonds, je n'aurai qu'à le » prévenir trois mois d'avance. — Mais s'il vou- » lait les garder, lui, vous préviendrait-il aussi, » mon lieutenant? — Fi! Bertrand, est-ce qu'il

» ne faut voir partout que des intrigants et des
» fripons?... — Dieu m'en garde, mon lieute-
» nant! car alors il faudrait faire un feu de file
» continuel sur tous ceux qu'on rencontrerait.
» — Au fait, je n'ai point à me plaindre du
» sort : je jouis de la vie, je ne me refuse rien,
» et ma fortune va s'augmenter.... Si quelques
» coquettes me trompent, je le leur rends bien
» Je suis fâché cependant contre cette petite
» Denise; je sens que je l'aurais tant aimée!...
» Avoir donné son cœur sans me le dire!.... —
» Est-ce qu'elle avait besoin de votre permis-
» sion, mon lieutenant? — Non! mais si j'étais
» devenu amoureux d'elle.... si j'avais conçu
» l'espoir de m'en faire aimer..... Tu convien-
» dras, Bertrand, qu'il est fort désagréable pour
» un jeune homme qui a quelque mérite de
» penser qu'une si jolie fille lui préfère quelque
» rustre, quelque lourdaud paysan!.... — Mon-
» sieur, ce rustre, ce lourdaud lui offrira sa
» main, il en fera sa femme, il chérira en elle
» la mère de ses enfants et ne la quittera ja-
» mais... Croyez-vous que dans la balance tout
» cela ne l'emporte pas sur les œillades, les sou-
» pirs et les jolis propos du jeune homme de
» Paris? — Tu as raison, Bertrand : quelque-
» fois je n'ai pas le sens commun; ne parlons
» plus de Denise... J'irai la voir quand elle sera
» mariée... Mais jusque-là je ne veux plus aller

» à Montfermeil, cette petite est trop sédui-
» sante... — Bravo! mon lieutenant, voilà qui
» est agir en homme d'honneur. »

Auguste se rend chez son notaire ; en descendant l'escalier, il rencontre madame Saint-Edmond : c'est la première fois qu'il la revoit depuis l'aventure du Tourne-Bride.

A l'aspect d'Auguste, Léonie s'arrête, s'appuie contre la muraille, tourne les yeux, tire son mouchoir, et n'omet rien de ce qui peut faire penser qu'elle va se trouver mal; mais sans faire attention à la pantomime expressive de sa voisine, Auguste se contente de lui faire un grand salut, et passe sans s'arrêter.

Le notaire a remis à Dalville les fonds qu'il avait à lui ; celui-ci met en portefeuille deux cent cinquante mille francs, et laisse à Bertrand ce qui lui reste, en l'engageant à être moins économe dans ses dépenses, parce que leur fortune devant se doubler, il ne voit pas pourquoi ils se refuseraient quelque chose. Le lendemain, Auguste prend le portefeuille, et se rend à cinq heures chez Destival, en recommandant de nouveau à Bertrand de s'amuser. Pour obéir à son maître, l'ancien caporal va trouver son ami Schtrack avec lequel il se propose de faire une petite promenade.

L'homme d'affaires a pris un logement plus grand que celui qu'il occupait précédemment.

Il a monté sa maison avec plus de luxe, et, quoiqu'il ne puisse encore rivaliser d'élégance avec M. de la Thomassinière, on voit qu'il fait tout ce qu'il peut pour en approcher; mais généralement la peine que l'on se donne pour tromper les yeux produit rarement le résultat qu'on espère, et ne sert qu'à se faire moquer de soi. Dans les arts, il est rare que l'on réussisse en sortant de son genre, et dans le monde on est ridicule quand on veut se donner pour ce qu'on n'est pas. En vain la grisette voudra, sous son grand chapeau, singer les minauderies d'une femme du beau monde; en vain le garçon tailleur, habillé de neuf des pieds à la tête, croira, parce qu'il porte les modes les plus nouvelles, avoir l'air d'un agent de change; le naturel perce toujours : on peut en imposer à la multitude, et, dans la foule, passer pour ce qu'on n'est pas; mais au moindre examen,

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

C'est ainsi que la société nous offre une foule de gens qui, en ne cherchant pas à faire plus qu'ils ne peuvent, seraient fort estimables et ne prêteraient point à la critique. Chez un petit commis à cent louis d'appointements, on veut donner des soirées, des bals; on met

la maison sens dessus dessous ; on démonte les lits pour avoir plus de place, on fait venir un piano, on prépare des carafes de sirop, on loue des quinquets, des lampes ; on donne du punch, on sert un souper. Mais, malgré tout le mal qu'on s'est donné, la société, beaucoup trop nombreuse pour le petit appartement, ne sait où se placer : il n'y a point assez de chaises ; à la place où était le lit, le papier est d'une autre couleur et fait deviner le déménagement du matin ; le piano n'est point d'accord ; les rafraîchissements, tout préparés, ne sont point assez sucrés, parce qu'on a économisé le sirop pour faire une carafe de plus ; les lampes ne vont pas, parce qu'on n'a pas l'habitude de s'en servir ; le punch est fait avec de l'eau-de-vie mauvaise, parce qu'on a pris la moins chère, et au souper vous ne trouvez que du pain rassis pour manger avec la volaille qu'on vous présente. Le monde aime à critiquer : on rit tout bas de tout ce qui a été mal, sans tenir compte de ce qui a été bien. Au lieu de cela, ne valait-il pas mieux donner une soirée sans prétention, n'avoir pas autant de monde, et laisser son lit à sa place ; servir une pièce froide de moins, mais donner du pain tendre ; enfin ne pas montrer la prétention d'avoir une grande soirée, et ne chercher que l'occasion de réunir quelques amis ?

Chez l'homme d'affaires, on n'a pas démonté les lits, parce qu'on a un salon assez vaste pour contenir une nombreuse société ; les lampes éclairent bien, parce qu'on s'en sert souvent, et le punch est bon, parce que madame Destival ne connaît point ces mauvaises économies avec lesquelles on ne fait jamais complètement bien. Mais Domingo placé dans l'antichambre pour annoncer, et Baptiste, qui court sans cesse d'une pièce à l'autre pour exécuter les ordres de son maître et qui murmure sur tout ce qu'on lui dit de faire, ont quelque chose de comique qui frappe, parce que Destival appelle sans cesse son nègre et son valet de chambre, en leur donnant les épithètes de drôle et de faquin.

Lorsque Dalville arrive, plusieurs personnes sont déjà réunies dans le salon ; notre étourdi reconnaît M. Monin et sa moitié, qui, cette fois, n'a pas un chapeau de bergère, mais un turban énorme sous lequel sa grosse figure ressemble parfaitement à celle d'un Turc. Auguste n'est pas à moitié du salon que Monin lui a déjà demandé comment va l'état de sa santé. Madame Destival fait à Auguste l'accueil le plus gracieux, et les reproches qu'elle lui adresse sur la rareté de ses visites sont faites avec tant d'amabilité, qu'ils ne peuvent que faire naître le regret de les avoir mérités. Avant

qu'Auguste ait examiné le reste de la société, M. Destival entre dans le salon, et en voyant Dalville pousse un cri de joie comme s'il le croyait ressuscité, puis va lui prendre les mains en disant : « Le voilà, ce cher ami !.. ..
» c'est lui !... il ne nous a pas manqué !... Que
» c'est aimable de sa part !... oh ! c'est que c'est
» une faveur de l'avoir !... . Il a tant d'invita-
» tions !... tant de connaissances..... il a de la
» peine à suffire à tout... »

L'homme d'affaires ajoute plus bas : « Avez-
» vous songé à notre placement ! — J'ai cela
» sur moi, » dit Auguste. « — En ce cas, pas-
» sons dans mon cabinet... et finissons cela
» avant dîner, pour ne plus songer qu'aux plai-
» sirs. — Volontiers.

» — Mesdames, un million de pardons si je
» vous enlève ce cher Dalville ; mais je vous
» promets de vous le rendre dans cinq minutes,
» sans quoi je conçois que vous m'en voudriez
» mortellement. »

En disant cela, Destival entraîne Auguste dans son cabinet. Là, ce dernier lui remet le portefeuille. L'homme d'affaires, après avoir compté les billets, les serre avec soin dans son secrétaire et donne à Auguste une reconnaissance de la somme ; Auguste la met dans sa poche, en disant : « C'est fort bien, j'exami-
» nerai cela chez moi. » Ces messieurs retour-

nent au salon ; Dalville empressé de faire connaissance avec quelques jolies femmes qu'il a entrevues, et Destival aussi radieux que s'il venait de trouver une mine de diamants.

La société s'est augmentée de plusieurs personnes, parmi lesquelles Auguste remarque trois sœurs jeunes et jolies, mais qui parlent, marchent et ne sourient qu'avec affectation ; une jeune femme, fort gaie, fort causeuse, fort disposée à rire avec tout le monde, mais principalement avec les messieurs ; une petite niaise de seize ans bien timide, bien gauche, qui n'ose pas quitter la chaise de sa maman ni regarder les gens auxquels elle parle ; un grand monsieur, à besicles, qui va mettre son nez sur les tableaux, les gravures, les écrans, les flacons, touche à tout, examine tout, en secouant la tête, et laissant échapper deux ou trois : *hum*! *hum*!... qui sans doute veulent dire quelque chose, tandis qu'un petit homme embarrassé de son gros ventre, de ses bras courts, de sa petite tête, ne sachant enfin que faire de toute sa personne, se dandine continuellement, tantôt sur la jambe gauche, tantôt sur la droite, joue avec sa chaîne de montre, tire la langue quand on le regarde, et se gratte le nez quand on ne le regarde pas.

En général, la société semble plus choisie en femmes qu'en hommes, mais lorsqu'on fait des

affaires on a des relations avec toutes les classes, et souvent ce n'est pas l'homme qui a meilleure tournure qui vous fait gagner le plus d'argent.

Au milieu de tout ce monde, Monin se tient presque constamment derrière la chaise de sa femme, ne sortant de là que pour aller s'informer de l'état de la santé de chacun ; puis, quand il a été adresser sa phrase à un nouvel arrivant, il revient en souriant se mettre derrière sa moitié, ouvre sa tabatière et la présente à *Bichette*, qui, malgré son turban, joûte avec son mari à qui prendra la plus grosse prise.

Six heures ont sonné, Domingo vient en tortillant dire dans un baragouin où il y a de toutes les langues : « Maître, soupe servie!... » et Monin, qui n'a pas remarqué le nègre dans l'antichambre, et croit que c'est un négociant de la côte de Guinée, que l'on a invité à dîner, va quitter la chaise de sa femme pour aller demander à Domingo comment va l'état de sa santé, lorsque Bichette, qui devine l'intention de son mari, le retient par son habit, en lui disant : « Restez là... où allez-vous donc, mon-» sieur Monin ? est-ce que vous ne voyez pas que » c'est le nègre de M. Destival ?... — Ah! c'est » un nègre, Bichette?..... — Comment, mon-» sieur, vous ne vous en apercevez pas? — Si » fait, mais je vas te dire... J'ai cru qu'il parlait » allemand..... il a dit : Soupe servie... — Eh

» bien! monsieur, c'est donc de l'allemand » cela?... Au reste, quand on fait tant que d'a- » voir un nègre, on devrait bien lui apprendre » à marcher ; est-ce que je voudrais d'un jockey » qui a l'air d'avoir du plomb dans sa culotte... » il est gentil leur Domingo!... c'est quelque » méchant sauvage qu'on aura passé au jus de » réglisse pour en faire un nègre. »

« Le dîner est servi, et monsieur et madame » de la Thomassinière n'arrivent pas! » dit avec humeur madame Destival. « Nous n'attendons » plus qu'eux....... ils sont terribles! jamais » exacts!.... il est six heures bien sonnées..... » — Six heures dix, » dit le grand monsieur à besicles. « Je suis toujours avec le soleil; hum! » hum!..... — Six heures sept, » dit Monin en tirant sa montre. « —Vous retardez, monsieur!.. » hum! hum! — Mon mari se met tous les jours » sur le canon du Palais-Royal, » dit madame Monin en jetant un regard fier sur l'homme à lunettes, tandis que le petit monsieur aux bras courts, pour venir à bout de tirer sa montre de son gousset, se met deux fois sur sa jambe gauche et trois fois sur la droite, et, parvenu enfin à faire sortir une montre d'argent après laquelle est attachée une chaîne d'or, regarde longtemps le cadran, et dit : « Oui..... il doit » bien être à peu près ça.

» — Ma foi, » dit Destival, » si la Thomassi-

» nière n'amenait pas madame, nous serions à
» table, parce qu'il est ridicule de faire attendre
» toute une société, mais une jolie femme trouve
» toujours quelque chose à refaire à sa toilette ;
» il faut pardonner aux Grâces. Domingo qu'on
» tienne les entrées chaudes... Baptiste, que les
» réchauds soient rouges... Allons, drôles... un
» peu de vivacité quand je commande ! »

Domingo n'en marche pas plus vite, parce que la culotte de peau y met ordre ; Baptiste, toujours de mauvaise humeur, pousse brusquement le nègre en murmurant : « Allons donc,
» moricaud !... joli aide qu'on m'a donné là ! il
» ne sait que casser les assiettes et voler de la
» liqueur !... Je voudrais qu'il en bût tant, qu'il
» cassât tout le cabaret de porcelaine : ça
» leur apprendrait à donner une veste rouge
» toute neuve à ce vilain noiraud, tandis que
» depuis trois ans, on me laisse avec un mé-
» chant habit râpé. »

La demie a sonné, les visages s'allongent. Auguste cause avec un de ses voisins qui lui dit : « Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il est ri-
» dicule qu'une ou deux personnes fassent at-
» tendre toute une société, et que souvent des
» gens respectables soient aux ordres d'un faquin
» à qui il plaira de n'avoir pas d'exactitude ? Chez
» moi, monsieur, on dîne à une heure fixe ; ja-
» mais je n'attends deux minutes ceux que j'in-

» vite, et je vous réponds qu'ils sont exacts, » parce qu'ils savent qu'on dînerait sans eux. » Auguste trouve que son voisin a raison. Madame Destival perd patience, monsieur va à chaque instant dans la salle à manger, et revient en s'écriant : « Tout sera froid!... Les petits » pâtés ne seront plus mangeables : c'est extrê» mement désagréable !

» — Oui, » dit le monsieur aux besicles, « la » pâtisserie ne vaut rien réchauffée.... hum ! » hum !...parce qu'elle n'est bonne que chaude.. » hum ! »

Monin paraît très-affecté de ce qu'on dit des petits pâtés, et le monsieur qui se dandine se gratte le nez d'un air piteux. Enfin, à sept heures, on sonne avec violence, et bientôt monsieur et madame de la Thomassinière entrent dans le salon. Athalie est resplendissante : sa toilette est magnifique ; son cou, ses bras sont chargés de diamants, et l'éclat qu'ils répandent se marie parfaitement avec l'expression piquante de ses traits. A sa vue, les hommes laissent entendre un murmure d'admiration ; les femmes ne disent rien : elles examinent, elles scrutent sa toilette jusque dans ses moindres détails, et leurs yeux ne peuvent cacher un petit mouvement de jalousie, parce que tout est bien et qu'il n'y a pas moyen de critiquer, ce qui est une bien grande jouissance dans la so-

ciété, où l'on n'épargne pas même ses amis!.. Jugez de ce qu'on dit des autres!

La Thomassinière qui a encore gagné le matin une vingtaine de mille francs sur un terrain qu'il a revendu, et qui a presque tous les jours à sa table M. le marquis de Cligneval, fait plus l'important que jamais ; il se gonfle dans son habit, se rengorge dans sa cravate, traîne ses pieds en marchant, et fait aller son corps comme le balancier d'une pendule. En entrant dans le salon, il jette des regards insolents sur tout le monde, ne salue personne, marche sur les pieds et sur les robes sans demander excuse, et ne répond pas à Monin qui a quitté le derrière de la chaise de Bichette pour aller dire au spéculateur : « Comment va l'état de votre santé?

» Que vous êtes cruel pour vous faire désirer, mon cher de la Thomassinière!» dit M. Destival en tendant la main au parvenu, qui lui donne deux doigts d'un air protecteur, en disant : « Oui, c'est vrai!... Que voulez-vous? » quand on n'a pas un moment à soi!.... Nous » avons bien manqué ne pas venir... Mon ami » le marquis voulait nous emmener à la cam- » pagne ; mais j'ai pensé que ça vous ferait faute » si nous ne venions pas... et j'ai dit, allons-y. » Mais, ma foi, ça a tenu a bien peu de chose!..

Pendant cette conversation, Monin est resté

derrière M. de la Thomassinière ; n'obtenant pas de réponse, il se décide à retourner près de sa femme; mais Bichette, qui voit tout ce qui se fait dans les quatre coins du salon, a remarqué que la Thomassinière n'a pas rendu le salut à son époux, et elle fait des yeux furibonds au parvenu en disant à son mari ; « Pour-
» quoi avez-vous été saluer ce grossier person-
» nage?... — Bichette... je... — Qu'avez-vous
» besoin de vous informer de la santé de tout
» le monde? — Bichette, c'est parce que... —
» Est-ce que vous êtes l'ami de ces gens-là?....
» — Tu sais bien que nous les avons vus chez
» M. Destival... En uses-tu. Bichette? — Est-
» ce que vous n'avez pas remarqué que cet in-
» solent, ce malotru qui fait un embarras si ri-
» dicule, vous a tourné le dos sans répondre à
» votre politesse? — Il ne m'a peut-être pas vu,
» Bichette... Pas vu!... vous étiez sous son
» nez!... Vous êtes une poule mouillée, mon-
» sieur Monin!... Ces Thomassinière me paie-
» ront cela!... En attendant, avisez-vous encore
» de parler à cet homme ou à sa femme, et
» je vous retire votre tabatière pour huit jours.»

Monin, effrayé de la menace, repasse derrière la chaise et prend trois prises de suite. Mais Domingo a crié de nouveau qu'on était servi, et tout le monde se rend dans la salle à manger. Dalville offre sa main à la maîtresse de la

maison, un petit-maître de province a donné la sienne à la brillante Athalie, le monsieur aux besicles s'approche des trois sœurs en disant qu'il se charge de conduire les Grâces ; la Thomassinière va seul, trouvant sans doute que c'est bien assez de présenter sa personne ; Monin marche au pas avec une vieille douairière, et madame Monin se trouve la dernière dans le salon avec M. Bisbis (c'est le nom du petit homme qui se dandine) ; il vient en sautillant se présenter à la grosse dame au turban, lui offre sa main droite, puis sa gauche, puis représente la droite, et madame Monin, impatientée, finit par saisir son cavalier à bras-le-corps, comme si elle allait danser une sauteuse et l'entraîne ainsi vers la salle à manger.

Dalville occupe une des places d'honneur à côté de la maîtresse de la maison, et auprès de lui est la jeune dame qui cause si facilement ; la petite-maîtresse est entre le beau-fils de province et le monsieur aux hum ! hum, son mari près d'une vieille maman et d'une des trois sœurs ; madame Monin a son conducteur pour voisin, et Monin se trouve près de la petite niaise qui n'ose lever les yeux, et à laquelle, avant qu'on ait servi le bœuf, il a déjà offert deux fois du tabac.

Le dîner est somptueux : trois services, quatre entrées à chaque. Monin n'a pas le temps

de visiter sa tabatière ; il est encore aux anchois que déjà le premier service a disparu. La Thomassinière a trouvé l'occasion de dire que le madère est mauvais, que les olives sont trop salées ; que le beurre ne vaut pas celui de sa terre de Fleury, et enfin que ce n'est pas assez de deux domestiques pour servir vingt personnes. Il est vrai qu'on laisse souvent M. de la Thomassinière demander deux fois une assiette parce que Domingo n'arrive jamais assez vite, et que Baptiste s'embrouille et perd la tête en courant autour de la table,

Au second service, Baptiste laisse tomber un macaroni sur madame Monin, et Domingo casse une pile d'assiettes en voulant sortir. Madame Monin jette les hauts cris, on a taché sa robe de gros de Naples; madame Destival tâche de la calmer, M. Destival gronde ses gens, et Monin n'ose plus se verser à boire, parce que Bichette est en colère.

Tout en buvant de tous les vins, la Thomassinière ne cesse de répéter qu'il a mieux que ça dans ses caves. Destival fait des yeux à sa femme, qui a assez d'esprit pour ne point avoir l'air de faire attention aux sottises que débite le parvenu. Athalie paraît s'ennuyer des fadeurs de ses voisins ; madame Monin semble tenter la conquête de M. Bisbis, qui se dandine sur sa chaise, et ne sait comment manger de la

charlotte russe, qu'il se décide à attaquer avec sa fourchette ; Monin lorgne des yeux la gelée au rhum, qu'il craint de ne pas voir arriver jusqu'à lui ; et déjà il a dit deux fois à Baptiste : « Dites donc..... le domestique, donnez-moi » de ce plat qu'on sert là-bas... » Mais Baptiste, toujours de mauvaise humeur, s'éloigne de Monin en murmurant entre ses dents : « J'ai » bien autre chose à faire..... Comme tous » ces gens-là mangent! il ne restera rien pour » nous! »

Monin n'étant pas servi par Baptiste, se décide à s'adresser à Domingo, auquel il donne son assiette, en lui disant : « Le nègre, deman- » dez un peu de cette chose qui brille..... pour » une personne. »

Domingo va présenter l'assiette à M. Destival qui sert la gelée, en lui disant : « Un peu de » chose qui brille, pour petit monsieur au gros » nez. »

Tout le monde se met à rire; madame Monin, seule, trouve fort mauvais que le nègre se permette de désigner ainsi son époux, et elle passe sa colère sur un troisième pot de crème, en disant à M. Bisbis : « J'aimerais mieux » me faire servir par quatre ramonneurs que par » un nègre. »

Après avoir pris le café et la liqueur, on sort de table à peu près aussi gaiment qu'on s'y est

mis, c'est-à-dire que l'on s'est ennuyé, comme c'est l'ordinaire à un dîner de cérémonie. Mais déjà les personnes invitées pour le soir arrivent en foule, et bientôt le salon est trop petit pour contenir toute la société; et Destival est enchanté, parce qu'on peut à peine marcher, et que chacun s'écrie : « Ah Dieu ! que de monde, qu'il fait chaud ici ! »

Les parties se forment. M. de la Thomassinière s'est établi à une table d'écarté, sur laquelle il a jeté sa bourse, en disant : « Je ne » joue que de l'or. » Mais les jeunes personnes, les jeunes dames et quelques hommes, qui ont le bon esprit de préférer la conversation des dames à un jeu de cartes, se réfugient dans la chambre à coucher de madame Destival ; Athalie s'y rend aussi, ainsi que Dalville et d'autres jeunes gens. On décide que les jeux de carte ne seront point admis, et, pour faire quelque chose, on propose les petits jeux innocents.

La proposition est acceptée, on s'assied en rond. Madame Monin accourt se mêler aux jeux innocents, et veut que l'on commence par : *dans mon trou, dans le trou commun* et *dans le trou du voisin*, jeu qu'elle démontre à la société, en mettant, avec beaucoup de dextérité, son indexe à droite, à gauche et dans le centre du rond ; mais malgré la gentillesse avec laquelle madame Monin met dans le trou du

voisin, ce jeu est rejeté, et on lui préfère *le corbillon*, qui fait toujours donner des gages, quoique madame Monin dise que ce soit trop facile, et qu'elle ait des rimes en *on* plein la tête. Cependant, à la seconde tournée, elle reste court, parce qu'on a dit les mots qu'elle savait, et elle regarde M. Bisbis en lui disant : « Souf» flez-m'en un, » et M. Bisbis lui dit à l'oreille : « J'en cherche un pour moi. »

On se lasse du corbillon, et une demoiselle ayant proposé le colin-maillard assis, les messieurs adoptent ce jeu à l'unanimité. C'est la petite niaise qui commence ; elle reconnaît la troisième personne sur laquelle elle s'assied ; c'est son petit cousin qui est venu après le dîner. Après le petit cousin vient le tour du monsieur aux besicles, qui se pose avec précaution sur les dames, en disant : « Hum ! hum !... Je » parie deviner... Hum !.... hum !... Je sais qui » c'est... Hum !... Parbleu !... si on mettait les » mains, ce serait trop facile... »

Cependant il s'est assis sur toute la société sans deviner ; heureusement, il lui reste madame Monin, et celle-là est reconnaissable. Enchantée d'avoir été prise, madame Monin se laisse mettre le bandeau et va se jeter au hasard sur la société ; elle écrase, du poids de son corps, un beau-fils qui s'écrie : « Nommez, ma» dame ! nommez donc, je vous en prie..... —

» Un moment, monsieur! vous êtes bien pressé,» dit madame Monin, en cherchant les moyens pour reconnaître. « Madame, ôtez-vous, je n'en » puis plus!... » crie le jeune homme, qui devient écarlate. « — Il me semble, monsieur, » que vous n'êtes pas bien malheureux de m'a» voir sur les genoux.... — J'étouffe, mada» me!... »

La grosse maman y met de l'obstination; mais, comme chacun craint de la recevoir sur les genoux, on propose sur-le-champ de tirer les gages, malgré les réclamations de madame Monin, qui veut absolument s'asseoir sur M. Bisbis, lequel jure, cependant, qu'il n'a rien de reconnaissable.

Une des trois sœurs tient les gages enveloppés dans sa robe; un jeune officier y met la main pour tirer, et les mêle très-longtemps afin qu'il n'y ait pas de tricherie. C'est Athalie qui ordonne. Un monsieur doit faire une *confidence*, une dame doit faire un bouquet. On dit au jeune officier de tirer le gage, mais probablement qu'il ne le tenait pas encore bien, car il a beaucoup de peine à se décider à retirer sa main cachée sous les plis de la robe de la jolie demoiselle. Enfin, le gage est amené; il appartient à la jeune niaise. Il faut qu'elle fasse une confidence. Elle hésite et ne sait à qui elle doit l'adresser, ou plutôt elle n'ose la faire au petit

cousin qu'elle a regardé en dessous en rougissant; mais sa maman est là, et elle choisit M. Monin pour son confident.

Monin, qui s'était glissé derrière la chaise de sa femme, est tout surpris quand la jeune fille lui dit : « Monsieur, voulez-vous venir avec » moi?... » L'ex-pharmacien ne sait ce qu'il doit faire, et se baisse vers sa moitié, à laquelle il dit tout bas : « Bichette, faut-il que j'aille avec » elle?...

» — N'êtes-vous pas bien à plaindre d'être » choisi pour recevoir la confidence d'une jolie » demoiselle? » dit madame Monin, en souriant à M. Bisbis. Alors Monin se laisse prendre la main par la petite fille, qui le mène dans un coin du salon, où elle lui dit tout bas à l'oreille : « Monsieur, il a fait bien beau aujour- » d'hui. »

Monin regarde la demoiselle d'un air hébété en disant : « Eh ben!... qu'est-ce qu'il faut que » je réponde? — Rien, monsieur, » dit la jeune personne; et elle retourne à sa place; tandis que Monin gagne la sienne, en disant aux personnes qui l'entourent : « C'est un joli jeu!.. je ne savais pas que je savais y jouer. »

Le gage suivant appartient à Athalie. Elle va *bouder*, et chacun s'empresse d'aller bouder auprès d'elle; et, tout en boudant, Dalville en obtient un rendez-vous. C'est une bien jolie

chose que les jeux *innocents*. On défend aux demoiselles bien élevées de valser; mais on leur permet de faire ou de recevoir des confidences, de se cacher avec un jeune homme, ou d'attendre dans un petit cabinet noir qu'on relève le portier du couvent; et ce sont toujours des baisers à donner ou à recevoir, dans les petits coins, en cachette, derrière les rideaux : si j'ai jamais une fille, je la laisserai valser sous mes yeux; mais je lui défendrai les jeux innocents.

Le monsieur aux besicles est condamné à faire un compliment sans *a;* après s'être gratté le front, il s'avance au milieu du rond, et prononce d'un air satisfait : « La femme est le chef-» d'œuvre du monde. »

Le gage qui suit est à madame Monin, qui doit faire un *voyage à Cythère.* Elle se lève avec empressement, et tend la main à M. Bisbis, en lui disant : « Venez voyager avec moi. »

Le gros monsieur se laisse conduire dans un petit cabinet, dont madame Monin referme la porte sur eux; et M. Monin, qui voit cela, dit à un de ses voisins : « Qu'est-ce qu'il vont donc » faire là-dedans? — Ils sont à Cythère. — Ah! » bon.... je vois ce que c'est... c'est encore une » confidence... Elle va lui dire qu'il a fait beau » temps aujourd'hui!... Je connais le jeu à pré-» sent. »

Après être restés assez longtemps, Bichette et son compagnon reviennent de Cythère; et quelques dames remarquent que le turban est un peu dérangé et que M. Bisbis ne sait plus sur quelle jambe se tenir; ce qui n'empêche pas M. Monin de s'approcher de sa femme, et de lui dire : « Bichette, est-ce gentil? — Quoi, » monsieur? — A Cythère? — Fort gentil, mon- » sieur..... » Et cette réponse est accompagnée d'un coup-d'œil fripon à M. Bisbis, qui se gratte le nez plus longtemps qu'à l'ordinaire, tandis que Monin s'avance vers lui avec sa tabatière, en lui disant : « Est-ce que vous en usez » aussi? »

Le jeu est interrompu par le punch que Domingo apporte. Le nègre présente le plateau aux dames, qui font des façons pour accepter un verre de punch qu'elles trouvent toujours trop fort, ce qui ne les empêche pas quelquefois d'y revenir. Les hommes entourent Domingo et saisissent le punch au passage. Monin court après le plateau, qui a passé plusieurs fois devant lui, sans qu'il ait pu parvenir à attraper un verre; enfin, après avoir suivi Domingo dans tous les détours qu'il a faits au milieu de la société, Monin parvient à l'arrêter au moment où il retourne dans la salle à manger.

« Un instant donc, le nègre! » dit Monin en

avançant la main vers le plateau, que celui-ci tient toujours. Domingo s'arrête en murmurant : « Vous voulez boire encore ? — Comment, encore ! » s'écrie Monin, « eh bien ! il » est bon là le nègre !... Je n'en ai pas goûté, » et j'aime beaucoup le punch. »

En disant cela, Monin porte les yeux sur le plateau : tous les verres sont vides. Le pauvre homme est stupéfait : « Moi, revenir tout-à-» l'heure avec punch tout chaud, » dit Domingo en s'éloignant; et Monin, pour se consoler, tire sa tabatière et retourne aux petits jeux en se disant : « Il faudra que je tâche de » l'attraper plus tôt tout-à-l'heure. »

Madame Monin, que le voyage à Cythère a beaucoup échauffée, dit à son mari qui revient près d'elle : « Allez donc me chercher un se-» cond verre de punch, monsieur Monin ; celui » que j'ai bu n'était pas à moitié plein, je suis » sûre que c'est calculé pour qu'on puisse en of-» frir souvent sans en faire davantage. — Bi-» chette, le nègre n'en a plus ; mais il m'a dit » qu'il reviendrait tout-à-l'heure avec punch » tout chaud... Alors... je... — C'est bon, c'est » assez... Eloignez-vous, je crois que ce mon-» sieur me cherche pour faire le *pont d'a-» mour*. »

Mais l'espoir de madame Monin est déçu ; ce n'est pas à elle que s'adresse un jeune officier,

qui est condamné à faire le *pont d'amour ;* il prend Athalie, qui se prête en riant à la pénitence, et Dalville remarque avec un peu de dépit que la petite-maîtresse fait le pont d'amour aussi volontiers avec d'autres qu'avec lui. Pour se consoler, il donne un *baiser à la capucine* à une jeune dame, dont le mari fait le chevalier de la triste figure ; et la petite niaise reçoit une confidence de son jeune cousin, pendant que sa maman ordonne pour un autre gage ; et la jolie demoiselle, qui les tient, fait la moue, parce que ce n'est plus le jeune militaire qui les tire; et le monsieur aux besicles cherche depuis une heure une pénitence nouvelle, tandis que, pour la plupart de ceux qui sont là, le jeu n'est que le prétexte qui permet à chacun de se rapprocher de la personne qui lui plaît; c'est ce que ne voient pas toujours les mamans et les papas. c'est ce dont s'inquiètent peu les maris, mais c'est ce que remarque fort bien l'observateur qui cherche dans un salon autre chose qu'une table d'écarté, ou une conversation banale avec des gens qu'on rencontre pour la première fois, et que souvent on n'a pas envie de revoir.

Une nouvelle entrée de punch distrait des conversations particulières et des petits jeux qui commencent à languir. Domingo est de nouveau entouré, et Monin se met encore à la piste

du nègre ; mais les jeunes gens, qui viennent en riant assiéger le plateau, écartent sans cesse l'ex-pharmacien, qui ne se trouve encore en face de Domingo que lorsque tous les verres sont vides.

Monin, fort contrarié, retourne près de sa femme qui finit de vider son troisième verre, et le donne à son mari pour qu'il aille le reporter en s'écriant : « Il est assez agréable, n'est-ce » pas, monsieur? — Je ne sais pas s'il est agréa-» ble, » répond Monin avec humeur, « mais je » n'ai pas encore pu parvenir à le goûter. — » Parce que vous êtes un maladroit, que vous » ne savez pas vous y prendre... Si vous aviez » vu M. Bisbis! comme il s'est élancé sur le » plateau! J'ai cru un moment qu'il allait pren-» dre tous les verres!... mais vous êtes si lent! » — Bichette, je vas te dire... c'est le nègre... » — Otez-vous de là, monsieur!... on va jouer » à *la mer est agitée*... il faut que j'en sois... — » Qu'est-ce qui est agité, Bichette? »

Voyant que sa femme ne s'occupe plus de lui, M. Monin s'imagine d'aller se mettre en embuscade à la porte du salon ; de cette manière, il espère être le premier à saisir le nègre au passage, et il ne manquera plus le punch. Enchanté de son idée, Monin va se placer en sentinelle à l'entrée du salon, se bourrant de tabac pour prendre patience ; mais il attend

depuis une demi-heure, et Domingo n'apporte plus rien. Monin risque un coup-d'œil dans la salle à manger. Il sent l'odeur du punch ; cette vapeur odorante annonce que l'on n'a pas tout consommé, Monin se glisse dans l'antichambre, et, toujours guidé par l'odeur, arrive contre une petite porte entr'ouverte, et aperçoit Domingo avalant du punch, non pas dans un petit verre, mais avec une grande jatte de faïence. Monin est resté tout surpris dans son coin, lorsque Baptiste paraît dans le fond de l'office, avec une assiette pleine de biscuits ; il repousse le nègre, boit plusieurs verres coup sur coup, et trempe ses biscuits dans le punch, en se dépêchant de les manger, tandis que Domingo, pour se dédommager, fourre des macarons et des massepains dans les poches de sa veste.

Monin ne sait s'il doit s'en aller ou demander aux domestiques la permission de prendre aussi quelque chose, lorsque M. Destival, qui appelle vainement dans le salon Baptiste et Domingo, arrive près de l'office et surprend ses gens.

« Ah! drôles! coquins!... je vous y prends! » s'écrie l'homme d'affaires, en courant sur ses valets. Domingo se sauve en trotillant ; mais Baptiste reste, et répond sans se troubler : « Ne » criez pas si haut!..... pour un peu de punch! » ne faites pas tant de tapage!...... J'étais bien

» aise de le goûter, moi; je me suis donné as-» sez de mal aujourd'hui!... — Qu'est-ce à » dire, coquin? tu te permets de raisonner!.... » Misérable!... il mangeait aussi mes biscuits!.. » Faquin! voleur!...

» — Voleur! répond Baptiste en regardant M. Destival d'un air furieux; « ne vous per-» mettez pas de m'insulter...... ça ne vous irait » pas!... il faut que je sois bien bon pour rester » dans votre baraque de maison!..... où les do-» mestiques n'ont ni à boire, ni à manger... Et » mes gages de deux ans dont je ne peux pas » accrocher un sou!.... sans compter les avan-» ces que j'ai faites...

» — C'est bon, taisez-vous, Baptiste, » reprend M. Destival d'un ton plus bas, « en voilà » assez... je ne vous dis plus rien. — Et moi je » vous dis que ça m'ennuie, » reprend Baptiste en criant plus fort; « ah! vous prenez un mau-» ricaud et vous ne me payez pas plus que le » boulanger, le boucher, la fruitière, l'épicier, » dont je reçois les sottises tous les matins!..... » Eh ben, je veux mon argent... et si vous n'ê-» tes pas content, ça m'est égal... avec tous vos » embarras, moi, je sais ben de quoi i'retourne.

» — Taisez-vous donc, Baptiste... Qu'est-ce » que c'est que ces folies-là?... Allons, mon » garçon, mangez encore un biscuit, et allez » vous coucher... »

Les cris de Baptiste ont attiré dans l'antichambre plusieurs personnes du salon. «Qu'est-» ce donc? Qu'y a-t-il? » se dit-on, et Destival s'empresse de répondre : « Ce n'est rien, c'est » mon valet de chambre qui est gris, et il ne » sait plus ce qu'il dit.

» — Non, je ne suis pas gris, » crie Baptiste en s'avançant pour sortir de l'office ; « payez-» moi mes gages, au lieu de m'appeler vo-» leur... »

Destival s'empresse de pousser la porte de l'office sur le nez de Baptiste et la ferme à double tour, en disant : « Ce pauvre garçon, » quand il a bu il dit cent sottises..... mais » je lui pardonne, parce qu'il m'est très-atta-» ché. »

Les personnes qui sont venues là ont l'air de croire ce que dit M. Destival, parce qu'il ne serait pas honnête de faire autrement ; mais on se regarde en dessous, on rit, on chuchote, on fait tout bas des commentaires, et Baptiste, ne pouvant venir dans l'antichambre, tape comme un diable après la porte, en criant d'une voix enrouée : « Mes gages!...... payez-moi et ren-» voyez-moi!..... ça me ferait plaisir! ça m'en-» nuie d'entendre tous les jours les scènes que » font vos créanciers. »

Heureusement que la porte fermée couvre un peu la voix de Baptiste ; et, pour qu'on l'en-

tende moins encore, l'homme d'affaires crie plus haut que lui : « C'est bon, Baptiste!... » c'est bon! vous vous repentez, je vous par- » donne... je sais que vous êtes fidèle... ça me » suffit. »

Dans tout cela, Monin s'est vu frustré de sa dernière espérance, car il n'est pas présumable que les valets reparaîtront dans le salon pour apporter du punch ; il retourne donc près de sa femme ; on se parle dans le salon de la scène de l'antichambre, on en cause même aux *jeux innocents*, et madame Monin s'écrie :

« Ah ! Dieu ! si je n'avais pas offert ma *petite » boîte d'amourettes* dans ce moment-là, je n'au- » rais pas perdu un mot de ce qu'a dit ce Bap- » tiste!.... Mais vous y étiez, monsieur Monin, » vous avez tout entendu.... Que s'est-il passé? » — Bichette, je guettais le nègre pour avoir du » punch..... et c'est lui qui le buvait... — Qui, » lui? — Le noir. — Qu'est-ce que c'est que le » noir? — Le valet en veste rouge...— Après?.. » — Après, il a pris des macarons...... C'est-à- » dire, je crois que c'est l'autre qui a d'a- » bord mangé les biscuits... Je ne suis pas bien » sûr...

» — Ah! que vous narrez mal, monsieur » Monin!... Au lieu d'écouter ce qu'on disait, » vous ne vous êtes occupé que des biscuits et » des macarons... fi! vous êtes d'une gourman-

» dise !... Vous n'allez en société que pour
» boire et manger.... — Mais, Bichette, puis-
» que je n'ai pas... — Fi !... taisez-vous.... . et
» trouvez-moi mon châle, vous voyez bien qu'on
» s'en va. »

En effet, le moment du départ est venu, déjà les mamans ont mis leur châle ou leur chapeau. Les jeunes personnes sont plus lentes à trouver ce qui leur manque, et toujours quelque jeune homme officieux est auprès d'une jolie demoiselle et s'offre de chercher avec elle. On a encore quelque chose à se dire avant de se quitter, et on veut profiter de la confusion qui règne dans ce moment dans les salons.

Dalville n'a pas entendu parler de la scène de l'antichambre ; occupé à baiser le *dessous du chandelier*, qu'il avait eu soin de placer sur la tête d'une fort jolie personne, il s'inquiétait fort peu de ce qui se passait ailleurs, et madame de la Thomassinière ne songeant qu'à faire de nouvelles victimes, n'avait pas écouté les méchancetés que l'on débitait de tous côtés sur les maîtres de la maison.

Mais déjà le salon est dégarni, les dames partent : Auguste en fait autant, satisfait d'avoir passé sa soirée sans jouer à l'écarté, et s'apercevant qu'on peut s'amuser sans perdre son argent. Auguste est arrivé chez lui ; il monte,

sonne, on ne lui ouvre pas. Comme ordinairement Bertrand attend son maître, le petit Tony emporte rarement une clé. Après avoir sonné de nouveau sans être plus heureux, Auguste pense que Bertrand, auquel il a dit de se divertir, pourrait fort bien ne pas être encore rentré. Il envoie Tony s'en informer chez la portière et reste sur le carré, en réfléchissant que, quelques jours auparavant, il eût facilement trouvé un endroit pour passer la nuit sans sortir de sa maison.

La voisine, qui probablement a entendu Dalville rentrer et sonner, passe un peignoir et sort de chez elle tenant un bougeoir à la main ; elle descend un étage et aperçoit le voisin qui se promène tranquillement sur le carré. Léonie descend encore quelques marches... tousse légèrement, et se décide enfin à descendre près d'Auguste. Une jolie femme est très-séduisante en peignoir ; les cheveux mollement enveloppés dans un fichu de soie, de dessous lequel s'échappent de grosses boucles qui retombent sur un sein très-blanc, que le peignoir ne cache jamais entièrement, parce qu'il y a toujours une ou deux épingles mal mises qui trahissent les secrets de la beauté..... ou qui peut-être lui servent d'auxiliaires.

« Vous ne pouvez pas rentrer, monsieur » Dalville ? » dit madame Saint-Edmond avec

cette voix douce qu'elle sait si bien prendre quand on ne lui laisse pas une carte à payer. Auguste fait un salut profond à la voisine, et lui répond froidement :

» — Comme vous voyez, madame... — Mon-
» sieur Bertrand s'est donc oublié quelque
» part ?...... Il lui est peut-être arrivé quelque
» chose ?... — J'espère que non... — Ce serait
» bien malheureux ! un si brave homme qui
» vous aime tant !... »

Léonie pousse un gros soupir et ne dit plus rien. Auguste se penche sur la rampe pour écouter si Tony remonte. Léonie, voyant qu'Auguste garde le silence, se décide à renouer la conversation.

« Monsieur, si vous vouliez vous reposer
» chez moi, jusqu'à ce que vous puissiez ren-
» trer... Il me semble que vous seriez mieux
» que sur ce carré. — Je vous remercie, ma-
» dame ; mais je ne veux pas vous déranger, ni
» troubler votre sommeil. — Cela ne me déran-
» gera pas, monsieur. Quant à mon sommeil,
» depuis plusieurs jours... je ne dors plus... —
» Est-ce que vous avez encore perdu votre car-
» lin, madame ? — Que vous êtes méchant !...
» Comme vous vous faites un jeu de ma dou-
» leur !... »

Léonie pousse un soupir plus fort, et, comme elle n'a pas de mouchoir, elle prend un coin

de son peignoir qu'elle porte à ses yeux ; ce mouvement découvre des choses bien séduisantes ! mais quand on pleure, on ne songe pas à tout, et, en cachant ses yeux, on ne peut pas voir ce que l'on met à découvert.

Auguste, qui se méfie de sa faiblesse, se penche toujours sur la rampe, et n'ôte pas ses yeux de dessus la loge du portier en criant : « Eh » bien ! Tony, est-ce pour aujourd'hui ? »

Léonie se rapproche d'Auguste, et lui dit d'une voix touchante : « Mon Dieu ! monsieur, » que vous ai-je donc fait ? — Ce que vous m'a- » vez fait, madame ? mais il me semble que vous » le savez autant que moi... — Ah ! monsieur... » comment un homme d'esprit peut-il se fier » aux apparences !... — Madame, il me semble » qu'il n'y avait pas besoin d'esprit pour voir ce » que j'ai vu... — Et qu'avez-vous donc vu, » monsieur ?... Est-ce qu'on ne peut pas dîner » chez le traiteur avec un homme sans avoir la » moindre préférence pour lui ?.. Et vous, mon- » sieur, que faisiez-vous avec cette femme qui a » eu l'impertinence de me mettre un moutar- » dier sous le nez ?... — Oh ! moi, madame, je » suis plus franc que vous, j'avoue que je vous » trompais. — Ah ! que je suis malheureuse ! »

Léonie a recours à son expédient ordinaire, elle s'évanouit ; mais elle a soin de tomber sur Auguste, qui se trouve avec la voisine sur les

bras. Dans ce moment, le petit Tony remonte, et dit à son maître qu'il lui est impossible de comprendre ce que dit Schtrack qui est gris. Auguste pose doucement Léonie sur les marches de l'escalier, et dit à Tony d'avoir soin d'elle, puis il descend chez son portier, qui est à moitié endormi et peut à peine parler.

« Bertrand est-il rentré? » dit Auguste, en secouant le bras du vieil Allemand qui lève la tête et envoie au jeune homme une bouffée de vin, en balbutiant : « Pertrand!... ah! sacre-» dié!... Pertrand!...—Voyons, Schtrack, par-» lez donc... vous avez été avec lui? — Foui!... » — Où est-il? — Est-ce que fous l'avez bas » troufé? — Si je l'avais trouvé, vous le deman-» derais-je!... Où est-il? où l'avez-vous laissé? » pourquoi n'est-il pas rentré avec vous? — Sa-» cretié! je étais bas assez fort bour borter Per-» trand.... il ne bouvait blus marcher... mais » nous avons choliment pien bu!... — Je m'en » aperçois... Enfin, où trouverai-je Bertrand?— » Oh! fous le verrez pien! il y a bas de dan-» ger!... il être en sûreté... là-bas... dans le » haut de la rue... Mondez!... mondez tou-» chours. . auprès de la parrière Montmartre... » — Il est donc au cabaret?...—Non, quand je » fous dis que fous le verrez pien. »

Auguste, ne pouvant tirer de Schtrack d'autres renseignements, se décide à aller à la re-

cherche de Bertrand ; il se fait ouvrir la porte, et sort au milieu de la nuit pour tâcher de retrouver son fidèle compagnon, guidé seulement par les faibles renseignements que Schtrack vient de lui donner; Auguste, qui demeure rue Saint-Georges, prend la rue Saint-Lazare, et se dirige du côté de celle des Martyrs, parce qu'il sait que c'est ordinairement à Montmartre que Bertrand va se promener.

Voulant profiter de la permission qu'Auguste lui a donnée, Bertrand avait en effet engagé Schtrack à venir faire un tour avec lui. Le vieil Allemand n'avait eu garde de refuser ; et, laissant sa femme à son poste, il avait ciré ses bottes, pris sa canne et suivi l'ami Bertrand, qui, à peine hors de la porte cochère, avait entamé la bataille de Wagram, ce qui devait nécessairement les mener très-loin. En effet, l'affaire de Wagram durait toujours, et l'on était arrivé aux buttes Montmartre sans s'être rafraîchi ; Schtrack, qui n'avait encore risqué que des *sacretié*, proposa d'entrer dans un bouchon, ce qui s'exécuta sur-le-champ. Ces messieurs trouvèrent le vin mauvais, parce qu'ils étaient habitués à la cave de Dalville, et sortirent du cabaret pour en chercher un meilleur; ils entrèrent dans un second, burent une autre bouteille, décidèrent encore qu'elle ne valait rien, et cherchèrent un autre cabaret. Au bout de

quatre heures de promenade, ces messieurs avaient bu six bouteilles et fait six cabarets; arrivés au septième, ils commencèrent à trouver le vin moins mauvais, ou plutôt ils ne furent plus en état de le juger. Là, Bertrand recommença ses campagnes; Schtrack fuma quatre cigares, et il était près de minuit quand on prévint ces messieurs qu'on allait fermer.

Bertrand paie sans compter, et se remet en route avec Schtrack; mais le grand air achève de tourner la tête aux deux amis. Bertrand surtout, qui n'est plus habitué au mauvais vin, sent bientôt ses jambes qui fléchissent; et, tout en se donnant les épithètes de lâche, de paresseux, et en se disant: « Va donc, méchant » buveur! » il tombe au coin de la rue des Martyrs et de celle du faubourg Montmartre.

Schtrack, qui a conservé plus de tête parce qu'il est habitué au vin de cabaret, pousse un *sacretié*, en voyant tomber Bertrand, et essaie de le relever. Il n'en peut venir à bout. Après quelques minutes, pendant lesquelles Schtrack crie de temps à autre: « Allons, camarate Per- » trand, en route! » Le vieil Allemand s'aperçoit que le camarade ronfle déjà comme s'il était dans son lit.

« Tiens!... il dort! » se dit Schtrack; « il faut » bas le réveiller, il être très-bien là pour tor-

» mir... mais pourtant si quelque voiture allait » basser sans voir le camarate... »

Cette réflexion inquiète Schtrack, qui voudrait cependant aller dormir aussi, lorsqu'en jetant les yeux autour de lui, il aperçoit un épicier qui est encore ouvert; notre Allemand se dirige aussitôt vers la boutique, et y demande un lampion. On le lui donne, et il a soin de le faire allumer; tenant à la main son fanal, Schtrack revient vers Bertrand, qui dort toujours paisiblement étendu vers la muraille. Le vieux portier prend le chapeau du dormeur, le place contre sa tête, pose le lampion allumé dessus, et s'éloigne en se disant : « A présent il » y a bas de danger, il pouvait tormir tranquil- » lement. »

Le lampion a été aperçu par Auguste, qui sans cela aurait passé près de Bertrand sans le voir. Le jeune homme ne peut s'empêcher de sourire à cette invention de Schtrack ; mais il secoue le bras de l'ancien caporal qui ouvre les yeux, se lève à demi, repousse d'un coup de coude le lampion protecteur, et ne conçoit pas pourquoi il est dans la rue.

Auguste met Bertrand au fait; celui-ci que le sommeil a dégrisé, est désolé de s'être oublié au point de tomber dans la rue, et veut aller se jeter dans l'eau pour se punir d'avoir bu tant de vin. Auguste parvient à le calmer,

et tous deux regagnent leur demeure; le jeune homme songeant à la fausseté de Léonie, à la coquetterie d'Athalie, à la dissimulation de Denise, et se promettant d'être plus sage; Bertrand, se rappelant le mauvais vin de cabaret, et jurant de ne plus boire.

CHAPITRE XIII.

DENISE ET COCO A PARIS.

—

Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis la visite de Dalville à Montfermeil, lorsqu'en revenant un soir du cabaret, le père Calleux, qui sans doute y voyait double, ou n'y voyait plus du tout, se laissa tomber dans un fossé nouvellement creusé près de la route; dans ce fossé se trouvaient quelques pavés destinés à la réparation du chemin, et la tête du paysan se fendit dessus. Le lendemain, le petit Coco était orphelin.

Mais il lui restait Denise qui l'aimait tendrement, la mère Fourey qui s'était attachée à l'enfant, et enfin les bienfaits d'Auguste : au milieu d'amis qui nous donnent des preuves de tendresse, on ne se croit plus seul sur la terre. Combien d'infortunés dont les parents ne sont pas morts, et qui pourraient cependant se croire orphelins.

Denise paie quelques petites dettes qu'a laissées le père Calleux, et qui ne s'élèvent pas en tout à cent francs, car on fait peu de crédit à un pauvre homme. La chaumière reste à l'enfant ; c'est son unique héritage ; mais elle est en si mauvais état qu'il serait dangereux de l'habiter : le chaume est à moitié tombé ; les murs fendus menacent ruine, et les matériaux qui ont servi à la construction sont si mauvais qu'on ne peut en tirer parti. On n'a donc plus que le terrain ; mais, avec l'argent que Dalville a donné, on peut élever là une petite maisonnette, l'entourer d'un jardin et le cultiver. Voilà ce que Denise dit à sa tante, qui lui répond : « I'n'faut pas se presser, mon enfant.... » I'faut attendre que ce monsieur revienne, et » lui demander son avis. »

Mais, à seize ans, on n'aime pas attendre : Denise pense que le beau monsieur peut être fort longtemps sans revenir au village, et un matin, en regardant l'adresse qu'Auguste a laissée et sur laquelle elle portait souvent les yeux, elle s'écrie : « ma tante ! si nous écrivions à ce » monsieur !... Vous savez ben qu'il nous a » donné son adresse pour que nous le prévenions si nous avions besoin de lui.

» — T'as raison, mon enfant, » dit la mère Fourey, « t'as toujours de bonnes idées !... tu

» sais écrire... C'est toi qui écriras, ma petite. » Denise reste pensive et ne répond pas.

« Est-ce que tu ne sais plus écrire, mon enfant, » reprend la mère Fourcy.

« — Oh, si, ma tante; mais pas assez bien » pour écrire à un monsieur de Paris. — Alors, » ma petite, fais-lui écrire par ce vieux bour» geois qu'est retiré ici et qui écrit les lettres de » toutes les nourrices... Il a joliment la plume » en main, celui-là!... il vous fait des phrases » de deux pages, pour vous dire que vot' enfant » a eu la colique, ou qu'il a besoin d'un bé» guin. Ou ben, prie le voisin Manflard de te » rendre ce service : c'est un ancien maître d'é» cole, i'doit écrire comme un Barême! »

Denise garde toujours le silence; mais, au bout d'un moment, elle dit en baissant les yeux : « Ma tante, est-ce qu'il ne vaudrait pas » mieux aller à Paris parler à ce monsieur?... » Est-ce que ça ne serait pas plus honnête que » d'écrire?...

» — T'as encore raison, mon enfant : au » fait, il y a des petites voitures qui partent à » huit heures du matin pour Paris et vous en » ramènent à quatre..... — Et vous savez ben, » ma tante, que je suis déjà allée deux fois à » Paris et qu'il ne m'est jamais rien arrivé. — » Oui, mon enfant; va, il n'arrive qu'à celles » qui le veulent ben. — Et puis j'emmènerai

» Coco avec moi, n'est-ce pas, ma tante? — Oui,
» ma petite, ça fera plaisir à ce monsieur; c'est
» une politesse à lui faire, et si je n'étions pas
» si occupée ici, j'aurions été avec toi deman-
» der à diner à ce monsieur, parce que je sais
» vivre, vois-tu!... »

Denise aime autant que sa tante ne puisse pas venir; mais, enchantée de ce qu'elle lui permet d'aller à Paris, elle court sur-le-champ retenir sa place et celle de Coco pour le lendemain matin, et pendant le reste de la journée fait les préparatifs de sa toilette; Coco saute de joie en songeant qu'il va aller en voiture voir son bon ami, et la mère Fourey met dans un grand panier deux paires de poulets, un quarteron d'œufs; des poires et une galette pour le jeune monsieur de Paris.

Denise s'est éveillée avant l'aurore : on est au commencement d'octobre, mais la journée est belle et rappelle à la petite celle où elle rencontra Auguste pour la première fois. Sa toilette est bientôt terminée, elle a mis un déshabillé tout neuf et son bonnet le plus élégant, celui avec lequel, le dimanche, elle fait la conquête de tous les garçons et le désespoir de toutes les filles du village. Mais, à Paris, ce joli bonnet aura-t-il le même pouvoir? Denise ne désire pas faire plusieurs conquêtes : il n'est qu'une seule personne à qui elle voudrait plaire

tout en se disant cent fois par jour : « Non, je » n'aime pas ce monsieur. »

Coco est habillé bien proprement ; la mère Fourcy leur donne le panier en disant : « Vous » ferez ben des compliments de ma part... et » qu'il mange les poulets à mon intention, et » i'me dira des nouvelles de c'te galette-là!... »

Denise court avec Coco, de crainte de manquer la voiture ; enfin elle est dedans, l'enfant près d'elle, le panier entre ses jambes, et on part pour Paris.

La route n'est pas bien longue ; Denise a cependant trouvé qu'elle était éternelle, tandis que l'enfant, enchanté d'être en voiture, voudrait qu'on n'arrivât jamais. On arrive pourtant au bureau des voitures, rue Saint-Martin, et Denise, prenant le panier sous son bras et donnant la main à Coco, demande la rue Saint-Georges et se met en route pour la Chaussée-d'Antin.

Chemin faisant, la gentillesse de Denise, son costume villageois, lui attirent plus d'un compliment ; mais la jeune fille n'y répond pas, et presse sa marche, quoique le panier soit bien lourd et que Coco commence à se lasser de marcher sur le pavé de Paris.

Quand on ne connaît pas une ville, on fait plus de chemin qu'il ne faut : Denise a souvent pris une rue pour une autre ; elle ne veut

pas toujours demander; parce que ceux à qui elle s'adresse s'offrent pour lui donner le bras. La petite paysanne est en nage. Coco fait la moue et répète à chaque instant : « Où donc que c'est » mon bon ami? » et il y a plus d'une grande heure qu'ils marchent, lorsqu'ils se trouvent enfin dans la rue Saint-Georges.

» — Nous y voilà, Coco! » dit Denise avec joie; « voilà la maison de M. Auguste; tu em- » brasseras bien ton bon ami! il sera content » de te voir... Oh! je suis sûre qu'il nous re- » cevra bien ! »

L'enfant oublie sa fatigue, ils entrent sous la porte cochère; Denise regarde avec embarras autour d'elle : elle n'est pas maîtresse de son émotion, et s'arrête avec l'enfant et son panier entre deux beaux escaliers, ne sachant de quel côté diriger ses pas, tandis que Coco se met à crier de toute sa force : « Mon bon » ami, c'est nous qui t'apportons de la galette » et des poires. »

» Qu'est-ce que c'est que ze train-là? » dit M. Schtrack en entr'ouvrant la porte de sa loge et regardant la jeune villageoise et l'enfant qui sont au milieu de la cour.

» Tites donc, betite, est-ce que fous fenez » crier des oies ici? »

Denise rougit et regarde Schtrack en balbutient : « Par où faut-il monter, monsieur?

» — Il ne faut bas monter titou, sacrétié ! ça » n'est bas un marché à folailles ici... Allez » crier tehors avec le betit frère... »

Déjà Schtrack s'avance pour mettre à la porte Denise et l'enfant, lorsque Bertrand descend l'escalier, et demeure fort surpris en apercevant la jeune fille.

» Comment ! c'est vous, mon enfant... le pe» tit Coco aussi !... — Oui, monsieur Bertrand, » c'est nous... Ah ! que je suis contente de vous » voir !... on nous renvoyait de la maison ! — » Comment, Schtrack ! tu renvoyais cette jolie » fille ? — Mais, sacretié, pourquoi qu'elle ne bas » dire ce qu'elle veut ? Le petit criait comme un » âne tans la cour : pon ami, pon ami, te la » calette !... Est-ce que je connais pon ami ? — » C'est ma faute, monsieur Bertrand ; c'est que » je ne pensais pas... j'étais si troublée..... Et » M. Auguste, est-ce que nous ne pouvons pas » le voir ?...

» — Si fait, » répond Bertrand d'un air embarrassé. « Oh ! vous le verrez... Venez, mam» zelle Denise... montez avec moi. »

La petite et l'enfant suivent Bertrand, qui les introduit avec précaution dans l'appartement, et les fait passer sur-le-champ dans le petit salon, en leur disant : « Restez ici..... re» posez-vous... attendez un peu... — M. Au» guste est donc sorti ? — Non... mais il a du

» monde... il est en affaire pour le moment. —
» Dites-lui que c'est nous, monsieur Bertrand ;
» je gage qu'il viendra tout de suite : nous ne
» le retiendrons pas longtemps... — Oui, je lui
» dirai cela..... Mais attendez, je vais revenir. »

Bertrand s'éloigne et ferme avec soin la porte du salon. Denise examine les beaux meubles, les beaux tableaux qui ornent la pièce où elle est ; Coco se délasse sur un canapé, mais le temps se passe et on les laisse là. La petite sent son cœur se serrer ; elle espérait en secret que l'on aurait du plaisir à la revoir, et le peu d'empressement qu'Auguste met à se rendre près d'elle lui fait craindre de s'être trop flattée.

Denise n'ose ni sortir du salon, ni ouvrir aucune porte ; Coco s'est déjà endormi ; la jeune fille, assise dans un coin, ne fait pas le moindre bruit, pour ne point réveiller l'enfant, et regarde tristement le panier renfermant les présents qu'elle apportait au monsieur de la ville.

Enfin Bertrand revient d'un air mécontent lui dire à demi-voix : « Vous vous ennuyez.....
» Mille baïonnettes !... Je conçois bien ça ; mais
» ce n'est ma faute, parce que, mamzelle, ma
» consigne avant tout ! Je ne connais que ça. —
» Il n'est pas chez lui, M. Auguste ? — Si fait, il
» est chez lui... mais il ne peut pas encore vous
» recevoir... attendu que... la consigne. — Mais
» monsieur Bertrand, ce n'est pas honnête de

» ne pas venir parler aux gens ; est-ce que chez
» nous on laisse des amis comme ça tout seuls?
» — Ah! mamzelle, à Paris c'est différent. Je
» sais ce que mon lieutenant m'a promis si je le
» dérangeais quand il est... en affaires, et je
» ne peux pas manquer à l'ordre. — Nous al-
» lons nous en aller alors. — Attendez encore
» un peu... ça ne sera peut-être pas long. »

Dans ce moment on entend du bruit dans l'antichambre, et bientôt mademoiselle Virginie entre dans le salon en s'écriant : « Me voilà!
» j'ai forcé la consigne, moi... Ce vieux rêtre
» de Schtrack qui ne voulait pas me laisser mon-
» ter, en me disant : Monsir, il y est bas ; mais je
» monte toujours moi, tiens, qu'est-ce que c'est
» que cette petite fermière?... elle est gentille!
» Eest-ce que c'est pour elle que M. Auguste fait
» défendre sa porte? »

Denise regarde Virginie avec étonnement, tandis que Bertrand fait signe à cette dernière de se taire, en lui disant avec humeur : « Ma-
» demoiselle, il me semble que, lorsqu'un por-
» tier dit qu'on ne peut pas monter, on doit res-
» pecter la consigne... — Laisse-moi donc avec
» ta consigne!... Il me disait qu'il n'y avait
» personne : tu vois bien qu'il mentait. Ber-
» trand, qu'est-ce que c'est donc que cette
» beauté champêtre?

C'est une jeune fille de la campagne. — Pardi?

» je vois bien qu'elle ne demeure pas rue Vi-» vienne... Qu'il est malin! Et que vient-elle » faire ici?... Est-ce que c'est son nourrisson » qui dort sur ce canapé? Diable, il est déjà avan-» cé l'enfant. — Cette villageoise est fort hon-» nête, mademoiselle; elle vient dire bonjour » à M. Dalville et lui amène cet enfant qu'il » aime beaucoup, il n'y a pas le moindre mal » dans tout cela... — Eh bien! tant mieux, s'il » n'y a pas de mal... Tiens!... est-il drôle ce » Bertrand, quand il prend un air sévère!...... » Au fait, elle a l'air très-ingénu cette jeune » fille... Je suis sûre que son bonnet m'irait jo-» liment. »

Pendant cette conversation, qui a eu lieu à demi-voix, Denise tient ses yeux baissés; elle s'aperçoit que mademoiselle Virginie la regarde beaucoup, et cela redouble son embarras.

» Et pourquoi donc M. Dalville fait-il atten-» dre cette aimable enfant? » dit Virginie, en » prenant un air agréable et s'approchant de » Denise. « — Parce que monsieur est en af-» faires, et qu'il m'a défendu de le déranger. — » Ah oui! j'entends... je comprends! *N'en de-» mandez pas davantage!* »

Bertrand fait signe à Virginie de se taire; mais celle-ci va s'asseoir près de Denise sans s'occuper de l'ancien caporal.

» Est-ce que vous venez de loin, mademoi-

» selle ? — De Montfermeil, madame, » répond timidement Denise. Le mot *madame*, paraît flatter Virginie, qui se rengorge et tâche de se donner un air respectable en reprenant : » Montfermeil ! c'est, je crois, du côté de Sceaux? » — Non, madame, c'est près du Raincy. — » Ah ! c'est juste, je me blousais. C'est votre » frère ce petit garçon qui dort ? — Non, ma- » dame, c'est un pauvre orphelin dont M. Dal- » ville prend soin. — Bath ! comment Auguste » fait de ces choses-là ! C'est très-bien... J'en suis » contente : cela lui donne une nouvelle place » dans mon estime. Et vous vouliez voir Au- » guste ? — Oui, madame ; le père de Coco » vient de mourir et je voulais consulter M. Dal- » ville.. — Qu'est-ce que vous avez dans ce panier- » là ? — Ce sont des petits présents de chez nous.. » des œufs, des poulets... de la galette que ma » tante a faite elle-même. — Ah ! j'aime beau- » coup la galette de village ! voulez-vous me » permettre d'en goûter, jeune villageoise ? »

Denise aurait désiré offrir son gâteau tout entier à Auguste ; mais elle n'ose refuser mademoiselle Virginie, qui aussitôt, ouvre le panier, et se casse un gros morceau de galette qu'elle mange tout en continuant la conversatiou.

« J'ai bien peur, ma chère, que vous ne » soyez venue pour des prunes !... — Comment

» cela, madame ? — Ah ! c'est que ce mauvais
» sujet va vous laisser croquer le marmot jusqu'à demain ! — Qui cela, madame ? — Eh
» ben, Auguste !... Elle est bonne la galette, le
» beurre est délicieux... Ça me rappelle mon
» enfance ; j'en mangeais tous les soirs pour
» quatre sous, j'allais l'acheter sur le boulevard
» Saint-Denis... à cette petite boutique ou on
» fait queue, c'est la renommée de la galette ;
» pour revenir, je vous disais, ma petite, que
» Dalville est sans doute avec quelque mijaurée,
» et voilà pourquoi on ne peut pas lui parler. —
» Quoi ! madame, vous pensez ? — Oh ! j'en suis
» sûre ! est-ce que je ne connais pas tout ça !...
» l'air embarrassé de Bertrand.... la consigne
» du portier.... C'est même étonnant qu'on vous
» ait laissé monter. — C'est M. Bertrand qui
» m'a fait entrer ; sans cela on me renvoyait. —
» Moi, tout cela m'est fort indifférent, je regarde maintenant Auguste comme mon frère ;
» mais vous pâlissez, ma petite ! est-ce que vous
» vous trouvez mal ?.... — Non, madame, je
» n'ai rien... — Que vous êtes heureuse, mon
» enfant, d'être sage, et de ne point connaître
» les passions !... Conservez toujours cette innocence... Bertrand, est ce que vous ne
» voyez pas que je m'étouffe avec cette galette ?..
» donnez-moi donc à boire... cette petite prendra bien aussi quelque chose... — Non, ma-

» dame, je vous remercie... — Ah! voilà le pe-
» tit qui s'éveille! »

Coco ouvre les yeux, regarde avec surprise autour de lui, puis court à Denise, en disant : » Oú est donc mon bon ami!

» — Ah ! je crois bien que nous ne le verrons » pas!... dit la petite d'une voix entrecoupée regardant la pendule qui marque trois heures et un quart, puis portant sur Bertrand des regards suppliants comme pour l'engager à aller chercher Auguste.

» Il est gentil ce petit, » dit Virginie en passant sa main sur les cheveux de Coco. « Je » voudrais avoir un enfant comme cela, parce » qu'un enfant c'est un porte-respect. »

On entend sonner dans la pièce voisine. » Monsieur appelle, » dit Bertrand, et il sort vivement du salon. Au même instant Tony descend rapidement l'escalier pour mettre le cheval au cabriolet.

Denise s'attend à chaque minute à voir entrer Auguste, Virginie joue avec Coco, enfin Denise reconnait la voix de Dalville qui parle avec vivacité à Bertrand, et bientôt le jeune homme entre dans le salon; mais il a son chapeau sur la tête, ses gants à la main, et paraît très-pressé La jeune fille court au-devant de lui avec l'enfant, en prenant son panier à la main.

» Bonjour, Denise; bonjour, mon ami, » dit Auguste en embrassant l'enfant et sans faire attention à Virginie. « Vous m'avez attendu... » Je suis fâché de ne pouvoir rester maintenant » avec vous. — Monsieur, ma tante, vous fait » bien des compliments, » dit Denise, elle vous » envoie ces poulets, ces œufs, ces poires... et... » — Merci, Denise... merci, je...

» — Venez donc, monsieur, je vous attends! » dit avec impatience une petite voix qui part de l'antichambre et ressemble beaucoup à celle de madame de la Thomassinière.

» Adieu, adieu, je vous reverrai, » dit Auguste à Denise; et, sans lui laisser le temps de répondre, il quitte vivement le salon, dont il referme la porte, et sort de chez lui avec une jeune dame enveloppée dans un grand châle et couverte d'un voile épais, qui se cache dans le fond de son cabriolet.

Denise est restée immobile, ayant toujours son panier à la main; mais de grosses larmes roulent dans ses yeux, et le panier lui échapperait, si Virginie, qui s'est approchée, ne le retenait en soutenant la jeune fille dans ses bras.

« Eh! bien, ma petite, qu'est-ce que vous » avez donc? Tiens, elle pleure tout de bon..... » Ah! mon Dieu, est-ce qu'elle va se trouver » mal? Bertrand, apportez donc quelque chose!

» Est-ce qu'il faut se faire du chagrin pour un » homme, ma chère amie ! Ah! Dieu! ils n'en » valent pas la peine! Si vous les connaissiez » comme moi! je conviens que M. Auguste n'a » pas été très-poli; vous répondre à peine, ne » pas vous remercier!... Ah, voilà ses couleurs » qui reviennent un peu... Vraiment ça m'avait » toute saisie de vous voir comme cela! »

Denise tire son mouchoir, s'essuie les yeux, et appelle Coco en lui disant : « Viens, mon » ami! allons-nous-en .. retournons au vil- » lage... — Et mon bon ami ne viendra pas » avec nous? » dit Coco en prenant la main de Denise. « — Oh! non... il n'a pas seulement » le temps de nous parler... Viens, Coco... par- » tons : il faut être à la voiture pour quatre » heures...

» — Je vais vous reconduire, ma petite, » dit Virginie ; « vous pourriez vous perdre dans » Paris. — Je vais vous offrir mon bras, mam- » zelle, » dit Bertrand. — « Non, monsieur » Bertrand, ne vous dérangez pas, c'est inu- » tile... — Pourquoi donc cela, mamzelle De- » nise? — Nous retrouverons ben not' che- » min... Quant à M. Auguste, dites-lui que » nous ne le dérangerons plus. — Mamzelle » Denise, vous avez tort de lui en vouloir... et » sans une personne qui l'attendait...

» — Oui, vraiment, » dit Virginie, « c'est

» très-poli : ne pas seulement remercier cette
» jolie enfant pour son présent ! des poulets su-
» perbes ! de belles poires et des œufs frais !...
» C'est si bon les œufs frais ! Voulez-vous me
» permettre d'en mettre trois dans mon sac pour
» mon déjeuner demain ?

» — Tout ce que vous voudrez, madame, » dit Denise ; « car je vois ben que M. Auguste » attache fort peu de prix à ce que nous avions » tant de plaisir à lui offrir.

» — Je vous dis, ma chère, que les hommes » ne valent pas une pirouette, » dit Virginie en fourrant quatre œufs dans son ridicule ; puis elle suit Denise qui s'éloigne avec l'enfant, sans vouloir accepter le bras de Bertrand.

Madame Saint-Edmond montait l'escalier avec un jeune homme au moment où Denise sortait de chez Dalville, le cœur gros, les yeux rouges et tenant Coco par la main. Léonie est furieuse contre Auguste, depuis qu'il l'a laissée évanouie sur le carré pour courir après Bertrand. Ayant perdu l'espoir de renouer avec lui, elle cherche toutes les occasions de lui faire des méchancetés ; c'est toujours ainsi que se venge une femme qui n'a jamais aimé.

En voyant la petite paysanne sortir de chez Dalville, madame Saint-Edmond s'arrête, la regarde en ricanant, et dit à la personne qui l'accompagne :

« Ah! la tournure est fort plaisante, mais » elle vient sans doute ici pour faire son éduca- » tion.

» — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'elle a » dit? » s'écrie Virginie qui suivait Denise et a entendu les dernières paroles de Léonie; mais celle-ci monte bien vite l'escalier.

» — Je ne sais pas, » dit Denise; je ne connais » pas cette dame, ainsi ce n'est pas à moi qu'elle » parlait.

» — Oh! je la connais, moi, » dit Virginie en montant lestement quelques marches et regardant en l'air. « Oui! oui! je la connais.... je ne » lui conseille pas de faire son embarras........ » *Nous n'irons plus au bois sans payer not' dîner.* »

Mais déjà madame Saint-Edmond est rentrée chez elle et a fermé sa porte. Virginie descend avec Denise, qu'elle a prise en amitié, et la force à lui donner le bras, pour faire le chemin jusqu'aux petites voitures.

Denise est triste et répond laconiquement aux questions multipliées que Virginie lui adresse; mais celle-ci sait faire à elle seule les frais d'une conversation. On arrive à la voiture. qui est prête à partir; Virginie embrasse Denise, en lui disant : « Adieu, ma petite! ne » soyez donc pas triste comme ça. Ah! vous » êtes bien heureuse d'habiter la campagne, ça » vaut mieux que ce coquin de Paris! vous

» trouverez dans votre village plus d'amoureux
» que vous n'en voudrez. Tiens! c'est la voiture,
» ça? C'est un petit pot-de-chambre comme
» pour aller à Saint-Denis; quand j'aurai le
» temps, j'irai vous voir, vous m'apprendrez à
» faire du beurre. Adieu, ma chère amie... Co-
» cher, prenez garde, n'allez pas verser en route!
» songez que vous avez un amour dans votre
» pot-de-chambre. »

Denise et Coco repartent pour le village, bien moins gais que lorsqu'ils l'ont quitté. C'est ainsi que souvent les événements trompent nos espérances : on trouve la peine où l'on croyait rencontrer le plaisir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

LVI.



Paris. — Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

LA LAITIÈRE

DE MONTFERMEIL,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

LA LAITIÈRE

DE MONTFERMEIL.

CHAPITRE XIV.

L'ÉCOLE DES PARVENUS.

—

« Cette pauvre Denise était bien triste en s'en » allant, » dit Bertrand à Auguste, le lendemain du voyage de la petite à Paris. « — J'ai été fort » contrarié de ne pouvoir lui parler plus long- » temps, » répond Dalville, « mais ce n'est pas » ma faute ; cette dame m'attendait.... — Cette » dame!... Cette dame aurait peut-être pu atten- » dre quelques instants de plus. — Bertrand! — » Pardon, mon lieutenant, c'est que vraiment .

» j'ai été affligé de vous voir parler à peine à cette
» jeune fille, chez qui nous avons été si bien
» traités: rappelez-vous la manière dont on nous
» a reçus, la joie que l'on a témoignée en nous
» voyant!.... — Ah! je ne l'ai pas oublié..... —
» Vous ne l'avez pas seulement remerciée de
» son présent! — Je ne l'ai pas vu... mais avant
» peu nous irons au village, je réparerai ma
» faute. Bertrand, je dîne aujourd'hui chez ma-
» dame de la Thomassinière; il doit y avoir
» beaucoup de monde, grande soirée. Je ne re-
» viendrai sans doute que demain matin...... A
» propos, mets en note que j'ai prêté cent louis
» à M. le marquis de Cligneval, qui dernière-
» ment a été fort malheureux au jeu, dans une
» maison où je me trouvais ; il doit me les re-
» mettre ces jours-ci. »

Bertrand ne répond rien ; mais il retourne à sa caisse, en se disant : « Encore de l'argent » qui ne rentrera pas ; il prête sans cesse et on » ne lui rend jamais! »

M. de la Thomassinière, qui voit chaque jour s'augmenter sa fortune, veut célébrer par un grand festin la fête de son épouse. Déjà, depuis huit jours, les invitations sont envoyées ; tout annonce que le repas sera des plus brillants qu'ait encore donnés le spéculateur. Il doit avoir à sa table des chevaliers et des marquis qui veulent bien l'appeler leur ami ; des

poëtes, qui lui ont promis de parler de lui dans leurs ouvrages; et enfin quelques anciennes connaissances que l'on compte écraser par le luxe de la fête. Monsieur et madame Destival sont de ce dernier nombre.

Tout le monde est en mouvement dans le superbe hôtel de M. de la Thomassinière. Les tapissiers ont décoré les salons, préparé les lustres, les girandoles. Les domestiques vont et viennent pour porter des ordres, les marmitons exécutent ceux de leur chef. Trois femmes sont auprès de madame, qui n'est à sa toilette que depuis trois heures, et il n'en est encore que cinq. Mais Athalie est inconstante dans ses goûts : ce qui la charmait la veille lui déplaît le lendemain ; elle a déjà jeté de côté deux jolis bonnets avec lesquels elle se trouve affreuse ; elle s'impatiente, se dépite, trépigne des pieds, déchire un superbe tulle, met en pièces un bouquet, gronde ses femmes, et va avoir une attaque de nerfs, parce qu'on lui apporte une parure en pierres bleues lorsqu'elle les voulait violettes. Enfin ses femmes parviennent à la calmer en lui assurant qu'elle est parfaitement coiffée ; elle daigne se regarder encore dans sa psyché, se fait d'abord la moue, puis se sourit et dit enfin : « C'est vrai, je ne » suis pas mal. »

A cinq heures et demie les convives commen-

cent à arriver. M. de la Thomassinière, qui est un peu moins insolent chez lui que chez les autres, va au-devant des personnes titrées qui veulent bien lui faire l'honneur d'accepter son dîner, et daigne accorder un sourire à celles qu'il a honorées de son invitation.

Monsieur et madame Destival sont arrivés. Depuis qu'il a un nègre, l'homme d'affaires cligne des yeux et prétend avoir la vue très-basse. Sa femme est d'une élégance qui peut rivaliser avec celle d'Athalie, et ses yeux spirituels semblent avoir quelque chose de plus malin en se portant sur le maître et la maîtresse de la maison.

Tous les convives sont arrivés, et Auguste est du nombre. La société est brillante : des petites-maîtresses, des élégants, des gens décorés, garnissent le salon dont Athalie fait les honneurs, en mesurant cependant ses politesses au rang ou à la fortune des personnes à qui elle les adresse. M. de la Thomassinière se promène avec orgueil dans ses salons, en disant : « On » parlera beaucoup de cette fête-là !... Le mar- » quis m'a promis d'en dire un mot à la cour ; » il y a un poète, qui est journaliste, et qui m'a » dit que mon nom serait dans un article de » journal qui aura au moins une colonne !... Mon » nom dans une colonne !... peste !... comme » je vais être répandu ! Quand Destival donnera

» un dîner comme le mien, je lui permettrai de
» se croire quelque chose. Ces pauvres gens, ils
» crèvent d'envie ! ça fait plaisir. »

A six heures et demie, la société se rend dans la salle à manger, où une table de quarante couverts est servie. M. Destival est placé tout au bout, entre un enfant de six ans et un vieux monsieur sourd. Il dévore cet affront en regardant sa femme, et leurs yeux, d'intelligence, semble se promettre une douce vengeance.

Le potage venait d'être enlevé, lorsqu'un bruit produit par des personnes qui semblaient se quereller se fit entendre dans la pièce qui précédait la salle à manger.

« Qu'est-ce donc? Lafleur! Jasmin! » dit aussitôt M. de la Thomassinière en appelant ses gens. « Qui donc se permet de faire du
» bruit chez moi?... Renvoyez! je ne suis visi-
» ble pour personne : on m'apporterait des lin-
» gots d'or que je ne les recevrais pas mainte-
» nant. »

Les valets semblent embarrassés et n'osent répondre. Cependant le bruit continue; on distingue la voix d'une femme qui crie : J'en-
» trerai ! je vous dis que je peux entrer...

» — Faites donc chasser cette canaille, La-
» fleur ! » reprend M. de la Thomassinière avec colère. Dans ce moment la porte de la salle à manger est poussée brusquement, et une femme

d'une soixantaine d'années, grosse, courte, à la face réjouie, coiffée d'un bonnet rond et habillée comme une marchande d'oranges, entre en s'écriant : « Eh ben ! i' s'rait fort que je » ne pusse pas entrer chez mon fils !... Sont-ils » bêtes tous ces laquais de mes fesses !... *Escu-* » *sez*, messieurs, mesdames !..... Où donc que » t'es, Thomas ? Viens donc m'embrasser, mon » fieu !..... Est-ce que tu ne reconnais pas ta » mère ? »

Les changements à vue de l'Opéra sont moins prompts que celui qui s'exécute dans la salle à manger, à l'entrée de la mère Thomas. M. de la Thomassinière est stupéfait : il semble que la foudre vienne de le frapper et qu'il n'ait plus la faculté de faire un mouvement ni de prononcer un mot. La brillante Athalie pâlit, se trouble, et porte sur la mère Thomas des regards qui annoncent qu'elle doute encore de ce qu'elle entend ; on lit sur la figure de chaque convive l'étonnement que leur cause cette scène inattendue, et un sentiment d'ironie, de malice et de satisfaction, qui n'égale pas, cependant, celle que Destival et sa femme éprouvent en ce moment.

La mère Thomas, qui ne s'occupe pas de la mine des convives, a reconnu son fils parmi toutes les personnes assises à table, et court à lui en disant :

« Le v'là!... je le reconnais!... C'est lui.....
» c'est mon Thomas..... oh! c'est ben lui.....
» avec son petit haricot sur l'œil gauche!... T'es
» pas trop changé, mon garçon!... Eh ben!
» embrasse-moi donc : est-ce que tu ne peux
» remuer ni pied ni patte?... »

En disant cela, la bonne femme prend son fils par la tête et l'embrasse à plusieurs reprises: la Thomassinière se laisse faire, comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est, et Athalie s'écrie : « Ah! mon Dieu!..... est-ce que
» c'est possible?... Est-ce que ce n'est pas une
» comédie qu'on nous joue?

» — Tu ne m'attendais pas, n'est-il pas vrai,
» mon garçon? ah! j' crais ben!... C'est z'une
» surprise, vois-tu ; c'est quequ'un de tes bons
» amis qui m'a écrit que ça te ferait ben plaisir
» de voir ta mère, et qu'il fallait tâcher d'arriver
» *jusse* pour aujourd'hui, que c'est la fête de la
» femme... »

Ici, les convives se regardent mutuellement pour tâcher de deviner quel est celui qui a fait cette surprise à M. de la Thomassière, et, parmi ceux qui n'en sont pas l'auteur, il s'en trouve plus d'un qui regrette de n'en avoir pas eu l'idée. Quant au maître de la maison, il est toujours trop abasourdi du coup qui vient de le frapper pour faire attention à ce que sa

mère a dit, et Athalie semble prête à se trouver mal.

« Là-dessus, » reprend la mère Thomas, « je » me somme dit : en avant la tirelire !... J'avais » encore un petit magot de côté ; ça m'a servi à » payer ma place dans la diligence, ousque » nous étions serrés ni pus ni moins que des » z'harengs, sauf vot' respect, messieurs, mes- » dames ; et me v'là dans ce Paris, ousque t'a si » joliment fait tes orges ! »

Le marquis de Cligneval, qui est assis en face de M. de la Thomassinière, veut mettre un terme à l'embarras de son hôte, dans la bourse duquel il puise trop facilement pour ne point fermer les yeux sur le plus ou moins d'illustration de ses parents. Il s'empresse de prendre la parole, et s'écrie d'un air agréable : « C'est vrai- » ment très-aimable à madame votre mère d'ê- » tre venue vous surprendre ainsi !... Elle s'est » tellement pressée, qu'elle est encore dans un » négligé de voyage..... Mais qu'importe ! vous » êtes avec vos amis... Elle va se mettre à table » à côté de moi.., je serai enchanté de faire sa » connaissance... Elle a une figure bien respec- » table !... un profil grec. J'aime beaucoup les » habitants de la campagne, moi, ils ont un na- » turel charmant. »

La Thomassinière regarde le marquis d'un air qui veut dire : Vous me sauvez la vie ; tan-

dis que la mère Thomas s'écrie : « Quoi qu'il » dit donc, celui-là, que j'suis venue en né- » gligé ! Mais tu te trompes, mon fiston, j'ai » ben mis mon déshabillé des dimanches.

» — Taisez-vous !... Taisez-vous, de grâce, » ma mère, » murmure la Thomassinière. « Prenez donc garde... vous parlez à un mar- » quis...

» — A un quoi ?... Comment que t'as dit, » Thomas ?... Eh ben ! mais à propos, où qu'est » donc ma bru ?... Présente-là moi donc, mon » garçon, est-ce qu'elle ne serait pas ben aise » d'embrasser la mère de son homme ?...

» — Madame de la Thomassinière, embras- » sez donc votre belle-mère, » dit madame Destival, en regardant Athalie d'un air moqueur.

« — Je n'en puis plus... Je me meurs ! » dit Athalie d'une voix éteinte, et elle se laisse aller sur Auguste, qui est assis près d'elle.

« — Ma femme se trouve mal ! » s'écrie la Thomassinière, enchanté d'un événement qui va distraire l'attention de la société ; il se lève précipitamment et court vers sa femme, que plusieurs personnes entourent, tandis que la mère Thomas s'écrie : « Tiens ! c'est ta femme, » c'te petite chiffon qui se pâme !... elle aura » déjà trop mangé, mon p'tit ; c'est z'une *indi-* » *gession*, c'est sûr !.. donne-lui un verre d'eau- » de-vie, ça lui remettra le cœur... »

On fait respirer des sels à Athalie, on la place au grand air, mais elle n'a garde de revenir. La mère Thomas repousse deux petites-maîtresses qui secourent sa bru, en leur disant : « Prenez donc garde, mes petits choux, » vous étouffez c' t'enfant. Ah! mon Dieu! si » on voulait la faire revenir tout d' suite, je sais » t'un bon remède : deux ou trois claques sur » l'derrière, ça vous ranime bien vite une fem- » me ; c'est z'infaillible!... » Les élégantes se regardent et s'éloignent de madame Thomas, en se disant entre elles : « Mais c'est affreux!... » cela devient intolérable... — Ma chère, elle » m'amuse beaucoup, » dit l'une. « — Oh moi! » elle me fait rougir ; dès qu'elle ouvre la bou- » che, je tremble toujours qu'il ne lui échappe » quelque vilain mot!... — Mais cela ne com- » mence pas mal.

» — C'est une attaque de nerfs, » dit la Thomassinière, « il faut porter madame dans son » appartement... Cela dure toujours deux ou » trois heures au moins...—Eh ben! ça ne laisse » pas que d'être gentil! » dit la mère Thomas.

On emporte la maîtresse de la maison dans sa chambre, et elle se promet de ne pas sortir tant que madame Thomas sera avec la société.

Cependant, pour la plupart des personnes

invitées, le dîner est la plus importante affaire, et madame de la Thomassinière est à peine emportée hors de la salle à manger, que chacun se remet à table, en disant : « Ce ne sera rien, » ce n'est pas dangereux, cela ne peut avoir de » suite. » Tout cela veut dire : C'est assez nous occuper de la maîtresse de la maison, à qui il a plu de s'évanouir ; songeons maintenant à notre estomac, et ne laissons pas plus longtemps attendre les mets délicieux que l'on a préparés pour nous.

La Thomassinière aurait volontiers suivi sa femme ; mais il sent qu'il serait malhonnête de quitter aussi la société, avec laquelle il a déjà entièrement changé de ton. Il revient donc se mettre à sa place, en cherchant dans sa tête comment il pourra imposer silence à sa chère mère ; et Destival, craignant qu'on ne fasse disparaître madame Thomas, va lui offrir la main pour la conduire auprès du marquis.

La mère Thomas accepte la main de Destival, en lui adressant un : « Merci, mon homme, » et se campe sur une chaise auprès de M. de Cligneval, en disant à son conducteur : « Mainte» nant, galant, je n'ai pus besoin de vot' main ; » pour jouer des fourchettes et des quenottes, je » vais ben toute seule, mon ami.

» — Elle est pleine d'esprit ! » s'écrie le mar-

quis; « elle a vraiment des reparties délicieu-
» ses!... »

La Thomassinière, qui n'ose plus lever les yeux, voudrait au moins faire presser le dîner. Mais les convives ne le secondent pas; ils se trouvent bien à table et font fête au festin. Le marquis bourre la mère Thomas, il couvre sans cesse son assiette, espérant que cela calmera son caquet; mais madame Thomas est une luronne qui sait faire deux choses à la fois. Tout en mangeant elle s'écrie à chaque instant: « Ah
» Dieu! que c'est bon! Ah! queu joli fricot!...
» j' n'avions jamais rien mangé de c' gout-là!
» Ah! Thomas, mon garçon, on ne faisait pas
» de si bonnes fricassées à not' petit cabaret
» de l'*Ane savant*!..... T'en souviens-tu, Ca-
» det?

» — Qui veut des truffes?... qui n'a pas de
» truffes? » s'écrie M. de la Thomassinière en tâchant de couvrir la voix de madame sa mère. Mais madame Destival, qui a fort bien entendu, lui dit : « Comment, madame, est-ce que
» M. de la Thomassinière a jamais tenu un ca-
» baret?

» — La Thomassinière! » répond la mère Thomas en vidant son verre, « qu'est-ce que
» c'est que ça, mon cœur?

» — C'est monsieur votre fils, madame... —
» Comment, est-ce que tu ne t'appelles pus Tho-

» mas, mon garçon? C'est donc ça que tous ces » singes verts, qui sont brodés en or dans ton » antichambre, disaient que ce n'était pas ici ta » demeure!... Et pourquoi donc, Thomas, que » t'as quitté le nom de ton père? Est-ce que tu » ne le trouvais pas assez beau? Sais-tu ben que » c'était un honnête homme qui vendait du vin » à six sous le litre, sans mettre de la drogue de- » dans, comme tous vos sacrispants de Paris... » *Excusez* ! la société...

» — Monsieur votre fils, » dit le marquis, « s'appelle maintenant de la Thomassinière... » du nom d'une terre qu'il a achetée... C'est » d'ailleurs l'usage à Paris : on ne change pas » son nom, mais on l'allonge un peu... c'est » plus agréable à l'oreille...

» — Oui, sans doute, » dit la Thomassinière en tâchant de reprendre de l'assurance. « Quand » on a fait une fortune aussi *conséquente* que la » mienne... il est bien permis d'oublier... D'ail- » leurs, comme dit M. le marquis... cela se fait » tous les jours...

» — Ah! c'est différent, » reprend la mère » Thomas, si t'as acheté des terres, c'est pis » que le marquis de Carabas!.... Mais quoique » ça, mon garçon, t'aurais ben pu me faire venir » plus tôt z'avec toi; car je m'ennuyais un brin » dans not' endroit qu'est z'un véritable trou, » et avec deux cents francs que tu m'envoyais

» tous les ans, je ne pouvais pas faire une fa-
» meuse ripopée.

» — Ah Dieu! quelle horreur!... » s'écrie une dame coiffée d'un béret orné d'un oiseau de paradis, en se reculant de la table, tandis que les hommes se regardent en riant, et que M. de la Thomassinière allonge ses pieds sous la table pour tâcher de rencontrer ceux de madame sa mère, qui est assise en face de lui, et à laquelle il fait en vain des signes pour l'engager à se taire.

« — Quoiqu'elle a donc c'te dame? » dit la mère Thomas en regardant la dame au béret. « Est-ce qu'elle va se trouver mal aussi?.....
» Comme alle me fait des yeux, avec sa queue
» de cerf-volant sur la tête!...

» — Ma mère... je vous supplie!... » balbutie la Thomassinière en jouant des pieds.

« — A bas!.... à bas donc!.... i'gnia donc
» des chiens sous la table, Cadet; en v'là déjà
» deux ou trois qui me passent sur les jambes.
» Fais-leur donc donner de la pâtée, et qu'ils
» nous laissent tranquilles... A boire, qu'est-ce
» qui verse?... est-ce toi, mon vieux?... »

C'est au marquis que la mère Thomas s'adresse; celui-ci prend un flacon de madère placé devant lui, et remplit le verre de sa voisine qui ne veut jamais boire sans trinquer.

« — Qu'est-ce que c'est que ce vin jaune-là,

» mon petit? — C'est du madère, madame. —
» C'est-i bon, fiston? — Parfait! celui-ci est le
» meilleur que j'aie encore bu. — Alors, à ta
» santé, l'éventé! à la vôtre, vieux renard!... »

C'était à son voisin de gauche que madame Thomas s'adressait. Ce voisin était un vieux chevalier coiffé et poudré comme sous la régence, qui semblait fort mécontent de se trouver assis près de la mère de M. de la Thomassinière, retournait la tête toutes les fois qu'elle le regardait, et ne répondait pas quand elle lui adressait la parole.

Cette fois, madame Thomas tient son verre tendu dessus l'assiette du vieux chevalier; il n'y a pas moyen de la laisser ainsi sans lui répondre, et le voisin murmure avec un air de mépris : « Je ne trinque pas, madame.

» — Ah! tu ne trinques pas, l'échalas!... Eh
» ben! on s'en passera, v'là tout. C'est pas
» l'embarras, t'as l'air aimable comme un clou
» de girofle!.... A ta santé, mon fieu! à la vô-
» tre, messieurs, mesdames et toute la société...
» à la tienne aussi, singe vert qui ne voulais pas
» me laisser entrer. »

C'est à Lafleur que ce compliment est adressé, et M. de la Thomassinière se frappe le front de désespoir, tandis que le marquis se tue de répéter : « C'est bien cela! les anciens usages pa-
» triarcals..... on boit à la santé de cha-

» cun... Les enfants de Noé trinquaient toujours
» entre eux. »

Madame Thomas a avalé le verre de madère d'un trait; mais lorsqu'il est bu, elle fait la grimace, et regarde le marquis en s'écriant : « Ah Dieu! que c'est mauvais ton nadère!.....
» Ah! mes enfants! ça sent le pissat d'âne à
» pleine bouche!... »

Toutes les dames font un cri et se cachent la figure sous leur serviette; les hommes rient, madame Thomas, qui ne voit rien que de très-naturel dans ce qu'elle a dit et croit que l'on partage sa gaîté, se fait verser d'un autre vin, tandis que monsieur son fils se laisse aller sur sa chaise en murmurant : « Je suis un homme
» perdu. »

Plus madame Thomas boit, plus elle devient bavarde; c'est en vain que le marquis emplit son assiette, que M. de la Thomassinière crie à ses valets : « Servez donc monsieur, desservez
» donc madame, » la voix de la grosse maman perce par-dessus toutes celles des gens du bon ton, car les gens du bon ton n'ont pas pour habitude de parler haut.

Le vieux monsieur à ailes de pigeon, que la mère Thomas a appelé clou de girofle, n'a pas digéré cet outrage; il fait une mine épouvantable, tache de tourner le dos à sa voisine, et murmure entre ses dents : « C'est indigne d'in-

» viter des gens comme moi pour les compro-
» mettre avec de tels personnages.... Ah! si ja-
» mais on m'y rattrape! Je suis désolé d'être
» ici. »

Malgré cela, le vieux chevalier ne s'en va pas, et il mange et boit comme quatre, parce qu'il faut bien se dédommager de la contrariété que l'on éprouve.

La mère Thomas veut de tout, elle se fait servir de tous les plats qu'elle aperçoit, en disant au marquis : « Qu'est-ce c'est que ça, mon
» petit bel homme? — Du poulet à la Marengo,
» madame. — Ah! Dieu, comme il est déguisé!
» c'est égal, passe-moi-z'en une aile..... Et ce
» ragoût noir, là-bas? — Un salmis de per-
» dreaux aux truffes. — Ça doit être échauf-
» fant; donne-moi un peu de ton salmigondis
» aux truffes, je me risque..... Et ce grand plat
» qui est tout couvert de sauce?... — C'est une
» sultane à la Chantilly..... — Une sultane!....
» Ah! cher ami, il nous prend donc pour des
» Turcs?... Tu m'en feras goûter aussi pour que
» je connaisse la cuisine de ces mauvais chiens-
» là.....

» — Madame Thomas..... vous vous ferez
» mal, » dit à demi-voix la Thomassinière, qui voit avec effroi que les yeux de madame sa mère s'animent de plus en plus, et qu'elle

veut goûter de tous les vins, comme de tous les plats.

« — Laisse donc, Cadet, j'ai z'un estomac » d'Autriche !... Tu ne te rappelles donc pas ce » pari que je fis un jour avec not'cousin le gar- » gotier?... un brave homme!... Il est mort il y » a trois ans, ce pauvre Chahû !...

» — Lafleur! Jasmin ! Comtois !... servez... » ôtez cela... le dessert donc!... »

Monsieur de la Thomassinière a beau crier, madame sa mère n'en poursuit pas moins sa narration :

« — Faut que vous sachiez, mes enfants, » que Chahû était un des plus forts mangeurs » de la Brie, c'était un gaillard à grosse tête, qui » vous troussait, sauf votre respect, un dindon, » comme nous avalons une mauviette ; ne v'là- » t-il pas qu'un jour, il a t'évu l'envie de gager » avec moi à qui mangerait le plus d'une gibe- » lotte que j'avais préparée pour une noce de » maçons. Moi, qui suis fine mouche, j'ac- » cepte.... mais quand nous sommes à moitié » du plat, je lui avoue en confidence que ce sont » des chats que j'ai fricassés. Là-dessus, v'là » mon j... f..... qui tourne de l'œil et fait » un renard de deux aunes dans la cham- » bre... »

Les dames ne veulent pas en entendre davantage; elles se lèvent de table et vont se réfugier

dans le salon. M. de la Thomassinière ne sait plus où il en est; il devient tour à tour rouge, jaune et blême : la sueur coule de son front, il se verse du vin dans son assiette et met sa fourchette dans son verre. Les jeunes gens rient de bon cœur, et Auguste est du nombre, car il trouve que son hôte mérite bien cette petite leçon. Destival est radieux; ses yeux brillent de plaisir, il les porte sur tout le monde, et les reporte ensuite sur la Thomassinière. Quant au marquis de Cligneval, il regarde son hôte d'un air qui veut dire : « Ma foi, j'aî fait ce que j'ai » pu ; mais, vous le voyez, il n'y a pas moyen » de la contenir.

» — Eh ben, pourquoi donc que toutes ces » jolies femelles s'en vont z'en même temps? » dit la mère Thomas ; « est-ce qu'elles vont en» semble aux lieux à l'anglaise!.... Tiens, c'est » comme les poules chez nous. .. quand l'une » y va, faut que les autres la suivent. »

Un jeune poète, qui avait fait des vers pour madame de la Thomassinière, et qui était fort contrarié de ce que l'arrivée de la mère Thomas, en faisant évanouir Athalie et mettant en fuite les dames, l'empêchait de réciter son quatrain qui devait faire fureur, dit à la grosse maman, tout en grasseyant et en arrangeant son col : « Madame, si les Grâces nous fuient! c'est » un peu votre faute...

» — Comment que tu dis ça, mon petit » chat? » répond la mère Thomas en mettant ses deux coudes sur la table pour mieux regarder le jeune homme.

» — Je dis, madame, » reprend le poète, « que les Grâces s'effarouchent facilement, et » que...

» — Q'est-ce que tu me chantes donc avec » tes Grâces : est-ce que c'est des oiseaux que tu » veux apprivoiser?

» — Madame, les Grâces sont les femmes.... » les Zéphyrs et les Amours volent sur leurs » traces ; les Plaisirs et les Ris forment leur cor- » tége, en semant des roses sur leurs pas...

» — Mais !... mais! queu fricassée nous fais- » tu là, mon garçon, avec tes roses que tu mets » dans du riz!...

» — Madame, c'est pour vous faire entendre » qu'il est des mots dont la pudeur s'offense, et » qu'il faut, en contant, gazer adroitement cer- » tains objets ; car

« Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté,
» Mais l'*auditeur* français veut être respecté;
» Du moindre sens impur la liberté l'outrage
» Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image. »

La mère Thomas rit aux éclats, et se tourne vers son voisin à ailes de pigeon, qui trempait un macaron dans du vin de Champagne, en faisant toujours une mine refroguée.

« Comprends-tu ça, toi, vieux sournois? » lui dit-elle ; « ce monsieur qui nous dit qu'il » a les *sens impurs*; ça n'est-il pas honnête, » au dessert, de nous faire un aveu comme ce- » lui-là ?...

» — Ah! madame ! » s'écrie le poète en devenant rouge de colère, » on ne s'est jamais » permis... — Quoi donc, Biribi? allons, tu te » fâches, mon garçon, t'es colère comme un » dindon, je vois ça ; mais moi, j'suis bonne » enfant, et je n'ai pas pus de fiel qu'une puce. » Trinquons ensemble, ça vaudra bien mieux » que de nous parler de tes grasses et de tes » maigres, ousque je ne connais goutte. Du vin, » marquis... de ce joli petit vin qui mousse. Ah! » j'le connais celui-là, c'est du champagne ; à » la bonne heure! c'est pas une attrape comme » ton madère ! A vot' santé, mes petits choux! » à la tienne, Thomas! Quoi que t'as donc, » mon fieu? tu ne dis rien, t'as l'air tout chose ; » est-ce que tu vas te trousser mal comme ta » femme? Faut chanter, mes enfants, au des- » sert, ça se fait toujours. Allons, qu'est-ce qui » commence? Thomas, t'en savais tout plein » autrefois ; moi, j'vas vous chanter celle que » la femme de Chahù nous a chantée pour ma » noce...

« Jentre en train, quand il entre en train,
» J'entre en train quand il entre..... »

» Vous ferez *chorus*, mes enfants.

» — Un instant, un instant, madame ! » dit le marquis, « attendez donc la liqueur et le » café. — Ah! c'est *jusse*, mon ami, ça m'é- » claircira la voix. »

En disant cela, le marquis s'est levé et va près de la Thomassinière, qui vient aussi de quitter la table d'un air désespéré. « Cela de- » vient de plus fort en plus fort ! » dit tout bas le marquis à son hôte. — « Ah ! monsieur le » marquis, vous me voyez au désespoir..... Je » suis confus... je n'ose plus me retourner !.....
» — Eh ! mon cher, je ne vous en veux nulle- » ment, moi ; tous les jours on a une mère..... » qui n'est pas positivement noble... Cela ne » vous empêche pas d'être un homme que j'es- » time infiniment, et de nous avoir donné un » dîner délicieux ; mais, dans la société, il y a » des gens qui n'ont pas mon esprit, et près » desquels cela peut vous faire du tort. Avec » cela que la chère maman se grise, et je ne » sais pas trop ce qu'elle finira par nous » chanter.

» — Et moi qui attends ce soir plus de qua- » tre-vingts personnes pour le bal, tout ce qu'il » y a de plus élégant, de plus distingué dans » Paris!..... Sauvez-moi, monsieur le marquis, » je mets à vos pieds ma caisse, ma bourse, » mon crédit !...

» — Mon cher la Thomassinière, l'amitié que » je vous porte suffira pour...... Malgré cela, je » crois que j'ai une lettre de change de deux » mille écus à rembourser demain. — C'est moi » seul que cela regardera, monsieur le marquis. » — Il faudrait trouver un moyen pour faire » partir tout le monde. —Oui, et le plus tôt pos- » sible ! — Attendez.... Je conçois.... Oui, ma » foi... L'idée est bonne. — Ah ! monsieur le » marquis !..... ma reconnaissance.... — Cela » vous, coûtera peut-être un peu cher !... mais » je ne vois pas d'autre expédient... — Je fais » tous les sacrifices possibles. — Il suffit, lais- » sez-moi faire.... Remettez-vous à table sans » faire semblant de rien.... Dites à vos valets » d'exécuter mes ordres, et attendez-en l'effet. » — Lafleur, Jasmin, Comtois, obéissez à » monsieur le marquis plus qu'à moi-même. »

Le marquis sort de la salle à manger suivi des valets, et la Thomassinière se remet à table. On apporte le café, les liqueurs. Bientôt le marquis revient et reprend sa place près de madame Thomas, en jetant un coup-d'œil rassurant sur son hôte.

La mère Thomas fredonne déjà en buvant son café. « Mes enfants, » dit-elle, « il faut » que nous dansions ce soir ; je me sens rajeu- » nie de vingt ans. Thomas, t'auras ben un » crincrin, j'espère?... Donne-moi donc un pe-

» tit verre, marquis ; mais pas de ces douceurs
» sucrées qui vous restent au gosier..... donne-
» moi du raide, mon ami, du dur, i'gnia que ça
» qui fasse du bien. »

Madame Thomas a déjà pris deux petits verres d'eau-de-vie, un de rhum et un de kirsch ; elle assure que cela la rafraîchit et ne semble pas disposée à s'arrêter, lorsqu'une fumée épaisse sort de la cour et pénètre dans les appartements. Chacun se regarde avec inquiétude.

« I'm'semble qu'il tombe un brin de brouil-
» lard, » dit la mère Thomas, « ça sent le roussi,
» mes enfants ; est-ce que vous avez un gueux
» sous vous?... »

Les valets entrent d'un air effrayé, en s'écriant : « Le feu est à la maison !

» — Le feu ! » répètent tous les convives en se levant de table ; la mère Thomas seule reste sur sa chaise en disant : « — Eh ben, gnia qu'à
» jeter de l'eau dessus, v'là tout !

» — Le feu chez moi ! » dit M. de la Thomassinière en regardant le marquis. « Mais
» comment se fait-il?.... où donc a-t-il pris ? —
» Dans la cour... sous la remise... Il y avait de
» la paille, quelqu'un aura laissé tomber une
» lumière par là... Tenez, monsieur, voyez.....
» voyez quelle fumée dans la cour ! »

Comme il est alors près de neuf heures du

soir, les flammes que jettent plusieurs bottes de paille, auxquelles le marquis a fait mettre le feu, éclairent déjà toute la cour. Le cri : *au feu!* s'est bientôt répandu de tous côtés; il a pénétré dans le salon, et les dames qui s'y étaient réfugiées pour fuir la compagnie de madame Thomas en sortent, en jetant les hauts cris, et en appelant leur père ou leur mari.

Ces messieurs tâchent de rassurer ces dames en disant : « Ce n'est rien..... ce ne sera rien;
» mais il faut nous en aller le plus tôt possible...
» prenez vos châles, vos chapeaux... dépêchez-
» vous, il ne faut jamais que les dames restent
» au milieu du désordre... nous vous accompa-
» gnerons. »

Cependant, le feu que le marquis a fait allumer pour faire fuir tout le monde, et que les gens de la maison ne songent pas à éteindre, parce qu'ils savent que c'est une ruse de leur maître, se communique réellement à la remise et de là à l'écurie; pendant que les dames courent après leurs châles, les hommes après leurs chapeaux, et que les valets parcourent les appartements en criant : *au feu!* le danger est devenu réel, et on ne s'en aperçoit que lorsqu'une partie de la cour est déjà la proie des flammes.

Alors le tumulte, la confusion règnent partout : les dames se sauvent dans la rue; l'une perd son turban, l'autre son béret, plusieurs

s'évanouissent. Auguste emporte Athalie dans ses bras, et va la déposer sur un banc de pierre de la rue voisine; au milieu de ce bouleversement, la mère Thomas se décide enfin à quitter la table, et, retroussant ses jupons jusqu'aux genoux, se met à courir en criant : « Voyez-vous » tous les amis de Thomas! ces gredins-là se » sauvent au lieu de faire la chaîne!... et i'me » laisseraient griller ni plus ni moins qu'un » marron. »

Le résultat de la petite ruse du marquis fut une aile de l'hôtel de brûlée, quatre chevaux rôtis, trois pompiers blessés, dix châles égarés, quinze chapeaux volés, six mèches de cheveux grillés, trois bracelets perdus et deux peignes cassés; mais avec vingt mille francs M. de la Thomassinière en fut quitte, et du moins madame sa mère ne fut pas connue de la nombreuse société qu'il attendait le soir.

CHAPITRE XV.

CE QU'ON AVAIT PRÉVU.

—

Le lendemain de la scène qui venait de se passer à son hôtel, M. de la Thomassinière partit avec Athalie pour l'Angleterre, où ils résolurent de rester jusqu'à ce qu'on eût oublié à Paris le scandale que la grosse maman avait causé; quant à celle-ci, on la fit repartir sur-le-champ pour son village, avec défense expresse de le quitter jamais, sous peine de se voir retirer les deux cents francs de pension que son généreux fils voulait bien lui faire.

La sottise de la Thomassinière qui rougissait de sa mère depuis qu'il avait fait fortune, la petitesse d'Athalie qui avait feint de se trouver mal, pour ne point embrasser la mère Thomas, rendirent leur éloignement peu sensible à Auguste; mais ce n'était que chez eux qu'il voyait M. de Cligneval, et Bertrand disait : « Il me

» semble, mon lieutenant, que nous n'entendons pas parler de ce marquis qui vous doit cent louis? — Peut-être aujourd'hui aurai-je de ses nouvelles. — Et la petite laitière, quand irons-nous la voir? la remercier de ce qu'elle vous a apporté? Les poulets étaient excellents! j'ai été obligé de les manger, moi, pendant que vous dîniez en ville... — Je ne crois pas que Denise songe beaucoup à nous!... n'a-t-elle pas un amoureux?... ne doit-elle pas se marier?... — Est-ce une raison pour ne point la remercier de ses poulets, mon lieutenant? — Elle venait peut-être à Paris pour m'inviter à sa noce. — Je ne sais ce qu'elle venait faire... mais elle semblait pénétrée en s'éloignant. Elle a dit qu'elle ne vous dérangerait plus... et j'ai vu des larmes dans ses yeux; ça m'a ému, moi, je l'avoue... cette petite est si gentille, et on voit bien que ses pleurs ne sont pas de contrebande. »

Auguste semble réfléchir à ce que dit l'ancien caporal, lorsqu'on sonne avec violence. Bertrand vient annoncer qu'un vieux monsieur, qui a la figure toute renversée, demande M. Dalville, et Auguste reconnaît avec surprise M. Monin, dont les yeux, plus effarés que de coutume, semblent annoncer quelque événement extraordinaire.

« C'est vous, monsieur Monin, » dit Dalville, en

présentant un siége à l'ex-pharmacien, qui, malgré son trouble, répond en s'asseyant :

« Comment va l'état de votre santé, monsieur
» Dalville. — C'est à vous que je dois demander
» cela, monsieur Monin; vous avez l'air d'avoir
» quelque chose... puis-je savoir? — Oui, mon-
» sieur... j'ai quelque chose de moins!... c'est
» pour ça que je suis venu... — Comment de
» moins, monsieur Monin?... je ne vous com-
» prends pas. — Est-ce que vous ne savez pas
» ça? — Quoi, monsieur Monin? — Ce que je
» viens vous dire?... — Pas encore; mais si
» vous vouliez vous expliquer... — Monsieur,
» c'est que ça m'a donné un coup!... — Il me
» paraît en effet que vous êtes un peu troublé...
» — Est-ce que ça ne vous a pas fait le même
» effet?... — Je ne sais pas encore quel effet
» cela me fera, monsieur Monin, et en quoi me
» regarde ce que vous venez me dire... — Ah!
» monsieur Dalville... si nous avions pu devi-
» ner, si nous avions pu prévoir... mais, dame,
» on n'est pas sorcier; c'est ce que j'ai dit à Bi-
» chette ce matin, parce qu'elle voulait me re-
» tirer ma tabatière. — Je n'ai jamais présumé
» que vous étiez sorcier, monsieur Monin; mais
» je vous avoue que je vous trouve dans ce mo-
» ment incompréhensible... — Monsieur, c'est
» que je n'en suis pas encore revenu... — Re-

» venu de quoi? — Et Bichette assure qu'il vous
» a mis dedans aussi... »

Dalville perd patience et regarde Bertrand qui se promène dans la chambre, en murmurant : « Si j'avais une compagnie d'hommes comme » celui-là à former, je commencerais par les at- » tacher à la queue d'un cheval que je ferais » courir au grand galop. »

Monin tire sa tabatière, se calfeutre les narines, et reprend : « Je suis venu chez vous, » monsieur Dalville, pour savoir si par hasard » vous avez découvert de quel côté il est allé? » — Mais qui cela, monsieur Monin? Pour » Dieu, expliquez-vous mieux; depuis une heure » vous me parlez sans que je comprenne un mot » à ce que vous dites. Que vous a-t-on fait en- » fin? — On m'a volé, monsieur!... — Volé! » — C'est-à-dire emporté vingt-cinq mille » francs... — Qui cela? — M. Destival. — Des- » tival! — Oui, monsieur... il est parti, il est » sorti de France, à ce qu'on assure... Voilà ce » que j'avais l'honneur de vous dire. »

Auguste a trop bien compris; il est anéanti, et Bertrand s'approche de Monin en s'écriant : « Que dites-vous là!..... Par la mort?...... Ce » M. Destival aurait pu?..... — Ah! c'est mon- » sieur Bertrand!... Comment va l'état de votre » santé?..., — Il serait parti.... avec nos deux » cent cinquante mille francs!... — Justement.

» Vous savez bien que vous lui appreniez à faire » l'exercice!....—Ah! double coquin!.... Nous » sommes ruinés, mon lieutenant!...—Calme- » toi, Bertrand; peut-être cette nouvelle est-elle » fausse... Je ne puis croire que Destival.... — » C'est ce que je disais à Bichette; je ne pou- » vais croire non plus...—Mais comment savez- » vous?... qui vous a dit que Destival fût parti? » —Monsieur, je vas vous dire : il m'avait der- » nièrement vendu mon fonds, et il avait gardé » les fonds pour les faire valoir, et je lui avais » encore donné six mille francs il y a huit jours, » parce qu'il disait que plus il en aurait, et » mieux ça vaudrait.... et cependant Bichette » n'était pas trop d'avis de lui laisser notre ar- » gent... Mais M. Bisbis lui a conseillé de le lais- » ser... alors... en usez vous?

» — Je cours chez Destival, » dit Auguste, en laissant M. Monin au milieu de son discours. « —Oui, mon lieutenant, » dit Bertrand, « cela » vaudra beaucoup mieux que d'écouter mon- » sieur... allez, ne perdez pas de temps .. moi, » je vais, de mon côté, tâcher d'obtenir quel- » ques renseignements sur la route que le fripon » a prise; peut-être notre voleur n'est-il pas en- » core loin.... et dussions-nous crever dix che- » vaux, nous le rattraperons.

» — Si vous le rattrapez, monsieur Bertrand, » vous savez que j'y suis pour vingt-cinq mille

» francs, » dit Monin. Mais on ne l'écoute plus. Déjà Auguste est sur l'escalier, le caporal ne tarde pas à le suivre; et Monin, se voyant seul avec le petit jockey, se décide à sortir de chez Dalville et à retourner chez lui, se disant: « Du » train dont ils courent, il n'y a pas de doute » que ces messieurs parviendront à attraper no- » tre homme, et je vas rassurer Bichette. »

Auguste s'est rendu à la demeure de l'homme d'affaires. Il s'informe de Destival au portier, et celui-ci lui répond; « Depuis trois jours, on » n'a pas vu M. Destival, on ne sait ce qu'il est » devenu... il n'a rien dit. Le nègre et Baptiste » sont aussi partis; mais madame est restée avec » sa bonne: elle est chez elle. »

Auguste monte, Julie lui ouvre. Le jeune homme ne remarque aucun changement dans les appartements, où règne seulement plus de tranquillité qu'autrefois; on l'introduit dans la chambre de madame, qui paraît un peu troublée en apercevant Dalville.

« Le bruit que l'on répand serait-il vrai, » madame? » dit Auguste; « on assure que » votre époux est parti...... qu'il a quitté la » France?...

» — Hélas!... monsieur!... il n'est que trop » vrai, » répond Émilie, en se laissant aller sur un fauteuil.

« — Comment, madame! il est parti et ne

» doit point revenir?—Je ne le pense pas. mon-
» sieur : il m'a abandonnée... C'est un homme
» abominable!...... — Et savez-vous ce qu'il
» m'emporte, madame? — Non, monsieur, je
» n étais nullement au fait de ses affaires. —Deux
» cent cinquante mille francs : c'est à peu près
» tout ce que je possédais. — Ah! c'est affreux
» de sa part!...

» — Dites donc que c'est un vol, que c'est
» une friponnerie exécrable, » s'écrie Auguste.
indigné du sang-froid de madame Destival;
« et vous ignorez, madame, de quel côté il a
» porté ses pas?—Je ne sais rien du tout, mon-
» sieur : je suis accablée, anéantie comme vous!
» — Votre époux me ruine, madame. — Vous
» m'en voyez désolée, monsieur; mais que
» voulez-vous que j'y fasse? — Il me semble,
» madame, que cet événement peut vous attirer
» à vous même de fâcheuses affaires. — Moi,
» monsieur, je n'ai rien à démêler avec les
» créanciers de M. Destival, nous étions séparés
» de biens; ce logement a été loué sous mon
» nom, tout ce qui est dedans est à moi. Est ce
» ma faute si M. Destival a fait de mauvaises
» spéculations? est-ce la première fois qu'une
» telle chose arrive? ne suis-je pas la plus à plain-
» dre?..... il m'emporte ma dot, monsieur. et
» certainement le mobilier qui me reste ne la
» vaut pas..... D'ailleurs, monsieur, faites ce

» que vous voudrez, poursuivez-moi... mettez-
» moi sur la paille, si tel est votre désir!...

Auguste ne répond rien ; mais il sort brusquement de chez madame Destival, en maudissant la friponnerie de l'homme d'affaires.

Bertrand revient sons avoir découvert les traces du fugitif; pendant trois jours il se met en campagne, tandis qu'Auguste fait de son côté toutes les démarches nécessaires ; mais il paraît certain que Destival est déjà hors de France, c'est tout ce qu'il apprend sur son compte.

Auguste tâche de rappeler sa gaîté pour supporter ce coup avec philosophie ; Bertrand se garde bien de faire, dans ce moment, des représentations à son maître, il sent que l'instant serait mal choisi. Mais lorsqu'on a perdu tout espoir de découvrir les traces du fripon qui emporte la fortune de Dalville, Bertrand songe à la petite créance du marquis de Cligneval, et Auguste consent à ce qu'il se rende chez lui.

Bertrand y court, et demande M. le marquis. « Il ne loge plus ici, » dit le portier. « — Et où » demeure-t-il maintenant? — Il est allé prendre » les eaux... — Et qu'elles eaux, morbleu? — » Ma foi, monsieur, il ne l'a pas dit. »

Bertrand est furieux ; il revient en jurant ap-

prendre cette nouvelle à Auguste, qui la reçoit assez tranquillement.

« Quoi! mon lieutenant, on vous emporte » encore cent louis, et vous n'êtes pas plus en » colère? » dit Bertrand. — Ma foi, mon ami, » quand on est ruiné, cent louis de plus ou de » moins, cela ne vaut pas la peine de se cha- » griner. — Avec cela on passe encore du » temps ... Ce maudit marquis!... j'en avais le » pressentiment!. ... — Je le retrouverai. — Il » ne vous paiera pas..... — Bertrand, il faut » faire l'état de ma caisse; que je sache ce qui » me reste, — Ce sera bientôt fait, mon lieu- » tenant. »

Bertrand s'achemine tristement vers le secrétaire, et revient présenter, en soupirant l'état de leurs finances.

« Dix-huit mille six cent quarante francs, » dit Auguste en lisant le total; « Ma foi, je ne » pensais pas être si riche. — Je n'ai pas compté » les cent louis du marqui, ni ce que vous doi- » vent plusieurs de vos amis. — Je crois que tu » as aussi bien fait. Mais il faut que je sache » aussi ce que je dois; tu feras avertir mon tail- » leur, mon bottier, mon sellier...... tu paieras » leurs mémoires. Quand j'étais riche, je pou- » vais devoir; mais lorsqu'on n'a plus de for- » tune, on ne doit pas se permettre de faire des » dettes. — Vous parlez comme le grand Tu-

» renne, mon lieutenant. Demain tous les mé-
» moires seront acquittés. »

Les mémoires payés, il reste à Auguste seize mille quatre cents francs. Bertrand dit : « Ajou-
» tons à cela un beau mobilier, du vin dans la
» cave, et avec de l'ordre, de l'économie, on
» peut encore attendre les événements.

» — Bertrand, il faut maintenant ôter de cette
» somme cent écus, que j'ai promis de payer
» pour une jolie lingère, dont un barbare huis-
» sier voulait saisir les meubles; deux cents
» francs que je prête à Virginie, et dix louis
» pour les bracelets que j'achète ce soir. »

Bertrand manque d'avaler la plume qu'il tenait à sa bouche, et s'écrie : « Mon lieutenant,
» vous n'y pensez pas ; bientôt il ne vous res-
» tera rien. — Écoute, mon ami, j'avais promis
» de donner tout cela lorsque j'étais encore ri-
» che ; parce qu'un fripon me ruine, faut-il
» que je manque à mes promesses?... Tu ne le
» voudrais pas toi-même ; mais je te jure que ce
» sont mes dernières folies. Désormais, je veux
» être la sagesse même ; d'ailleurs, songe donc
» que nous aurons encore le produit de la vente
» de mes deux chevaux et de mon cabriolet....
» car je ne dois plus me permettre d'avoir voi-
» ture !... il faut que je diminue ma maison....
» que je renvoie Tony... et que j'aille à pied....
» Cela te chagrine, Bertrand?... — Pour vous,

» mon lieutenant!... — Eh! mon ami, je m'en
» porterai peut-être mieux... L'exercice est né-
» cessaire à la santé, je t'ai entendu dire cela
» cent fois. Crois-tu que les gens qui vont à
» pied ne valent pas ceux qui roulent carrosse ?
» — Ah! mon lieutenant, vous ne me croyez
» pas si bête ! — Eh bien ! mon ami, pourquoi
» donc regretter ce dont on peut si bien se pas-
» ser !... Avec de l'argent, n'a-t-on pas tou-
» jours voiture ou cabriolet à ses ordres, sans
» avoir des chevaux et un jockey à nourrir ?.....
» vraiment, je ne conçois pas maintenant pour-
» quoi j'avais un cabriolet....

» — Mais toutes ces grisettes qui venaient
» vous conter leurs petits chagrins pour que
» vous les consoliez, ces grandes dames dont
» vous faisiez la conquête... pensez-vous, mon
» lieutenant, que votre cabriolet n'était pas
» pour quelque chose dans la tendresse qu'elles
» vous témoignaient ? — Ce serait une raison
» de plus pour que je ne le regrettasse pas !....
» Je vais maintenant connaître le cœur de ces
» dames : je vais être certain d'être aimé pour
» moi-même...... et, du moins, si je triomphe
» d'une jeune beauté, si je l'emporte sur un ri-
» val, je ne craindrai plus de ne devoir qu'à ma
» fortune la préférence qu'on m'accordera... —
» Vous verrez tout-à-l'heure, mon lieutenant,
» que c'est pour votre bonheur que ce fripon

» vous a emporté votre bien! — Ma foi!... que » sait-on?.... Après tout, ai-je donc tort de » prendre la chose du bon côté? — Non, certes; » il y a bien des gens qui ne pourraient pas » trouver un bon côté à un pareil événement; » pardonnez mes craintes, monsieur; ce que » vous possédez ne durera pas éternellement, » malgré toute l'économie que nous pourrons » mettre dans notre dépense... et alors.... que » ferez-vous, mon lieutenant? car on ne vit pas » rien qu'avec sa gaîté. — Ma foi, alors... nous » verrons, mon cher Bertrand; j'ai quelques » talents, eh bien! je les utiliserai; je travail- » lerai.

» — Vous, travailler, monsieur!... » dit Bertrand en se retournant pour essuyer une larme. « — Pourquoi pas, mon ami? — Parce que » vous n'y êtes pas habitué...... parce que cela » vous semblerait trop dur... parce que je ne le » souffrirai pas, enfin... et..... Mais ne parlons » plus de cela... Vous avez raison, il vaut » mieux s'étourdir.... Qui sait? nous retrouve- » rons peut-être notre voleur!.... — C'est cela, » mon cher Bertrand; va, il faut toujours espé- » rer, on n'en est pas plus pauvre, et l'on s'en » porte mieux. »

Auguste sort pour aller se distraire près d'une petite lingère, et Bertrand descend lire à Schtrack la vie du grand Turenne.

CHAPITRE XVI.

SCÈNE DE SOCIÉTÉ.

—

Le cabriolet est vendu, le petit jockey a trouvé une autre condition. Depuis que madame Saint-Edmond voit que son voisin diminue son train, elle ne daigne plus le regarder, et passe près de lui sans même le saluer. Bertrand est indigné de l'impolitesse de la voisine; Auguste en rit, en disant : « Me voilà certain » que cette femme-là ne m'a jamais aimé, et il » est toujours agréable de savoir à qui l'on a eu » affaire. »

Mais Bertrand murmure tout bas : « Qu'elle » perde encore son carlin !.... et si je le trouve, » je lui fais faire une faction dont il ne sera pas » relevé. »

Auguste continue de chercher des distractions dans le monde, et comme ordinairement les distractions coûtent cher, tout en se pro-

mettant d'être raisonnable, il dépense beaucoup plus qu'il ne devrait ; il se croit sage parce qu'au lieu de perdre cinquante louis dans une soirée, il ne perd que cinquante écus ; parce qu'au lieu de louer des loges aux spectacles, il se contente de prendre des billets au bureau ; et parce qu'il va en fiacre au lieu d'avoir son cabriolet. Mais ces dépenses sont encore trop considérables pour quelqu'un qui n'a qu'un faible capital et point de revenu. Bertrand voit avec effroi que leurs fonds ne dureront pas aussi longtemps qu'il l'espérait ; il n'ose faire à Auguste des observations ; mais il lui dit souvent : « Allons donc voir la jolie laitière, » monsieur, et ce petit Coco que vous aimez » tant ; cela vous distraira. Nous passerons » quelques jours au village, et les distractions y » coûtent moins cher qu'à Paris. »

Auguste diffère toujours ; il ne dit pas à Bertrand le motif qui lui fait redouter d'aller à Montfermeil ; mais il se sent peiné, en songeant qu'il ne peut plus faire pour l'enfant tout ce qu'il espérait ; il croit que l'on a employé ce qu'il a laissé pour lui ; et, habitué à ne suivre que le mouvement de son cœur, à donner avec profusion, il soupire à l'idée d'être obligé de calculer ses bienfaits. Ce chagrin est le plus vif que la perte de sa fortune lui ait encore fait éprouver.

Après six semaines d'absence, monsieur et madame de la Thomassinière sont revenus à Paris. Leur hôtel est de nouveau le rendez-vous des gens qui aiment les bons dîners, les soirées, les bals, et le vieux chevalier à ailes de pigeon n'est pas le dernier à y revenir, quoiqu'il ait juré au dernier dîner qu'on ne l'y reprendrait plus. Les marquis, les petits-maîtres, les élégantes, les poètes et les financiers n'ont garde de parler de madame Thomas à M. de la Thomassinière ; et celui-ci se dit en se frottant les mains : « C'est oublié... on y pense » plus... cela ne m'a fait aucun tort..... Malgré » cela, j'ai bien fait de passer six semaines en » Angleterre, cela a laissé aux souvenirs le temps » de s'effacer. »

M. de la Thomassinière se trompe : la visite de madame Thomas n'est point oubliée ; mais tant qu'il donnera de belles fêtes et de grands dîners, on continuera d'aller chez lui et de lui faire accueil ; qu'il cesse d'être opulent, et chacun le trouvera ce qu'il est, un fort sot, un fort grossier personnage. Il n'avait donc pas besoin de faire le voyage d'Angleterre... Mais il est vrai qu'il ne s'est pas dit tout cela.

La fuite de Destival a fait du bruit. On en parle chez la Thomassinière qui s'écrie : « J'é- » tais certain que cet homme-là tournerait mal! » Il se croyait autant de moyens que moi ; il

» prét dait faire fortune comme moi!... Com-
» me ı ma capacité était donnée à tout le mon-
» de!... On dînait très-mal chez lui .. mauvaise
» chère, mauvais vins ; et il se figurait donner
» des dîners comme les miens!... J'ai dit cent
» fois : cet homme-là *s'enfoncera*, et, en effet,
» ça n'a pas manqué.

» — Sa femme était trop coquette, » dit Athalie ; « elle voulait suivre toutes les modes, por-
» ter des cachemires... elle avait pris ma cou-
» turière...

» — Elle avait pris votre couturière, mada-
» me? » s'écrie M. de la Thomassinière ; « vous
» conviendrez que cela n'avait pas le sens com-
» mun! Ces gens-là avaient perdu la tête!...
» prendre votre couturière! la femme d'un pe-
» tit homme d'affaires!...

» — Mais elle est toujours à Paris, » dit le marquis de Cligneval qui est présent à cet entretien ; « je l'ai aperçue il y a quelques jours
» dans un boghey, et plus élégante que ja-
» mais...

» — Bah! vraiment, » dit le spéculateur, « elle
» était fort élégante? Au fait, elle avait beau-
» coup plus d'esprit que son mari!... Il paraît
» que les affaires de celui-ci lui sont étran-
» gères... elle aura pris ses mesures d'avance...
» elle a bien fait, certainement on ne peut pas la
» blâmer. »

Cette conversation est interrompue par l'arrivée de Dalville qui n'avait pas encore été chez les Thomassinière depuis leur retour d'Angleterre.

« Eh! c'est monsieur Dalville ? » dit le spéculateur en allant au-devant du jeune homme d'un air empressé, tandis que le marquis court prendre la main d'Auguste en s'écriant : « Que » je suis charmé de vous voir, mon aimable » ami! par Dieu! je comptais aller chez vous » ces jours-ci... je me disais : on ne le voit plus! » Que diable devient-il ?

» — En effet, » dit Athalie en faisant à Auguste un sourire gracieux, « vous ne vous êtes » pas empressé, monsieur, de venir nous voir, » depuis plus de dix jours que nous sommes re- » venus... C'est fort mal... vous savez toute » l'amitié que nous vous portons.

» — Vous êtes trop bonne, madame, » dit Auguste en s'asseyant près de la petite-maîtresse ; « mais j'ai eu des affaires. . Vous avez sans » doute appris que Destival ..

» — Nous en parlions à l'instant, » dit la Thomassinière, « et je disais à M. le marquis, mon » ami, que son escapade ne m'avait nullement étonné! Je crois même que je l'avais » prévue!

» — C'est vrai, vous me disiez cela, » répond le marquis ; « mais, moi, j'avoue que ces cho-

» ses-là me passent toujours? Faire faillite!.....
» emporter l'argent des autres! c'est affreux!...
» Qu'on emporte le sien; pardieu! tant qu'on
» voudra! mais tromper des personnes qui ont
» confiance en notre bonne foi! qui nous don-
» nent leurs affaires à gérer! qui s'en rappor-
» tent à notre probité!... oh! je ne pardonnerai
» jamais ça!

» — Ni moi, » s'écrie la Thomassinière, « je
» ne pardonnerai jamais à quelqu'un de
» faire de mauvaises affaires! Je dirai plus, je
» ne le recevrai pas chez moi!... Oh! du mo-
» ment que votre crédit baisse, bien le bonsoir!
» restez chez vous! je ne connais que cela!...
» parce qu'enfin il faut de la probité, comme
» disait M. le marquis, et avec les gens riches on
» n'est jamais compromis. »

Dalville sourit de la chaleur que ces messieurs mettent à soutenir leur amour pour la probité, et reprend au bout d'un moment :

« — Savez-vous ce que Destival m'a emporté,
» à moi?

» — Non, » dit la Thomassinière, « est-ce
» qu'il vous aurait dupé?... Je vous croyais trop
» fin pour vous laisser attraper, monsieur Dal-
» ville!

» — Eh! monsieur, en affaires d'intérêts, les
» plus fins sont ordinairement les plus sots!...
» Il n'y a pas besoin d'esprit pour s'enrichir :

» c'est une vérité dont le monde nous offre cha-
» que jour la preuve.

» — M. Dalville plaisante toujours, » dit Athalie en riant ; tandis que la Thomassinière dit bas au marquis : « Ce jeune homme-là n'en-
» tend rien aux affaires. Ça me fait de la peine
» pour lui.

» — Et combien vous a emporté ce fripon ? » dit le marquis.

« — Deux cent cinquante mille francs. —
» Peste ! » s'écrie la Thomassinière, « mais c'est
» une somme très-ronde ! Deux cent cinquante
» mille francs !... Il faut avoir les reins forts
» pour supporter une telle faillite...

» — Ma foi je la supporte le mieux que je
» puis !... C'est le cas d'être philosophe..... —
« J'entends : cela veut dire que vous êtes encore
» très-riche !... — Pas du tout, il ne me reste
» rien, au contraire ; Destival m'a emporté mon
» capital, et dans quelques mois il faudra que je
» m'occupe aussi de faire fortune. »

La figure de M. de la Thomassinière s'allonge, celle du marquis devient inquiète ; Athalie seule semble prendre intérêt à la position d'Auguste.

« Quoi ! vraiment, monsieur Dalville, » dit-elle, « ce vilain homme vous a ruiné ? — Oui,
» madame, le fait n'est que trop certain. — Et
» vous prenez cela aussi tranquillement ? —

» Quand je me désespérerais, cela ne me ren-
» drait pas mon argent!...

» — Il est certain, » dit le marquis, « que la
» philosophie est une belle chose... Elle aide à
» supporter les événements,.. elle nous rend
» supérieurs à l'adversité, et... Mais je me rap-
» pelle qu'on m'attend quelque part pour manger
» une dinde aux truffes... J'ai promis de me
» trouver à l'ouverture, et un homme d'hon-
» neur n'a que sa parole... Au revoir, mes bons
» amis... »

Le marquis se lève et va sortir du salon, lorsque Dalville court à lui et l'arrête en lui disant à l'oreille : « Pardon, mon cher monsieur de
» Cligneval ; mais vous avez sans doute oublié
» une petite dette de cent louis. Si je me per-
» mets de vous la rappeler, c'est que vous de-
» vez penser que, dans ce moment, j'ai besoin
» de rentrer dans mes fonds.

» — Ah! mon cher ami, que me dites-vous
» là?... Pardieu! cela m'était sorti de la tête...
» — Vous deviez me rendre cela dans la même
» semaine, et comme il y a déjà plus de deux
» mois, j'ai pensé, en effet, que vous aviez ou-
» blié cette bagatelle. — Entièrement, mon cher
» ami, entièrement ; je n'ai de mémoire que
» pour les choses importantes, et cent louis,
» vous sentez bien que c'est une misère... En-
» voyez chez moi... — On n'a pas donné votre

» adresse à votre ancienne demeure. —Ah ! c'est
» vrai, je suis en camp volant... J'enverrai cela
» chez vous, cela vaudra mieux... Mais on m'at-
» tend... la dinde doit être servie... C'est un
» déjeuner d'hommes... et j'ai promis d'être
» exact... Je tiens beaucoup à ma parole... —
» Ainsi, je puis compter que bientôt... — Oui,
» demain, au plus tard, vous aurez de mes nou
» velles... Adieu... pardon... si je vous quitte si
» vite... mais une dinde aux truffes, cela n'ad-
» met aucun retard. »

Et M. de Cligneval, qui tient essentiellement à sa parole lorsqu'il s'agit d'un dîner ou d'un déjeuner, se débarrasse de son créancier, et s'échappe du salon; mais comme il ne se soucie point de rencontrer souvent Dalville chez son ami la Thomassinière, arrivé dans l'antichambre, M. le marquis dit à un domestique d'aller tout bas annoncer à son maître que M. de Cligneval a quelque chose de secret à lui communiquer.

Le valet fait la commission. La Thomassinière s'empresse de quitter le salon et de venir rejoindre le marquis, dont il se croit trop heureux d'être le très humble serviteur.

» Que me voulez-vous, mon cher marquis? je
» suis à vos ordres, » s'écrie le parvenu. « —Chut!
» Passons dans votre cabinet, mon ami ; Dal-

» ville me croit parti, je ne veux pas qu'il me » rencontre en sortant. »

On se rend dans le cabinet de M. de la Thomassinière; et là, le marquis semble hésiter et ne savoir s'il doit parler.

» Vous me voyez fort embarrassé, » dit-il enfin à la Thomassinière, qui attend humblement ce qu'il va lui apprendre. « — Embarrassé..... » vous... est-ce qu'un marquis peut jamais être » embarrassé!... Allons, vous plaisantez!... — » Non, mon ami, non... Eh mon Dieu! parce » qu'on est né dans les grandeurs!.... parce » qu'on jouit de quelque considération..... et » qu'on a du pouvoir... est-ce que vous croyez » qu'on n'en est pas moins homme, et soumis » à toutes les faiblesses que la nature nous a dé» parties. — Certainement, monsieur le mar» quis!... que... — Eh mon Dieu!... nous ne » valons pas mieux les uns que les autres!.... » Aux yeux des gens d'esprit, qu'est-ce qu'un » peu plus ou un peu moins de noblesse?... » Quant à moi, je vous le déclare, vous seriez » duc, que je ne vous en estimerais pas davan» tage! — Vous êtes trop aimable, monsieur le » marquis. — Non, je suis franc, voilà tout. »

La Thomassinière cherchait dans sa tête comment cette dissertation pourrait conduire le marquis à la dinde aux truffes qui l'attendait, lorsque M. de Clignevai reprit : « C'est au

» sujet de Dalville que j'ai voulu vous parler en » secret. Ce jeune homme s'est laissé duper » comme un sot !... — Comme un véritable » sot, monsieur le marquis. — Il avait une as- » surance, une suffisance !.. Il ne voulait pren- » dre conseil de personne..... il croyait savoir » conduire ses affaires... Cela fait pitié !... — » Cela fait, comme vous dites, pitié !.. — Con- » fier tout son argent à ce Destival... Il fallait » avoir perdu la tête. — Dailleurs, monsieur le » marquis, j'en reviens à mes principes : je ne » pardonne pas à un homme de se laisser voler. » — Et vous avez raison ; qu'il vole les autres, » c'est-à-dire qu'il se moque des autres ; oh ! à » la bonne heure !... c'est de la finesse, c'est du » tact ! Mais enfin voilà ce Dalville dans une » très-vilaine position ! — C'est ce que j'ai pensé » dès qu'il m'a dit qu'il n'avait plus rien. — » Encore s'il avait un certain rang... des titres, » de ces choses qui mènent à tout. — Oui, s'il » était noble enfin ! — Oh ! alors il pourrait s'en » tirer... mais du moment qu'on n'est pas no- » ble il faut être riche ! — C'est juste, cela ren- » tre dans mes principes. — Et cela revient au » système d'égalité et de philosophie que je » vous démontrais tout-à-l'heure. Je m'intéres- » sais à ce Dalville..... mais l'amitié que j'ai » pour vous passe avant tout ; c'est pourquoi je » crois devoir ne rien vous cacher. — Ne me

» cachez rien, monsieur le marquis ! — Savez-
» vous ce qu'il m'a dit tout bas, tout-à-l'heure,
» lorsque j'allais sortir du salon ? — Non, je n'en
» sais rien. — Vous n'en avez pas entendu un
» mot? — Pas un seul. — Eh bien ! mon cher,
» il m'empruntait de l'argent ! — Il vous em-
» pruntait de l'argent ! — Oui, mon cher ; ma
» foi, je vous avoue que cela m'a paru un peu
» leste de sa part ! — Comment leste !..... vous
» êtes bien honnête, monsieur le marquis !....
» c'est pis que cela... D'abord, je ne le connais
» pas assez pour... — Et quand même vous le
» connaîtriez beaucoup !... est-ce qu'on prête
» de l'argent à quelqu'un qui est ruiné, et qui
» vient vous le dire en face... Moi, qui le con-
» nais plus que vous, je ne lui en prêterais
» point. — Ensuite, c'est qu'il est du plus mau-
» vais ton d'emprunter à quelqu'un chez un
» tiers... — C'est un ton épouvantable !.. — Ne
» pouvait-il pas venir tout bonnement chez moi,
» attendre un autre moment... mais non... il
» me saisit dans votre salon !.. il a fallu que
» je promette de lui en prêter, sans quoi il
» ne voulait plus me laisser partir. — C'est vrai,
» c'est ce que j'ai remarqué .. et pourtant vous
» aviez bien annoncé qu'une dinde aux truffes
» vous attendait, et il me semble qu'une telle
» considération aurait dû lui imposer silence.
» — Vous jugez que s'il va comme cela emprun-

»ter à toutes les personnes qu'il rencontrera »chez vous, cela vous mettra dans une »fausse position, et cela chassera de votre »maison une grande partie de vos connais- »sances, parce que je ne connais rien qu'on »redoute plus dans le monde que de s'entendre »emprunter de l'argent.

» — Ah! mon Dieu! » s'écrie la Thomassinière en se promenant à grands pas dans son cabinet. « Mais un homme comme cela serait »une peste... un véritable fléau... Je crois que »j'aimerais mieux voir arriver madame Tho- »mas!... — Je vous assure, mon ami, que cela »vous ferait moins de tort. — Soyez tranquille! »je mettrai bon ordre à cela... Oh! je n'irai »pas par quatre chemins... Dès demain, mon »suisse recevra mes ordres; nous n'y serons »jamais pour M. Dalville... Vous entendez bien, »*jamais*. — Mon ami, faites ce que vous juge- »rez convenable... Cela me fait de la peine »pour ce jeune homme, que j'aimais beaucoup. »Mais enfin j'ai dû vous instruire. — Ah! mon- »sieur le marquis, vous m'avez rendu un ser- »vice éminent!.. un service que je n'oublierai »de ma vie!.. Recevoir chez moi un homme »qui emprunte de l'argent à mes connaissan- »ces!.. qui finirait par m'en demander à moi- »même!.. Songez qu'il n'est ruiné que depuis »peu de jours, et, s'il emprunte déjà, qu'est-ce

» qu'il fera donc dans quelque temps... Est-ce » qu'on peut savoir où cela s'arrêtera!... — Je » vous ai prévenu, j'ai fait ce que l'honneur » m'ordonnait, maintenant je vais dire un mot » à la dinde en question... Adieu, mon ami, — » Monsieur le marquis, j'espère que demain » vous dînerez avec nous... Je vous assure que » vous ne rencontrerez pas Dalville chez moi. » — En ce cas, je serai des vôtres, car vous » sentez qu'il est pénible de fermer sa bourse » au malheur; mais, avec la meilleure volonté » du monde, on ne peut pas donner tout ce » qu'on a... A demain, mon cher la Thomas- » sinière. — Votre très-humble serviteur, mon- » sieur le marquis. »

Le marquis éloigné, la Thomassinière se consulte pour savoir s'il rentrera dans le salon. Il se décide à retourner près de Dalville, et pense même qu'il est de son devoir de commencer à lui faire mauvaise mine, afin qu'il ne lui prenne pas fantaisie d'enfreindre la consigne qu'il compte donner à son suisse.

Dalville est resté avec Athalie. La petite-maîtresse, tout en plaignant le jeune homme, et lui assurant qu'elle prend part à son infortune, s'est rappelé qu'on donnait le soir une pièce nouvelle aux Français, et elle s'écrie : « Je ne » puis pas manquer d'aller là ce soir... Avez- » vous loué une loge, monsieur Auguste ?

» — Je ne loue plus de loges, madame, » répond Dalville, « je prends modestement un » billet au bureau. Quelquefois même je me » mets à la queue... et je ne me permets plus » la brillante avant-scène...

» — Se mettre à la queue ! » dit Athalie, dont la figure devient moins riante. « Fi donc ! » quelle horreur ! .. »

Quelques moments après, la jeune coquette s'aperçoit que les bottes de Dalville ont quelques légères taches de boue, et elle s'écrie : « Comment, monsieur, vous que je vois tou» jours si parfaitement chaussé !..... Vous avez » aujourd'hui reçu des éclaboussures ! Vraiment » je ne vous reconnais pas là...

» — Madame, ceci est encore une suite de » mon adversité. Lorsque j'avais cabriolet, il » m'était bien facile d'avoir toujours des bottes » parfaitement luisantes ; mais quand on va à » pied, il faut s'attendre à être moins correct » dans sa toilette. — Quoi ! vous n'avez plus » votre cabriolet? — Non, madame, je l'ai mis » à la réforme, ainsi que mon petit jockey, et » n'ai gardé que mon fidèle Bertrand, car celui» là est plutôt un ami qu'un serviteur, et on ne » se sépare pas d'un ami parce qu'on est mal» heureux.

« — Comment donc ! mais c'est très-juste ce » que vous dites là... » répond Athalie, en allant

devant une glace arranger les boucles de ses cheveux. « Ah! mon Dieu ! comme je suis pâle » aujourd'hui! je fais peur!... Je vais avoir mes » maux de nerfs... je le sens... »

C'est dans ce moment que M. de la Thomassinière rentre dans le salon, se donnant un air plus important, une démarche plus lourde, et fronçant déjà le soureil, de crainte qu'on ne lui emprunte de l'argent.

« Qui est-ce qui vous faisait donc demander, » monsieur? » dit Athalie en continuant de se » regarder dans la glace. « — Madame, c'est » une personne qui avait un avis très-important » à me communiquer et qui ne voulait pas entrer, sachant que j'avais du monde..... car il » est certain que quand on a toujours du monde... ça gêne... et je veux me mettre sur le » pied de ne recevoir personne quand je serai » chez moi. — Parbleu! monsieur la Thomassinière, » dit Auguste en riant, « il faut faire » mieux, il faut imiter une dame de ma connaissance, qui, lorsqu'elle n'avait pas mis son » rouge, son blanc, son bleu, et fini de s'embellir enfin, répondait elle-même, en ouvrant » la porte : Je n'y suis pas.

» — Ah! c'est fort drôle, » dit Athalie; « mais » je me sens mal à mon aise... je vais me jeter » sur ma chaise longue. »

La petite-maîtresse s'éloigne en faisant une

légère inclination de tête à Auguste, et la Thomassinière continue de se promener dans son salon en fronçant le sourcil.

« Eh bien ! monsieur de la Thomassinière, » comment vont les affaires ? » dit le jeune homme en se balançant sur sa chaise, tandis que le parvenu ne sait que faire de lui.

« — Les affaires, monsieur ?... Ah ! vous vou- » lez dire les spéculations !..... — Vous gagnez » toujours beaucoup d'argent ? — Oui, mon- » sieur ; certainement on doit gagner de l'ar- » gent... c'est un devoir, on est fait pour cela... » — Parbleu, il faudra que vous m'appreniez » votre secret, car je n'ai su qu'en dépenser, » moi, et cependant il faut que je change de » conduite ; il faut que je m'occupe de faire » fortune aussi : il me semble que, pour cela, » je ne puis mieux m'adresser qu'à vous. »

La Thomassinière, qui est persuadé qu'Auguste veut en venir à lui emprunter de l'argent, feint de ne point l'avoir entendu, et dit en regardant dans son portefeuille : « Il me manque » trente mille francs pour l'achat des créances » qu'on vient de me proposer... c'est une affaire » superbe... Je sais bien que je trouverai facile- » ment cette somme, et que je n'ai qu'à ouvrir » la bouche, qu'à dire mon nom ; mais ça me » contrarie, parce que je ne puis pas souffrir » avoir recours à personne, quand cela ne serait

» que pour une heure!... Ah ! je suis d'une dé-
» licatesse outrée sur cet article-là ! »

Cette comédie amuse quelque temps Auguste, qui dit enfin : « A propos, monsieur de
» la Thomassinière, comment se porte madame
» votre mère?... Cette chère madame Thomas,
» dont l'arrivée vous a fait tant de plaisir, la
» dernière fois que j'ai dîné chez vous? »

Le parvenu rougit, se mord les lèvres et balbutie : Monsieur... elle se porte fort bien.....
» elle doit se porter bien... mais depuis que j'ai
» été en Angleterre... certainement on a eu au-
» tre chose à penser... Et... Ah! Dieu !... je me
» rappelle... j'ai trois lettres à écrire à Londres :
» des milords qui attendent de mes nouvelles ;
» étourdi que je suis!..... Monsieur Dalville, je
» ne puis rester plus longtemps.... mes affaires
» m'appellent. . et les affaires avant tout. »

En disant ces mots, la Thomassinière sort brusquement, et sans saluer Auguste, qu'il laisse seul dans son salon.

« Le sot ! » dit Dalville en prenant son chapeau, « croit-il donc que je n'aie pas vu le
» changement de ses manières depuis qu'il sait
» que je suis ruiné!... Et Athalie!... je la croyais
» plus sensible!... Mais qu'attendre d'une fem-
» me pour qui la parure et le plaisir sont tout?..
» Et voilà ce monde où chacun veut briller,
» dont on recherche le suffrage, avec lequel on

» passe une partie de sa vie!... Tous ces gens-
» là valent donc la peine qu'on leur donne un
» regret? »

Et Dalville sort de l'hôtel de M. de la Thomassinière en se promettant de n'y plus rentrer.

CHAPITRE XVII.

LE CINQUIÈME ÉTAGE.

—

« Mon lieutenant, » dit un matin Bertrand à Dalville, « nous avons oublié quelque chose » dans nos réformes, mais l'époque du terme » m'y a fait songer : c'est le logement. Vous » conviendrez, mon lieutenant, qu'un apparte- » ment de quinze cents francs est trop fort sur » notre budget, où l'article des dépenses marche » toujours, tandis que le côté des recettes est » encore vierge. — Tu as raison, Bertrand, il » faut donner congé. — Comme je causais de » cela hier avec Schtrack, il m'a dit qu'un An- » glais prendrait sur-le-champ notre logement » si nous avions intention de le quitter : il me » semble, mon lieutenant, qu'il serait plus sage » de déménager tout de suite. — Fais ce que » tu voudras, Bertrand. — D'autant plus qu'il » y a au cinquième un petit logement de garçon

» qui pourrait nous convenir, deux pièces et un » grand cabinet... Il est vacant, et si ça ne » vous contrarie pas de rester dans cette mai- » son... — Et pourquoi?... ai-je donc à rougir » de mon changement de fortune? Je suis la » dupe des fripons, mais je n'ai point fait de » dupes... Nous monterons quatre étages de » plus..... Arrête le logement de garçon. — Il » suffit, mon lieutenant. Demain nous y serons » installés; je me charge du déménagement : » point de voitures à payer, c'est encore une » économie. »

Bertrand était bien aise de rester dans la maison de son ami Schtrack, et, dès le lendemain, aussitôt que Dalville est sorti, il transporte avec le portier les meubles du premier au cinquième, mais, comme ce qui meublait six belles pièces ne peut pas tenir dans deux petites, on laisse tout ce qu'on juge de luxe dans l'ancien appartement, et le nouveau locataire achète cette partie du mobilier dont le produit vient à propos regarnir la caisse de Bertrand.

En rentrant chez lui, Auguste s'est arrêté par habitude au premier; il sonne et attend en vain qu'on lui ouvre; alors il se rappelle que ce n'est plus là qu'il loge et continue de monter l'escalier, mais, malgré lui, un soupir lui échappe en s'éloignant de son ancien logement,

et lorsqu'il entre dans le nouveau, la petitesse du local, les toits qui de chaque croisée frappent sa vue, lui arrachent un nouveau soupir. On est homme avant d'être philosophe, et ce qu'on acquiert avec sa raison ne triomphe pas facilement des penchants de la nature.

Cependant Auguste s'efforce de sourire, lorsque Bertrand lui dit : « N'est-il pas vrai, » mon lieutenant, que nous serons très-bien » ici?... C'est petit, mais on a tout sous la » main ; et puis, à quoi bon tant de pièces inu- » tiles !... Car, depuis que nous ne sommes plus » riches, il ne nous vient presque personne. Si » on veut se promener, on sort. Mais ici l'air est » meilleur qu'au premier... Et la vue donc!... » nous dominons sur toutes les maisons...

« — Oui... c'est tout ce qu'il nous faut. » dit Dalville ; et Bertrand, qui s'aperçoit que le sourire de son maître est un peu forcé, s'empresse d'ajouter : « J'ai déjà aperçu en face... » là-bas à cette fenêtre sur les toits, une figure » de jeune fille... qui était tout-à-fait bien. — » Où donc? » s'écrie Auguste en courant à la fenêtre. « — Tenez, là, tout près... où la croi- » sée est ouverte... Nous pouvons voir jusqu'au » fond de la chambre, ce qui est tout-à-fait » commode... Voilà la personne que j'avais » aperçue tout-à-l'heure... Elle aura remarqué » qu'elle avait un nouveau vis-à-vis, et elle n'est

» pas fâchée de se faire lorgner..... — Elle est
» vraiment gentille... la taille bien prise... l'air
» mutin... n'est-ce pas Bertrand? — Ça me fait
» cet effet-là, mon lieutenant. — Elle travaille
» sur un carreau... C'est une ouvrière en den-
» telles. — Ah! vous pensez bien que ce ne sont
» pas positivement des duchesses que nous ver-
» rons sur les toits... — On ouvre encore une
» fenêtre... plus loin, vois-tu... où il y a du
» linge de pendu après une corde..... — Oui,
» mon lieutenant. — Ah Bertrand! la jolie
» blonde... vois-tu? — Je ne vois pas aussi bien
» que vous, mais je crois que c'est encore une
» jeune fille. — Je t'assure qu'elle est char-
» mante, beaucoup mieux même que la pre-
» mière qui nous regarde toujours... Bertrand,
» décidément nous serons parfaitement ici, et
» ce logement me plaît beaucoup... — N'est-ce
» pas, mon lieutenant, qu'il est gentil?... —
» La vue seule me charme; est-ce que d'en bas
» je pouvais apercevoir tous ces jolis minois!
» — C'eût été difficile. — Je suis enchanté de
» loger au cinquième. — Et moi je suis ravi que
» vous en soyez content, mon lieutenant. »

Bertrand se frotte les mains, parce qu'en flattant le faible d'Auguste il lui a rendu sa gaîté; et celui-ci, auquel la vue des toits avait d'abord inspiré de la tristesse, ne peut plus se

résoudre à quitter sa fenêtre, parce qu'il plonge dans la chambre de deux jolies femmes.

La voisine à l'œil mutin et à l'air dégagé n'a pas toujours les yeux sur son carreau ; elle regarde le jeune élégant qui est venu loger sur les toits ; quoique moins riche, Auguste n'avait rien de changé dans sa toilette, car celle d'un homme comme il faut est toujours la même soit qu'il ait plus ou moins de revenu. Mais Auguste avait une fort jolie tournure et des manières distinguées, et cela semblait piquer la curiosité de la jeune ouvrière qui ne voyait pas toujours si bonne compagnie en face d'elle.

Bientôt la demoiselle quitte son ouvrage, elle va et vient dans sa chambre, range ses tiroirs, allume son feu, se mire, arrange son fichu et fait son dîner ; chacune de ses actions a été accompagnée d'un regard en face ; Auguste, qui voit tout ce qui se passe dans la chambre de la demoiselle, reste à sa croisée, en répétant de temps à autre : « Vraiment, » Bertrand, c'est très-amusant de loger au cin- » quième. »

Il regarde aussi la fenêtre où il a aperçu une jolie blonde ; mais, là, on s'est contenté d'ôter le linge qui séchait, et on a refermé la croisée sans donner un coup-d'œil chez ses voisins.

Cependant la nuit est venue, il est l'heure du dîner. Auguste quitte sa fenêtre et descend

gaîment ses cinq etages ; mais le soir il rentre plus tôt que de coutume, et ouvre sa croisée quoiqu'on soit au milieu de l'hiver. Il aperçoit de la lumière chez ses voisines ; l'ouvrière a des petits rideaux qui ne sont que jusqu'à son second carreau, et, comme sa croisée est située plus bas que celle de Dalville, celui-ci voit pardessus les petits rideaux dans la chambre qui est bien éclairée, et aperçoit la jeune fille qui va souvent de son miroir à sa cheminée, et paraît tout occupée de son petit bonnet et d'une casserolle qui est sur le feu.

« Cette jeune fille ne pense donc qu'à sa » cuisine? » se dit Auguste, « tantôt elle faisait » son dîner, maintenant elle fait probablement » son souper... Il paraît que sous les toits on » ne manque pas d'appétit ; oui, Bertrand m'a » dit que l'air était plus vif. Ah! la voilà qui re- » tourne à son miroir... Elle est coquette, je » m'en étais déjà aperçu ; mais sa coiffure est » plus soignée que ce matin... Attendrait-elle » de la société?... Pourquoi pas? est-ce qu'il » n'est pas permis de s'amuser dans les man- » sardes comme ailleurs? et les riches auraient- » ils seuls l'avantage de recevoir leurs amis?... » Leurs amis! qu'est-ce que je dis là!... C'est » bien plutôt au cinquième qu'on les reçoit ; et » les flatteurs, les parvenus, les parasites, ne » viennent pas nous y déranger..... Vraiment,

» c'est très-avantageux de loger au cinquième...
» Ah! qu'est-ce que je vois?...

Auguste voyait la jeune ouvrière, qui, après avoir fini de placer son bonnet, ôtait sa camisole, son petit jupon, et passait une chemise blanche; et le jeune homme, les yeux braqués sur sa petite chambre, répétait avec feu : « C'est bien gentil!..... fort gentil!..... ma » foi!..... je n'ai jamais rien vu de mieux à un » premier!..... Ah! mon logement est im» payable! »

La toilette achevée, la demoiselle dresse son souper sur une petite table, elle place deux couverts : « Diable! » se dit Auguste, « la com» pagnie qu'elle attend ne se compose que d'une » personne, et la société ne sera pas plus nom» breuse que celle des cabinets du Tourne» bride... N'importe! voyons toujours ce qui en » arrivera. »

Il arrive un jeune garçon en veste et en casquette de loutre, que l'on reçoit en faisant un bond de joie, auquel le jeune homme répond par un baiser si bien appliqué, que Dalville croit en entendre le bruit parvenir jusqu'à lui; et il se gratte l'oreille en se disant : « Dia» ble!... diable!... regarderai-je toujours?.....
» Pourquoi pas?... on sait du moins à quoi s'en » tenir. »

Le souper était sur la table; mais le cavalier

à bonnet de loutre avait encore plus d'amour que d'appétit ; il continuait de prendre des baisers, en batifolant avec la jeune fille, qu'il ne conduisait pas positivement du côté de la table : « Diable! » disait Auguste, je vois que sous les » mansardes on fait l'amour tout aussi bien » qu'au premier... Voilà un gaillard en veste qui » en sait autant que le plus habile séducteur de » boudoir... Diable!... diable!... »

Et Auguste finit par quitter la fenêtre avec dépit en murmurant : « Il n'est pas bien né- » cessaire que j'en voie davantage : ces demoi- » selles qui donnent à souper à leur bon ami » devraient faire en sorte que leurs rideaux al- » lassent jusqu'au haut de leur croisée. »

Auguste se promène quelque temps dans son appartement, dont il a bientôt fait le tour. Bertrand est couché et dort déjà ; Auguste, en examinant son nouveau local, ne voit plus divers meubles, qui, d'ordinaire, frappent ses yeux, mais qui n'ont point été transportés au cinquième, où l'on n'a conservé que ce qui est absolument nécessaire. Dalville sent bien que cette réforme était indispensable ; cependant son front se rembrunit... il se jette sur une chaise, et des réflexions pénibles viennent l'assaillir. Il est trop tard, lorsque, voulant éloigner de tristes pensées, il retourne à sa fenêtre : il n'y a plus de lumière chez la jeune ou-

vrière ; Auguste n'en est pas fâché, il en a assez vu de ce côté. Ses yeux se portent vers la fenêtre où il a aperçu une jolie blonde ; mais là, quoiqu'on y distingue quelque clarté, un méchant rideau, qui semble déchiré en plusieurs endroits, empêche cependant qu'on ne voie dans la chambre.

Après avoir, pendant quelque temps, regardé plusieurs maisons voisines, en songeant au *Diable boiteux*, que ce tableau lui rappelle, Auguste n'ayant point d'Asmodée qui l'aidât à voir sur les toits, va quitter sa croisée ; minuit a sonné depuis longtemps, le plus profond silence règne dans la rue, et ce qui était gai, vu à neuf heures du soir, devient quelquefois fort triste quelques heures après.

Mais en jetant encore un regard sur la maison qui lui fait face, Auguste voit s'ouvrir la fenêtre de la chambre dont un mauvais rideau cache l'intérieur ; un mouvement de curiosité assez naturel engage le jeune homme à regarder encore, et, quoique sa lumière vienne de s'éteindre, il ne se dérange pas pour la rallumer, sans songer que cette circonstance lui permet, au contraire, de voir sans être vu.

La chambre qu'il aperçoit alors parfaitement offre l'aspect le plus triste : des murs à nu, une mauvaise paillasse jetée dans un coin, une table, quelques chaises, c'est tout ce que l'on

trouve dans ce réduit, où la misère et le malheur semblent habiter, et où la lumière vacillante d'une lampe ne répand qu'une faible clarté.

Un homme âgé est seul dans la chambre; sa mise, quoique pauvre, n'est point celle d'un ouvrier; ses cheveux sont blancs, ses traits paraissent altérés, et tout, dans sa personne, dans sa démarche, dénote le désespoir et une sombre agitation.

En considérant ce vieillard, Auguste sent son cœur se serrer; déjà ce n'est plus une simple curiosité qui le guide, c'est l'intérêt, c'est une secrète inquiétude qui le porte à suivre tous les mouvements de la personne qu'il aperçoit.

Après avoir ouvert la fenêtre, le vieillard est allé vers le fond de la chambre; il marche avec précaution, il semble écouter. Il ouvre doucement la porte d'un petit cabinet, dans lequel Auguste aperçoit un lit; sans doute quelqu'un est couché là, et repose; car le vieillard s'arrête et reste quelques moments immobile à considérer la personne qui sommeille; puis il essuie avec sa main des larmes qui coulent de ses yeux...

Après quelques instants, il s'avance en ayant soin de ne faire aucun bruit, et dépose un baiser sur le front de la personne qui repose; il semble ne pouvoir s'arracher d'auprès d'elle et

ne point se lasser de la considérer. Il tombe à genoux, ses mains s'élèvent vers le ciel, il paraît l'implorer pour cet être dont il a peine à se séparer ; enfin, il s'est relevé, s'éloigne avec effort du cabinet et va tomber sur une chaise, comme accablé par la douleur. Dans ce moment, Auguste ne peut plus bien distinguer.... Ses yeux étaient pleins de larmes, et ses pleurs coulaient sans qu'il s'en aperçût.

Mais tout-à-coup le vieillard, paraissant ne plus écouter que son désespoir, se lève brusquement, se dirige vers la croisée, jette un dernier regard autour de lui, puis s'élance...

Déjà son pied est posé sur le toit... Un cri d'effroi se fait entendre : « Arrêtez!.... arrê»tez!... » Tels sont les seuls mots qu'Auguste puisse prononcer ; il a lui-même le corps à moitié hors de la fenêtre, il voudrait retenir le malheureux, et n'ose quitter sa croisée dans la crainte que, pendant le temps qu'il mettrait à descendre, le vieillard n'accomplisse son fatal dessein.

Le cri d'Auguste a frappé l'infortuné ; il s'est arrêté, il a tourné la tête vers le cabinet... Il croit que c'est de là que sont partis les accents qui ont pénétré jusqu'à son cœur..... Sa force l'abandonne, cette sombre fureur qui l'agitait fait place à la faiblesse, à l'accablement qui succède toujours aux mouvements nerveux. Il se

laisse aller sur un siége, le nom d'une femme sort de sa bouche, ses pleurs coulent de nouveau. « Je puis descendre, » se dit Auguste, « j'ai le temps de me rendre près de lui. »

Courant précipitamment à son secrétaire, Auguste y prend son portefeuille, puis saute quatre à quatre son escalier. Il réveille Schtrack, se fait ouvrir, et va frapper à la porte de la maison du vieillard. Aux coups redoublés qu'il donne sur la porte cochère, le portier croit que le feu est dans sa maison et qu'un passant officieux vient l'en instruire, il se lève vivement, court en chemise ouvrir sa porte, et, encore à moitié endormi, balbutie : « Dans quelle che» minée?... D'où cela sort-il?... Est-ce qu'il est » déjà violent?..... Ma femme!..... Les pom» piers!. .

» — Calmez-vous, ce n'est rien, » dit Auguste, « mais il faut absolument que je parle » à ce vieillard qui loge au cinquième.... Te» nez... »

Et Auguste met une pièce de cent sous dans la main du portier, et monte rapidement l'escalier, laissant le concierge se frotter les yeux, regarder la pièce qu'on lui a donnée, puis sortir dans la rue afin de s'assurer encore s'il n'aperçoit point de fumée quelque part.

Auguste est arrivé au dernier étage ; la lumière de la lampe qui passe sous une porte mal

jointe le guide pour passer. « Qui est-là? » demande le vieillard étonné que quelqu'un vienne chez lui aussi tard. « Ouvrez, de grâce, » répond Auguste, « c'est un ami, c'est quelqu'un » qui veut sécher vos pleurs. »

Ce mot, un *ami*, semble frapper d'étonnement le malheureux. Il se décide cependant à ouvrir, et regarde avec surprise le jeune homme qui vient à une heure du matin lui offrir ses services, et dont les traits lui sont entièrement inconnus. Mais la figure d'Auguste respire la douceur, ses yeux expriment un tendre intérêt pour le vieillard, et celui-ci le laisse pénétrer dans son réduit en balbutiant : « Que voulez-vous, monsieur?

» — Vous consoler.... vous sauver du désespoir... — Monsieur... qui vous a dit?... — Je » vous ai aperçu tout-à-l'heure..... Vous alliez » exécuter un affreux projet... — Ah! monsieur! » C'est donc votre voix?... Pauvre Anna! et j'ai » cru que c'était la tienne! Mais elle dormait. » Elle repose encore ; ah! monsieur, je vous en » supplie, qu'elle ne sache jamais... Et pour» tant que faire encore sur la terre, sans pain... » sans ressources!..... Elle se tue pour me » nourrir!.. Elle se prive de tout pour moi!... »

L'infortuné, en s'abandonnant à sa douleur, ne s'apercevait pas qu'il élevait la voix. « Chut ! » lui dit Auguste, « vous allez la réveiller... Par-

» lons bas... Contez-moi vos peines ; je vous le
» répète, je veux les faire cesser. »

Le ton d'Auguste, la douceur de sa voix, inspirent de la confiance au malheureux père, il s'assied près du jeune homme, le plus loin possible du petit cabinet, et commence à demi-voix son récit :

« Je ne suis pas né dans l'indigence, monsieur,
» et c'est peut-être un malheur pour moi. Ma
» famille était considérée, et son nom...

» — Je ne vous le demande pas, monsieur, je
» n'ai pas besoin de savoir votre nom pour dési-
» rer vous être utile ; je ne veux connaître que
» vos malheurs. »

L'étonnement du vieillard a redoublé ; après avoir regardé de nouveau Auguste, il reprend son récit : « Je reçus une éducation superficielle ;
» mais je devais avoir vingt mille livres de rentes,
» et l'on m'assurait que j'en saurais toujours
» assez. Je me trouvai de trop bonne heure maî-
» tre de moi-même ; j'aimais les plaisirs avec
» ardeur !... J'aimais surtout ce sexe séduisant...
» dont je ne dois pas dire de mal, puisqu'il est ce-
» lui de mon Anna. Mais je m'abandonnai aveu-
» glément à mes passions, et je dissipai ma for-
» tune avec des maîtresses qui me trompaient
» et de faux amis qui m'aidaient à me ruiner. »

Ici, Auguste ne peut s'empêcher de pousser

un soupir, mais il fait signe au vieillard de continuer.

«Je voulais quelquefois être sage, mais je ne »savais point écouter les conseils de la raison. »Arrivé à l'âge de trente-neuf ans, j'avais dissipé tout mon bien, et je n'avais aucune habitude du travail.

»Alors une femme aimable, qui m'amait »pour moi-même, voulut bien associer son sort »au mien. Elle possédait quelque aisance, elle »m'épousa et me donna mon Anna; je pouvais »être heureux, mais l'habitude des plaisirs, du »grand monde, m'avaient fait un besoin de la »dépense. Je voulais procurer à mon épouse les »parures brillantes que je voyais porter à d'au»tres; j'étais outré de voir des cachemires à »des femmes qui ne la valaient point. En vain »elle me disait que mon amour seul lui suffi»sait, je me persuadais qu'elle me cachait ses »désirs et souffrait mille privations. Pour aug»menter notre fortune, je fis des folies, je jouai... »j'engageai notre bien... et je réduisis à la mi»sère celle qui m'avait confié sa destinée. Alors, »reconnaissant mes erreurs, je voulus trouver »un emploi, mais je n'étais plus jeune, et je ne »pus parvenir à être placé. Les regrets déchi»raient mon cœur, ils blanchirent de bonne »heure mes cheveux; je vous parais bien vieux, »et je n'ai pas encore soixante ans. Mon épouse

» ne me fit aucun reproche, elle mourut en me
» recommandant notre fille, alors âgée de huit
» ans. Je tâchai d'utiliser quelques talents......
» mais ils étaient bien légers et je devenais vieux,
» je trouvai rarement à m'occuper. Cependant
» mon Anna grandissait, et déjà elle travaillait
» pour soutenir son malheureux père. Si vous
» saviez, monsieur, tout ce que je lui dois !....
» Combien de nuits elle a veillé afin de gagner
» davantage !.... Pour elle, jamais de repos.....
» jamais de plaisirs... et cependant aucune
» plainte ne lui échappe : c'est elle qui me con-
» sole lorsqu'elle me voit plus affecté, lorsque je
» me reproche mon inconduite... Ah ! monsieur,
» je ne cherche point à cacher mes torts... Ce
» sont mes folies qui m'ont fait perdre ma for-
» tune et dissiper celle de ma femme... Ma fille
» pourrait être heureuse, et, depuis dix ans, le
» travail et les larmes sont devenus son partage !..
» Seul, j'en suis cause !... Pensez-vous encore
» que je sois digne de votre pitié ?

» — Oui, monsieur, » dit Auguste en serrant la main de l'inconnu... « Mais qui vous portait
» cette nuit à une si funeste résolution ?

» — Malgré mes fautes, monsieur, j'ai tou-
» jours respecté l'honneur ; j'ai dissipé ma for-
» tune, mais du moins je n'ai pas à me repro-
» cher d'avoir jamais manqué à mes engage-
» ments. Il y a deux ans, j'ai rencontré un

» homme que j'avais connu au temps de mon
» opulence ; il est venu à moi, il m'a nommé
» son ami. Je lui ai conté mes peines ; il m'a
» offert sa bourse, et m'a prêté douze cents
» francs. Vous prendrez, me dit-il, tout le temps
» que vous voudrez pour me les rendre. Hélas !
» une longue maladie m'empêcha de rien ga-
» gner ; cependant mon créancier ne me de-
» mandait rien, mais ce brave homme, qui est
» maintenant dans le commerce, a fait lui-même
» de mauvaises affaires et éprouvé plusieurs
» faillites. Il y a deux mois, il est venu savoir si
» je pouvais le rembourser, cela m'était impos-
» sible... Il ne m'a fait aucun reproche et n'est
» plus revenu; mais j'ai appris hier qu'un créan-
» cier barbare l'a fait mettre en prison pour une
» somme de mille francs : cette nouvelle m'a
» désespéré !.... Si j'avais payé ma dette, cet
» honnête homme jouirait encore de sa liberté...
» Hélas ! j'ai fait le malheur de tous ceux qui
» se sont intéressés à moi !... Mon Anna se pri-
» ve de tout pour son père... Ah ! monsieur,
» dois-je encore conserver une existence qui est
» un fardeau pour moi ? »

Auguste a tiré son portefeuille de sa poche. Il y prend trois billets de mille francs qu'il met dans la main du vieillard en lui disant : « Payez
» les douze cents francs que vous devez, et,
» avec ce qui vous restera, achetez un petit éta-

» blissement à votre fille. Je suis persuadé que
» maintenant des jours plus heureux luiront
» pour vous. »

Le vieillard ne sait s'il est le jouet d'un songe: ce qui lui arrive lui semble tellement extraordinaire, qu'il n'ose encore se livrer à sa joie; il regarde tour à tour Dalville et les billets de banque que celui-ci lui a mis dans la main, il ne peut que balbutier : « Mon Dieu! se pour-
» rait-il?... Ce bonheur inattendu!.. Bon jeune
» homme!... Pardon, monsieur!... Mais vous
» êtes donc un ange que le ciel envoie vers
» nous?

» — Non!. . je ne suis point un ange, » dit Auguste en souriant, « j'ai au contraire toutes
» les faiblesses des mortels, mais je me trouve
» heureux de pouvoir, avec si peu de chose, être
» utile à deux infortunés. — Mais, monsieur,
» cette somme est considérable!... — Elle ne
» saurait payer la leçon que vous venez de me
» donner... — Comment!.... — Adieu, mon-
» sieur, il est bien tard, livrez-vous au repos,
» vous en avez besoin, et j'espère que vous al-
» lez en goûter un plus doux. — Eh quoi! vous
» voulez déjà nous quitter?... Ah! laissez-moi
» apprendre à ma fille ce que je vous dois.....
» Permettez-lui de remercier aussi notre bien-
» faiteur. Ah! vous ne connaissez pas mon An-
» na, aussi belle que bonne... Sa vue vous fera

» sentir tout ce que vous avez fait pour moi, en
» me donnant les moyens de rendre heureuse
» cette chère enfant !... »

Le vieillard se dirigeait vers le cabinet, Auguste l'arrête en lui disant à voix basse : « Je
» vous en prie, ne la réveillez pas... Une autre
» fois je la verrai.... ne troublez pas son som-
» meil. — Vous le voulez, monsieur.... je vous
» obéis.... mais de grâce, votre nom, que je
» sache à qui je dois...—Je vous le dirai demain.
» —Le mien est Dorfeuil, monsieur, je veux que
» vous connaissiez celui que vous rendez à la
» vie, à l'honneur. »

Auguste se dérobe aux remercîments du vieillard, et sort enfin de cet asile où il a porté la joie et le repos. Il descend gaîment les cinq étages, et plus content qu'il ne l'a jamais été, se dit : « Voilà deux personnes que j'ai sauvées
» du désespoir.... et pour cela, je n'ai qu'à me
» figurer que Destival m'a emporté mille écus de
» plus. »

De retour à son cinquième, Auguste se couche aussi, et ne se réveille que fort dans la matinée. « Il me semble, mon lieutenant, que
» vous n'avez pas mal dormi dans votre nouveau
» logement ! » dit Bertrand en entrant dans la chambre d'Auguste. « — En effet, je crois que
» je n'ai jamais si bien reposé à mon premier. »

Cependant l'ancien caporal voit avec étonne-

ment que son maître ne se met pas une seule fois à la fenêtre ; à la fin de la journée, il lui en témoigne sa surprise : « Est-ce que notre vue ne » vous plaît déjà plus, mon lieutenant? — Non, » mon ami, j'ai réfléchi.... et je pense qu'il est » dangereux de voir chez les autres. — Il me » semble pourtant que vous aviez aperçu de jo- » lies petites choses, mon lieutenant ? — J'en ai » vu aussi de fort tristes... Tout bien considéré, » je pense qu'il vaut mieux ne pas s'occuper de » ce qui se passe chez ses voisins. »

Auguste avait une autre raison pour ne plus se mettre à sa fenêtre : il ne voulait pas être aperçu du vieillard qui l'aurait reconnu, et chez lequel il ne voulait plus retourner. Auguste savait que la fille du pauvre Dorfeuil était charmante ; il redoutait sa propre faiblesse et ne voulait point s'exposer à gâter sa bonne action.

CHAPITRE XVIII.

LES GRISETTES AU VILLAGE. — LA VEILLÉE ET LE REVENANT.

—

« Nous n'irons plus chez M. Auguste, » avait dit Denise en retournant à son village, et, lorsque sa tante lui demanda si le beau monsieur de Paris les avait bien reçus, la petite ne put que pleurer en murmurant : « Nous sommes » restés plus de trois heures chez lui, et il ne » nous a parlé qu'une minute!... — Quoi! ma » chère amie, il ne t'a pas remerciée de tes pou- » lets, il ne t'a pas fait compliment de ma ga- » lette? — Oh! si, ma tante.. . — Quoique tu » voulais donc de plus, mon enfant? à Paris, » on est toujours si pressé qu'on n'a pas le temps » d'y faire la conversation ; ça n'est pas comme » cheux nous. »

Denise ne dit pas à sa tante que M. Dalville ne l'a pas seulement remerciée de son présent,

car cela aurait fâché la mère Fourcy, et la petite espère encore que le jeune homme viendra les voir, et il est si aimable au village qu'elle oubliera alors sa froideur de la ville.

« Et pour l'emploi de c't'argent, demande la mère Fourcy, » que t'a-t-il dit, mon enfant ? » — Rien, ma tante, c'est-à-dire que nous en » ferons ce que nous voudrons. — Alors il faut » faire bâtir la maisonnette, cultiver le jardin, » ça sera la propriété de Coco. — Oui, ma » tante. »

La jeune fille laisse agir sa tante ; elle n'a plus le cœur à rien, chaque jour sa tristesse semble augmenter, les caresses de l'enfant ne peuvent la distraire. Elle cherche dans le travail l'oubli de ses ennuis ; mais au milieu de ses travaux champêtres qui faisaient autrefois son bonheur, Denise s'arrête, soupire et reste souvent plusieurs minutes immobile et pensive.

Lorsque la mère Fourcy la surprend dans cet accès de tristesse, elle court à elle en s'écriant : « Quoique t'as donc, ma petite ?.... — Rien, » ma tante, » répond Denise en s'efforçant de sourire. « — Mais tu étais là sans remuer !...... » et tu ne parlais pas... — C'est que je pensais, » ma tante... — A quoi donc, mon enfant ? — » Je ne m'en souviens plus... — C'est une ma- » ladie que t'as là. — Je n'en sais rien, ma

» tante. — Pardi ! je le vois ben... tu maigris, » tu pâlis !... tu ne manges plus... faudrait te » marier ma petite.... — Oh ! non, ma tante, » je ne veux pas. — Alors, faudrait prendre » médecine, car enfin, mon enfant, faut ben » prendre queuque chose. »

La mère Fourcy ne voit qu'un mari ou une médecine qui puisse rendre à Denise ses couleurs, mais la petite assure qu'elles reviendront avec la belle saison, parce qu'elle espère que le retour du printemps ramènera Auguste au village.

En hiver, les journées sont bien longues, surtout pour la jeune villageoise qui ne prend plus de plaisir à la veillée, qui n'écoute qu'avec ennui les propos des garçons, et qui n'a personne pour qui elle désire se parer. Si l'on trouve encore quelque charme à rêver sous l'ombrage d'un chêne, si l'aspect de la verdure des bocages, adoucit les peines de l'amour, l'intérieur d'une ferme, le bruit des oies et des canards doit être insupportable à un cœur qui cherche le silence et la solitude. Denise forcée de cacher sa tristesse à sa tante, reste dans sa chambre, et regarde la route qui mène à Paris.

Un jour qu'une belle gelée avait séché la terre et que le soleil donnait encore du charme aux vieux arbres dépouillés de feuilles, Denise, qui était à la fenêtre de sa chambre, entend parler

et rire dans le sentier qui conduit à leur maison. Ces voix ne sont pas du village; en effet, ce sont deux dames mises comme celles de Paris, qui viennent sur le chemin bordé de saules, regardant autour d'elles, paraissant ne pas trop savoir où elles vont, et s'arrêtant à chaque instant pour rire et pour se reposer contre la haie qui borde le chemin.

Denise reconnaît une de ces dames pour celle qu'elle a rencontrée à Paris chez Auguste, et qui l'a reconduite jusqu'à la voiture en lui témoignant le plus vif intérêt. La vue de quelqu'un qui connaît Dalville, qui vient peut-être lui donner de ses nouvelles, cause un grand plaisir à la jeune fille, qui sort aussitôt de sa chambre pour courir au-devant des voyageuses.

Denise ne s'était pas trompée : Virginie, qui pensait quelquefois à la jolie villageoise qu'elle avait rencontrée chez Auguste, avait parlé d'elle à une de ses amies; cette amie était une grande brune de trente ans, bien taillée, mais dont le regard aurait intimidé un sapeur; couturière de son état, mais aimant la comédie avec passion, elle négligeait son fil et son aiguille pour aller jouer sur les théâtres de société les princesses tragiques et les héroïnes de mélodrames. Malgré son air décidé, le sentiment était le faible de Cézarine.

qui avait toujours une grande passion en train, et se serait mise tout-à-fait au théâtre, si elle avait pu parvenir à vaincre un zézaiement qui lui faisait dire à son amant : « Ze vous aime et » ze vous zéris.

Du reste, mademoiselle Cézarine était fort bonne enfant, et incapable de chercher à séduire l'amant d'une de ses amies.

Une belle journée d'hiver avait donné à Virginie l'idée d'aller à Montfermeil; au premier mot de campagne, Cézarine s'était écriée : «Ze » vais avec toi, ma zère, z'ai zustement besoin » de me distraire auzourd'hui!... Théodore m'a » fait des traits.... Ah!... allons voir ta petite » paysanne, nous boirons du lait, ça calmera » peut-être mes idées... — Allons-y, « avait répondu Virginie ; «je ne sais pas bien l'adresse, » mais je sais que c'est à Montfermeil... et je » n'ai pas ma langue dans ma poche. — Ah! » nous aurons bientôt trouvé... Moi, qui dé- » couvrirais Théodore à l'autre bout de Paris... » est-ce que tu crois que ze n'aurais pas bientôt » fait la revue du villaze. — Je te présenterai » comme une de mes parentes... parce qu'il » faut avoir l'air de quelque chose. — Sois » tranquille... est-ce que ze n'ai pas zoué *Sé- » mirumis*?... est-ce que ze n'ai pas un port de » reine? — Je sais bien que tu as joué Sémira- » mis, mais quelquefois on ne s'en douterait

» pas. — Allons prendre les petites voitures et » partons. — C'est ça... Oh ! je suis sûre que » la petite me recevra joliment. Ma chère, c'est » une vertu véritable que nous allons voir... — » Tant mieux, ze n'aime plus que l'innocence » depuis que ce coquin de Théodore m'a trahie. » — Ah Dieu ! est-ce que tu vas me parler de » ton Théodore tout le long de la route ? ça sera » amusant !... A propos, une difficulté : je n'ai » pas le sou, moi. — Oh ! z'ai de l'arzent pour » nous deux... Attends que ze compte... Z'ai » encore cent quinze sous. — Avec ça, nous » irions au *Mississipi* ; mets la capote des » dimanches, le cachemire indigène, et en » route.

Mademoiselle Cézarine avait mis la capote oiseau-de-paradis, que le soleil avait changée en couleur de nankin, et le châle jadis amarante, dont les palmes se fondaient tellement avec le fond, qu'il devenait difficile de les distinguer ; mais quand on a souvent de grandes passions, on fait quelquefois des sacrifices, et mademoiselle Cézarine préférait un regard de l'homme de son choix aux diamants d'un prince russe ; c'est en quoi elle différait essentiellement avec mademoiselle Virginie.

Ces demoiselles ont eu des places dans la voiture ; il n'y avait dedans que deux vieux paysans, auxquels elles ont tiré la langue tout

le long du chemin, parce qu'elles ont trouvé qu'ils sentaient mauvais. Enfin, elles sont arrivées à Montfermeil ; et Virginie ayant demandé où logeait Denise, on les a envoyées dans le sentier où la jeune fille vient de les apercevoir.

» Ma zère amie, » disait Cézarine, « ze ne » vois pas le toit zampêtre de ta petite connais- » sance, et ze commence à avoir une faim solide. » — Attends... ça doit être par ici.... — Que » la matinée est belle!... Si cet ingrat Théodore » était venu avec nous... — Oui, pour te man- » ger tes cent quinze sous en un repas! Dieu! » que tu es bête de t'amouracher comme ça » d'un homme qui te ruine!.... Avançons en- » core. — Ma zère, c'est plus fort que moi, z'ai » beau me dire : *Faut l'oublier !*.... — Si tu » veux, je te le chanterai, ça te fera peut-être » plus d'effet. — Ah! il a de si beaux favoris!.. » Ce sont ses favoris qui m'ont séduite d'abord. » — Il fallait les lui faire mettre en cravate..... » — Tu plaisantes touzours. Que tu es heu- » reuse Virzinie! .. Tu ne sais pas ce que c'est » qu'une passion violente. — Bath! j'en ai eu » bien plus que toi. . Ah! vois-tu cette jolie » maison?.... cette ferme... c'est sans doute » là... — Ze ne crois pas que ta villazoize soit » si bien lozée. — Pourquoi donc pas? Si tu » avais vu les beaux poulets qu'elle avait appor- » tés à Auguste, ça ne t'étonnerait plus. »

La présence de Denise met fin à l'incertitude de ces dames. La petite court au-devant de Virginie, l'embrasse et fait des révérences respectueuses à Cézarine qui s'écrie : « Comment! » c'est-là ta zeune villazoize... ah! qu'elle est » zentille! Dieu! quelle zolie figure! Ah! ze suis » bien aise à présent que Théodore ne soit pas » venu... »

Virginie donne un coup de pied à Cézarine » pour la faire taire, et dit à Denise : « Vous » voyez, ma chère amie, que je ne vous ai pas » oubliée, je suis venue vous voir sans façon... » J'ai amené avec moi.... ma parente ; cela ne » vous gêne pas?... — Oh! non, madame, au » contraire, je suis bien contente.... C'est bien » aimable à vous d'être venue... Ma tante sera » charmée de vous voir. . ainsi que madame.

» — Voulez-vous permettre que ze vous em- » brasse aussi, mon enfant? » dit Cézarine. «— » Oui, madame, avec plaisir.... Mais, venez » donc.... entrez chez nous... Vors n'avez peut- » être pas encore dîné. — C'est tout comme, » ma zère... ze n'ai pris qu'un morceau de sau- » cisson en me levant.

» — Oui, » dit Virginie, en marchant encore sur les pieds de Cézarine, « ma parente et moi, » nous sentions que le grand air ouvre l'appé- » tit... mais nous allions aller à l'auberge... — Ah! » madame, j'espère bien que vous resterez avec

» nous... Ça serait bien mal de nous refuser...
» — Dieu! quelle est zentille... elle a le nez
» de Théodore!... — Nous acceptons, ma chère
» Denise, puisque cela ne vous gêne pas...
» D'ailleurs la moindre chose des personnes
» qu'on affectionne... cause toujours plus de
» plaisir... que les mets recherchés qu'on ne
» trouverait pas ailleurs... »

Denise, pour toute réponse, court en avant avertir sa tante, et Virginie dit à son amie : » Prends donc garde à ce que tu dis et songe à
» prendre une tenue respectable... Avec ton
» Théodore que tu glisses partout!.... — Et toi
» qui te perds dans tes phrases, dont tu ne peux
» plus sortir!... — C'est égal, des phrases, ça
» convient aux paysans; ils ne comprennent pas,
» mais ils trouvent que c'est superbe. — Eh
» bien! Théodore, je dirai que c'est mon mari
» qui est à l'armée. »

Tout en parlant, ces dames sont arrivées dans la cour de la maison, et les oies, les canards, le chien et la chèvre les saluent par un petit concert impromptu.

» Ah! que j'aime la campagne, » s'écrie Virginie en courant embrasser Coco, tandis que Cézarine fait ce qu'elle peut pour retirer son châle de la gueule du chien. Pendant ce temps la mère Fourcy vient recevoir les voyageuses, que sa nièce lui a annoncées comme de belles

dames de Paris de la connaissance de M. Auguste, et auxquelles la bonne femme croit devoir beaucoup de considération.

»Voilà ma tante, madame, » dit Denise à Virginie, et celle-ci fait un salut de femme comme il faut à la paysanne, en disant : « — » Je suis fort aise de faire connaissance avec » cette respectable tante.... Dieu! quelle figure » à l'antique!... J'aime beaucoup les personnes » âgées... Que je vous embrasse, madame....»

Virginie, après avoir embrassé la mère Fourcy, appelle Cézarine : « Ma parente... voulez» vous venir, que je vous présente à notre bonne » tante....

» — Un instant donc! » dit Césarine, que ze » me débarrasse de ce polisson de zien, qui a » empoigné mon cazemire... Ah! ze zais bien » pourquoi, c'est qu'avant-hier z'ai enveloppé » un zigot dedans...

Virginie tousse pour couvrir les paroles de Cézarine, qui se débarrasse enfin du chien et vient faire un salut de reine à la mère Fourcy. « C'est ma parente, » dit Virginie, en présentant son amie à la tante de Denise. « Je lui ai » parlé de votre aimable nièce, et elle n'a pu » résister au désir de faire sa connaissance et la » vôtre, respectable tante! nous avons quitté nos » hôtels et grimpé dans le léger pot-de-chambre, » dans lequel nous n'avions pour toute société

» que deux vieux malotrus qui sentaient le » rance ; mais quand on vient voir des gens » qu'on estime et qu'on aime, on saute à pieds » joints sur ces petites contrariétés..... n'est- » ce pas, ma parente? — Oui, mon amie, » répond Cézarine en marchant comme *Sémiramis*.

« — C'est ben honnête à vous, madame, » dit la mère Fourey, « et nous sommes ben sen- » sibles à vot' politesse... mais vous allez pren- » dre queuque chose...— Nous avons déjà dîné » à la fourchette.... Mais nous ne voulons pas » vous refuser. — Moi, à la campagne, ze man- » zerais toute la zournée. »

Ces dames entrent dans la maison, et, pendant qu'on met le couvert, Cézarine caresse Coco, en s'écriant : « Le bel enfant !..... Quel » zoli profil ! Il ressemblera à Théodore... Est- » ce que c'est à vous, ma belle? »

C'est à Denise que mademoiselle Cézarine adresse cette question ; la petite rougit, en disant : « Comment?... madame..... — Ma pa- » rente, vous êtes furieusement bête! » s'écrie Virginie ; « aller demander ça à cette enfant, » comme si elle était d'âge à.... D'ailleurs, est- » ce qu'elle pense à la bagatelle? — Ecoute » donc, ma zère, ze ne sais pas au zuste son » aze...... D'ailleurs, z'ai eu une sœur qui était » mère à treize ans! — C'était donc une créole? » — Oui, une créole du Pont-aux-Zoux. »

Heureusement la mère Fourey est alors à la cave, ce qui l'empêche d'entendre ces dames. Denise voudrait bien avoir des nouvelles d'Auguste, mais elle n'ose pas se permettre d'en demander à Virginie ; elle craint qu'on ne devine tout l'intérêt qu'elle lui porte, et la pauvre petite serait bien honteuse si les dames de Paris, qu'elle croit toutes deux de la connaissance de Dalville, savaient le secret de son cœur. Pour l'aimable enfant, l'amour est tout ; elle est loin de se douter que pour ces dames ce n'est plus que peu de chose.

Pendant que Denise est allée faire les apprêts du repas, Virginie prétend aider la mère Fourcy à mettre les assiettes, ce que celle-ci ne veut pas souffrir, et, pendant cette lutte entre la paysanne et la demoiselle de Paris, une bouteille pleine s'échappe de dessous le bras de la tante et se brise aux pieds de Cézarine, dont la robe reçoit plusieurs éclaboussures.

« Ah ! Dieu ! mon mérinos est tout tazé ! » s'écrie Cézarine. « Comment donc que ze ferai ? » ze n'en ai pas d'autre..... — Tu mettras une » robe de velours, » dit Virginie en faisant signe à son amie de prendre garde à ce qu'elle dit ; mais Cézarine, tout occupée de sa robe, ne l'écoute pas et continue de se lamenter. « — C'est zustement celle qui m'allait le mieux » et que z'avais quand z'ai fait la conquête de

» Théodore. — C'est son mari qui est à l'ar-
» mée !... il est général... Allons, ma parente,
» c'est assez nous occuper de votre robe... Vous
» n'en manquez, pas, il me semble... — Il est
» certain que si z'avais toutes celles que z'ai mi-
» ses en plan.... — En plan, madame Fourcy,
» ça veut dire qu'on les coupe pour en faire des
» essuie-mains. Ah ! c'est qu'à Paris nous sommes
» si changeantes !.. il nous faut une robe neuve
» toutes les semaines !.... Nous jetons notre ar-
» gent par les fenêtres !.... C'est un bien vilain
» séjour que ce Paris !... Heureux les habitants
» du village !..... Ah ! la campagne !..... des ar-
» bres , des bêtes , du pain bis , voilà le bon-
» heur !... J'espère bien que je finirai par ache-
» ter un petit château ou une chaumière ; ça
» m'est égal , pourvu que ce soit dans les
» champs. Quant à Denise, que j'aime comme
» si j'étais sa mère , si j'ai un conseil à lui don-
» ner, c'est de rester ici, de ne plus aller à Pa-
» ris..... D'ailleurs, je crois bien qu'elle ne s'en
» soucie guère, et la manière dont M. Dalville
» l'a reçue la dernière fois.... ah ! j'en étais ou-
» trée ! Cette pauvre petite qui lui apportait des
» œufs et une si bonne galette !... »

Denise, qui vient de revenir avec une grande soupière pleine, entend les dernières paroles de Virginie et s'arrête derrière Cézarine, en lui faisant signe de ne rien dire à sa tante. Habi-

tuée à dissimuler, Virginie comprend les signes de la petite, et, voulant tâcher de réparer sa gaucherie, elle reprend : « Après tout, le jeune » homme est excusable...... parce que, voyez- » vous, madame Fourcy, à Paris, il y a des gens » qui n'aiment pas la galette : ce n'est pas » comme au village, où ça tient lieu de salade. » Du reste, Auguste est un peu étourdi, mais le » cœur est bon!... le cœur est excellent... je le » connais mieux que personne!..... D'ailleurs, » ce n'est pas dans ce moment que je voudrais » dire du mal de lui... et, quoiqu'il soit ruiné...

» — Ruiné!... » s'écrie Denise, et, dans son saisissement, la petite laisse tomber la soupière, dont le contenu achève de moucheter la robe de Cézarine.

« — Dieu! ze suis bien malheureuse au- » zourd'hui!..... » s'écrie Cézarine en considérant son mérinos; « comment voulez-vous » que ze revienne à Paris et que ze zoue lundi » *Andromaque* avec cette robe-là?... »

La mère Fourcy se confond en excuses; mais Denise ne s'occupe pas de l'accident qui lui est arrivé : elle court à Virginie en répétant : « Ruiné!..... M. Auguste ruiné!.... Ah! mon » Dieu! madame, et comment donc cela lui » est-il arrivé? — Je vous dirai cela tout-à- » l'heure, ma chère amie...

Virginie commence par se mettre à table;

Cézarine en fait autant et oublie les accidents arrivés à sa robe en mettant les morceaux doubles. La mère Fourcy se tient respectueusement debout devant ces dames, et la pauvre Denise, les yeux fixés sur ceux de Virginie attend avec impatience qu'elle veuille bien lui apprendre ce qui est arrivé à Auguste.

« Asseyez-vous donc, respectable tante, » dit Virginie à la mère Fourcy, qui croit avoir chez elle des dames de la cour.

« — Je n'en ferai rien, madame, assuré- » ment !... — Je ne manzerai pas si vous restez » debout, » dit Cézarine en avalant son troisième œuf frais. « J'savons trop ce que je » vous devons, madame. — Vous ne nous devez » rien du tout, madame Fourcy, c'est nous, au » contraire, qui devrions vous servir! — Ah ! » madame, par exemple !....... — Respect aux » personnes riches, voilà ma devise... Asseyez- » vous donc....... — Comme madame zouerait » bien la mère de *Coriolan* !..... — Ma parente, » laissons là Coriolan.... et donnons un siége à » madame Fourcy... »

En disant cela, Virginie se lève de table, va prendre la mère Fourcy par le bras et la conduit devant une chaise. Comme la paysanne se défend toujours, Virginie la pousse en arrière, et finit par la prendre par les épaules et la faire asseoir à côté de la chaise ; la bonne femme

tombe presque sous la table, et Virginie, qui est allée reprendre sa place et croit que la villageoise est assise, dit en ne la voyant plus : « Je crois » que je vous ai donné une chaise un peu basse, » mais néanmoins vous serez mieux que debout.

» — Il est zoli ton sièze ! » dit Cézarine en aidant madame Fourcy à se relever. « — Com- » ment, vous étiez tombée ?.. Voilà ce que c'est » que de faire des façons. Vous êtes-vous fait mal? » — Vous êtes ben honnête, madame, un peu... » à la hanche. — Ça ne peut pas vous faire du » mal, ça fouette le sang. Asseyez-vous donc. »

La mère Fourcy ne se fait plus prier, et, le calme étant établi, Denise dit de nouveau : « Et » M. Auguste, madame ?...

» — Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas dit » pourquoi il était ruiné. La première raison, » c'est que je n'en sais rien ; mais ensuite c'est » facile à deviner : ce jeune homme-là agissait » comme un étourdi ! jouant, faisant beaucoup » de dépenses, payant des maîtresses !..... Moi, » je lui ai dit vingt fois : Auguste, tu vas trop » fort ! je lui ai dit cela très-souvent..... et je le » tutoyais, parce que je l'ai vu si petit !... — Je » croyais que ce monsieur était de votre âge, » dit madame Fourcy. « — Oui, à peu près ; mais » nous avons été élevés ensemble, nous avions » la même nourrice ; aussi je lui suis bien atta- » chée, et, quoiqu'il loge maintenant au cin-

» quième, ça ne m'empêchera pas d'aller déjeu-
» ner avec lui... c'est ce que je disais hier à Ber-
» trand, qui m'apprenait que les fonds étaient bas.

» — Mais M. Auguste doit avoir bien du cha-
» grin, il doit être bien triste d'être ruiné, » dit Denise en soupirant.

« — Lui! ma chère amie; pas du tout : oh!
» vous ne le connaissez pas! il est toujours aussi
» fou, aussi insouciant... C'est Bertrand qui me
» disait cela hier... Ce pauvre Bertrand! j'ai vu
» une larme dans ses yeux pendant qu'il me
» parlait des folies de son maître! c'est là un
» fidèle serviteur, un ami véritable..... donne-
» moi à boire, Sémiramis, car, pendant que je
» cause, je m'aperçois que tu ne fais que te ver-
» ser; Sémiramis est le nom d'une terre appar-
» tenant à ma parente; elle en a dans tous les
» environs de Paris.

» —Dis donc, Denise, » s'écrie la mère Fourcy,
« si ce monsieur est pauvre à c'theure, ne de-
» vrions-nous pas lui rendre ce qu'il a laissé pour
» Coco?.. Queu dommage que c'te maisonnette
» soit bâtie à présent!... — Madame Fourcy, ce
» qui est donné est donné, » dit Virginie, « c'est
» un principe dont je ne me suis jamais écartée.
» Il ne faut pas se mettre sur le pied de rendre
» ce qu'on a reçu!.... — Ah! si z'avais tout ce
» que z'ai donné à Théodore! — C'est un mari
» de ma parente..... Elle lui a donné deux fois

» la rougeole, et vous concevez qu'elle ne serait » pas charmée de la ravoir..... Donnez-moi à » boire, Sémiramis. »

Denise ne se mêle plus à la conversation, elle est rêveuse et tout occupée de ce qu'elle vient d'apprendre au sujet de ce jeune homme de Paris. Les deux demoiselles qui se trouvent bien à table bavardent à qui mieux mieux ; la mère Fourcy ouvre de grands yeux et de grandes oreilles, ne comprenant pas toujours les belles choses que ces dames lui racontent ; mais, comme on ne lui laisse pas le temps de placer un mot, elle n'a pas autre chose à faire que d'avoir l'air émerveillé.

Ces dames étaient à table depuis assez longtemps, et la mère Fourcy, assise entre elles, ne faisait que tourner sa tête à droite et à gauche. Denise a quitté la salle sans être remarquée ; la pauvre petite a le cœur gros... elle croit Auguste malheureux, elle a besoin de laisser couler ses larmes et veut les cacher aux dames de Paris ; Coco, qui jouait dans la cour, la voit passer près de lui.

L'enfant s'aperçoit que la jeune fille a du chagrin : il quitte sa Jacqueleine pour aller près de Denise, en lui disant : « Qu'est-ce que tu as, » ma petite Denise? — Tu ne sais pas, Coco, » que ton bon ami... celui qui t'a donné tant » de choses, est à présent pauvre, malheureux..,

» peut-être..... — Ma petite Denise, il faut lui
» porter encore des œufs et de la galette; ça lui
» fera plaisir, s'il est pauvre.... Quand j'étais
» dans not'chaumière avec grand'maman, j'étais
» si content quand tu m'apportais du pain blanc.
» Je n'en mangeais pas souvent alors... »

Denise embrasse Coco : ce que l'enfant vient de lui dire lui a fait concevoir une secrète espérance ; elle s'essuie les yeux et retourne dans la salle, où la société vient de s'augmenter par l'arrivée d'un habitant du village, ancien maître d'école, qui venait rendre visite à la mère Fourcy, et, à la vue des deux demoiselles de Paris, avait manqué défoncer une armoire pour faire un plus beau salut ; tandis que Virginie regardait Cézarine, qui se cachait la figure sous sa serviette, pour ne pas rire au nez du nouveau-venu, dont la figure rappelait exactement les masques grotesques qu'on vend en carnaval.

« — Bonjour, voisin Manflard, » dit la mère Fourcy à l'ancien maître d'école « Bonjour,
» voisine Fourcy... — Comment ça va-t-il, voi-
» sin Manflard? — Très-bien, voisine Fourcy...
» Ma foi, je n'avais rien à faire, je me suis dit :
» Faut aller voir la voisine Fourcy. — C'est
» honnête à vous, voisin... — Mais si vous avez
» du monde... je ne veux pas déranger...

» — Restez donc, monsieur Manflard, » dit
» Virginie, nous serions désolés de vous faire

» fuir. — Ze ne pense pas que le beau sexe » effraie monsieur... »

Pour toute réponse, le voisin fait un nouveau salut, dans lequel il pourrait ramasser une pièce de six liards avec ses dents, puis il prend une chaise et s'assied.

« — Vous boirez ben un coup, voisin Manflard ? — Volontiers, voisine Fourcy. »

Le verre de vin est versé, le voisin Manflard le boit, après avoir salué toute la compagnie, puis se replace sur sa chaise en murmurant : « — Il est bon.... très-bon.... c'est toujours le » même.

» — Qu'est-ce que c'est que le voisin Manflard? » dit tout bas Virginie à la tante Fourcy. « — Oh ! c'est un brave homme..... Il a tenu » autrefois une école dans le village ; mais les » dernières années, comme il n'avait pus que » deux enfants, il s'est retiré. — Z'en suis fazée, » ze lui aurais envoyé Hécube..... — Qu'est-ce » que c'est que ça, Hécube ? — C'est la fille de » ma parente, un enfant charmant qui n'a pas » encore trois ans et qui mord à tout. — Oh ! » ça, c'est vrai ; elle manzerait du marbre!... — » Le voisin Manflard est une des plus fortes têtes » de l'endroit... — On s'en aperçoit en le regar- » dant; mais il ne dit plus rien... Encore un » coup, monsieur Manflard? »

Le voisin ne répond que par un ronflement

prolongé; suivant sa coutume, il s'était déjà endormi.

«— Comment, il dort! » dit Virginie. «— Oh! » oui..... c'est son habitude; à peine entré, il » s'assied et tape de l'œil. — Ça ne laisse pas de » faire une petite société bien gentille! — C'est » comme ce polisson de Théodore, qui s'endor- » mait de suite après qu'il m'avait..... dit une » bêtise..... — C'est le mari de ma parente qui » voulait faire la sieste... il avait rapporté ça » d'Espagne avec du chocolat.

» — Eh mais! Denise, » s'écrie la mère Fourcy, « je vois ben pourquoi le voisin Manflard » est venu aujourd'hui cheux nous; hier à la » veillée, chez Claudine, n'a-t-on pas dit qu'on » veillerait ce soir ici?... — Ah! mon Dieu!.... » c'est vrai, » répond Denise tristement; « vous » avez eu là une bien mauvaise idée.

» — Une veillée villazeoise? » dit Cézarine en se levant de table; « oh! que ça doit être zoli! » On m'en a souvent parlé, et ze n'en ai zamais » vu. — Ni moi, » dit Virginie, « et j'ai pour- » tant vu assez de choses. Tiens!... si nous cou- » chions ici, nous serions de la veillée... Qu'en » dites-vous, ma parente? — Ze dis qu'au fait, » les voitures ne seront pas plus zères demain » matin que ce soir... — Il n'est pas question » de voitures... Je sais bien que nous n'avons » pas amené la nôtre pour ne point fatiguer nos

» chevaux ; mais il faut savoir si ça ne gênera » pas la respectable tante de nous coucher cette » nuit...

» — Oh! j'avons de quoi, mesdames..... — » Vous serez bien aimables de rester, » dit Denise, qui espère encore parler d'Auguste avec Virginie. « — Mais faudra que ces dames se » contentent d'un lit un peu dur... — Nous se- » rons toujours très-bien. — Moi, ze ne suis » pas difficile... z'ai couzé plus d'une fois sur » la paille... »

Virginie pousse Cézarine et se hâte d'ajouter: « Ah! oui, à ta campagne..... pour plaisanter, » par farce. — Oui, et puis z'aime bien ça, c'est » amusant, ça piquotte.

» — Oh! je n'entends pas que vous soyez pi- » quée, » dit la mère Fourcy, « j'allons vous ar- » ranger un lit dans la petite chambre du fond. » — Pas le moindre dérangement, bonne tante, » je vous en prie; le plaisir de rester avec vous, » de voir le tableau d'une veillée, c'est tout ce » que nous voulons, » dit Virginie. Mais la villa- » geoise ne l'écoute pas et va préparer une chambre pour ces dames, tandis que Denise allume une grande lampe qui doit éclairer la salle; car la nuit tombe, et la veillée va bientôt commencer.

Pendant ces apprêts, Virginie dit tout bas à son amie : « Ces bonnes gens nous prennent

» pour des princesses... — Mais ze crois que
» z'ai une assez belle tournure... — Oui, mais
» ne dis pas de bêtises à la veillée ; moi, je me
» plais bien ici, j'y passerais volontiers quinze
» jours... — Au fait, ça ne serait pas zer vivre.
» — Mais, si tous les hommes sont aussi aima-
» bles que le voisin Manflard, ça doit faire des
» gaillards bien dégourdis. »

La nuit est venue, et les amateurs de veillées, qui se sont donné rendez-vous chez la mère Fourcy commencent à arriver. La vieille femme apporte son rouet, une autre son tricot; beaucoup n'apportent rien, parce qu'elles doivent conter des histoires, et que ce n'est pas de peu d'importance à une veillée. Les hommes tiennent des bouteilles, des cruches, et chacun a son souper.

Virginie et Cézarine, placées dans un coin de la grande salle où il ne fait pas très-clair, malgré la lampe, examinent les villageois, et font leurs commentaires qu'heureusement ceux-ci n'entendent pas.

« Ah! les drôles de figures! » dit Virginie,
« ont-ils l'air rustique!... je voudrais faire voir
» à tous ces gens-là des étoiles au plafond! —
» Tu crois ça.... mais les villazeois sont plus
» malins qu'ils ne paraissent!... — Oh! je gage
» que je leur joue une farce et que je les attrape
» tous. — Virzinie, tu sais bien qu'il faut être

» saze. — C'est bon, Sémiramis, je sais ce que » j'ai à faire. — Tiens! voilà un grand zeune » paysan qui est bel homme.., Il a la cuisse de » Théodore!... — Il a l'air furieusement bête! » — C'est égal, il n'est pas mal du tout. »

Les villageois, en entrant, n'avaient pas d'abord aperçu les deux dames de Paris; mais, en les voyant, ils se rassemblent, et se mettent à chuchoter entre eux. Cézarine s'avance vers le groupe, en disant d'un air gracieux : « Nous ne » voulons point vous zêner, bons villazeois; » nous venons nous mêler à vos zeux!... — » Nous avons un grand amour pour la vie champêtre, » dit Virginie, « et avant d'acheter une » ferme, nous voulons savoir ce qu'on fait de- » dans. »

L'arrivée de la mère Fourcy achève de mettre les paysans au fait : « — Ce sont de grandes » dames de Paris, » dit-elle aux villageois. « Elles » ont des hôtels, mais elles ne sont pas fières du » tout; elles ont voulu coucher ici pour être de » la veillée. Vous verrez comme elles sont po- » lies. »

Les paysans font de grands serviteurs aux dames; quelques jeunes malins de l'endroit, pour faire sur-le-champ les gentils devant les étrangères, vont se pousser et se donner quelques coups de poing près d'elles, puis jettent de grands cris de joie quand leur camarade

tombe par terre. Et les vieux paysans disent : « V'là nos gaillards qui commencent à rire! » et Virginie dit à son amie : « S'ils commencent » comme ça, comment finiront-ils? »

Au milieu du brouhaha, M. Manflard continue de ronfler sur sa chaise, et l'un des espiègles de l'endroit s'écrie :

« V'là le père Manflard qui dort... Ah! faut » faire une niche au père Manflard... Ça va-» t-il?

» — Moi ze suis pour les nizes, » dit Cézarine, en allant se mettre à côté du grand dadais qu'elle trouve bel homme et qui baisse les yeux, en devenant rouge jusqu'aux oreilles, quand la dame de Paris le regarde.

« — Qu'est-ce que nous allons faire au père » Manflard? » dit un paysan. « — Faut lui pren-» dre son chapeau. — Ah! c'est pas assez drôle! » — Faut lui prendre son mouchoir... — Sa ta-» batière. — Oh! il devinera ben que c'est nous » qui lui avons pris ça.... C'est pas encore une » bonne niche. — Voulez-vous une bonne nize?» dit Cézarine. « ça serait de lui ôter tout douce-» ment sa culotte... »

Tous les villageois se regardent avec surprise, trouvant un peu forte la niche que propose la belle dame de la ville, et Virginie marche sur les pieds de son amie, en lui disant tout bas : « Veux-tu te taire.... à quoi donc

» penses-tu?..... Est-ce qu'on fait des bêtises
» comme ça ici.

» Mes amis, » reprend Virginie, en s'adressant aux villageois, « ma parente a dit cela, parce » qu'elle suppose que le père Manflard porte un » caleçon.

» — Oh! oui, mais il n'en porte pas! » dit en riant une grosse commère. Aussitôt tous les paysans s'écrient : « — Tiens ! Fanchon qui sait » ça!... Ah! comment donc que tu sais ça, Fan- » chon!... Ah ben! il paraît que Fanchon!... » Tu sais ça, toi, Fanchon? »

Fanchon continue de rire, et ce tapage réveille enfin le père Manflard, qui se frotte les yeux en demandant ce qu'il y a.

Mais la tante de Denise rétablit l'ordre en faisant placer tout le monde en rond. Les places d'honneur auprès du foyer sont offertes aux dames; Cézarine, qui s'est assise à côté du grand dadais, dit qu'elle se trouve bien et que la chaleur lui fait mal. Virginie est placée entre deux vieillards; Denise a pris Coco sur ses genoux; seule, elle ne prend point part aux plaisirs de la veillée, et son cœur comme ses pensées la transportent loin du village.

Une vieille femme commence une histoire de voleurs, une autre en conte une de revenants, et, comme tout cela n'amuse pas Cézarine, pendant que les bonnes gens se serrent en

tremblant l'un près de l'autre, elle joue à pigeon vole avec le grand dadais, et lui donne de petites tapes sur le menton, en disant : « Comme » il a un faux air de Théodore! »

Un vieux paysan prend la parole et annonce qu'il va chanter la complainte faite sur la mort extraordinaire d'Étienne de Garlande, ancien seigneur de Livry, qui a pris le parti d'Amaury de Montfort contre Louis-le-Gros ; la complainte n'a que soixante-et-douze couplets.

Comme chaque couplet chanté sur un air lamentable et avec le mouvement de Malbrouck dure près de cinq minutes, au second, Virginie se lève, prend une chandelle, dit tout bas à la mère Fourcy qu'elle va se coucher, et s'éclipse sans que cela ait distrait les paysans de l'attention qu'ils portent à la complainte.

Mais Cézarine, qui ne se soucie pas d'entendre les soixante-et-douze couplets, interrompt le paysan au milieu du quatrième, en disant : « Mes zers amis, votre zanson est bien zolie, » mais elle va finir par endormir tout le monde » comme le voisin Manflard, qui ronfle depuis » une heure. Si vous voulez, pour vous réveiller » un peu, ze vas vous zouer une scène de tra- » zédie? Zavez-vous ce que z'est que la trazédie, » mes amis?

» — Non, madame, disent les villageois.

» — Et la comédie, y avez-vous été? — Non, » madame.

» — Oh! moi, je sais ce que c'est! » dit un des malins; « j'y suis tété à Paris, c'est z'ous-» que on voit des hommes et des femmes der-» rière une toile qui se lève; et puis il y a des » quinquets, et puis y viennent dire des bêtises » en faisant des gestes, et on n'y comprend rien » du tout, mais c'est fièrement beau.

» — C'est cela même, mon zer ami, vous » êtes au fait, alors vous expliquerez à la société » ce qu'elle ne saisirait pas tout de suite. Ze » vais vous zouer une scène d'*Andromaque*. Ve-» nez avec moi, bel homme, vous allez faire » Pyrrhus. »

Cézarine prend le grand dadais par le bras, place un banc de bois dans le fond de la salle, déploie son châle et le drape autour de son corps, ôte une de ses jarretières qu'elle noue en bandeau autour de la tête du jeune villageois, qui se laisse coiffer et n'ose bouger. Les paysans, les yeux fixés sur Cézarine, attendent avec impatience ce qu'elle va faire. Après avoir ôté son chapeau et remonté ses cheveux sur le haut de sa tête, Cézarine fait grimper le grand dadais sur un bout du banc, et se place sur l'autre, en disant : « Nous allons commen-» cer... Mais avant, ze crois pourtant qu'il fau-» drait que ze vous dise un peu le suzet de la

» pièce. Ecoutez : *Andromaque,* c'est une reine » dont le mari a été tué ; *Pyrrhus,* que voilà, » veut l'épouser, et elle ne veut pas, voilà tout, » vous comprenez bien ?

» — Oui, oui, » disent les paysans, « d'ail- » leurs Jean-François nous expliquera le reste.

» — C'est cela... ze commence, et vous, *Pyr-* » *rhus,* faites-moi le plaisir de ne pas avoir » toujours les yeux sur vos orteils... parce » que Pyrrhus ne doit pas avoir l'air d'un zo- » bard. »

Le grand dadais, pour obéir à la belle dame qu'il n'ose pas regarder lève les yeux en l'air, et ne les ôte plus de dessus le plafond.

Cézarine prend une belle pose et commence :

« Et que veux-tu que ze te dise encore,
» Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?
» Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez !
» Z'ai vu mon père mort et nos murs embrasés ;
» Z'ai vu tranzer les zours de ma famille entière
» Et mon époux sanglant traîné sur la poussière.

« — C'te pauve femme ! comment elle a vu » tout ça ? » disent les paysannes, « est-ce vrai, » Jean-François ? — Oui ! oui ! que c'est vrai !... » Puisqu'elle vous dit qu'elle l'a vu.

» — Mes enfants, » dit Cézarine, « si vous » m'interrompez, ze ne serai plus inspirée ; un » peu de silence, s'il vous plaît :

»Ze respire, ze sers;
»Z'ai fait plus, ze me suis quelquefois consolée
»Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée,
»Qu'heureux dans mon malheur le fils de tant de rois,
»Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois;
»Z'ai cru que sa prison deviendrait son asile;
»Zadis Priam soumis fut respecté d'Azille,
»Z'attendais de son fils encor plus de bontés.
»Pardonne, zer Hector.....

» — Mon ami Pyrrhus, soyez donc à votre » affaire, est-ce que vous zerzez des araignées » au plafond?... »

Le grand garçon jette ses yeux sur la porte d'entrée de la salle, et Cézarine reprend :

»Pardonne, zer Hector..... »

« — Silence donc, mes enfants, » dit-elle en s'arrêtant encore, « que celui qui ronfle si fort » me fasse le plaisir de s'en aller. »

Cézarine va recommencer sa tirade, lorsqu'un gémissement prolongé se fait entendre de nouveau; tous les villageois se regardent en disant : « Qui donc qui fait comme ça? — Ce n'est pas » moi. — Ni moi... — Ce n'est pas non plus le » père Manflard... »

Un nouveau gémissement sourd retentit dans la salle, la terreur se peint sur toutes les figures, les paysans se serrent les uns contre les autres en répétant : « Mon Dieu!... quoique » c'est donc que ça!...

» — Vous vous effrayez pour rien, » dit Cézarine, « c'est quelque bête qui rôde dans la cour.
» — Oh! ça n'est pas une voix de bête, ça!...
» C'est plutôt l'âme de queuque défunt..... —
» Tiens, c'est peut-être Jacques Ledru qui est
» mort il y a huit jours!... — Ça serait-i' pas
» plutôt l'esprit de la mère Lucas qui était si
» méchante de son vivant, et qui veut encore
» nous tourmenter? »

Cézarine, pour rassurer les villageois, va recommencer sa tirade, lorsque le grand dadais, qui avait les yeux fixés sur la porte, pousse un cri épouvantable, et se laisse tomber à bas du banc, ce qui fait rouler Andromaque sur lui.

« Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est? » disent tous les paysans effrayés; le grand dadais, qui n'a pas la force de parler, leur montre la porte d'entrée, puis cache sa figure dans ses mains. Tous les villageois regardent à l'endroit désigné, la porte venait de s'entr'ouvrir et laissait voir sur le seuil un fantôme blanc d'une grandeur extraordinaire, et dont les yeux lançaient du feu.

A cet aspect horrible, toutes les femmes poussent des cris terribles et se jettent les unes sur les autres, en s'éloignant de la porte; la plupart des hommes en font autant en s'écriant : *Sauvons-nous.* Mais, comme on ne peut

pas se sauver par la porte où le fantôme paraît faire sentinelle, chacun se pousse vers le fond de la salle, et, dans ce tumulte, les chaises, les bancs sont renversés, ainsi que la table sur laquelle était la lampe, qui s'éteint en roulant sur le carreau. Cette obscurité subite ajoute à la terreur générale ; ceux qui n'ont pas vu tomber la lampe, croient que c'est le fantôme qui vient, par sa présence, de faire naître cette nuit effrayante ; les cris redoublent, on ne se voit plus, on tombe les uns sur les autres... et chacun croit que c'est le diable qui lui tombe sur le corps. Pour augmenter encore l'effroi des paysans, le fantôme pousse des *hou hou* sinistres et des gémissements douloureux.

Ce désordre durait depuis plusieurs minutes, les villageois jetaient de temps à autre des cris d'effroi, en adressant leurs prières au ciel ; il n'y avait que mademoiselle Cézarine que l'on n'entendait pas se plaindre, quoique cependant elle fût tombée avec le grand dadais. Celui qui avait le courage de détourner la tête vers l'entrée de la salle apercevait le fantôme avec ses yeux étincelants, et disait tout bas aux autres : « Il est toujours là ! il ne s'en va » pas ! » et on entendait mademoiselle Cézarine qui disait d'une voix étouffée : « que personne » ne bouze, mes enfants !... et surtout qu'on

» n'allume pas de zandelles, ou le diable vien-
» dra nous emporter. »

Mais tout-à-coup on entend les aboiements d'un chien; ils sont bientôt suivis des cris du fantôme qui se débat avec le caniche, et c'est le revenant qui appelle les villageois à son secours, en criant : « Mère Fourcy, faites donc » finir votre chien... est-il méchant...... il me » mord le mollet... Cézarine viens donc le chas- » ser. »

Cette voix, que l'on a reconnue pour celle de Virginie, met fin à la terreur des villageois qui commencent à deviner qu'ils ont été joués par une des dames de Paris; pour achever de les rassurer, le caniche fait tomber le drap dont Virginie s'était couverte, et prend dans sa gueule une lanterne qu'elle avait placée sur sa tête en l'entortillant avec le drap, et d'où la lumière sortait par deux petits trous.

Le chien accourt dans la salle avec sa lanterne, et la lumière éclaire un burlesque tableau. Ces messieurs étaient pêle-mêle avec ces dames; et sans songer à la malice, les convenances n'avaient pas toujours été respectées, parce que, quand on a peur, on se cache où l'on peut. La position de Cézarine et du grand dadais était la plus équivoque; mais la lumière de la lanterne, n'éclairant que faiblement la grande salle, il y a beaucoup de choses qu'on n'a pas

le temps de voir. On commence par débarrasser le père Manflard, qui avait sur lui une table, deux bancs et trois nourrices; puis on rallume la lampe et chacun se reconnaît. Au milieu de ce tumulte, Denise était restée blottie dans un coin avec Coco; mais aux cris de Virginie, elle a volé à son secours, et l'a aidée à se débarrasser des draps dans lesquels elle était enveloppée.

« Comment! c'est vous qui faisiez le fantô-
» me? » dit la jeune fille. « — Oui, ma petite,
» j'ai voulu vous jouer une scène de fantasmago-
» rie, et sans votre maudit chien, je vous au-
» rais fait encore bien d'autres peurs!... mais il
» m'a sauté au..... au bas du dos...... pendant
» que je poussais un *hou hou!*

» — Ah! quel dommage! » dit Cézarine en regardant le grand dadais, « c'était si gentil....
» Z'aime beaucoup les scènes de fantasmagorie.

» — Vot' fantassourie est cause que je suis
» tout meurtri, » dit le père Manflard; les paysans fâchés qu'on se soit moqué d'eux ne veulent pas prolonger la veillée, et s'en vont chez la mère Fourcy, en disant : « Quoique c'est
» donc que des belles dames comme ça......
» l'une veut voir le... caleçon du père Manflard,
» l'autre se déguise en revenant... elles ont l'air
» fièrement déluré! »

Les voisins partis, on ne songe plus qu'à se reposer. Virginie et son amie se rendent dans

leur chambre, se couchent, et ne tardent pas à s'endormir, l'une en tâtant sa morsure, l'autre en balbutiant que le grand dadais a beaucoup de choses de Théodore. La mère Fourcy et Coco sommeillent aussi ; Denise seule ne peut trouver le repos; elle pense sans cesse à Auguste, au changement de sa fortune, et à ce qu'elle pourrait faire pour lui prouver son amitié. Mais elle n'a plus envie de demander de conseils aux dames de Paris, parce que toutes les folies qu'on leur a vu faire ont un peu diminué la considération qu'elle avait pour elles. Denise sent que son cœur seul doit la guider; elle sait bien qu'il ne lui conseillera jamais rien dont elle aurait à rougir.

Le lendemain matin, après le déjeuner, ces dames, qui s'ennuient déjà de la campagne où elles voulaient passer quinze jours, disent adieu à la mère Fourcy et à Denise, et remontent dans la voiture qui va à Paris, en se disant :

« Ah ! ma chère, qu'il me tarde d'arriver !....
» il me semble qu'il y a six mois que je n'ai vu
» ma rue Montmartre et l'Ambigu-Comique !...
» — Et moi donc !. . qui n'ai pas aperçu Théo-
» dore depuis vingt-quatre heures !..... — On a
» beau dire : il n'y a que Paris pour les agré-
» ments, la toilette, les spectacles, le punch !...
» — Ah ! s'il me fallait vivre à la champagne,
» z'y mourrais. »

CHAPITRE XIX.

UN HOMME SUR MILLE.

—

Après sa visite chez le vieillard du cinquième étage, Auguste s'était promis d'être sage et de profiter de la leçon que, sans le savoir, l'infortuné Dorfeuil lui avait donnée ; mais un ancien proverbe dit : « Chassez le naturel, il revient au » galop, » et le naturel d'Auguste le poussait toujours à faire des folies. D'ailleurs ne pouvant plus se procurer de distraction à sa fenêtre, par un sentiment de délicatesse dont on ne peut le blâmer, il fallait bien qu'il en cherchât ailleurs. De son ancienne fortune Auguste avait conservé l'habitude d'agir grandement, de ne point calculer, de ne suivre que son premier mouvement ; il était généreux avec les malheureux comme avec ses maîtresses : faire plaisir aux autres est une si douce habitude, qu'il est bien difficile d'y renoncer. Il y a pourtant des

gens qui n'ont jamais connu cette jouissance-là.

En faisant l'inspection de sa caisse, Bertrand s'était aperçu de l'énorme déficit qui provenait de la visite d'Auguste chez le vieillard. Ne pouvant présumer que son maître eût mangé tant d'argent en si peu de temps, Bertrand s'imagine qu'ils ont été volés et fait un tapage infernal ; il veut descendre battre Schtrack et sa femme pour leur apprendre à laisser pénétrer des fripons dans la maison, mais Auguste l'arrête en lui disant : « Calme-toi, mon ami, on ne nous » a pas volés. — Comment, monsieur... il nous » restait une dixaine de mille francs, il y a trois » jours, je n'en trouve plus que sept, et nous ne » sommes pas volés? — Non, Bertrand, c'est » moi qui ai pris cet argent. — Ah! pardon, » mon lieutenant, si vous l'avez, c'est différent. » — Je ne te dis pas que je l'ai ; je te dis que » c'est moi qui l'ai... employé. — Mille écus en » trois jours!... ça va bien, mon lieutenant, je » ne vois pas trop alors pourquoi nous sommes » montés au cinquième, car vous n'en dépensiez pas plus au premier. — Bertrand..... j'ai » rencontré un ancien ami. . il était dans la mi» sère....... Nous pourrons bien finir par y être » aussi, et ça ne tardera pas si nous allons de ce » train-là..... Excusez, mon lieutenant, je sais » combien vous êtes généreux , je connais votre

» bon cœur, mais il faudrait cependant songer
» que vous n'avez plus vingt mille francs de
» rentes, et, quand on ne peut manger qu'un
» morceau de bœuf à son dîner, il me semble
» que ce n'est pas le cas de donner une perdrix
» aux autres. — Ne te fâche pas, Bertrand, je
» vais être sage... avare même... — Avare ! ah !
» fi donc, mon lieutement, vous n'aurez jamais
» ce défaut-là .... je crois, d'ailleurs, qu'il nous
» serait maintenant inutile. — Je ne suis pas
» sans espérances ; on doit me faire obtenir une
» place dans une administration. — Vraiment ?
» — Avec six mille francs d'appointements. —
» Pas possible ! — C'est très-possible, au con-
» traire... mais tu vois tout en noir, toi. —C'est
» que vous voyez tout en rose, vous, monsieur.
» — Si la place dans une administration me
» manquait, il est probable que j'entrerais dans
» une maison de banque, comme teneur de
» livres... — Est-ce que vous en avez déjà tenu,
» monsieur?—Non; mais qu'est-ce que cela fait?
» est-ce que tu crois qu'il faut étudier une place
» comme on étudierait un art mécanique ? Avec
» une jolie écriture, la connaissance des changes,
» des mathématiques, et de l'intelligence, on peut
» remplir tous les emplois Je sais bien qu'il y a
» des gens qui s'étudient pendant plusieurs an-
» nées à savoir copier une lettre, et d'autres qui
» se croient des *Archimède*, des *Newton* ou des

» *Galilée*, parce qu'ils passent leur vie à faire des » additions—Monsieur, quand on a un emploi il » me semble qu'il faut travailler. — Eh bien! je tra- » vaillerai, Bertrand; oh! cela ne me coûtera pas : » je ne faisais rien, parce que je n'avais rien à » faire ; mais, du moment que j'aurai un emploi, » tu verras avec quelle ardeur je me rendrai à ma » besogne..... — Ah! je voudrais déjà m'y voir. » — Et moi aussi, monsieur ; d'abord parce que » cela vous fera gagner de l'argent, ensuite » parce que, quand un homme est occupé, il » fait bien moins de folies. Et qui donc doit vous » faire obtenir ces places? — Pour la première, » c'est une femme charmante, qui a un cousin » qui est très-bien avec le secrétaire du minis- » tre....... Ah! mon cher Bertrand, les femmes, » vois-tu, il n'y a qu'elles pour tout obténir ; et, » quoi que tu en dises, leur connaissance n'est » pas toujours onéreuse ; quand elles protégent » quelqu'un, elles y mettent tant de zèle, tant » d'ardeur... qu'il faut qu'elles réunissent... — » Et l'autre place, mon lieutenant, est-ce aussi » d'une femme que cela vous viendra? — Non, » c'est par un jeune homme avec lequel j'ai » souvent dîné, un fort bon enfant, très-obli- » geant ; son oncle est associé dans une maison » de banque ; il doit lui parler pour moi, et la » première place vacante me sera donnée... — » Ça arriverait bien à propos, monsieur. — Mais

» tu conçois que, pour se faire bien venir de ceux
» dont on a besoin, il y a toujours quelques dé-
» penses à faire ; avec la jolie dame, c'est une
» partie de spectacle, ce sont des bagatelles à
» offrir ; avec le jeune homme, des déjeuners,
» des dîners qu'il faut payer ; car on n'oblige les
» gens que tant qu'on les croit à leur aise. —
» J'entends, il faut se ruiner tout-à-fait avant
» d'avoir une ressource. — Tout cela s'appelle
» semer pour recueillir..... — Il y a longtemps
» que vous semez, monsieur...— Je te dis qu'a-
» vant quinze jours je serai placé. — Ce jour-là,
» j'irai faire une promenade avec Schtrack. —
» Donne-moi de l'argent, Bertrand. — De l'argent,
» monsieur?—Oui, je donne aujourd'hui à dîner
» à Eugène ; c'est le jeune homme dont l'oncle
» est chef de bureau. Ce soir, j'irai chez cette
» jolie femme dont le cousin doit parler pour
» moi....... On jouera sans doute, et, si j'avais
» l'air d'un malheureux qui craint de perdre quel-
» ques écus, on ne daignerait pas s'occuper de
» moi... — Ah! j'entends..... c'est pour semer
» que vous voulez de l'argent. — Oui, mon
» ami. »

Après avoir rempli sa bourse, Auguste va rejoindre l'ami auquel il a donné rendez-vous, et qu'il traite ; ainsi que quelques autres qui pourraient lui être utiles. C'est chez un des meilleurs traiteurs que Dalville conduit ses con-

vives ; on rougirait d'aller dîner dans un endroit où l'on serait aussi bien et où l'on paierait moins cher, mais qui ne serait pas renommé dans le beau monde. En dînant, on ne songe qu'à rire, qu'à s'amuser, et Auguste se garde bien de parler de son désir d'être placé, cela semblerait annoncer qu'on est mal dans ses affaires, et cela ferait un mauvais effet. Ce n'est qu'au dessert, en sablant le champagne, qu'Eugène dit à Auguste : « As-tu toujours envie de » faire quelque chose ?...— Mais oui... je m'en- » nuie de mon oisiveté... . je suis las de plai- » sir !.... — Au fait, travailler, ça change un » peu, et puis cela range la jeunesse. Mon oncle » te trouvera cela... Je lui en parlerai... quand » je le verrai, »

Auguste n'ose pas dire qu'il devrait voir cet oncle exprès ; les jeunes gens, qui ont fait un excellent dîner, quittent Auguste en lui faisant mille offres de services, en lui renouvelant leur assurance de dévoûment ; et celui-ci se rend chez la jolie dame qui veut le protéger et qui doit avoir parlé pour lui à son cousin.

Les dames sont en effet de meilleurs protecteurs que les hommes ; il est vrai qu'il leur est bien plus facile de réussir ; avec un sourire elles obtiennent ce que l'on a souvent refusé au mérite obscur, au pauvre honteux : si cela ne fait pas honneur à notre justice, cela en fait du

moins à notre galanterie, et il est dans la nature de se laisser séduire par la beauté.

Madame Valmont s'intéressait beaucoup à Auguste, qui l'accompagnait très-bien au piano et chantait chez elle des nocturnes avec un goût exquis. Elle avait tenu parole, en invitant ce soir-là son cousin, dont elle voulait faire faire la connaissance à Auguste. Le cousin était un homme à la mode, très-répandu dans le grand monde, promettant beaucoup et oubliant le lendemain ce qu'il avait promis la veille; mais voulant faire le protecteur, même lorsqu'il ne protégeait pas, et se croyant un être supérieur devant lequel chacun devait s'incliner. Cependant, après avoir entendu chanter un nocturne à Auguste, il déclara à sa cousine qu'il serait charmé de faire quelque chose pour lui, et qu'il avait chanté divinement bien...... Après avoir dit cela, le cousin s'attendait aux très-humbles remercîments d'Auguste, mais celui-ci n'était pas homme à aller faire des courbettes pour obtenir la protection de quelqu'un : l'homme qui sait ce qu'il vaut ne se décide jamais à s'humilier devant son semblable, et à prodiguer de lâches flatteries à des gens qui souvent n'ont pour tout mérite que leur rang et leur fortune, mérite bien mince aux yeux de ceux qui en ont un véritable, et bien grand pour la multitude qui se met à genoux

devant les habits, les décorations, les écus, et irait danser sous les fenêtres d'un singe, si ce singe lui jetait de l'argent. *Numerus stultorum est infinitus.*

Auguste, qui ne se sentirait pas d'humeur à danser pour un singe, ne va pas faire quelques compliments au cousin en ayant l'air d'implorer sa protection, et le cousin, habitué à être loué, flagorné par les pauvres diables qui ont besoin de lui, est tout étonné que le monsieur qu'on lui a recommandé ne se range pas à son devoir en venant lui faire sa cour. Il commence alors à trouver que Dalville ne chante plus si bien; pour achever de le scandaliser, Auguste, qui a parié de son côté lorsqu'il s'est mis à l'écarté, se permet de critiquer sa manière de jouer et de vouloir lui prouver qu'il a perdu un coup par sa faute. Le cousin est outré, et il sort de chez sa cousine, en lui déclarant que le jeune homme qu'elle protége est incapable de remplir le plus mince emploi dans une administration.

« Eh bien! » dit Auguste à madame Valmont, à la fin de la soirée, « quand puis-je me présenter chez le secrétaire du ministre? — Vraiment, je ne sais.... Mon cousin n'a pas paru très-bien disposé en s'en allant; mais aussi vous êtes un singulier homme!.. Au lieu de chercher à lui plaire, vous avez été plusieurs

» fois d'une opinion différente de la sienne.....
» vous ne lui avez rien dit d'agréable... Vous le
» contrariez au jeu..... — Ah! j'entends, ma-
» dame, je ne suis plus digne d'être placé parce
» que je n'ai point fait de courbettes et que je
» me suis permis de prouver à ce monsieur qu'il
» avait tort de jouer sa dame seconde...—Je ne
» dis pas cela, mon cher Auguste; au reste, c'est
» un mouvement d'humeur; je reverrai mon
» cousin, je lui parlerai, et j'espère... — Non,
» madame, ne vous donnez plus cette peine. Je
» suis sensible à l'intérêt que vous me témoi-
» gnez, mais je préfère être sans emploi, à me
» faire le très-humble serviteur de la sottise et
» de la fatuité. »

Auguste rentre chez lui, irrité contre la vanité, l'orgueil, la petitesse des hommes. Bertrand, qui l'attendait avec impatience, s'écrie en le voyant : « Eh bien! monsieur, cette place
» dans une administration?...

» — Mon ami, dit Auguste, en serrant avec force la main de Bertrand, « nous mangerons
» du pain noir, nous boirons de l'eau, mais je
» ne me ferai pas le valet de gens que je mé-
» prise, je n'encenserai point l'insolence et la
» sottise!... Je ne m'abaisserai point devant mon
» semblable.

» — Non, mille escadrons!..... Vous ne le
» devez pas, mon lieutenant..... Et je vois que

» la place est au diable?.... — Il fallait faire la
» cour à un monsieur qui se donnait des tons
» protecteurs; il fallait approuver tout ce qu'il
» disait..... lors même qu'il n'avait pas le sens
» commun; enfin il fallait trouver qu'il avait
» bien joué, lorsque, par sa faute, il me fait
» perdre trente francs que je pariais...

» — Trente francs d'un coup!... c'était jouer
» bien gros jeu, mon lieutenant!...... — Que
» veux-tu!... Je voulais tenter la fortune?... —
» Mais du pain noir et de l'eau... c'est un triste
» repas?...—J'ai encore quelque espérance: Eu-
» gène va parler à son oncle; peut-être de ce
» côté serai-je plus heureux!... »

Quelques semaines s'écoulent, Auguste revoit enfin son ami qui lui dit: « J'ai parlé à mon
» oncle, tu peux aller le voir, je crois qu'il a
» justement une place à donner. »

Dès le lendemain Auguste se rend chez la personne qu'on lui a indiquée. Il pénètre dans des bureaux, et arrive à celui de l'oncle d'Eugène, qui est assis, occupé à écrire, et, sans se déranger, fait signe à Auguste d'attendre.

Auguste, auquel on n'a pas dit de s'asseoir, commence par prendre un siége et s'étale dedans, regardant déjà de travers le monsieur qui n'a pas eu la politesse de lui en offrir un.

Cinq minutes s'écoulent et le monsieur écrit toujours. Auguste, qui s'impatiente, dit enfin :

« Monsieur, je suis venu pour une place.... Et
» Eugène a dû vous dire... — Un moment, tout-
» à-l'heure, je suis à vous, monsieur.... je suis
» très-pressé...

Cinq minutes s'écoulent encore, et Auguste se dit : « Diable!... j'ai bien mal choisi mon
» moment... Est-ce que ce monsieur va écrire
» comme cela pendant une heure ?... Il faut que
» ce soit bien important. »

Mais, au bout de cinq autres minutes, une autre personne entre dans le bureau et s'approche du monsieur qui écrit en disant : « Bon-
» jour, mon cher... Ah! vous avez affaire... Eh
» bien! je reviendrai... »

Le monsieur quitte aussitôt sa plume, se lève et retient le nouveau-venu, en disant : « Eh!
» c'est vous, mon ami! restez donc! que dia-
» ble!... on ne vous voit plus!... J'ai dîné hier
» chez quelqu'un qui me parlait de vous... Eh
» bien! avez-vous vendu cette partie de café
» Martinique dont j'avais prévu que le cours
» baisserait?...

Le nouveau-venu allait répondre, lorsque Auguste, se levant, va se placer entre lui et le chef du bureau, puis, après avoir placé son chapeau sur sa tête, dit à ce dernier : « Mon-
» sieur, il y a une demi-heure que vous me faites
» attendre sans trouver une minute pour me ré-
» pondre, et vous auriez l'impertinence de faire

» devant moi la conversation avec monsieur qui » vient d'arriver! Je n'ai plus qu'une chose à » vous dire, c'est que vous êtes un drôle et un » faquin. Si vous trouvez maintenant le temps » de répondre à cela, voici mon adresse, j'atten- » drai de vos nouvelles. »

En disant ces mots, Auguste sort, laissant le monsieur *pressé* tout étourdi du compliment qu'on vient de lui faire, et incapable de trouver un mot pour y répondre.

Bertrand attendait encore le retour de son maître ; mais en le voyant arriver il devine le résultat de sa démarche. Les yeux d'Auguste exprimaient la colère.

» Du pain noir et de l'eau, n'est-ce pas, » monsieur? » dit Bertrand. « — Oui, mon ami, » oui... Ah! les hommes!... Vraiment, il y au- » rait de quoi devenir misanthrope. Je n'ai ja- » mais si bien connu le monde que depuis que » je suis ruiné!... Des parvenus qui se croient » tout permis parce qu'ils sont millionnaires! » des gens d'esprit qui ne s'occupent que d'eux, » et qui, pourvu qu'on les choie, qu'on les amu- » se, montrent sur tout le reste la plus complète » indifférence! des gens très-polis qui vous es- » croquent votre argent! des fats qui veulent » qu'on les adule, des sots qui les flagornent, » des parasites qui vous grugent, des intrigants » qui vous ruinent, et des hommes qui vous

» tournent le dos quand vous êtes malheureux!...
» Voilà ce que je vois maintenant... Et c'est, dit-
» on, ce qu'on a vu de tout temps!... Il y a de
» l'homme partout, ils n'étaient pas meilleurs
» avant le déluge qu'aujourd'hui, et l'étude de
» l'histoire n'est que celle des passions qui depuis
» des siècles ont fait mouvoir le genre humain.

» — Dans tout cela, mon lieutenant, vous
» avez oublié les femmes qui... — Ah! n'en di-
» sons pas de mal, mon ami, elles valent cent
» fois mieux que nous... Même près de celles
» qui nous trompent n'avons-nous pas trouvé
» le plaisir?... C'est du moins un doux souve-
» nir que l'infortune ne peut nous ôter. — Cela
» me fait rappeler, monsieur, que mademoiselle
» Virginie est venue aujourd'hui pour vous voir.
» — Cette pauvre Virginie! elle ne savait pas
» encore mon changement de fortune. Eh bien!
» qu'a-t-elle dit, Bertrand? — Elle a d'abord
» dit que, pour monter jusqu'ici, il ne fallait
» pas être asthmatique; ensuite elle m'a de-
» mandé si c'était pour descendre en parachute
» que nous étions logés si haut; mais lorsque j
» lui ai appris l'escroquerie dont vous avez été
» victime, oh!... je dois lui rendre justice, elle
» a paru très-émue; elle a versé quelques lar-
» mes... et elle m'a demandé un petit verre de
» kirsch pour se remettre; enfin elle doit venir
» déjeuner avec vous un de ces matins. — Je

» la verrai avec plaisir; celle-là du moins ne » m'évitera pas quand elle me rencontrera.....
» — Et ces bonnes gens de Montfermeil, cette » gentille Denise, est-ce que vous croyez, monsieur, qu'ils ne vous reverront pas avec plaisir?... — Je crains que la froideur avec laquelle j'ai reçu Denise lorsqu'elle est venue à » Paris... — Elle ne s'en souviendra pas, monsieur, lorsqu'elle saura que vous êtes malheureux... Et cet enfant que vous aimiez... que » vous trouviez si gentil!... pourquoi ne pas » l'aller voir? — Pourquoi?... tu ne songes pas, » Bertrand, que je ne puis plus rien faire pour » lui!... J'avais promis de l'élever, de me charger de son avenir... et tous mes projets sont » détruits!... — Eh! mais, monsieur, il me » semble que vous aviez déjà fait pas mal pour » ce petit mioche; au lieu de venir à Paris, il » restera au village, il n'en sera pas plus malheureux. »

Auguste ne peut se résoudre à reparaître ruiné chez ces bonnes gens qui l'ont vu répandant l'or avec profusion; une fausse honte l'empêche de retourner au village, et celui qui déclamait un instant auparavant contre les passions des hommes n'est pas lui-même exempt d'orgueil et de vanité.

Auguste a quitté Bertrand pour chercher des distractions et chasser l'humeur noire que ses

réflexions font naître. Bertrand, reste seul, songe que toutes les espérances de places sont évanouies, et se dit : « Comment ferons-nous » quand nous n'aurons plus rien ? ce qui ne » tardera pas. Lui laisserai-je manger du pain » noir et de l'eau ?... Non, sacrebleu ! ça ne sera » pas... Je ne suis pas capable d'occuper une » place... D'ailleurs il ne voudrait pas que je le » quittasse.... Mais ne puis-je travailler sans » qu'il s'en doute ?... »

Bertrand réfléchit quelques moments, puis se frappe le front, fait un mouvement de joie en s'écriant : « Pourquoi diable n'y ai-je point » songé plus tôt ? » puis descend lestement l'escalier et va trouver son ami Schtrack.

» Mon vieux, » dit Bertrand au portier, « tu » fais des culottes... tu es tailleur, enfin. — Foui. » — As-tu toujours de l'ouvrage ? — Foui.. chen » ai blus que j'en beux faire. — Parce que tu ne » travailles pas souvent... Veux-tu m'en don» ner ? — Des quilottes ? — Ce que tu voudras, » pourvu que je travaille... J'airai mal d'abord, » mais tu me montreras, et je ferai mieux en» suite ; d'ailleurs, j'ai le désir de travailler, je » ne suis pas plus bête que toi, et ce que tu fais » il me semble que je pourrai le faire aussi. » Voyons, me donneras-tu de l'ouvrage ? — » Comment, sacretié ! monsieur Pertrand..... » fous voulez !... — Eh ! oui, je veux faire quel-

» que chose, je m'ennuie toujours d'avoir les » bras croisés, je me croiserai les jambes, ça me » changera... est-ce dit? — Foui, monsieur Per- » trand... — C'est bien. Mais pas un mot de » cela devant mon maître, ou je commemce » mon apprentissage par te coudre la langue. — » Che tirai rien. »

Dès le même soir, aussitôt que Dalville est sorti, Bertrand descend chez le portier, et, se plaçant dans une petite salle qui est derrière la loge, il se met avec ardeur au travail. L'ancien caporal a d'abord beaucoup de peine à tirer une aiguille, et il se l'enfonce souvent dans les doigts; mais lorsque Schtrack lui dit : » Fous êtes blessé, camarate? » Bertrand lui répond : « Est-ce que tu crois qu'une baïonnette » ne faisait pas plus de mal que cela? »

Bertrand passe à travailler une grande partie de la journée : et il veille quelquefois fort tard. A force d'application, il commence à se rendre utile; il gagne bien peu encore, mais il espère, avec le temps, devenir plus habile.

Auguste ne se doute de rien; il est rarement chez lui et ne s'informe jamais de ce que fait Bertrand. Cependant, en regardant son fidèle compagnon, il remarque que, depuis quelque temps, il a les yeux très-rouges et l'air fatigué.

« Serais-tu malade, mon ami? dit-il à Ber-

» trand. — Moi, monsieur, je ne me suis jamais » si bien porté... — Tu as l'air fatigué, tes yeux » paraissent affaiblis... — Ah! c'est que je lis » souvent le soir. — Je ne te croyais pas si grand » amateur de la lecture. — C'est selon, mon- » sieur... je lis la vie du grand Turenne. — Tu » dois la savoir par cœur. — Je ne m'en lasse » jamais, monsieur. »

Auguste n'en demande pas plus. Quelque temps après, ne pouvant pendant une nuit trouver le repos, parce que malgré toute sa philosophie ses réflexions commencent à devenir moins gaies, Auguste se lève et veut aussi essayer de la lecture. Il va dans la chambre de Bertrand pour se procurer de la lumière, et, en sortant de l'obscurité, s'aperçoit avec étonnement que son compagnon est absent. Le lit de Bertrand n'est pas défait, il ne s'est donc pas couché, et cependant, lorsque Auguste est rentré, il était tard, et Bertrand semblait n'attendre que son retour pour se livrer au repos.

Cette absence, au milieu de la nuit, inquiète Auguste. Dans la situation où ils se trouvent, il ne présume pas que son fidèle serviteur soit allé au cabaret avec Schtrack; voulant savoir à quelle heure Bertrand est sorti, il descend, décidé à réveiller Schtrack, s'il le faut : il veut savoir ce qu'est devenu Bertrand.

Il est trois heures du matin, tout le monde

dort dans la maison ; cependant Auguste aperçoit encore de la lumière chez le portier; la porte de la loge est entr'ouverte, et la clarté vient de la pièce du fond; Auguste y entre et aperçoit Bertrand assis sur une table, près de Schtrack endormi, et travaillant avec ardeur à une étoffe de drap, dans laquelle ses yeux fatigués ont peine à suivre les fils qui lui servent de guide.

A l'aspect de son maître, Bertrand s'arrête interdit ; Auguste lui-même est si ému qu'il reste quelques moments sans pouvoir parler. Enfin, il s'écrie : « Quoi ! Bertrand..... tu tra-» vailles... tu t'es fait tailleur? — Et pourquoi » pas, monsieur?..... J'ai longtemps manié un » fusil, maintenant je me sers d'une aiguille ; on » dit qu'un honnête homme honore tout ce » qu'il touche. — Et tu passes la nuit !... tu te » perds la vue pour travailler davantage !... — » Monsieur... c'est un hasard ; ce soir il y avait » de la besogne pressée... et j'ai voulu.... mais » c'est la première fois, je vous le jure...— Ah ! » ne cherche plus à me tromper !... C'est pour » moi que tu veilles, que tu te prives de repos... » C'est pour prolonger de quelque temps nos » ressources que tu uses ta santé... Et moi, je » passe mes journées dans l'oisiveté. ... Je dé-» pense en quelques heures ce que tu t'efforces » de gagner en plusieurs nuits... — Non, mon-

» sieur, non... je travaille parce que ça me
» plaît... parce que ça m'amuse... et, quand je
» chercherais à vous être moins à charge, serait-
» ce donc un mal? Depuis longtemps ne faites-
» vous pas tout pour moi?...... et voulez-vous
» défendre à votre vieux compagnon de faire
» quelque chose pour vous?... »

Auguste ne peut répondre ; mais il ouvre ses bras à Bertrand et le presse quelque temps contre son cœur ; puis il force son fidèle serviteur à remonter avec lui et à se livrer au repos.

Le lendemain, dès le point du jour, Auguste fait chercher un tapissier. « Quel est donc votre
» dessein, monsieur? » dit Bertrand. « — Je
» veux vendre nos meubles, réaliser ce que nous
» possédons, et, avec ce qui nous restera, quit-
» ter Paris et aller sous un autre ciel chercher
» quelque ressource dans mes talents. Tu me
» suivras, n'est-il pas vrai, Bertrand? — Ah!
» partout, monsieur, partout où vous voudrez ;
» mais pourquoi cette prompte détermination?
» Sans quitter Paris, ne pourriez-vous!..... —
» Non, mon ami ; dans cette ville où j'ai connu
» l'opulence, il m'en coûterait, je le sens, de
» chercher à tirer parti de mes faibles talents...
» Pardonne-moi cette dernière faiblesse.... —
» Avant d'en venir là, n'est-il plus d'espérance de
» vous trouver quelque place? — C'est avec des
» espérances que j'achève de dissiper le peu qui

» me reste ; ici, d'ailleurs, je ne suis pas assez
» maître de résister à mon goût pour le plaisir.
» Dans un autre pays, peut-être deviendrai-je
» plus sage... Si cette épreuve ne me réussit
» pas, du moins est-il juste de la tenter. — Mais,
» mon lieutenant ! — Point d'objection, Ber-
» trand..... Ta conduite m'a dicté la mienne ;
» ma résolution est prise. Demain, nous quitte-
» rons Paris. »

Bertrand voit bien que c'est en vain qu'il essaierait de combattre le projet de son maître ; il sent d'ailleurs que ce parti est en effet le seul qui leur reste, car ce n'est pas avec vingt sous qu'il gagne en faisant le tailleur qu'il pourrait soutenir longtemps l'existence de son maître. Il fait donc aussi ses préparatifs de départ.

Auguste, qui aime à exécuter promptement ce qu'il a résolu, termine dans la journée la vente de son mobilier, dont le montant, joint à ce qui lui restait, lui fait une somme de deux mille écus. « Avec cela, » dit-il à Bertrand,
« ne pouvons-nous pas aller chercher fortune
» au bout du monde ? — Il est certain, mon
» lieutenant, qu'il y a bien des gens qui ont
» commencé la leur avec beaucoup moins. »

Tout est terminé. Auguste qui veut d'abord se rendre en Italie, a retenu des places dans la diligence de Lyon. Bertrand va faire ses adieux

à Schtrack, en lui disant : « Adieu, mon vieux,
» nous allons faire le tour du monde ; si j'en
» reviens, je boirai encore un coup avec toi....
» — Sacretié !..... atieu, monsieur Pertrand. »

CHAPITRE XV.

PAUVRE DENISE !

—

Auguste et Bertrand étaient partis depuis quelques heures, et Schtrack, debout sur le seuil de la porte, regardait s'il les voyait encore, lorsqu'une jeune villageoise, tenant à la main un gros sac d'argent, entre précipitamment dans la cour de la maison et demande M. Dalville.

« M. Dalville, » dit Schtrack, en tirant sa pipe de sa bouche, il n'est plus ici, mamzelle.
» — Plus ici !... comment ? monsieur !.... c'est
» pourtant ici qu'il logeait... C'est ici que je
» suis venue..... vous souvenez-vous d'une fois
» que vous ne vouliez pas me laisser monter ?..
» — Ah ! foui !... que fous étiez avec un betit
» garçon alors ?... — Oui, monsieur... mais où
» demeure donc M. Dalville, maintenant ? le sa-
» vez-vous, monsieur ? Il faut absolument que

» je le voie, que je lui parle... Ah ! si j'avais pu » réaliser plus tôt cet argent... que je lui dois... » Mais, dites-moi, monsieur, faut-il que j'aille » loin encore ? — Ma betite mamzelle, je crois » bas que fous rencontriez facilement M. Dal- » ville !... — Pourquoi donc cela, monsieur ?.. » Ah ! j'irai n'importe où... — Che fous dis qu'il » être trop tard... Comment foulez-fous troufer » l'adresse d'un homme qui fait le tour du » monde ? — Que dites-vous ?... Quoi !... mon- » sieur Auguste ?.... — Il est barti aujourd'hui » même avec mon camarate Pertrand....... — » Parti ! — Et foui !.... il était ruiné ici !..... il » était allé tâcher de faire fortune là-bas... — Il » est parti... et vous ne savez pas où il est ?... . » — Si fait, bisque che fous dis qu'il fait le tour » du monde. — Ah ! malheureuse !... Je suis » arrivée trop tard !...

En disant ces mots, Denise tombe privée de sentiment ; mais Schtrack la reçoit dans ses bras, et, après avoir d'abord posé sa pipe sur la borne, il emporte la jeune fille dans la maison.

Schtrack a porté Denise dans sa loge ; la petite, en perdant connaissance, a laissé tomber le sac qu'elle tenait à la main ; le sac s'est crevé, les pièces de cent sous roulent dans la cour, et Schtrack fort embarrassé, parce qu'il est seul en ce moment, court de Denise aux

écus, des écus à sa pipe, en s'écriant : « Sacre-
» tié !... c'te betite qui fient chistement se trou-
» fer mal ici quand mon femme y être bas !...
» Allons, voilà mon bibe qui s'éteint... les écus
» qui roulent .. sacretié !... »

Heureusement pour le vieil Allemand et pour Denise qu'une dame entre alors dans la maison. C'est mademoiselle Virginie, qui venait demander à déjeuner à Auguste, et qui, apercevant les écus épars dans la cour, fait un mouvement de surprise, en disant : « Ah ! mon
» Dieu ! quel luxe !... on jette de l'argent par
» les fenêtres ici !... j'arrive à propos, moi !...

» — Touchez bas, touchez bas, » crie Schtrack de sa loge, « c'était à c'te betite qui
» voulait bas oufrir les yeux... — Eh bien ! vieil
» Allemand, est-ce que j'y touche à tes écus !...
» Est-il malhonnête ce méchant Suisse !... Pour
» qui me prenez-vous, monsieur l'Helvétique ?
» De quelle petite parle-t-il donc ?... »

En disant cala, Virginie s'est approchée de la loge du portier, et elle pousse un cri de surprise en apercevant la jeune fille de Montfermeil, que Schtrack arrose de vinaigre.

« C'est Denise !... c'est ma pauvre Denise ! » dit-elle en courant repousser Schtrack et en prodiguant des soins à la petite.

« — Pauvre Denise !... elle était bas pau-
» vre, bisque che vous dis que c'est à elle le

» sac d'écus, » dit Schtrack en retournant dans la cour reprendre sa pipe et ramasser l'argent.

Les soins de Virginie parviennent bientôt à faire revenir Denise qui, en ouvrant les yeux, les porte sur Virginie et s'écrie en sanglotant : « Ah ! madame, il est parti!..,—Qui donc, ma » chère amie?—Monsieur Auguste... — Auguste » est parti... bah!... mais il reviendra sans » doute? - Oh! non, madame! je ne le reverrai » plus... Il est allé bien loin!... — Dites donc, » l'Allemand, est-ce vrai qu'Auguste soit parti de » Paris? — Foui, foui ; il être allé faire le tour » du monde avec Pertrand. — Le tour du mon- » de!... ah! mon Dieu! et moi qui venais lui » demander à déjeuner... Allons, ma petite » Denise, ne pleurez donc pas comme ça!... » Pauvre enfant!... elle me fait de la peine... » Vous aimez donc Auguste, ma chère amie?— » Oh! oui, madame!... — Là, voyez-vous, elle » l'aimait!... je m'en doutais! Et il vous avait » juré qu'il vous aimait aussi, sans doute? car » ces coquins d'hommes, ça jure comme si ça » disait bonjour! — Non, madame, M. Auguste » ne m'aimait pas... j'en suis bien sûre.—Alors » vous êtes bien bonne de le pleurer!... — Ah! » je ne puis m'en empêcher.—Oh! je sais bien » que c'est plus fort que soi! Je connais ça!... » j'ai passé par-là... Il y a des gens qu'on s'obs-

» tine à aimer! Et vous étiez venue à Paris pour
» le voir?—Oui, madame... et pour lui remettre
» cet argent... Quand vous êtes venue me voir
» il y a trois semaines, vous nous avez appris
» que M. Auguste était ruiné! car je l'ignorais.
» —Oui, oui, je me rappelle; et j'ai fait le reve-
» nant... et sans votre caniche qui m'a mordu
» le mollet, je mettais tout le village en l'air!...
» — L'été dernier, M. Auguste m'a remis mille
» écus pour le petit Coco, mais il était riche
» alors; aujourd'hui qu'il ne l'est plus, j'ai
» pensé que je devais lui rendre cette somme.
» Nous l'avions employée à faire élever une
» maisonnette, faire planter un jardin, mais j'ai
» fait comprendre à ma tante que nous ne di-
» rions pas à M. Auguste que nous avions employé
» l'argent; ma tante est bonne aussi... D'ail-
» leurs, ce n'était que faire notre devoir; ayant
» achevé hier de compléter la somme, je suis
» partie pour apporter bien vite l'argent. J'é-
» tais venue seule afin que rien ne retardât
» ma démarche, et cependant j'arrive encore
» trop tard!... il est parti!... et pour ne plus
» revenir! »

Denise recommence à pleurer, tandis que Schtrack revient avec le sac, qu'il lui présente en disant: « Il en blus manquer un seul; comp-
» tez, mamselle.

« — Hélas!... que vais-je en faire mainte-

» nant?... C'était à lui cet argent, » dit Denise. « — Vous le reprendrez, ma petite, on n'en a » jamais de trop, » répond Virginie, tandis que Schtrack tient toujours le sac en répétant: « Comptez, mamselle, s'il vous blaît.

» — Eh! tu vois bien qu'on ne veut pas » compter, vieil entêté? » dit Virginie. « D'ail- » leurs on sait bien que l'Allemand est hon- » nête. — C'est égal; comptez toujours mam- » selle, s'il vous blaît. »

Virginie se décide à compter l'argent, sans quoi Schtrack ne les laisserait pas tranquilles. Pendant ce temps, Denise dit au portier: « Monsieur, lorsqu'il est parti, M. Auguste, » avait-il l'air bien triste? — Triste? non, mam- » zelle, il était beaucoup fort content de s'en » aller à ce qu'il disait.

» — Je parie qu'il est allé toucher un héri- » tage, » dit Virginie, « et c'est pour cela qu'il » sera parti si vite... Vous a-t-il dit ça, l'Alle- » mand? — Non, lui bas barler héritache... » mais lui a fait fendu tous ses meubles!... — » Qu'est-ce que vous dites? Il a fendu tous ses » meubles?... Il avait donc le transport?... — » Che vous dis qu'il a fait fendu tout bour de » l'argent. — Ah! vendu ses meubles .... Ex- » pliquez-vous donc!... Avec votre français de » Zurich!..

» — Vous voyez bien, » dit Denise, « qu'il

» était malheureux, puisqu'il a vendu tout ce » qu'il avait!... — Ça ne prouve rien, ma chère » amie, d'abord, puisqu'il quittait Paris, il » n'avait plus besoin du meubles; ensuite, il y » a des gens qui se mettent par goût en garni; » moi, j'ai vendu mes meubles quatre ou cinq » fois, et cependant je restais à Paris : ça se voit » tous les jours. Mais enfin, de quel côté est-il » allé, ce jeune homme? Est-ce qu'il ne vous » l'a pas dit, monsieur le Suisse? — Si fait, il être » allé faire le tour du monde. — Eh bien! voilà » une jolie adresse! Ecrivez donc : A monsieur » un tel, qui fait le tour du monde!... Et il a » emmené Bertrand avec lui?... — Foui, et ch'en » être pien fâché, barce que Pertrand il com- » mençait à travailler choliment! — Bertrand » travaillait?... et à quoi donc? — A faire des » quilottes, des bantalons... C'était moi qui lui » avais montré. — Mon cher ami, je crois que » vous rêvez dans ce moment-ci... Bertrand, le » vieux soldat, le fidèle serviteur d'Auguste, fai- » sait des culottes? — Comme un cheval. — Vous » êtes fou!... — Et non, non, Pertrand il tra- » vaillait, il bassait toutes les nuits à l'oufrage, » et mon femme disait à moi que c'était bour » aider son maître qui mangeait tout. »

Virginie reste muette et Denise s'écrie : « — » Je ne vous comprends que trop, moi!... Ce » bon Bertrand! je savais ben que c'était un

» brave homme!..... il travaillait pour aider » M. Auguste, qui sans doute n'en savait rien. » — Oh foui, lui devait coudre mon langue si » che disais un mot de za! — Eh bien! ma- » dame, si M. Auguste n'eût pas été sans res- » sources, est-ce que Bertrand aurait travaillé, » passé les nuits?... — Ma foi, ma chère amie, » je n'y comprends plus rien... La dernière fois » que j'ai rencontré Auguste, il m'a encore fait » prendre un quart de punch, et cependant il » devait déjà demeurer à son cinquième; il est » vrai qu'il avait si bon cœur, il était si géné- » reux!... Allons, la voilà encore qui pleure!... » Ma chère Denise, vous vous ferez venir les » yeux comme un lapin, et ça ne fera pas reve- » nir Auguste!..... Pauvre enfant!..... comme » elle l'aime! ces mauvais sujets ont de la pou- » dre de perlinpin pour faire comme ça des » passions. Calmez-vous donc, Denise, il re- » viendra, il n'est pas parti pour toujours..... » Vous le reverrez, j'en suis certaine; et quand » il saura combien vous l'aimez, je veux qu'il » vous aime, qu'il vous chérisse; je lui dirai, » moi, la peine, les tourments qu'il vous a fait » éprouver; je lui dirai combien vous êtes » bonne, douce, gentille..... Allons, ne pleu- » rez plus..... embrassez-moi, Denise; Au- » guste vous aimera, car vous le méritez » bien!... »

Virginie était vivement émue, la douleur de Denise l'avait attendrie ; pour la première fois, depuis bien longtemps, des pleurs véritables coulèrent de ses yeux, en pressant la jeune fille dans ses bras.

Ce qui calme le plus vite les infortunés, c'est de voir qu'on partage leur peine. Denise écoute les prières de Virginie ; elle s'efforce de rappeler son courage, elle essuie ses yeux, se lève, et dit, en poussant un grand soupir : « Je vais » donc retourner à mon village...

» — Oui, ma chère amie, c'est le plus sage. » — Mais s'il revenait, madame? – Eh bien! » je vous le ferais savoir, j'irais vous le dire ; je » vous promets de faire tout mon possible pour » avoir de ses nouvelles. — Ah! madame! que » vous êtes bonne!..... — Eh! non, c'est vous » qui êtes une petite fille à mettre sous verre. » — Monsieur le portier, » dit Denise, « si vous » entendez parler de M. Auguste, n'oubliez pas » de demander où il est..... de vous informer » où l'on pourrait lui écrire. — Foui, mamzelle. » — Soyez tranquille, ma petite Denise; je » viendrai souvent m'informer à l'Allemand s'il » sait quelque chose.. .. C'est un bon enfant, » quoiqu'il fume toujours, que monsieur..... » Comment vous nomme-t-on ? — Schtrack. — » Schtrack!..... Ah! ce nom!..... Schtrack!... » Je crois qu'en allemand ça veut dire polisson-

» nerie. C'est égal, au revoir, monsieur » Schtrack. Venez, ma petite, je vais vous re- » conduire jusqu'à la voiture. »

Denise quitte la demeure d'Auguste, et, appuyée sur le bras de Virginie, regagne le bureau des voitures, en tenant le sac d'argent qu'elle est obligée de reporter au village. Virginie lui offre de faire la route avec elle, mais la jeune fille la remercie; et, après l'avoir priée de tâcher d'avoir des nouvelles de celui qu'elle espérait trouver à Paris, elle monte en voiture, et fait tristement la route qui la ramène à Montfermeil, en se disant : « Hélas! je ne suis » pas heureuse dans mes voyages à Paris. »

CHAPITRE XXI.

PREMIÈRE AVENTURE DES VOYAGEURS.

—

Auguste et Bertrand avaient pris la diligence de Lyon. Le jeune homme était dans l'intérieur de la voiture, et son compagnon sur l'impériale pour avoir plus d'air, à ce qu'il avait dit à Auguste, mais dans le fait par mesure d'économie.

C'était la première fois qu'Auguste se trouvait dans une voiture publique; habitué à voyager dans son léger cabriolet, à conduire des chevaux fringants, à ne suivre que sa volonté, en s'arrêtant où bon lui semblait, ce n'est pas sans éprouver un sentiment pénible qu'il se voit forcé de faire route avec des gens qui lui sont inconnus, d'être poussé par l'un, coudoyé par l'autre, et obligé d'entendre des conversations qui n'ont aucun intérêt pour lui.

A sa gauche est un gros papa d'une cinquan-

taine d'années, qui a sur sa tête un bonnet de coton surmonté d'un mouchoir rouge, et par-dessus tout cela une casquette bordée de poil qui rabat par-devant et par-derrière. A sa droite est une vieille femme dont le visage est heureusement caché sous un méchant chapeau de satin noir, sur lequel on a jeté un voile vert que personne n'est tenté de lever.

A peine la voiture a-t-elle commencé à rouler, que le monsieur de gauche fait comme le voisin Manflard, et que la dame de droite l'a imité. Mais, tout en dormant, le gros papa enfonce ses coudes dans les côtes d'Auguste, et la vieille dame laisse tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme; celui-ci, qui n'est occupé qu'à repousser le bras de l'un et à se débarrasser de la tête de l'autre, se dit : « C'est bien » amusant de voyager en diligence!..... Oh! » mon joli cabriolet que Bébelle faisait voler » si lestement sur la poussière!... où es-tu?... » Hélas! si j'avais été plus sage, je te possède» rais encore; car, si je n'avais pas commencé » à anticiper sur mon revenu, je n'aurais point » touché à mon capital; en n'y touchant pas, » je n'aurais point songé à reprendre mes fonds » qui étaient solidement placés, et j'aurais » trouvé que vingt mille livres de rentes bien as» surées valent mieux que trente mille qu'on » ne doit qu'à l'agiotage... Madame, tenez donc

» votre tête, s'il vous plaît..... Alors, je n'au-
» rais point remis mon argent entre les mains
» de ce fripon de Destival qui, par conséquent,
» ne me l'eût point emporté; et alors je serais
» encore aussi riche qu'autrefois; je pourrais
» faire du bien, je serais retourné à Montfer-
» meil, j'aurais tenu mes promesses à cet en-
» fant qui est si gentil..... je n'aurais pas fait la
» cour à Denise, puisqu'elle aime quelqu'un du
» village que sans doute elle a maintenant
» épousé, mais je l'aurais revue mariée... et en
» riant avec elle, en lui rappelant cette chute à
» bas de son âne dans le milieu du bois... peut-
» être..... Ah! monsieur, pour Dieu, tenez
» vos bras tranquilles, vous m'enfoncez les
» côtes!... »

Le vis-à-vis d'Auguste se compose de deux messieurs et d'une dame. La dame, placée au milieu, est précisément en face d'Auguste; mais, comme elle a une capote très-grande et qu'elle tient sa tête baissée, on ne peut apercevoir sa figure, et notre voyageur se dit : « Elle n'est sans doute pas jolie, sans quoi elle » aurait déjà levé la tête. » La mise de cette dame est du reste fort simple : c'est une toilette de diligence. Les deux hommes qui l'entourent sont des commis-voyageurs, l'un est dans les vins, l'autre dans les toiles ; ces mes-

sieurs ont commencé une conversation qui paraît ne devoir finir qu'à Lyon.

Auguste est étourdi par les deux parleurs, qui ne sortent pas des pièces, des feuillettes, des veltes, des jouy, des rouenneries, des bonnes années et des faillites, et, fatigué du voisinage de ses dormeurs, regrette de ne pas s'être placé près de Bertrand, et soupire après la première halte, lorsque la dame en capote avance son pied, et attrape celui d'Auguste : un *pardon, monsieur*, est aussitôt prononcé par une voix fort agréable ; cela tire Auguste de son abattement, en lui donnant le désir de voir la figure de son vis-à-vis, et, comme ses jambes se croisent avec celles de cette dame , il les avance doucement, en se plaignant de la gêne que l'on éprouve dans les voitures, manière d'entrer en conversation. La dame répond par un *oui*, *monsieur*, mais sans lever la tête ; et la curiosité de notre jeune homme en devient plus vive. On ne semble pas disposée à causer, mais on ne retire pas ses genoux qui touchent ceux de son vis-à-vis. Auguste éprouve le désir de presser légèrement un de ces genoux entre les siens, mais il est arrêté par cette idée: « Si elle était laide!... comme je serais fâché » d'avoir cherché à faire connaissance ! »

Malgré cela, le jeune homme se hasarde à serrer légèrement un genou, on ne le retire

pas, mais on ne lève pas la tête, et Auguste, qui éprouve un secret plaisir à jouer des genoux, se dit : « Il vaut peut-être mieux que je » ne voie pas ses traits... du moins je puis me » la figurer charmante, adorable..... Avec cette » idée, le simple froissement de sa robe me cause » une agréable sensation, et tout cela me fait » oublier les ennuis de la route. Ah! madame, » si vous êtes laide, de grâce ne levez pas la tête, » vous feriez évanouir de trop douces illu- » sions. »

En descendant une côte, un cahot violent manque de faire verser la diligence. Le gros papa et la vieille dame se réveillent en sursaut; alors la dame en capote pousse un cri d'effroi et lève la tête ; Auguste aperçoit une jolie figure de vingt à vingt-cinq ans, de la fraîcheur, de la régularité dans les traits, de l'expression dans les yeux, enfin un charmant ensemble qui le ravit et lui fait serrer bien plus tendrement le genou qu'il tient entre les siens.

Mais déjà on a rebaissé la tête. L'effroi s'est calmé ; les commis-voyageurs ont repris leur conversation, les voisins d'Auguste referment leur paupière, et lui, enchanté de ce qu'il vient de voir, se rapproche de plus en plus de son vis-à-vis, qui laisse le jeune homme mettre ses pieds sur les siens.

» Elle est charmante, » se dit Auguste.......

« mais sa conduite est bien singulière... Pour
» se laisser presser ainsi les genoux, il faut que
» cela lui convienne ou qu'elle n'ose pas s'en
» fâcher... Dans le premier cas, c'est quelque
» femme qui ne fuit pas les aventures ; dans le
» second, c'est une jeune innocente qui se
» trouve pour la première fois en diligence.....
» Persuadons-nous que la seconde conjecture
» est fondée ; il faut toujours voir les choses du
» bon côté. »

La diligence s'arrête à Corbeil. Les deux commis se précipitent hors de la voiture ; le gros papa se détache avec peine de son coin ; la vieille au voile vert se laisse aller dans les bras d'un homme qui ouvre la portière, et Auguste, étant descendu, offre la main à la jeune dame en capote ; mais celle-ci lui répond, en poussant un léger soupir : « Merci, monsieur,
» je ne descends pas.

» — Elle ne descend pas ! » se dit Auguste qui est resté debout contre la portière, « pau-
» vre dame !... Elle ne vient pas dîner à l'au-
» berge... cela annonce ordinairement une éco-
» nomie forcée !...

» — Venez-vous dîner, mon lieutenant ? » dit Bertrand, qui est descendu de son impériale et attend Auguste à la porte de l'auberge. « — Oui,
» oui, me voici... — Est-ce que vous avez ou-
» blié quelque chose dans la voiture ? — Non...

» c'est que... j'aurais voulu...—Entendez-vous?
» On dit aux voyageurs de se dépêcher... »

Bertrand s'avance pour voir ce qui retient son maître contre la diligence ; il aperçoit la jeune dame et murmure : « Allons! morbleu ! » encore du nouveau!.. J'aurais dû penser qu'il » y avait par-là quelque jupon! quelque bonnet! » Mon lieutenant, rappelez-vous que nous quit- » tons Paris pour être sages, pour nous ranger.

» — Tu as raison , mon ami, » répond Auguste, et il s'éloigne à regret de la voiture pour suivre Bertrand dans l'auberge.

Le dîner des voyageurs est bientôt terminé; chacun, pressé par le conducteur, va reprendre sa place dans la voiture, où la vieille dame emporte son dessert. Auguste regarde avec plus d'intérêt la jeune femme, qui probablement a dîné avec un modeste petit pain, et il replace avec plus de respect ses genoux contre les siens, parce que l'idée du malheur impose silence aux pensés du plaisir.

La vieille dame prie Auguste de lui casser des noisettes qu'elle a emportées de l'auberge, le gros monsieur lui offre du tabac , les commis-voyageurs lui adressent aussi la parole, chacun cherche à se lier davantage avece ses compagnons de voyage, La petite dame en capote garde seule le silence. Mais la nuit vient; Auguste la désirait ; ses voisins se rendorment,

les commis en font autant, et il avance ses genoux pour essayer de s'entendre, par ce moyen, avec son vis-à-vis, en se disant : « Si elle est » malheuruse, il faut tâcher de la consoler..... » D'ailleurs, je lui serrais les genoux ce matin ; » parce qu'elle n'a pas de quoi dîner à l'auberge » faut-il avoir l'air de la trouver moins gen- » tille !... ce serait digne de M. de la Thomas- » sinière. »

Ne voulant point donner de lui cette idée, le jeune homme s'approche de son vis-à-vis, presse avec tendresse ce qu'on lui abandonne, et se hasarde même à prendre une main qu'on ne retire pas. La nuit n'amène pas toujours des pensées sombres, et Auguste pensait à obtenir un baiser de la petite dame qui paraissait d'une humeur si facile; mais ses deux voisins le gênaient : au moindre mouvement qu'il faisait pour se pencher en avant, la vieille dame et le gros papa tombaient sur son dos, et il ne pouvait plus retrouver sa place qu'après avoir remis le monsieur et la dame dans leur coin; en dormant les deux commis se laissaient aussi aller sur la jeune femme, qui les séparait, et leur tête froissait souvent sa capote.

» Ce n'est pas tout plaisir d'aller en dili- » gence, » disait Auguste à demi-voix, et la jeune dame répétait : « — Oh ! non, monsieur !... ce » n'est pas tout plaisir. »

Mais pour en avoir davantage, le jeune homme s'avance encore, et embrasse bien tendrement... un des commis-voyageurs dont la figure se trouvait alors penchée sur la capote. Celui-ci s'éveille en cherchant à deviner d'où peut lui venir cette marque d'amour, et Auguste s'étonne de n'avoir pas trouvé le menton de la jeune femme aussi doux que sa main.

Le commis ne voit que sa voisine qui puisse l'avoir embrassé pendant son sommeil ; et, quoique peu habitué à faire des passions, il se persuade qu'il en a inspiré une à la jeune femme qui est auprès de lui; ne voulant pas être en reste avec elle, le monsieur, qui n'a encore pensé qu'à ses échantillons et aux droits d'entrée de ses marchandises, s'avise de penser à autre chose et de jouer aussi des mains sur les genoux de la petite femme : celle-ci laisse faire ces messieurs, qui ont l'air de jouer au pied de bœuf, et qui, s'étant pris la main, se la serrent avec une force qui les étonne mutuellement.

Les premiers rayons du jour surprennent les voyageurs dans cette situation. Auguste part d'un éclat de rire, le commis retire sa main avec humeur, la jeune femme retire son genou; mais elle regarde Auguste en dessous, et celui-ci se promet de se dédommager des quiproquo de la nuit.

Le lendemain on déjeune à Auxerre, la jeune

femme reste encore dans la voiture ; le soir, on s'arrête à Avallon, où l'on doit dîner. La jeune femme est descendue, mais elle n'entre pas à l'auberge, et, après avoir acheté un petit pain et quelque chose, elle va s'asseoir à quelques pas de l'auberge. Auguste, qui la suit des yeux, laisse entrer Bertrand en lui disant qu'il n'a pas encore d'appétit, et rejoint la voyageuse avec laquelle il entre en conversation.

« Vous quittez Paris, madame ?— Oui, mon-
» sieur (et un soupir). — L'habitiez-vous depuis
» longtemps ? — J'y suis née, monsieur. — Et
» vous abandonnez votre pays ?— Il le faut bien,
» monsieur... (nouveau soupir). — Vous allez
» vous fixer à Lyon, madame ?— Je ne sais pas,
» monsieur... — Ah !... vous n'avez pas de pro-
» jet déterminé ?.... — Je suis si malheureuse,
» monsieur ! — Vous m'intéressez beaucoup,
» madame ; mais pour causer nous serions
» mieux ailleurs que sur cette route..... si vous
» vouliez, madame, accepter mon bras nous
» ferons un tour dans cet endroit en attendant
» qu'on parte. — Je veux bien, monsieur. »

La dame prend le bras d'Auguste, et ils s'éloignent de l'auberge en jasant : « Si je ne crai-
» gnais pas d'être indiscret, madame, je vous
» demanderais ce qui vous fait quitter Paris. —
» Oh ! volontiers, monsieur. Je suis fille de
» marchands très-honnêtes ; on m'a mariée de

» très-bonne heure à un homme que je n'aimais » pas, mais j'ai dû obéir pour faire plaisir à mes » parents..... — C'est très-bien de votre part, » madame. — Il y avait un monsieur fort ai- » mable qui m'avait fait la cour avant mon » mariage... je ne l'aimais pas non plus, mais » je l'écoutais pour lui faire plaisir..... — J'en- » tends, madame. — Mon mari ne me rendait » pas heureuse, il ne voulait jamais que je sor- » tisse, et je restais à la maison parce que ça lui » faisait plaisir. . mais il m'y venait quelquefois » des visites..... entre autres ce monsieur qui » m'avait fait la cour autrefois. — Et ça ne fai- » sait pas plaisir à votre mari? — Apparemment, » monsieur, car dernièrement l'ayant trouvé » avec moi... il l'a mis à la porte; j'ai voulu me » fâcher, il m'a battue, monsieur!... en me di- » sant qu'il en ferait autant toutes les fois que » cela lui ferait plaisir!..... — Voilà un homme » qui a une bien vilaine manière de s'en pro- » curer. — Comme je ne veux plus être battue, » j'ai dû quitter mon mari, et je suis partie pour » Lyon ayant à peine de quoi payer ma place... » — Vous connaissez quelqu'un à Lyon, ma- » dame? — Ah!... c'est ce monsieur qui venait » me voir... qui m'a dit qu'il y allait... Du reste, » je ne tiens pas plus de me rendre à Lyon » qu'ailleurs!... Je n'ai voulu que m'éloigner de » mon mari, qui me rendait si malheureuse!.. »

Tout en se promenant, les voyageurs sont arrivés devant un petit traiteur. Auguste qui se rappelle que sa compagne n'a pas dîné, lui propose d'entrer prendre quelque chose, et elle accepte pour lui faire plaisir.

On entre. Auguste demande un cabinet, parce qu'on n'a pas besoin de témoins pour cansoler une jeune femme que son mari a battue ; il commande un dîner aussi délicat qu'il est possible, parce qu'il oublie toujours qu'il n'est plus riche, et se laisse volontiers aller à ses habitudes d'autrefois. Le petit traiteur d'Avallon s'est piqué d'honneur pour offrir un joli repas aux étrangers qui viennent de lui arriver. Le dîner est servi. Auguste presse la jeune dame d'y goûter, et celle-ci, tout en disant qu'elle n'accepte que pour lui faire plaisir, mange de tout, et ne se fait pas prier pour boire d'un petit vin que le traiteur assure être de l'année de la comète.

Tout en dînant, on se lie davantage. Auguste s'est d'abord assis vis-à-vis de la jeune dame, mais il réfléchit qu'ils étaient beaucoup plus près que cela en diligence, et qu'il est au moins extraordinaire de se tenir à une distance respectueuse dans un cabinet et en tête-à-tête, lorsqu'on s'est pressé les genoux devant témoins. Il va s'asseoir tout près de la jeune dame, qui soupire encore de temps à autre, mais ne

repousse pas le jeune homme qui paraît avoir grande envie de la consoler.

Auguste presse tendrement une main bien douce, en s'étonnant qu'un mari puisse être assez barbare pour faire de la peine à une femme si gentille. « Les hommes sont des mé» chants, » dit la jeune femme, qui tient toujours ses yeux baissés. « Ce sont des tyrans, » répond Auguste en portant ses lèvres sur la main potelée. « — Ils font notre malheur, » reprend la jeune femme, en se laissant embrasser par son vis-à-vis! « — Ah! ils font encore bien » autre chose! » s'écrie Auguste en l'enlaçant dans ses bras.

« — Ils font!..... ils font !..... » murmure la jeune femme qui paraît ne plus savoir ni ce qu'ils font, ni ce qu'elle fait; mais après plusieurs repas frugals, il n'était pas étonnant que le vin de la comète lui fit perdre la tête.

En retrouvant la sienne, Auguste dit enfin : « A propos, et la diligence?— Ah ! c'est vrai?... » et la diligence, » répond la jeune femme en poussant un soupir, probablement par habitude. «—Je crois, ma chère amie, qu'il est bien temps » d'aller la retrouver..... — Eh bien! allons la » retrouver, mon ami. » Vous voyez que le vin de la comète avait établi une très-bonne intelligence entre les voyageurs. Mais en général on

mène très-promptement les affaires que l'on traite en voiture.

Auguste appelle le traiteur et paie le dîner, la jeune dame remet sa capote qui n'était plus sur sa tête, je ne sais pourquoi, puis l'on descend du cabinet et l'on s'achemine bras dessus bras dessous vers l'auberge où on a laissé la voiture.

Tout en marchant, Auguste cause avec sa compagne qui lui paraît avoir un caractère fort doux, mais dont l'esprit ne répond pas à l'idée qu'en donnait sa figure assez expressive : il y a des femmes qui ont tout leur esprit dans leurs yeux, il faut se contenter avec elles de jouer la pantomime.

En approchant de l'auberge, Auguste aperçoit Bertrand qui marche à grands pas devant la maison, regardant à droite et à gauche, en donnant des signes d'impatience, en lâchant de temps à autre quelque juron énergique. En apercevant Auguste, il court au-devant de lui, et fait une grimace horrible à la jeune femme qui est pendue au bras de son maître.

« Enfin, vous voilà, monsieur... Sacrebleu! » J'ai cru que vous me laissiez ici pour chasser » les hirondelles. — Calme-toi, Bertrand, me » voilà... Tu vois bien que je n'étais pas perdu; » eh bien, partons-nous? — Partir? Et pour » quel endroit, monsieur? — Mais pour Lyon,

» je pense... — Et c'est pour cela que vous lais-
» sez en aller la diligence, que vous vous faites
» appeler, attendre, chercher de tous côtés !...
» — Comment, la diligence est partie? — Eh
» oui! morbleu !... Et il y a plus d'une heure de
» cela ; mais il paraît que le temps ne vous a
» pas semblé long.

» — La diligence est partie! » répète Auguste, en lâchant le bras de sa compagne; mais celle-ci qui paraît tenir beaucoup à son bras, le lui reprend aussitôt en disant : « C'est bien drôle,
» n'est-ce pas, mon bon ami? — Je ne trouve
» plus que ce soit si drôle... » dit Auguste, et Bertrand s'éloigne de quelques pas, et murmure en jurant et en frappant du pied : « Son bon
» ami!... Allons, mille baïonnettes, voilà encore
» du gentil!...

» — Mais Bertrand, » reprend Auguste, « est-
» ce qu'on ne pouvait pas nous attendre un peu?
» — On vous a attendu deux minutes, monsieur,
» et c'est beaucoup pour une diligence. — Et tu
» n'es donc pas parti? — Est-ce que j'ai voulu
» m'en aller sans vous... N'est-ce pas à vous
» seul que je suis attaché... Qu'ai-je besoin d'ê-
» tre à Lyon, si vous n'y êtes pas? — Tu as bien
» fait, Bertrand... Mais nos valises? — Oh! les
» voilà... me doutant bien qu'il y avait du nou-
» veau, je ne les ai pas laissées partir sans nous.
» — Ma foi, mon ami, il faut se consoler de cet

» événement. Après tout, peu m'importe d'aller » à Lyon ou ailleurs, et d'y arriver demain ou » dans huit jours. — Ah! mon Dieu, mon bon » ami, cela m'est bien égal aussi à moi, » dit la jeune femme.

Bertrand fronce le sourcil et fait signe à son maître qu'il désire lui parler en particulier. Auguste parvient à faire entendre à la jeune dame qu'il faut qu'elle lui quitte un moment le bras, et s'avance vers l'ancien caporal, qui lui dit d'un air sévère :

« Pardon, mon lieutenant, mais quelle est » cette femme qui se colle à votre bras comme » si vous aviez de la glu à votre habit? — C'est » une jeune femme qui était avec nous dans la » diligence. — Et pourquoi n'y est-elle pas res- » tée? — Parce que je l'ai emmenée faire un tour » de promenade avec moi. — Qu'est-ce que c'est » que cette femme-là? — C'est une personne » fort intéressante. — Elle ne vous a pas dit ce » qu'elle faisait? — Si fait, elle va à Lyon... pour » ne pas rester à Paris. — Ah diable! si c'est là » son seul motif, je conçois qu'il lui est indiffé- » rent d'aller autre part. Mais pourquoi quitte- » t-elle Paris?... Une jeune femme ne voyage » pas ainsi seule, pour l'unique plaisir de voya- » ger. — Oh! elle avait un motif très-puissant... » son mari la battait. — Il avait peut-être rai- » son, monsieur. — Ah! Bertrand! — Pourquoi

» vous appelle-t-elle déjà son bon ami? — Parce
» que... parce que... — Ah! oui, parce que, je
» comprends bien. Mais enfin, monsieur, que
» comptez-vous faire de cette femme-là? — Je
» n'en sais trop rien... mais tu conçois bien que
» je ne puis pas l'abandonner ici, après lui avoir
» fait manquer la diligence. — C'est bien plutôt
» elle qui vous a fait manquer la voiture, en
» vous contant des histoires, en vous attendris-
» sant par le récit d'aventures qui ne sont pas
» vraies, je le gagerais. D'ailleurs, monsieur, une
» femme qui prend ainsi le premier venu pour
» consolateur ne peut être qu'une aventurière.
» Je parie que vous ne savez pas seulement son
» nom? — Ma foi non... mais qu'importe le nom...
» est-ce qu'on ne peut pas se donner celui qu'on
» veut... Que cette jeune femme m'ait dit ou
» non la vérité, je ne la laisserai pas sans argent
» loin de l'endroit où elle se rendait. — Ah! elle
» n'a pas d'argent? — Puisque cette pauvre pe-
» tite ne dînait qu'avec des petits pains. — Voilà
» une bien jolie trouvaille que vous avez faite là!
» Ainsi, monsieur, quand nous quittons Paris
» pour être sages et économiser, à peine à soixante
» lieues de la capitale, nous voilà avec une fem-
» me sur les bras... — Eh! que veux-tu! est-ce
» ma faute?... Allons, Bertrand, ne gronde pas,
» à l'avenir, je réfléchirai un peu plus; en atten-
» dant, abandonnons-nous à notre destinée. »

Auguste va rejoindre la jeune femme, et Bertrand le suit en se disant : « Je crains bien qu'il » ne soit incorrigible. »

La jeune femme a bien vite repris le bras d'Auguste, qui lui dit : « Ma chère amie, puis» que la diligence est partie sans nous, rien ne » nous presse maintenant. — Oh! rien du tout. » — Nous pouvons même passer ici un jour ou » deux? — Volontiers, si cela vous fait plaisir. — » Nous aviserons ensuite de quelle manière nous » voulons continuer notre route... soit par des » occasions, des petites voitures, soit même en » nous promenant pour admirer le pays, dans » le cas où il serait admirable. — Tout ce qui » vous fera plaisir, mon ami.

» — Vois-tu, Bertrand, » dit tout bas Auguste, « cette petite femme-là est la complaisance » même, elle ne veut que me faire plaisir. — » Elle ne m'en fait pas du tout, à moi, monsieur. » — Parce que tu y mets de la mauvaise vo» lonté.

» — Ah çà, puisque nous restons ici, » reprend Auguste, « nous logerons à cette auberge; » Bertrand, tu nous feras préparer un logement. » — Oui, mon lieutenant... et pour madame » aussi? — Cela va sans dire... Ah!.. comme il » faut économiser... une seule chambre suffira » pour madame et moi... N'est-ce pas, ma chère » amie? — Oh! mon Dieu, oui... si cela vous

» fait plaisir. — A propos, ma chère amie, vous
» ne m'avez pas encore dit votre nom. — Je
» m'appelle Adèle..... ou madame Florimont,
» comme vous voudrez. — Ce sera plutôt comme
» vous voudrez vous-même. — Appelez-moi
» Adèle, ça me fera plaisir. — Adèle, c'est con-
» venu.

» — Madame Florimont! » murmure Bertrand, en haussant les épaules, « c'est un nom de comé-
» die, ça!.. elle a pris ce nom-là dans quelque
» coulisse.

» — Moi, ma chère Adèle, je m'appelle Au-
» guste, car il faut aussi que vous sachiez qui je
» suis. — Oh! mon Dieu, c'est égal... — Je vois
» que vous tenez plus à la personne qu'au titre,
» et que vous jugez les gens sur leur physiono-
» mie; si cette science ne vous trompe jamais,
» je vous en félicite. Mais il fait encore jour, le
» temps est beau; avant le souper, ce que nous
» avons de mieux à faire, je crois, c'est de nous
» promener. Viens-tu avec nous, Bertrand? —
» Non, mon lieutenant, je n'ai pas envie de me
» promener, moi. »

Auguste s'éloigne avec la sensible Adèle. Ils parcourent en tout sens la jolie petite ville d'Avallon. Auguste fait ses observations sur ce qu'il voit, la jeune femme est toujours de son avis, et le jeune homme finit par trouver qu'une femme qui ne sait qu'approuver tout, sans jamais

rien observer par elle-même, est une société un peu monotone. Mais madame Florimont a de bien jolis yeux, et il n'y a pas encore longtemps qu'elle les fixe sur Auguste, et, quand celui-ci a parlé quelque temps sans obtenir autre chose que des réponses insignifiantes, il joue des yeux avec Adèle, qui alors lui dit, en pantomime, les plus jolies choses du monde.

Il n'y a que devant les boutiques que la jeune femme trouve d'elle-même à observer. Elle s'arrête pour contempler un châle, et pousse un grand soupir. « En as-tu envie? » lui dit Auguste. « — Ah! ça me ferait grand plaisir! — » Eh bien! achetons-le. »

Le jeune homme, cédant à ces anciennes habitudes, achète le châle à madame Florimont, qui le met sur-le-champ sur ses épaules et s'empresse de rouler sous son bras le petit fichu qui était sur son cou. Un peu plus loin elle s'arrête et soupire en regardant un joli bonnet; Auguste le lui a fait essayer, et, comme il va à merveille sous sa grande capote, le bonnet est acheté. C'est ensuite devant un bijoutier que la jeune femme soupire : elle voudrait une petite bague qui lui rappelât le jour où elle a connu Auguste; celui-ci trouve ce désir trop aimable pour ne pas le satisfaire. Mais ensuite il ramène sa compagne à l'auberge sans la lais-

ser s'arrêter nulle part de crainte qu'elle ne soupire encore.

La jeune femme est très-jolie avec le châle et le bonnet. Mais, en la voyant ainsi, Bertrand prend encore Auguste à part et lui dit : « Monsieur, elle n'avait pas cette toilette-là ce matin. — Tu conviendras, Bertrand, qu'elle est beaucoup mieux ce soir ! — Mais, monsieur, à quoi pensez-vous? — Je pense à souper, car j'ai très-faim ; et vous, ma chère amie? — Je souperai avec grand plaisir aussi. »

Bertrand ne dit plus rien ; mais il va dans un coin et se cogne la tête contre le mur. Cependant on apporte le souper ; Auguste se met à table avec Adèle et engage Bertrand à se placer avec eux, en disant à la jeune femme que Bertrand est son factotum, son caissier, et non pas son domestique.

Bertrand fait la grimace au mot caissier, mais enfin il se décide à venir se placer respectueusement à l'autre bout de la table. Pour le remettre de bonne humeur, Auguste fait apporter quelques bonnes bouteilles de vin ; ce moyen réüssit ; en buvant, Bertrand retrouve sa gaîté, et il ne regarde plus la jeune femme de travers. Cependant, en voyant Auguste se retirer après souper avec madame Florimont, dans une chambre où il n'y a qu'un lit, il lui dit tout bas : « Décidément, monsieur, on va

» vous prendre pour le mari de cette dame.
» — Ma foi, Bertrand, ça y ressemblera beau-
» coup cette nuit. — Mais ensuite?..... — Oh!
» mon ami, le plus pressé pour moi, dans ce
» moment, c'est de me coucher; fais-en autant,
» bonsoir, demain il fera jour.

» — Oui, » se dit Bertrand en retournant se verser à boire, « demain, il fera jour, et nous
» aurons encore cette péronnelle sur les bras!..
» Il valait tout autant rester à Paris et me lais-
» ser avec Schtrack faire des culottes!..... »
Et Bertrand s'endort en finissant la bouteille.

CHAPITRE XXII.

RUSE DE BERTRAND.

—

Une nuit de sommeil suffit pour dissiper les fumées du vin et rendre le calme à notre esprit; une nuit d'amour suffit pour dissiper bien des illusions et ramener le calme dans nos sens. Auguste et Bertrand, après la nuit passée à l'auberge avec madame Florimont, pensèrent avec plus de sang-froid à leur position : le dernier ne s'était jamais dissimulé le nouvel embarras dans lequel Auguste venait de se jeter; et celui-ci, qui se lassait peut-être déjà de faire de la pantomime avec la jeune voyageuse, sentit qu'il avait fait une sottise. Mais comment se débarrasser honnêtement d'une dame qui lui a dit à chaque instant : « Mon ami, j'irai où ça » te fera plaisir. »

Après le déjeuner, Auguste demande si l'on peut avoir une voiture pour aller à Lyon. Pren-

dre la poste coûterait trop cher à des gens qui veulent voyager avec économie, ce dont à la vérité on ne se douterait pas, car Auguste se fait toujours traiter en seigneur.

Un marchand de cuir, qui a un grand cabriolet à deux banquettes, propose d'emmener avec lui les voyageurs. A la vérité, il mettra quatre jours parce que ses affaires le forcent à s'arrêter en divers endroits, mais on n'est pas pressé, et on s'arrange avec le marchand de cuir, qui emballe dans sa voiture nos trois voyageurs.

Auguste est avec la sensible Adèle sur la banquette du fond; Bertrand se place près du marchand sur celle de devant, et on se met en route, traînés par un seul cheval qui en vaut deux pour la grosseur, mais qui ne paraît pas d'humeur à prendre le mors aux dents.

Bertrand cause avec le marchand, grand gaillard de vingt-huit à trente ans, qui passe une partie de sa vie dans son cabriolet, connaît mieux les auberges que sa maison, où il n'est pas le quart de l'année, et prétend que pas une servante, à trente lieues à la ronde, n'a été indifférente avec lui.

Auguste regarde la campagne et tâche de faire parler madame Florimont. « Comment trou-
» vez-vous ce site?... —.Mais c'est bien vilain.
» — Comment?... Cette colline couverte de

» bois... cette vallée sur la gauche, cette rivière » qui l'arrose, et ce joli village au fond..... Ce » point de vue vous semble vilain? — Ah! non, » c'est très-joli. — Cela vous plairait-il de voya- » ger? — Mais je ne sais pas, mon ami. — Vous » n'avez jamais quitté Paris? — Oh! si, j'avais » été à Saint-Cloud, à Passy. — Aimeriez-vous » aller en Italie? — Si ça vous faisait plaisir!... » — Mais ce monsieur qui vous attend à Lyon. » — Ah! je ne sais pas s'il m'attend. — Je pour- » rais être forcé par les circonstances de vous » quitter. — Oh! moi, je ne vous quitterai pas, » mon ami. — Mais si je retournais à Paris. — » J'y retournerais aussi. — Et votre mari qui » vous battait. — Oh! je ne lui dirais pas que je » suis revenue. »

Auguste se dit en lui-même : « Vous verrez » que je ne pourrai plus me débarrasser de cette » femme-là!.... Maudite diligence!.... Cette » grande capote... ces genoux contre les miens! » Cette nuit en voiture, tout cela vous monte » l'imagination... On se figure qu'on a fait une » superbe rencontre!.... On croit être amou- » reux! on l'est pendant vingt-quatre heures, » mais après!... Ah! mon Dieu, où me suis-je » fourré?... »

Bertrand, qui a entendu une partie de la conversation entre Adèle et Auguste, se penche vers ce dernier et lui dit à l'oreille : « Pardon,

» mon lieutenant, mais cette femme-là me fait
» l'effet d'être bête comme un pot. — Cela m'en
» a assez l'air aussi, Bertrand. — Est-ce que
» allons faire le tour du monde avec cette pou-
» pée ? — J'en ai peur, mon ami. Elle est déci-
» dée à ne plus me quitter. — Je vous réponds
» que je la ferai changer de résolution, moi. »

Bertrand ne dit plus mot. On voyage pendant quelque temps en silence. Le marchand de cuir lançait de temps à autre, à la dérobée, un regard d'amateur sur madame Florimont, et en passant devant chaque bourg, chaque village, disait à Bertrand : « J'ai connu une jolie femme
» là !... j'ai eu une aventure ici... J'ai fait par-
» ler de moi là-bas !... — Il paraît que vous êtes
» un luron ? — Oh ! oui... on me connaît dans
» le pays. »

On s'arrête à la nuit dans un petit bourg où l'on doit coucher. On entre dans une mauvaise auberge ; le marchand sort pour ses affaires, et, après avoir soupé, Auguste, qui pense que ce qu'on peut faire de mieux avec la sensible Adèle est de se coucher, se retire avec elle, laissant Bertrand devant une table et une pipe.

Le marchand revient, Bertrand lui propose de boire un coup avec lui ; on ne refuse pas une telle proposition. Le marchand boit presque aussi bien que Schtrack ; après la seconde

bouteille, la confiance s'établit, et Bertrand dit à son compagnon :

« Vous avez l'air d'un bon enfant. — Vous » êtes bien honnête ! — Vous devriez nous rendre un service, à mon lieutenant et à moi. — » Si ça ne me coûte rien, je suis votre homme. » — Non-seulement ça ne vous coûtera rien, » mais encore je vous offrirai cinquante écus de » pots-de-vin !... — Parlez donc vite, alors. — » D'après tout ce que vous m'avez dit, vous n'ê- » tes pas ennemi du beau sexe ? — J'en suis » très-ami, au contraire ! — Comment trouvez- » vous cette jeune femme qui voyage avec » nous ? — Mais... — Allons, parlez franche- » ment. — Ma foi, je la trouve fort gentille !... » elle a des yeux qu'elle fait joliment travail- » ler !... — Enfin elle vous plaît ? — Sans doute, » elle me plairait si elle était libre ; mais vous » entendez bien que je ne songe pas à... — Eh » bien, écoutez-moi : le plus grand service que » vous puissiez nous rendre serait de nous en- » lever cette beauté-là. — Vous plaisantez ? — » Non ; voici le fait : mon maître est un étour- » di ; il voyage pour devenir sage, et vous com- » prenez bien que ce n'est pas en ayant une pe- » tite compagne de voyage qui, comme vous » dites, fait si joliment travailler ses yeux, que » l'envie lui en prendra. Mais je dois avoir de la » raison pour lui : or, ce que je vois de mieux à

»faire, c'est de le séparer de cette héroïne de »grandes routes, qui, j'en suis certain, ne lui »témoigne de l'attachement que parce qu'elle »le croit riche. — Elle ne vient donc pas de »Paris avec vous? — Eh non! c'est une belle »rencontre que nous avons faite dans la dili- »gence de Lyon. Elle aurait cent fois mieux »fait de nous verser que de renfermer cette »princesse!... Mais, vous, qui êtes toujours en »route, ça ne vous gênera pas de la garder »dans votre cabriolet; d'ailleurs, j'ai cru re- »marquer que vous la regardiez en amateur... »— Je ne dis pas non..... mais comment vou- »lez-vous?..... — Vous êtes bel homme, vous »êtes un gaillard de bonne mine!— Il est cer- »tain que je ne suis pas mal, » dit le marchand en se regardant avec complaisance dans un petit morceau de miroir cassé placé sur la cheminée de la salle.

« — Demain, » reprend Bertrand, « j'aurai »soin, pendant la route, de faire entendre que »nous sommes mal dans nos affaires; vous, au »contraire, faites sonner vos écus. En arrivant »à l'endroit où nous devons coucher, mon »lieutenant fera le malade, et déclarera qu'il »ne peut se remettre en route. Le lendemain, »il se mettra au lit; pendant ce temps, saisis- »sez l'occasion du tête-à-tête, glissez votre dé- »claration, et proposez à la jeune dame de

» l'emmener avec vous avant notre réveil... elle
» acceptera... je gagerais mes moustaches, si je
» les avais encore... — C'est entendu, mon
» brave..... et cinquante écus.... — Je vous les
» compterai en vous voyant partir. Vous pour-
» rez aller à Lyon ; pour ne point vous rencon-
» trer, nous n'irons pas dans cette ville. —Tou-
» chez là, j'enlève votre belle... et, comme vous
» dites, elle ne me résistera pas, parce que,
» quoique votre compagnon soit gentil, ça n'a
» pas cette taille... cette encolure.... cet air sé-
» ducteur enfin..... convenez-en... — Je crois
» bien! vous me faites l'effet d'un tambour-
» major. »

L'affaire étant terminée, Bertrand et le marchand, après avoir bu un coup à la réussite de leur projet, vont aussi prendre du repos.

Le lendemain, on se remet en route. Auguste semble encore plus ennuyé de la société de madame Florimont : il n'ose le dire à Bertrand ; mais celui-ci remarque les bâillements mal dissimulés, les soupirs étouffés du jeune homme, pendant que la sensible Adèle lui répète que ça lui fera bien plaisir d'être toujours avec lui. Au bout de quelque temps, Auguste cède au sommeil qui s'empare de lui. Il s'endort dans le fond du cabriolet, près de la jeune femme qui ne dit plus mot ; Bertrand, feignant

de croire qu'elle dort aussi, dit à demi-voix au marchand :

« Le pauvre jeune homme!.... si le sommeil » pouvait calmer ses inquiétudes et payer ses » dettes ! — Il a des dettes? » dit le marchand. « — C'est pour cela que nous quittons Paris, et » j'ai bien peur qu'à Lyon nous ne soyons en- » core poursuivis!... — C'est fâcheux!.... par- » lez-moi d'un commerce comme le mien!.. ça » va toujours... Le cuir ne passera jamais! c'est » comme le pain, ça.... — C'est absolument la » même chose. Aussi vous êtes riche?— Mais... » je suis à mon aise. »

Bertrand a remarqué que madame Florimont levait sa capote pour mieux voir le marchand; il ne souffle plus mot, mais il regarde sur la route pour ne point gêner les œillades que son voisin lance à la jeune femme, et que celle-ci reçoit en souriant, probablement pour lui faire plaisir.

On arrive à l'endroit où l'on doit passer la nuit. Bertrand n'a pas encore parlé de son projet à Auguste, mais le hasard semble le servir : celui-ci, en quittant le cabriolet, se sent atteint d'une violente migraine, et, en entrant à l'auberge, se retire dans sa chambre pour chercher le repos, engageant madame Florimont à se faire servir ce qu'elle désirera.

Bertrand prend un prétexte pour laisser le

marchand en tête-à-tête avec leur compagne de voyage; il va se promener et ne rentre que fort tard. Le marchand était seul et se mirait devant une glace.

« Eh bien ? » dit Bertrand. « — Vous pouvez » me compter les cinquante écus. — En vérité ? » — L'affaire est arrangée; demain, dès le pe- » tit point du jour, j'emmène votre belle; elle » doit dire à votre compagnon qu'il a le temps » de dormir et que nous ne partons qu'à dix heu- » res. — Morbleu ! une victoire ne me ferait pas » plus de plaisir!... Mon pauvre maître! je » voudrais tant le voir raisonnable!... le voir re- » venu de ses folies!... Je paie une bouteille... » deux bouteilles par-dessus le marché. — J'ac- » cepte. — Elle n'a donc pas fait trop de fa- » çons?... — Laissez donc! j'avais fait sa con- » quête: elle m'a dit d'ailleurs que sa délicatesse » ne lui permettait pas de voyager avec quel- » qu'un qui a des dettes. »

Dans sa joie, Bertrand fait encore sauter quelques bouchons et compte sur-le-champ les cinquante écus au marchand ; il ne se couche pas, afin d'être en secret témoin du départ de madame Florimont, qui, au point du jour, se lève sans réveiller Auguste et s'éloigne avec le cabriolet du marchand de cuir.

« Bon voyage ! » dit Bertrand en regardant la voiture s'éloigner; après l'avoir perdue de

» vue, il court dans la chambre d'Auguste, qu'il réveille en criant : « Victoire ! mon » lieutenant!...... j'ai chassé l'ennemi de la » place !.....

» — Qu'y-a-il donc? » dit Auguste en se frottant les yeux. « — Ce qu'il y a, c'est que je » vous ai débarrassé de votre sensible voya- » geuse, qui s'en est allée ce matin avec notre » marchand de cuir..... — Serait-il possible, » Bertrand? — Eh oui! monsieur, je vous dis » qu'elle est partie... j'espère que vous n'avez » pas envie de courir après elle? — Dieu m'en » garde !.. Elle ne m'aimait donc plus?—Est-ce » que cette aventurière vous a jamais aimé!.... » Elle suit le premier venu qui lui semble ri- » che!... Et voilà pourtant, monsieur, la femme » que vous aviez encore sur les bras!..... Vous » devenez amoureux en diligence !... et crac !... » vous faites connaissance... Tenez, mon lieu- » tenant, je ne suis pas un séducteur, moi ; » mais il me semble qu'on doit se dire deux » choses dans les voitures publiques : si cette » femme-là est honnête, elle ne m'écoutera pas ; » si elle ne l'est pas, ce n'est pas la peine que » je lui parle. — Tu as raison !.... cent fois rai- » son ! mais cette folie sera la dernière. —Savez- » vous qu'avec toutes les dépenses de voiture, » de cadeaux, de frais de voyage, votre aven- » ture nous coûte au moins cinq cents francs ;

» joli début pour des gens qui vont chercher à
» reafire fortune! — Ah! tu verras maintenant,
» Bertrand, que je serai d'une sagesse...... —
» Ainsi soit-il.... Mais pour ne plus rencontrer
» cette dame, si vous m'en croyez, nous ne
» passerons pas par Lyon. — Volontiers, allons
» sur-le-champ en Italie..... C'est sous le beau
» ciel qui vit naître Virgile et Tibulle, c'est dans
» la patrie des arts, que, plein d'une noble
» émulation, je veux tirer parti de mes talents
» et tâcher d'en acquérir de nouveaux. Peut-être
» la fortune sourira-t-elle à mes efforts!..... La
» musique, la peinture, m'offrent des ressources
» que je ne dois point rougir d'employer!......
» Nous dépenserons peu, je tâcherai de gagner
» beaucoup; car, en tous pays, plus les gens se
» font payer cher, et plus on leur croit de mé-
» rite; enfin, lorsque j'aurai amassé une jolie
» somme, nous reviendrons en France jouir du
» fruit de mes travaux. — C'est cela, mon lieu-
» tenant; et, plus heureux que le grand Tu-
» renne, qui fut tué sur le champ de bataille,
» nous jouirons après la guerre des douceurs de
» la paix. »

CHAPITRE XXIII.

LA NOCE.

—

Les voyageurs ont laissé au marchand de cuir tout le temps de s'éloigner, ne se souciant pas de se retrouver avec madame Florimont. Le propriétaire d'une petite carriole leur offre de les mener où ils voudront, se disant voiturin, et assurant que sa voiture est en état de les conduire jusqu'à Naples, dont elle a déjà fait quinze fois le voyage.

Quoique la carriole ne ressemblât nullement à la berline d'un voiturin, nos voyageurs s'en accommodent; mais, avant de monter dedans, Bertrand s'assure qu'elle ne renferme point de femmes; une robe lui fait peur : il ne voudrait pas même laisser son maître dans la compagnie d'une nourrice.

La carriole ne renferme qu'un bon paysan d'une cinquantaine d'années, que Bertrand

examine fort longtemps, afin de s'assurer que ce n'est pas une femme déguisée, et Auguste se place dans la voiture, en souriant des craintes de son compagnon.

« Est-ce que vous allez aussi en Italie, brave » homme? » dit Auguste au paysan. « — Oh! » nenni, monsieur, » répond celui-ci; « j'nal-» lons pas si loin que ça; je me rendons seule-» ment cheux ma sœur qui demeure à trois pe-» tites lieues de Lyon, et qui marie son fils cadet » Eustache, qu'est mon neveu. — Ah! vous allez » à une noce!... C'est charmant cela!... on s'y » amuse, on y rit... — Oh! oui, monsieur, car » cheux nous, je sommes tous des farceurs!... » et des malins!... — Cela se voit en vous re-» gardant. — Et je buvons! que c'est une béné-» diction... — C'est très-bien cela, » dit Bertrand; « vous avez donc de bon vin? — Oh! » fameux!... Ma sœur a des vignes; c'est une » des plus grosses fermières de l'endroit; et » dame! quand on marie son fieu, vous enten-» dez ben qu'on fait sauter les futailles. La noce » durera au moins huit jours. Si ça peut vous » être agréable, messieurs, faut venir avec moi; » vous serez bien reçus, vous verrez de bons » enfants. Ma sœur sera charmée de vous voir, » et Cadet aussi, car il aime ben les gens de la » ville...... Vous êtes Parisiens, n'est-ce pas, » messieurs? — Comme vous dites, monsieur...

» — Rondin, pour vous servir. Eh ben, acceptez-
» vous. »

Auguste regarde Bertrand : l'idée d'aller à une noce villageoise lui sourit assez ; de son côté, l'ancien caporal éprouve une secrète tentation de connaître le vin de M. Cadet Eustache ; mais la crainte que son maître ne fasse encore quelque connaissance avec les dames de la noce lui fait résister à cette envie, et il dit tout bas à Auguste : « Refusez, mon lieutenant ; croyez-
» moi, c'est le plus sage ; si nous nous arrê-
» tons sans cesse en route, notre tour du monde
» se bornera à un petit voyage en Bourgogne,
» qui n'est pas la terre des Virgile et des Ti-
» bulle, et nous reviendrons à Paris sans avoir
» fait fortune.

» — Je suis fâché de vous refuser, monsieur
» Rondin, » dit Auguste, « mais mon compa-
» gnon m'a fait souvenir que nos affaires nous
» appelaient au plus tôt en Italie... A la vérité,
» si nous gardons cette voiture, je ne pense pas
» que nous y arrivions de longtemps ; je crois
» que le drôle nous mène au pas ; c'est sans
» doute pour que sa mauvaise carriole puisse
» faire une seizième fois le voyage de Naples....
» Holà ! cocher ! vous dormez mon ami. Plai-
» santez-vous de nous conduire ainsi ? »

Le cocher se retourne et répond tranquillement aux voyageurs que ses chevaux ont leur

pas ordinaire dont ils ne changent jamais, mais qu'il répond de les faire arriver sans accident à leur destination.

« — C'est bien gentil, » dit Bertrand; » c'est-» à-dire que nous allons aller en Italie comme » si nous suivions un enterrement; si le cocher » a déjà fait le voyage quinze fois de ce train-» là, il faut qu'il ait commencé bien jeune. Et » vous qui allez à la noce, monsieur Rondin, » vous devez être pressé?

» — Oh! on m'attendra...... D'ailleurs i'faut » que Cadet se repose avant de se marier. — » Est-ce que le marié vient aussi de voyager? — » Oui, monsieur, il vient de Paris; c'est de là » qu'il ramène sa future. — Ah! il a été cher-» cher une femme à Paris? — J'vas vous dire, » messieurs : Cadet est un finot qui ne se laisse » pas attraper!... Les filles de son endroit sont » joliment délurées, et pour être sûr d'avoir » queuque chose de bon, il est allé chercher une » femme à Paris... — Voilà un gaillard qui doit » être bien spirituel! — Oh! c'est le plus fin » séducteur à six lieues à la ronde : sa mère le » laisse faire tout ce qu'il veut : il est donc parti » pour Paris, où d'ailleurs il avait affaire. Au » bout de quelque temps il a écrit chez lui qu'il » avait trouvé la femme qui lui convient. Dame! » vous entendez ben qu'il faut que ce soit une » vertu et l'innocence même! car Cadet est jo-

» liment connaisseur en fait de sexe. — Et c'est » à Paris qu'il a trouvé ce trésor? — Non pas » justement à Paris, mais dans les environs. Si » bien qu'ayant plu à sa belle, il la ramène » avec lui et va l'épouser. V'là pourquoi j'aurais » ben voulu que vous fussiez de la noce pour » me dire aussi vot' sentiment sur le choix de » mon neveu. »

Auguste ne serait pas fâché de connaître la la fiancée que M. Cadet Eustache a été chercher dans les environs de Paris; il pense à Denise, et se figure que le neveu de M. Rondin a trouvé quelque villageoise aussi jolie, aussi fraîche, aussi séduisante que la petite laitière. Cette idée le fait soupirer; « Elle aussi » est peut-être mariée! » se disait-il, « car elle » aimait quelqu'un; elle me l'a dit... en m'a- » vouant qu'elle ne m'aimerait jamais. »

Auguste ne rit plus depuis que ses souvenirs le reportent à Montfermeil. Le paysan, surpris de la tristesse de son voisin, n'ose plus lui proposer de venir à la noce, et Bertrand se dit tout bas: Certainement, ça serait fort amu- » sant de rester à table pendant huit jours; » mais à une noce il y a toujours quelque joli » minois, et il ne faut pas exposer mon lieute- » nant à enlever encore quelqu'un, parce que » je ne rencontrerai pas toujours des marchands » de cuir. »

On ne dit plus rien, la carriole continue de rouler. En quatre heures on fait une lieue. Au bout de ce temps, le père Rondin, qui aime à causer, dit à Auguste : « Il est certain que si » vous allez en Italie pour affaires, vous n'arri- » verez pas à temps. Est-ce que vous êtes pro- » cureur ? — Non, je suis peintre et musicien. » — Peintre et musicien ! jarni comme ça ferait » notre affaire ! vous feriez danser nos filles et » vous feriez le portrait de la mariée.... Ça se- » rait une jolie surprise pour Eustache !

» — Parbleu, » se dit Auguste, » il serait » assez drôle en effet que je fisse le premier es- » sai de mes talents avec ces bonnes gens... » Qu'en dis-tu, Bertrand ? faire le portrait de la » mariée, cela me sourit assez. — D'abord Ca- » det m'a écrit que c'était un superbe brin de » fille, » dit le père Rondin ; « attrapez-vous » ben la ressemblance des visages ? — Mais je » n'ai encore essayé que celle-là ; du reste, je » peindrai tout ce que vous voudrez. Allons, » Bertrand, voilà qui me décide. Nous irons à » la noce. — Va pour la noce, monsieur, mais » pour Dieu, n'y faites pas de folies et souve- » nez-vous de vos résolutions. — Sois tran- » quille, tu seras content de moi. »

Le père Rondin est enchanté d'avoir décidé les voyageurs à venir à la noce, il est même au moment d'inviter aussi le cocher, lorsque la

voiture, qui allait au pas, verse dans un fossé, le seul qui se trouvât alors sur la route, et les voyageurs roulent les uns sur les autres.

Heureusement, on en est quitte pour quelques contusions, et le cocher s'occupe tranquillement à relever ses chevaux, en disant aux voyageurs qu'il est fâché de ne point les avoir prévenus, mais que, depuis le temps qu'il passe en cet endroit, il est très-rare qu'il » n'y verse point, parce que ses chevaux en ont pris l'habitude. Cet accident achève de dégoûter les voyageurs de la méchante carriole. « Il » n'y a que pour une journée de marche d'ici » cheux nous, » dit le père Rondin, allons-y à » pied!... Nous serons plus vite arrivés. Êtes- » vous de force à faire ce trajet? »

La proposition du paysan est acceptée. On laisse là la cariole Bertrand prend une valise, Auguste veut absolument porter l'autre, et l'on se met en marche.

Le pays est charmant. On se réjouit de voyager à pied. Le père Rondin connaît les chemins. On ne s'arrête que pour se restaurer une fois, et le lendemain dans la matinée, on arrive à la ferme de M. Cadet Eustache.

On n'en est plus qu'à cent pas, lorsqu'un grand garçon en sort et court se jeter au cou du père Rondin, en s'écriant : « V'là mon on- » cle! arrivez donc, mon oncle! Je n'attend pus

» que vous, pour me marier, et dame, c'est que » j'en ai fièrement envie!... — Bonjour, Cadet, » tiens, je t'amène deux bons enfants, mon gar- » çon; v'là monsieur, qui fait des peintures et » de la musique, et puis M. Bertrand, qui boit » sec, je t'en avertis. »

M. Cadet Eustache fait de grands saluts aux voyageurs, puis dit à son oncle : « Est-ce que » vous ne nous amenez que ça? — Comment » que ça, mon garçon? — Oh! dame! c'est que » si vous en aviez eu encore d'autres, ça n'au- » rait été que mieux, parce que nous voulons » nous amuser, voyez-vous, Mais c'est égal, ça » fait toujours deux de plus. — Est-ce que tu » n'as pas beaucoup de monde à ta noce? — » — Ah! nous sommes déjà quatre-vingts. — » I' me semble que c'est pas mal. — Ah! c'est » qu'il faut rire!... Je veux rire!,.. — Et il faut » être beaucoup pour rire; d'abord, moi, je ne » ris jamais à moins d'être une douzaine!... — » Je vous avais ben dit que mon neveu était un » farceur! » dit le père Rondin à Auguste, qui regarde Bertrand en souriant, tandis que celui- » ci murmure : « Voilà un marié qui m'a l'air » d'un grand imbécile!

» — Mais conduis-nous donc, Cadet; nous » sommes fatigués, et nous avons besoin de nous » rafraîchir. — Ah! pardon, mon oncle, c'est » que, voyez-vous, ma future ne me sort pas

» de la tête... Oh! vous verrez, messieurs, je ne
» vous dis que ça ; vous verrez une femme d'une
» fraîcheur!... Ah! comme une betterave! et
» des appas, oh! mais je dis des appas de tous
» les côtés!.... — Ah coquin! il paraît qu'en
» l'amenant de son pays ici tu as jugé tout cela?
» — Oh! mon oncle!... Quant à ça, je m'en
» serais ben gardé... parce que c'est l'innocence
» même, voyez-vous, et elle m'aurait baillé
» queuque bon soufflet! avec ça qu'elle est so-
» lide ma future. C'est une vertu joliment ronde..
» Enfin c'est de mon choix, et puisque vous
» v'là, nous ferons dès demain la noce. »

Tout en parlant, on est arrivé à la ferme, qui est belle et annonce des gens à leur aise. M. Ca-
» det dit à un de ses garçons : Jérôme, va an-
» noncer dans tout le pays que c'est pour de-
» main la noce, et que tout se prépare pour le
» repas, le bal ; tu iras prévenir les ménétriers
» que j'avons retenus... Mon oncle j'vas cher-
» cher ma future : elle est avec ma mère
» chez un de nos voisins, mais je veux que vous
» la voyiez tout de suite et ces messieurs aussi.

» — Ce garçon-là est terriblement amoureux,» dit le père Rondin en conduisant les voyageurs dans une salle où il les fait asseoir. Bientôt madame Eustache arrive ; elle embrasse son frère, et va embrasser les nouveau-venus, parce qu'à

la campagne c'est comme cela que l'on commence à faire connaissance.

» Et où donc est la future? » dit le père Rondin, est-ce que nous n'allons pas la voir? — » Tout-à-l'heure, mon frère; elle est allée faire » un brin de toilette pour la société... Ah! ma » fine! c'est une belle fille, et Cadet s'y connaît. » — Et a-t-elle des écus? — Elle a un petit ma- » got ben gentil que lui a donné le seigneur chez » lequel elle était, en disant à not' fieu que c'é- » tait une vraie rosière qu'il lui donnait là; et » vous savez que Cadet est un malin qui ne se » laisserait pas attraper.

» — Morbleu! » dit Bertrand à Auguste, « si » la rosière répond au futur, je gage que nous » allons voir quelque grosse vachère de Pon- » toise. »

Enfin, on entend la voix de Cadet Eustache qui vient présenter sa future à la société; et Auguste n'est pas peu surpris de reconnaître, dans la fiancée du fermier, mademoiselle Tapotte, la jardinière de M. de la Thomassinière.

Mademoiselle Tapotte est grandie, et elle est toujours très-grasse, ce qui en fait effectivement une belle fille, qui, comme autrefois, marche les yeux baissés, et salue sans regarder personne.

« — Superbe! » s'écrie le père Rondin;

« bravo, Cadet! ma fine! t'as joliment trouvé » ça, mon garçon!... et c'est qu'on voit encore » sur ses joues le duvet de la pudeur. »

M. Cadet reçoit les compliments en souriant, et dit : « — J'ai l'honneur de vous présenter » mamzelle Suzanne Tapotte, qui sera de- » main madame Eustache, si Dieu nous prête » vie. »

On embrasse la future, c'est encore l'usage; et Bertrand, qui ne connaît pas l'aventure d'Auguste à la campagne de Fleury, se rassure en voyant la mariée, et se flatte qu'elle ne lui fera pas faire de folies.

Cependant, quand est venu le tour d'Auguste d'embrasser mademoiselle Suzanne Tapotte, celle-ci, malgré son ingénuité, lève les yeux, et un petit cri lui échappe en reconnaissant le jeune homme.

« — Je suis bien maladroit, » dit aussitôt Auguste; « aller mettre mon pied sur le vôtre! » pardon, belle fiancée! — Ah! c'est ça qui l'a » fait crier!... » dit Cadet en riant; « oh! quand » on marche sur le pied aux filles d'cheux nous, » alles ne crient pas!... alles savent ben ce que » ça veut dire... C'est pas comme Suzanne! A » propos, monsieur, mon oncle m'a dit que » vous faisiez des portraits; est-ce que vous fai- » tes aussi des figures? — Que voudriez-vous » que je fisse? — Ah! j'veux dire une tête avec

» des yeux, un nez, etc... — Je n'en trouve
» ordinairement que comme cela. — Pardi,
» monsieur, si vous aviez le temps de m'attra-
» per la ressemblance de ma future... le visage
» seulement, ça me ferait ben plaisir. — Je n'ai
» en voyage que mes crayons, mais je puis es-
» sayer de la dessiner...—La dessiner? ça sera-
» t-il elle tout de même! — Sans doute. —
» Mamzelle Suzanne Tapotte, monsieur va faire
» vot'portrait, i'va vous attraper. »

La future fait des façons pour se laisser dessiner; mais M. Cadet y met de l'obstination, et elle consent enfin à prêter sa figure à Auguste, qui demande une chambre où il puisse travailler tranquillement et sans être dérangé.

On conduit Auguste dans une petite chambre, dans le haut de la maison; on lui donne tout ce qui lui est nécessaire, et M. Cadet lui amène sa future, qui s'assied, les yeux baissés, devant la table sur laquelle Auguste travaille. M. Cadet se dispose à regarder comment on attrapera sa belle, lorsque Auguste lui dit : « Je
» suis bien fâché de vous renvoyer, mais je ne
» puis dessiner devant du monde; si vous vou-
» lez avoir le portrait de votre femme, il faut
» me laisser seul avec elle; c'est d'ailleurs l'u-
» sage : un peintre n'aime pas que l'on regarde
» son ouvrage avant qu'il soit terminé.

» — Ah! c'est juste, » dit Cadet; « au fait, si

» je regardais, il n'y aurait plus de surprise. —
» C'est cela même. — Allons, je m'en vas.....
» Mamzelle Tapotte, faut pas avoir peur de res-
» ter avec monsieur.... c'est un artiste.... il va
» vous attraper et me surprendre... Ah! que ce
» sera gentil! »

Mademoiselle Tapotte sourit sans lever les yeux, et M. Cadet la laisse seule avec Auguste et va ordonner tous les préparatifs de sa noce.

Bertrand est déjà à table avec le père Rondin. Bientôt plusieurs fermiers des environs viennent les rejoindre. Les voisins, les voisines, les parents, les amis, viennent dès la veille s'installer à la ferme d'Eustache. On dresse de grandes tables; on les couvre de viandes et de brocs. On rit, on chante, on crie, on fait du tapage, car la gaîté des paysans est bruyante. On se croirait déjà à la noce; et Bertrand, qui trouve le vin bon et ne remarque pas parmi les villageoises de figures qui puissent enflammer son maître, pense que l'on pourra sans danger passer huit jours à la ferme.

Cependant tout le monde demande la future, et M. Cadet dit : « — On l'attrape dans
» ce moment-ci, on me fait une surprise..... on
» imite sa figure... Quoique ça, je vais voir si ça
» avance. »

M. Cadet monte à la chambre, où il a laissé

Auguste et mademoiselle Tapotte. Mais on s'est enfermé, sans doute pour ne pas être dérangé. Le futur frappe doucement à la porte en disant : « C'est moi.... est-ce fini? — Non, pas » encore, » répond Auguste. « — Ça avance-t-il » un peu? — Oui, cela va bien. — Qu'est-ce » que vous lui faites maintenant?—Une oreille. » — Est-elle ressemblante? — Elle sera frap» pante. »

Cadet redescend trouver la société en criant : « — Je n'ai pas pu entrer, il était en train de » lui faire une oreille qui sera parlante... Oh! il » paraît que c'est un malin c'peintre-là.... J'ai » voulu regarder à travers la serrure, mais ap» paremment que la pose était de profil, car, au » lieu d'une oreille, il m'a semblé voir un œil. » J'mettrai le portrait de ma femme dans not' » grande salle.. en face de celui de ce sanglier » qui a été tué par mon grand-père. »

Enfin, au bout de deux heures, Auguste revient donnant la main à la future, qui ne lèverait pas les yeux pour voir un diamant, et est encore plus rouge qu'à l'ordinaire. Chacun se récrie sur sa beauté, sa fraîcheur et son air d'innocence, et M. Cadet fait jabot.

Le futur demande à voir le portrait; Auguste lui présente alors une tête qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de la dame de pique, et chacun s'extasie en disant que c'est frap-

pant, et que, de plus, cela a l'avantage de ressembler aussi au marié et au père Rondin. M. Cadet est enchanté, et Auguste reçoit les compliments de toute la compagnie.

Le reste de la journée se passe en danses, en plaisirs; beaucoup ne quittent la table que pour aller se mettre au lit, et Bertrand est de ce nombre.

Enfin le jour de l'hymen est venu. Dès le point du jour on est sur pied à la ferme. M. Cadet a un costume qu'il s'est fait faire à Paris : habit, veste et culotte broudenoix. La maman Eustache va habiller la mariée. Bientôt mademoiselle Suzanne Tapotte est amenée avec le bouquet virginal, puis on se met en marche pour l'église, ayant les ménétriers en tête du cortége.

Bertrand s'amuse beaucoup à la noce, Auguste paraît aussi ne point s'y déplaire : il fait danser les filles, tandis que son compagnon fait sauter les bouchons. La nuit entière se passe en jeux, en repas, en festins. Mais à minuit, M. Cadet a emmené sa femme dans la chambre nuptiale, et on continue de boire et de danser. Au bout de deux heures, on est fort étonné de voir le mari arriver en pet-en-l'air et en bonnet de coton dans la salle du bal, où il se met à crier à la société :

« Mes amis! je suis le plus heureux des hom-
» mes, je ne vous dis que ça. »

Et M. Cadet retourne près de son épouse au bruit des compliments et des plaisanteries de tous ses amis, et le père Rondin dit à Auguste : « Quand je vous disais que mon neveu était un » malin... et que c'était quasiment une rosière » qu'il avait amenée de Paris! »

Auguste joint ses compliments à ceux de la société, puis au point du jour, las de danse et de repas, va se coucher, laissant l'intrépide Bertrand qui tient tête à trois fermiers, dont deux sont prêts à glisser sous la table.

Auguste et son fidèle compagnon passent les huit jours que dure la noce à la ferme de M. Eustache, et, pendant ce temps, le jeune homme donne encore quelques séances à la mariée, qui trouve toujours quelque chose à refaire à son nez, à son œil ou à son oreille.

Au bout de ce temps, les voyageurs se remettent en route, non sans que M. Cadet ne les ait invités à venir le revoir, et Auguste dit en s'éloignant de la ferme : « *Beati pauperes spi-* » *ritu.* » A quoi Bertrand répond : « Oui, mon » lieutenant, au moins voilà un endroit où vous » avez été sage. »

CHAPITRE XXIV.

ESQUISSE D'ITALIE.

Auguste et Bertrand sont arrivés à Turin sans qu'aucune aventure nouvelle ait retardé leur voyage. Ils se logent dans un hôtel modeste ; avant de poursuivre leur route, Auguste désire faire connaissance avec cette jolie ville d'Italie, où l'on peut encore se croire en France, et où règne un aimable mélange des manières françaises.

Les dames de Turin sont jolies, aimables, piquantes ; ellas joignent à la grâce des Françaises plus de feu dans les regards, plus de volupté dans la voix, plus d'abandon dans le maintien. Bertrand, qui s'aperçoit que son maître regarde beaucoup les Italiennes, ne cesse de lui répéter : « Prenez garde à vous, mon » lieutenant : nous voyageons pour faire for- » tune, et non pour tenter des conquêtes; nous

» ne sommes pas venus en Italie pour admirer
» des yeux noirs et des nez à la grecque. — Non,
» Bertrand, mais puisque nous les y trouvons,
» rien ne nous empêche de les admirer. — Son-
» gez, monsieur, que les beaux-arts seuls doi-
» vent vous occuper. — La vue d'une belle
» femme enflamme le génie! Raphaël était
» amoureux du modèle de sa madone. — Ce
» n'est peut-être pas ce qu'il faisait de mieux,
» mon lieutenant. — Bertrand, tu n'entends rien
» aux arts. — C'est possible, mais je m'entends
» assez bien à calculer. — Je veux peindre une de
» ces jolies têtes qui ont séduit mes yeux; je
» veux prendre pour modèle un de ces visages
» piquants que m'offrent les jeunes filles de ce
» pays. — Alors vous ferez comme M. Raphaël,
» vous deviendrez amoureux de votre modèle.
» — Tant mieux! si cela me fait enfanter un
» chef-d'œuvre! — J'ai peur que cela ne vous
» fasse enfanter autre chose! — Les as-tu enten-
» dues chanter, Bertrand? — Qui cela? mon-
» sieur. — Les jeunes filles des environs, les vil-
» lageoises, les simples ouvrières; toutes chan-
» tent avec un goût, une harmonie!.... en me
» promenant, j'entends tous les soirs des con-
» certs délicieux. Nous sommes dans le pays de
» la musique, mon ami. — J'aimerais mieux être
» dans celui des mines d'or. — Ici, les gens du
» peuple, les ouvriers, sont nés musiciens; la

» petite marchande se délasse le soir de ses travaux en prenant sa guitare. Le batelier, » comme le grand seigneur ; la paysanne, » comme la riche citadine, unit sa voix aux accords qu'elle tire de cet instrument. — Il paraît que tout le monde en pince, alors. — Et » les Italiennes ont en chantant une nonchalance qui forme un contraste si piquant avec » le feu de leurs yeux!... — Décidément, monsieur, je retournerai faire des culottes. »

Auguste quitte Bertrand et va se promener dans les environs de la ville. La saison, plus précoce dans ce beau climat, offre déjà de la verdure, des bocages, des bosquets odorants, que l'Italien regarde avec l'indifférence de l'habitude, mais qui font l'admiration de l'étranger qui voit pour la première fois ce beau ciel, ce charmant paysage et ces orangers qui répandent autour d'eux un parfum délicieux.

Dans un séjour riant, tout doit inspirer le plaisir : le climat de l'Italie semble être celui des amours. La vue d'un site sauvage, d'une nature âpre et stérile, porte l'âme à la tristesse, à la mélancolie ; celle d'un frais bocage, d'une vallée émaillée de fleurs, fait plus doucement battre notre cœur, et n'enfante que des idées de plaisir et d'amour.

Auguste, qui n'avait pas besoin d'être en Ita-

lie pour se monter l'imagination, éprouve cependant la douce influence du climat, il soupire en regardant des femmes charmantes qui passent près de lui ; et, comme le jeune Français est joli garçon, on répond à ses soupirs par des œillades très-expressives.

Parmi les jeunes minois qui ont passé près de lui, Auguste a remarqué une jeune femme dont la mise est décente, mais modeste, et qui donne le bras à une femme âgée. La figure de la jeune personne est ravissante, mais ses regards timides, loin de provoquer ceux du jeune étranger, se baissent avec pudeur lorsqu'ils se rencontrent ; cependant Auguste suit les deux dames ; la vieille se retourne quelquefois, et, en apercevant le jeune homme, fait doubler le pas à sa compagne. On arrive dans un faubourg retiré de la ville ; ces dames entrent dans une petite maison isolée. La jeune personne a laissé encore une fois entrevoir ses traits charmants, ses yeux se sont furtivement portés sur Auguste ; mais la vieille a fermé la porte sur elles, et l'image enchanteresse a disparu.

Auguste est resté quelque temps devant la maison où vient d'entrer la jolie Italienne, mais, las de regarder une porte et des fenêtres qui ne s'ouvrent pas, il regagne sa demeure en se disant : « C'est un ange ! c'est le beau idéal,

» c'est le modèle de la Vénus de Médicis, de la
» Galatée de Girodet, de la Pysché, de la Di-
» don... et il faut que je fasse connaissance avec
» tout cela. »

Le lendemain, il retourne à la promenade et revoit les deux dames de la veille. Plus hardi cette fois, il s'approche de la plus âgée, et, comme étranger, demande quelques renseignements sur tout ce qui frappe sa vue. On lui répond avec politesse, et la jeune personne, sans se mêler à la conversation, porte quelquefois ses beaux yeux sur le Français. La vieille dame, qui est causeuse, a bientôt appris au jeune Français qu'elle se nomme la signora Falenza, que la jeune personne est sa nièce et se nomme Cécilia; qu'elles sont peu fortunées et se sont pour cela logées dans un quartier reculé, et qu'elles louent une partie de leur logement quand il se présente des gens tranquilles, parce que cela augmente un peu leur faible revenu.

La vieille n'a pas achevé, qu'Auguste demande à louer le petit logement, en disant : « Je viens
» en Italie pour me livrer à l'étude de la pein-
» ture que j'ai un peu négligée; je n'ai avec
» moi qu'un ancien militaire, nous sommes sa-
» ges comme des demoiselles. Je me flatte que
» vous n'aurez pas à vous plaindre de nous avoir
» pour locataires. »

La signora Falenza fait quelques façons, mais Auguste est si pressant qu'elle consent à lui montrer le logement. On arrive à la petite maison, on fait voir au jeune Français l'appartement qu'on peut lui céder; il se compose de deux pièces assez mesquinement meublées ; il est vrai que le prix qu'on en demande est très médiocre. Auguste trouve le local charmant; il s'arrange de tout, et après avoir jeté un regard passionné à la belle Cécilia, court faire ses dispositions pour revenir le même soir habiter près de ces dames.

» Fais nos valises et paie notre hôte, Bertrand, » nous déménageons. — Est-ce que nous quit- » tons Turin, monsieur? — Oh! non pas, mon » ami, je m'y plais plus que jamais !... — Et » pourquoi donc alors quitter cet hôtel où nous » sommes bien et pas trop chèrement? — Par » économie, Bertrand; j'ai trouvé un logement » bien plus agréable et qui nous coûtera moitié » moins, j'espère que cette fois tu ne me blâ- » meras pas. »

Bertrand fronce le sourcil en disant tout bas: » Il y a du cotillon là-dessous, je le gagerais!..» Cependant il fait la valise, paie l'hôte et suit son maître qui le conduit dans le faubourg.

» Il me semble, monsieur, que nous n'allons » pas dans le plus beau quartier? » dit Bertrand. » — Que nous importe, pourvu que le logement

» nous convienne ?—C'est juste.—Tiens! voilà » la maison! — Elle est bien éloignée de toutes » les autres. Souvenez-vous, monsieur, que nous » sommes en Italie... Ça me fait l'effet d'un » coupe-gorge, ça! — Est-ce que tu as peur, » Bertrand? — Ah! mon lieutenant! — Tu de» viens d'une méfiance ridicule. Cette maison » est très agréable ; la vue donne sur des cam» pagnes, des jardins. On y est fort tranquille, » c'est ce qui me convient. — Ah! vous aimez » la tranquillité maintenant! — Beaucoup.»

Auguste frappe. La signora Falenza vient lui ouvrir, et à son aspect Bertrand se dit : » S'il n'y a que des visages comme ça ici, certai» nement nous y serons fort tranquilles. » La vieille conduit les étrangers dans leur logement, en leur faisant beaucoup de politesses. En traversant un couloir, on rencontre la belle Cécilia, qui fait un salut gracieux au jeune Français. Alors Bertrand pousse un soupir en se disant : « Voilà l'économie dont mon lieutenant » m'a parlé. »

Les voyageurs sont installés dans leur appartement, et la signora Falenza les quitte en leur disant : « Quand ces messieurs auront besoin de » quelque chose, ils n'auront qu'à passer chez » moi; moi et ma nièce nous nous empresserons » de leur offrir nos services. — J'espère bien

» alors,» se dit Auguste, « que j'aurai souvent be-
» soin de les réclamer. »

Bertrand fait l'inspection des deux pièces, et à chaque objet qu'il examine frónce le sourcil en murmurant : « C'est bien soigné!..... —
» N'est-ce pas, Bertrand ?—Oui !... un méchant
» lit... point d'oreiller. — Tant mieux !.. nous
» irons en demander. — Des chaises cassées. —
» Tant mieux! j'irai les changer.—Des armoi-
» res qui ne ferment pas... — Oh ! pour ce que
» nous avons à y mettre... — Un secrétaire où
» je ne vois pas de clé.—J'irai la chercher chez
» ces dames. — Pas un flambeau sur la chemi-
» née ! — Ces dames nous en donnerons. —
» Pas seulement un pot-à-l'eau.—Ce n'est peut-
» être pas l'usage du pays. — Eh bien ! il est
» gentil l'usage du pays , s'il ne permet pas de
» se laver les mains! Enfin, monsieur, nous
» manquons de tout ici.—Nous ne manquerons
» de rien en demandant à ces dames. — Ces
» dames!... ces dames!...—Et le bon marché ,
» Bertrand. comptes-tu cela pour rien? — S'il
» n'y avait eu que la vieille hôtesse dans cette
» maison, vous n'auriez pas été tenté d'y habi-
» ter. — C'est possible : mais si je puis jouir de
» la société d'une jolie femme, et mettre de l'é-
» conomie dans ma dépense, il me semble, Ber-
» trand, que tu ne peux rien trouver à redire à
» cela. »

Bertrand ne dit plus mot ; il va dans un coin bourrer sa pipe, et, comme le jour baisse, Auguste se rend chez ses hôtesses pour demander de la lumière. La vieille dame est absente, mais la nièce y est, et notre Français, enchanté d'avoir un tête-à-tête avec la belle Cécilia, va s'asseoir près de la demoiselle, qui semble moins timide chez elle qu'à la promenade, et répond en souriant aux doux aveux qu'on lui adresse. Cette conversation se prolonge fort tard ; Auguste a oublié Bertrand, qui est sans lumière : il serait disposé à oublier bien des choses, si la signora Falenza ne venait, par sa présence, lui rendre la mémoire : il remonte chez lui. Bertrand s'était jeté sur son lit et endormi. Auguste ne juge pas à propos de le reveiller, et, tout plein de l'image de la séduisante Cécilia, s'endort aussi en se persuadant qu'il n'a jamais été mieux couché.

Trois jours se passent dans le nouveau logement : Auguste ne sort presque pas; il guette l'occasion d'un tête-à-tête avec Cécilia, mais la tante s'absente moins et veille beaucoup plus sur sa nièce ; cependant Auguste a obtenu un doux aveu; il sait qu'il est aimé, mais cela ne lui suffit pas, et les yeux de Cécilia semblent lui promettre davantage.

Bertrand s'est habitué à sa nouvelle demeure, mais il dit chaque jour à son maître : «Monsieur,

» vous êtes venu en Italie pour étudier et tra-
» vailler; au lieu de cela, vous passez votre
» temps à courir après notre jeune hôtesse.....
» — Bertrand, Cécilia m'apprend à mieux par-
» ler italien, et moi je lui enseigne le français.
» — Je ne vois pas ce que ce petit enseigne-
» ment mutuel vous rapportera. —Et le plaisir,
» Bertrand, n'est-ce donc rien? — C'est donc
» pour avoir du plaisir que nous voyageons. —
» Pas tout-à-fait, mais quand il se présente,
» pourquoi ne pas en profiter? — Songez, mon-
» sieur, que vos plaisirs vous ont toujours coûté
» cher. —Tu ne diras pas qu'ici je dépense mon
» argent; je n'ai jamais été si rangé, si tranquille;
» je ne sors pas. Ces dames à qui j'ai offert de
» les mener au spectacle, n'ont pas voulu ac-
» cepter... — Je conviens qu'elles sont séden-
» taires et ne cherchent pas à vous faire courir
» la ville... Mais je n'aime pas cette vieille Fa-
» lenza... avec ses révérences! ses politesses...
» — Ah! décidément, Bertrand, tu deviens trop
» difficile. Quand on voyage, mon ami, il faut
» s'accoutumer à rencontrer d'autres usages,
» d'autres mœurs. — Oui, monsieur, mais j'ai
» bien peur que le fond ne soit le même par-
» tout!... Des hommes égoïstes, des femmes
» coquettes; des intrigants qui affichent un grand
» luxe pour mieux faire des dupes; des fripons
» qui n'ouvrent la bouche que pour mentir, et,

par-ci par-là, quelques bonnes gens, qui ce-
» pendant considèrent leur intérêt avant tout,
» je crois que c'est ce que nous verrons en tous
» pays. —Bertrand, les voyages te rendent déjà
» très-éloquent. Écris tes réflexions, je les lirai...
» à notre retour en France. —Il sera bien temps,
» monsieur. »

Auguste n'écoute plus son compagnon, il a entendu la voix de la belle Cécilia, et se rend près d'elle. Mais la jeune Italienne n'a qu'un moment pour lui parler, car sa tante va revenir; cédant aux instances du jeune homme, elle lui accorde un rendez-vous pour le lendemain. Un joli bois situé à un quart de lieue de la ville est l'endroit où Cécilia doit se rendre en secret. L'heure est convenue, et l'on se quitte pour ne point éveiller les soupçons de la tante.

Auguste retourne dans son appartement avec cette satifaction intérieure que l'on éprouve toujours à l'approche d'un moment désiré. Jamais soirée ne lui sembla plus longue, et il se couche de très-bonne heure pour être plus tôt au lendemain.

Enfin le jour a paru. Auguste se lève, soigne sa toilette et sort, laissant encore Bertrand endormi. L'endroit qu'on lui a assigné pour rendez-vous est extrêmement éloigné de la demeure de la signora Falenza; mais Auguste pense que

c'est par prudence que Cécilia a choisi ce lieu. Il traverse une partie de la ville, suit les bords du Pô, et arrive enfin au petit bois, où il espère voir bientôt sa jeune hôtesse.

Auguste attend pendant longtemps avec patience, l'espoir le soutient : quelque obstacle a pu retenir Cécilia à sa demeure. Mais plusieurs heures s'écoulent, et la belle Italienne ne vient pas. Auguste, las de se promener sans cesse dans le même cercle, se décide enfin à regagner sa demeure, en maudissant l'événement qui s'est opposé à ce que Cécilia vînt au rendez-vous.

En approchant du faubourg où il habite, Auguste aperçoit devant lui Bertrand, qui semble aussi regagner son logis; il double le pas pour le rejoindre; en le voyant, l'ancien caporal pousse un cri de joie en disant : « Ah! » morbleu!... vous n'êtes pas blessé...

» — Pourquoi, diable, serais-je blessé? » dit Auguste. « — Qu'y aurait-il d'étonnant, mon- » sieur, puisque vous venez de vous battre. — » Je viens de me battre moi?— Du moins, c'est » ce que nous a dit ce matin notre hôtesse, en » m'assurant qu'un jeune homme était venu » vous chercher au point du jour, et qu'à quel- » ques mots qui vous étaient échappés, elle » avait deviné qu'il s'agissait d'un duel. — Par- » bleu! voilà qui est singulier!..... — Elle m'a

» même enseigné plusieurs endroits, où elle sup-
» posait que vous pouviez vous être rendus pour
» vider votre querelle ; en sorte que, depuis ce
» matin, je cours de tous les côtés, et que je me
» fais rire au nez par tous ceux à qui je de-
» mande s'ils ont vu deux hommes se battre. —
» Je n'y comprends rien, Bertrand. — Tout cela
» n'est donc pas vrai ? — Il n'y a pas un mot de
» vérité..... — Ah ! la vieille signora apprendra
» qu'on ne se joue pas ainsi de moi. — Ber-
» trand, doublons le pas. — Qu'avez-vous donc,
» mon lieutenant, vous paraissez inquiet ? —
» Oui..... j'ai peur que la nièce ne se soit aussi
» moquée de moi. Voilà trois heures et plus que
» je l'attends en vain à l'autre bout de la ville...
» — Ah ! mille boulets ! il y a du louche dans
» cette promenade qu'elles nous ont fait faire...
» Quand je vous disais, mon lieutenant, que la
» que la vieille faisait trop de révérences. —
» Nous nous alarmons peut-être à tort... Mais
» nous voici arrivés... frappe, Bertrand. »

Bertrand a frappé et personne ne vient ouvrir. Il frappe de nouveau de manière à ébranler les vitres, et on ne répond pas « Qu'est-ce » que cela veut dire? mon lieutenant, » s'écrie-t-il en regardant Auguste. « - Mais cela veut » dire qu'il n'y a personne, sans doute. — Il faut » pourtant que nous rentrions. » En disant ces mots, d'un coup de pied il enfonce la porte, et,

suivi de son maître, entre dans la maison ; elle est déserte : excepté quelques mauvais meubles, on a tout emporté, et l'appartement des deux voyageurs est également dégarni.

« Nous sommes volés, monsieur ! » dit Bertrand. « — Ça m'en a tout l'air, mon ami. — » Vous aviez laissé notre argent ici ? — Hélas ! » oui, dans le secrétaire... excepté ces dix pièces d'or que j'ai sur moi..... tout était là..... » — Ah ! les scélérates !... au diable les signora ! » les beaux yeux ! les révérances ! Pourquoi » avons-nous quitté notre hôtel !... — C'est ma » faute, Bertrand, je le sens bien... c'est encore » mon étourderie qui est cause de ce malheur... » Mais que veux-tu..... le mal est fait. — Il faut » aller nous plaindre, monsieur, il faut nous » faire rendre justice. — Nous plaindre, mon » ami, dans un pays où nous sommes étrangers, » et lorsque nous n'aurions pas de quoi payer » les frais de la justice qui coûte fort cher partout. — Ainsi, monsieur, il faut se laisser » voler et ne rien dire..... — C'est le plus sage » ici, Bertrand. — C'est bien amusant. — Il » faut même nous hâter de quitter cette maison » dont nous avons enfoncé la porte, et que l'on » avait sans doute loué à ces intrigantes, car on » pourrait fort bien nous demander de quel » droit nous y sommes, et nous punir d'y être » entrés ainsi. — Il ne manquerait plus que

» cela !..... Ah ! mon pauvre Schtrack ! il valait » bien mieux rester avec toi !... — Du courage, » Bertrand, soyons au-dessus des revers. Nous » n'avons plus rien, eh bien ! cela me force né- » cessairement à travailler... Nous voyagerons à » pied..... ce qui n'expose pas à faire de mau- » vaises connaissances comme en diligence..... » Enfin notre bagage est plus léger, mais chacun » de nous pourra dire comme ce philosophe de » la Grèce : *Omnia mecum porto* -- Il paraît que » cela veut dire qu'il n'avait pas le sou, n'est-ce » pas, mon lieutenant?— A peu près, Bertrand. » En ce cas, nous devenons terriblement phi- » losophes. — Quittons Turin, et allons ailleurs » chercher la sagesse.— Ah ! monsieur, où nous » arrêterons-nous ! »

CHAPITRE XXV.

QUI DURE TROIS ANS.

Laissons Auguste et Bertrand courir le monde, l'un en promettant de ne plus se laisser séduire par les œillades du premier joli minois qu'il rencontrera, l'autre se damnant parce qu'on n'écoute pas ses conseils, et pestant contre un sexe qui fait faire tant de folies à son maître. Il faut excuser Bertrand, mesdames, et lui pardonner sa mauvaise humeur : il avait bien quelque raison de se méfier de la beauté... Mais s'il avait eu vingt ans de moins, et que de jolis minois eussent entrepris sa conquête, qui sait si, comme son maître, il n'eut pas succombé? Retournons au village, près de la petite laitière, dont les folies d'Auguste nous ont trop souvent éloignés ; et que le tableau de l'amour vrai, de l'innocence, nous délasse de celui des passions, des intrigues des villes, de la fausseté, de l'égoïsme du monde. C'est passer à un joli

paysage de Regnier, après avoir considéré une tempête de Gudin; mais si la vue du combat des éléments nous cause de vives émotions, celle du ciel pur, d'une riante prairie, repose doucement notre âme, et nous fait souvent éprouver des sensations plus agréables.

Denise a rapporté à sa tante les mille écus qu'elle voulait faire reprendre à Auguste; elle lui a remis le sac d'argent en poussant un profond soupir. « Il n'en a donc pas voulu? » dit la mère Fourcy. « — Hélas, ma tante!.. il n'était » plus temps... il était parti... il est allé faire le » tour du monde... et Dieu sait quand il reviendra... — Ça n'est pas notre faute, ma petite, » nous nous sommes pressées tant que nous » avons pu pour réaliser cette somme; mais » dame, mille écus... ça ne se fait pas comme » un fromage... Puisqu'il est allé voyager, c'est » que sans doute il n'avait pas besoin d'argent; » du moins nous n'avons rien à nous reprocher, » et, quand il reviendra nous voir, il verra que » j'avons fait bâtir une jolie maisonnette à » Coco. »

Denise se flatte que Virginie tiendra sa promesse, qu'elle parviendra à savoir où Auguste a porté ses pas, et qu'elle lui donnera de ses nouvelles; cette espérance fait le seul charme de la vie, ce sentiment est toujours pour beaucoup dans la somme de bonheur que nous de-

vons goûter sur la terre... Combien de gens n'en ont jamais eu d'autre que celui qu'il procure !

Virginie avait dit à Denise, pour la consoler: « Vous reverrez Auguste , et , quand il saura » combien vous l'aimez, je veux qu'il vous ché» risse. » Ces paroles sont gravées dans le cœur de la jeune fille, qui se dit tous les jours : « Cette » dame lui apprendra que je l'aime; quand il » viendra ici, comme je rougirai... Je n'oserai » plus le regarder... ça le fâchera peut-être... » mais c'est sa faute... pourquoi m'a-t-il dit » qu'il m'aimait, lui?.. Est-ce qu'on devrait dire » ces choses-là quand on ne les pense pas. . J'a» vais l'air de rire en l'écoutant... mais au fond » du cœur je sentais que ça me faisait tant de » plaisir!.. Sans doute il ne songeait qu'à plai» santer avec moi... il me parlait comme à tou» tes celles qu'il trouve gentilles... il ne sait pas » le mal qu'il m'a fait ! »

Sur l'emplacement de la masure occupée par la famille Calleux, on a élevé une jolie maisonnette composée seulement d'un rez-de-chaussée et de greniers ; derrière cette petite habitation est un jardin assez vaste entouré de palissades. C'est avec les mille écus laissés par Dalville qu'on a bâti cette maisonnette qui appartient à Coco, quoiqu'il soit trop jeune pour y loger encore. Mais Denise se plait à embellir

cet asile que l'enfant doit à son bienfaiteur; c'est là que chaque jour, après avoir terminé ses occupations du matin, elle va passer une partie de son temps, rêvant à celui dont elle attend sans cesse le retour. C'est là que, seule avec l'enfant, elle l'entretient d'Auguste, lui enseigne à l'aimer, à se rappeler que c'est à lui qu'il doit tout, et à ne pas entrer sous le toit de la maisonnette sans donner une pensée à la reconnaissance.

Le jardin est entretenu avec soin. Denise y met des fleurs, elle se souvient de ce qu'elle a vu dans les jolies maisons bourgeoises où elle a été; elle veut que le jardin de la maisonnette soit planté sur ce modèle; elle veut qu'en entrant dans cet endroit Auguste soit agréablement surpris et lui fasse compliment de son goût. « Il verra ce bosquet... ces carrés de ver- » dure, » se disait-elle : « il sera étonné que des » paysans aient arrangé tout cela comme des » gens de Paris... »

Mais, au bout d'un moment, la jeune fille soupire tristement, en se disant : « S'il est allé » au bout du monde!... il sera bien longtemps » avant de venir voir mon jardin!... »

L'hiver a fait place aux beaux jours et Denise n'entend pas parler de Virginie. « Elle n'a rien » appris sur son sort, » se dit la petite; « sans » cela elle serait venue m'en instruire!.. »

L'espoir d'apprendre des nouvelles d'Auguste engage Denise à faire encore un voyage à Paris. Elle en obtient facilement la permission de sa tante, et, un matin, arrive dans la maison où Auguste a demeuré.

Suivant sa coutume, Schtrack fumait sur un banc devant sa loge. Il reconnaît la jeune fille, et, quoiqu'il y ait près de quatre mois que la petite se soit évanouie dans ses bras, il s'écrie en la voyant : « Est-ce que le compte il était bas » dans le sac?

» — Comment, monsieur... Quel sac?.. Est-» ce que M. Auguste est revenu? » dit Denise en regardant le vieil Allemand avec anxiété. « — Oh! » non, non. Le cheune homme est toujours en » foyage avec Pertrand... Mais je croyais que » vous feniez pour le sac d'écus qu'il afait roulé » dans la cour... et que fous afiez blus troufé » votre compte!..

» Ah! sacretié!.. C'est que Schtrack blaisante » bas sur l'honneur!.. — Ah! monsieur, est-ce » que je viendrais pour cela? Et vous n'en avez » pas eu de nouvelles, monsieur? — De quoi, » mon betite? — De M. Auguste? — Qui dia-» ble foulez-vous qui m'en donne, bisqu'il est » autour du monde? — Et cette dame... l'avez-» vous vue? — Une dame?... — Celle qui était » ici avec moi dans mon dernier voyage.. qui » eut la bonté de me secourir.... — Ah foui!...

» le démon ! le mauvaise tête!... la betite gre-
» nadier... — Est-elle venue, monsieur? — Oh!
» foui... elle est venue deux fois demander aussi
» des noufelles du cheune homme. — Et elle
» ne vous a rien appris sur M. Auguste? — Mais
» sacretié ! bisque che fous dis qu'elle était fe-
» nue bour demander des noufelles... Vous com-
» brenez bas? — Savez-vous son adresse, mon-
» sieur? — Ah ! la betite mauvaise tête? — Oui,
» monsieur. — Non, che ne savais bas. »

Schtrack s'est remis à fumer, et Denise, ne pouvant rien savoir du portier, s'éloigne en regrettant de ne pas connaître la demeure de Virginie ; elle eût été la voir, non qu'elle la croie plus instruite qu'elle sur le sort des voyageurs, mais du moins elle lui aurait parlé d'Auguste, et c'est un si grand plaisir de parler de la personne qu'on aime, surtout avec quelqu'un qui nous comprend.

Plusieurs mois se sont écoulés sans apporter aucune nouvelle d'Auguste, et sans que Virginie soit venue au village ; l'espoir s'affaiblit dans le cœur de Denise, mais l'amour ne s'éteint pas : ce sentiment, quand il est vrai, brave les obstacles, le temps, l'absence, et seul ne passe pas, lorsque tout passe autour de lui.

Denise a dix-sept ans accomplis. Sa taille n'est pas plus élevée, mais ses traits semblent avoir plus de charme, sa physionomie plus d'ex-

pression ; le sentiment secret qui l'occupe donne à ses regards une douceur mélancolique qui sied à sa jolie figure ; les villageois ont rarement cet air-là : c'est peut-être pour cela que les jeunes gens de Montfermeil et des environs trouvent à Denise quelque chose qui les séduit, qui leur tourne la tête. Cependant elle leur parle peu, elle ne rit plus avec eux, elle fuit leurs danses, leurs jeux ; et les autres jeunes filles se moquent de la petite laitière, en se disant : « Elle fait sa fière... Elle se donne des airs » de dame... Elle veut singer les gens de la ville. » Mais avec son air de mauvaise humeur, elle » ne trouvera pas d'amoureux. »

En dépit du pronostic des paysannes, Denise, sans le vouloir, sans le chercher, fait chaque jour des conquêtes, et les villageoises, malgré leur gros rire, leur gaîté et les bonnes tapes qu'elles distribuent aux beaux garçons de l'endroit, les voient supirer pour celle qui ne fait rien pour les captiver. Enfin, comme Denise, outre sa jolie figure, est un très-bon parti, plusieurs villageois la demandent pour épouse à la mère Fourcy.

La bonne tante s'aperçoit bien que depuis longtemps sa nièce a quelque chose d'extraordinaire ; mais elle est persuadée que le mariage lui ôtera ce quelque chose qui la fait soupirer nuit et jour. La mère Fourcy se flatte d'avoir

beaucoup d'expérience, et se rappelle que nombre de jeunes filles ont, en prenant un mari, recouvré leurs couleurs qui commençaient à se passer. Un beau matin, elle va donc trouver sa nièce qui était, suivant sa coutume, seule dans le jardin de la maisonnette de Coco.

« Ma petite, » dit la mère Fourcy en s'asseyant près de Denise, « je venons te parler pour » quelque chose. — Tout ce que vous voudrez, » ma tante, » répond la jeune fille en regardant toujours une marguerite qu'elle venait de cueillir, et dans laquelle elle avait vu que le jeune voyageur l'aimait beaucoup.

« — Ma petite, t'a eu dix sept-ans à la Saint-» Pierre. Une fille de dix-sept ans n'est plus un » enfant !... comprends-tu ça, Denise ? — Oh » oui, ma tante — D'ailleurs, il y a longtemps » que tu es au fait du ménage, tu travailles à » l'aiguille que c'est un charme !... et tu fais des » fromages qu'on en mangerait toute la journée » sans qu'il y paraisse !.... enfin, tu connais le » tracas d'une maison, t'es active, laborieuse ; » t'as trois fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour » mener un homme qui voudrait aller dans le » travers... et morguenne ! celui qui t'aura ne » s'en repentira pas. »

Denise porte sur la mère Fourcy des regards surpris, en balbutiant : « — Je ne vous com-» prends plus, ma tante.

» — Alors, c'est différent, ma petite, j' vas » couper au court. T'es en âge de te marier, et » v'là plusieurs partis qui se présentent pour toi. » D'abord le gros Fanfan Jolivet, et puis le ne- » veu du voisin Manflard, puis le grand Claude- » Jean-Pierre-Nicolas Lathuile, qui vient d'hé- » riter de son père ; il y en a ben encore d'autres » qui voudraient de toi, mais ces trois-là sont » les plus solides. Ce sont de braves garçons, » de bons travailleurs... ça fera ben ton affaire. » Choisis lequel tu veux pour ton mari. »

Denise est devenue pâle et embarrassée pendant le discours de sa tante ; mais elle regarde de nouveau les débris de sa marguerite, et répond bien bas :

« Je n'en veux pas, ma tante.

» — Comment que t'as dit, ma petite ! — Je » dis que... je ne veux pas me marier. — Tu ne » veux pas te marier? allons donc ! c'est pour » rire que tu dis ça. . est-ce qu'il ne faut pas que » les filles se marient !... J'te dis, au contraire, » que le mariage te fera du bien. Depuis long- » temps tu n'es plus la même, tu n' ris plus, tu » n' chantes plus. . Un mari ça fait chanter, » mon enfant, ça rend la gaîté, et... Ah ! mon » Dieu ! tu pleures, ma Denise ; est-ce que tu » crois que je veux te faire du chagrin? oh ! » non pas ! j'enverrai plutôt tous les épouseurs » au diable .. Ma pauvre enfant qui pleure... je

» n'voulons pas de ça... Allons, dis-moi tout de » suite ce qui te fait pleurer... — C'est de vous » refuser, ma tante. — Est-ce qu'il faut pleurer » pour ça?.... est-ce que j' te forçons jamais à » faire ce que tu ne veux pas? — Oh! non, ma » tante, vous êtes si bonne! — Mais si tu pleu- » res, je te gronderai... tu n' veux pas de ces » maris-là, n'en parlons plus, mon enfant, mais » jarni! t'as queuque chose pourtant... une fille » ne soupire pas toute la journée, en pensant à » des mouches. — Ah! ma tante.... — Dis-moi » ce que tu as, ma petite... — Je n'ose pas..... » — J'voulons que tu oses, moi. Tu as du cha- » grin dans le cœur..... c'est sûr.... — Ah! je » suis bien bête.... je le sais bien!. ... — Toi, » bête! toi la fille la plus spirituelle! la plus » subtile! la plus adroite!..... D'ailleurs, ma » chère amie, on ne pleure pas parce qu'on est » bête..... Est-ce que tu serais amoureuse de » quelqu'un, par hasard? »

Denise pousse un gros soupir et répond enfin en baissant les yeux : « Oui, ma tante. — Eh » ben! ma petite, ça n'est pas défendu! et si ça » n'est pas un de ceux qui se présentent pour » t'épouser, c'est égal, pourvu que ce soit un » honnête garçon... et qu'il te rende heureuse, » car il t'aime ben aussi, sans doute? — Non, » ma tante, il ne m'aime pas du tout..... il ne » pense plus à moi... — Jarni!... j'irai lui arra-

» cher les yeux!... il t'aurait oubliée!... il t'au-
» rait trompée... il serait aimé de ma Denise, et
» il ne se trouverait pas trop heureux de l'épou-
» ser!... — Mais il ne m'a jamais parlé de m'é-
» pouser, ma tante. — C'est donc un enjô-
» leur... un mauvais sujet? — Non, ma tante...
» mais c'est... c'est ce monsieur de Paris.... —
» M. Dalville? — Oui, ma tante. — Ah! mon
» Dieu!.. à quoi donc vas-tu penser, Denise?
» Tu aimes un beau monsieur de Paris, un
» homme du grand monde! un homme qui ne
» doit pas regarder une paysanne! — Oh! si,
» ma tante, je vous assure qu'il me regardait
» beaucoup!... — Mais tu n'y songes pas, mon
» enfant, aimer M. Dalville! — Hélas! ce n'est
» pas ma faute, c'est bien malgré moi. — Et
» comment donc que c't'amour-là t'est venu,
» ma petite? — En tombant de mon âne, ma
» tante! — C'est-i'possible! — Mon Dieu, oui;
» j'ai rencontré M. Auguste sur la route; il était
» dans son cabriolet, et moi j'allais à pied der-
» rière Jean-le-Blanc. — Tu m'as dit cela, mon
» enfant. — Il me regardait souvent, et je n'a-
» vais pas l'air d'y faire attention..... Il est des-
» cendu de voiture et m'a suivie dans le petit
» sentier du bois : il me disait que j'étais jolie,
» et moi je riais de ses compliments... — Tu
» m'as encore dit cela. — Il a voulu m'embras-
» ser, et moi, en me défendant, je lui ai griffé la

» figure! — Tu ne m'avais pas dit cela, ma pe-
» tite. — Oh! j'étais alors bien en colère!... Je
» détestais ce monsieur! je suis montée sur mon
» âne pour m'éloigner plus vite, mais Jean-le-
» Blanc a pris le galop et m'a jetée par terre ...
» Je suis tombée..... je ne sais comment.... —
» Ah! mon Dieu! mon enfant! et après? — Ce
» monsieur est accouru... mais il m'a relevée si
» honnêtement..... il avait l'air si fâché de ma
» chute, il était plus pâle, plus tremblant que
» moi....... Alors, je ne sais comment cela s'est
» fait, sur-le-champ m'a colère s'est passée... et
» je crois que je l'aimais déjà. — Ensuite. —
» Dame! vous savez bien, ma tante, que nous
» avons appris ce qu'il avait donné à Coco et à
» sa grand'mère, et j'ai senti que cela me le fai-
» sait aimer encore davantage. Je l'ai revu chez
» madame Destival, il m'a chargé d'avoir soin
» de Coco, et, depuis ce temps, vous savez, ma
» tante, qu'il n'est venu nous voir qu'une seule
» fois. — Est-ce que tu lui as dit que tu l'aimais?
» — Non, au contraire, comme M. Bertrand
» m'avait dit que cela l'empêcherait de venir
» nous voir, je lui ai bien assuré que je n'aurais
» jamais d'amour pour lui. — T'as bien fait,
» ma petite — Oh! non, ma tante, je crois
» plutôt que j'ai mal fait, et que ça l'a fâché,
» car, depuis ce temps, il n'est pas revenu, et il
» est parti sans nous dire adieu! — Allons, la

» voilà qui pleure encore!... mais, ma petite, à
» quoi ça t'avance-t-il c't'amour-là? — A rien,
» ma tante. — M. Auguste n'aurait pas épousé
» une petite fille de village. A présent le v'là
» parti, sans doute nous ne le reverrons jamais.
» — Est-ce qu'il ne peut pas revenir?.... est-ce
» qu'il ne voudra pas revoir..... Coco?.... Il re-
» viendra, ma tante; ah! je l'espère toujours.
» — Quand même il reviendrait, songe donc
» que c'est un monsieur, vois-tu, c'est habitué
» aux belles dames; tandis que toi..... Eh ben!
» que regardes-tu donc sur cette fleur?...... —
» Elle m'a dit que M. Auguste m'aimait beau-
» coup. — Qui t'a dit cela? — Cette margue-
» rite, ma tante. — Effeuille-s-en une autre,
» ma petite, demain elle te dira le contraire. —
» Oh! j'en effeuille tous les matins, ma tante.
» — Et la fleur te dit toujours qu'il t'aime? —
» Quand l'une ne le dit pas, j'en questionne
» une autre, et je ne m'arrête qu'à celle qui me
» répond ce que je désire. — V'là comme les
» jeunes filles se disent leur bonne aventure!...
» Mais tiens, mon enfant, il serait bien plus
» sage d'oublier un homme qui ne pense pas à
» toi. — Je ne peux pas, ma tante. — Si tu pre-
» nais un mari, au lieu d'effeuiller des margue-
» rites, je te réponds que ton amour se passe-
» rait. — Non, ma tante, je ne veux pas me
» marier..... Laissez-moi libre de penser à lui,

» de consulter les fleurs..... et je vous promets
» que je ne pleurerai plus. — Comme tu
» voudras, ma chère Denise; et, puisque c'est
» ton goût..... reste fille..... Mais étant si gen-
» tille, si bien tournée!..... Ah! ça serait dom-
» mage, si tu passais ta jeunesse à consulter des
» fleurs. »

La bonne tante ne parle plus à Denise de mariage, et les prétendants sont congédiés. Les gens du village font des conjectures sur la conduite de la jeune fille. Les paysannes se moquent des galants qui ont été refusés; ceux-ci espèrent qu'avec le temps Denise sera moins cruelle; mais le temps s'écoule et Denise ne change pas de résolution.

La mère Fourcy devient infirme, sa nièce lui prodigue les plus tendres soins, et Coco, qui en grandissant a appris à chérir ses bienfaitrices autant qu'il chérissait sa chèvre, cherche déjà à se rendre utile, et, par son babil enfantin, distrait souvent Denise de sa mélancolie; elle aime à regarder, à caresser l'enfant qu'Auguste aimait, elle lui fait apprendre tout ce qu'on peut enseigner au village, elle forme son cœur à la vertu, et veut qu'il fasse honneur à son bienfaiteur.

Deux années sont passées depuis qu'Auguste est parti avec Bertrand; pendant cet espace de temps, Denise a été six fois à Paris pour de-

mander des nouvelles des voyageurs, jamais Schtrack n'a pu lui en donner, et elle n'entend plus parler de Virginie. Au bout de ce temps, la mère Fourcy tombe malade, et, malgré tous les soins de sa nièce, meurt bientôt dans ses bras.

La perte de sa tante afflige vivement Denise; on doit tant regretter ceux qui, pendant toute leur vie, n'ont cherché qu'à nous rendre heureux, sans jamais nous reprocher le bien qu'ils nous ont fait; manière d'obliger qui glace la reconnaissance! car il y a beaucoup de gens qui font du bien, mais il y a bien peu de bonnes gens.

Denise se trouve seule sur la terre avec Coco, qui n'a encore que huit ans. Elle loue sa maison, qui lui devient trop grande, et va se loger dans la maisonnette de Coco, qu'elle fait agrandir en y ajoutant un nouveau pavillon. Là, Denise se trouve mieux, il lui semble qu'elle se rapproche d'Auguste. La jeune fille n'a plus besoin d'être laitière, elle prend avec elle une vieille paysanne qui se charge des travaux de la maison. Denise s'occupe de son jardin, et cherche dans les livres des connaissances nouvelles. Du vivant de sa tante, Denise ne pouvait que rarement se livrer à son goût pour la lecture, parce que la mère Fourcy trouvait que sa nièce était déjà trop savante pour une paysan-

ne ; mais maintenant rien n'empêche la jeune fille de suivre son penchant et de chercher à former son esprit.

Peu à peu Denise quitte le gros jupon de laine, le tablier, le corset de bure ; elle prend des vêtements simples, mais qui se rapprochent de la mise des dames de la ville, alors les villageoises se disent : « Décidément, Denise » Fourcy veut faire la dame, voyez-vous, de» puis la mort de sa tante, alle ne se met plus » comme nous, alle se donne une tournure, et » alle fait des phrases en parlant. »

Denise s'inquiète peu de ce que pensent les habitants du village, son seul désir serait de plaire à celui qu'elle attend toujours ; et elle se dit en se regardant dans son miroir : « Peut» être m'aimera-t-il mieux comme cela... Il ne » me trouvera plus si gauche, si embarrassée ; » mais cela lui sera bien égal, car il ne m'aime » pas... et il croit que je ne l'aime pas non » plus !... Mon Dieu ! pourquoi lui ai-je dit » cela ! c'est M. Bertrand qui en est cause !... il » m'a trompée en disant qu'Auguste ne vien» drait pas au village si je l'aimais, oh ! oui, je » suis sûre qu'il m'a trompée ; car c'est depuis » ce temps qu'Auguste m'a reçue si mal à Pa» ris et n'est plus venu ici. Mais quand je le re» verrai, ah ! je lui dirai la vérité ; on a tou-

» jours tort de mentir... et je le prierai bien de
» ne pas mentir non plus. »

Une année s'écoule encore, Denise a vingt ans, et Coco en a neuf. L'enfant est heureux ; la gaîté, la santé, brillent sur son joli visage. Denise est toujours triste et veut en vain éloigner de sa pensée le souvenir d'Auguste qu'elle commence à ne plus espérer revoirr « Peut-être
» est-il fixé dans un pays étranger, » se dit-elle, « peut-être est-il marié... et il ne revien-
» dra jamais !... »

Alors les larmes mouillent ses paupières, et les caresses de l'enfant ne font qu'augmenter son chagrin ; car il lui dit sans cesse : « Rever-
» rai-je bientôt mon bon ami ? »

Souvent Denise se promet d'être raisonnable, d'éloigner de son cœur une folle passion, et de ne plus penser à Auguste. Alors elle sort pour chercher dans la campagne quelque distraction ; mais soit hasard, soit préférence, elle elle se retroúve toujours dans le petit sentier du bois où elle a fait la culbute.

CHAPITRE XXVI.

LE RETOUR.

—

Par une belle soirée de printemps, Denise lisait dans un bosquet du jardin, et Coco jouait devant la porte de la maisonnette, près de la vieille paysanne qui dormait sur un banc.

En regardant sur la route, Coco aperçoit un homme arrêté qui semble considérer l'habitation, et tellement absorbé dans ses pensées, qu'il ne voit pas l'enfant qui joue près de là.

Cet homme n'est pas mis en paysan, une veste de toile grise, un pantalon à guêtres, et un paquet attaché à son dos, semblent annoncer un voyageur; sur sa tête est un mauvais chapeau rond, et il tient à la main un bâton sur lequel il paraît avoir besoin de s'appuyer; car sa figure est pâle et fatiguée, et sa barbe

longue, l'expression de ses yeux, semblent annoncer la pauvreté et le chagrin.

Coco s'approche doucement, il regarde l'inconnu avec une curiosité enfantine, et voit avec surprise que des larmes coulent de ses yeux pendant qu'il considère la maisonnette.

L'enfant a appris de Denise à compatir aux peines des malheureux ; il se place devant l'nconnu en disant d'une voix naïve, et avec l'expression de la bonté : « Monsieur, est-ce que » vous avez du chagrin?..... Si vous voulez vous » reposer chez nous... venez, nous vous donne-» rons à souper. »

La voix de l'enfant a frappé l'étranger ; il fait un mouvement de surprise et considère Coco avec attention, puis il lui prend la main et la lui presse tendrement, en prononçant d'une voix altérée par l'émotion : « Quoi !..... » c'est toi, mon ami!... »

Le petit, étonné de s'entendre appeler ainsi, répond à l'étranger en souriant : « Est-ce que » vous me connaissez, monsieur? »

Le voyageur pousse un soupir et répond au bout d'un moment : « — Oui .. je t'ai vu au-» trefois..... ici..... à cette place ; mais alors, » au lieu de cette jolie maisonnette, il n'y » avait là qu'une vieille masure tombant en » ruines!... Quel changement s'est opéré en ces » lieux !...

» — Ah! c'est mon bon ami qui m'a donné » de quoi avoir tout cela... car c'est ma maison, » ça, monsieur; mais, quand il reviendra, je » le remercierai bien!... »

L'étranger presse encore tendrement la main de l'enfant, qui reprend : « Voulez-vous en- » trer?... Venez, je vais dire à Denise que vous » souperez avec nous.

» — Denise!..... quoi, Denise est là? » dit l'inconnu, en retenant l'enfant. « — Oui, mon- » sieur, nous demeurons ensemble depuis que » sa bonne tante est morte. — Et Denise est-elle » mariée? — Non monsieur. Eh bien!... venez- » vous? »

Après un moment d'hésitation, l'étranger se décide à suivre l'enfant qui lui prend la main et le fait entrer avec lui dans la maison.

« Denise! Denise! » crie Coco, « voilà quel- » qu'un!..... voilà un monsieur qui a faim..... » n'est-ce pas que vous avez faim?..... Denise, » viens donc. »

Mais la jeune fille était au fond du jardin et n'entendait pas la voix de l'enfant; il court la chercher dans les bosquets, et l'inconnu le suit lentement.

« Ma petite Denise, » dit Coco, « je viens de » voir sur la route un monsieur qui paraissait » bien triste..... je l'ai engagé à entrer chez » nous, nous lui donnerons à souper, n'est-ce

» pas? — Oui, mon ami. — J'ai bien fait d
» l'amener... car il a l'air pauvre... et pourtant
» il ne demandait rien?—Oui, tu as bien fait...
» allons le rejoindre... — Tiens, il m'a suivi...
» le voilà. »

L'étranger s'était arrêté à quelque distance et considérait Denise; les derniers rayons du jour portaient alors sur sa figure, et la jeune fille le regardait avec intérêt en s'avançant vers lui. Mais elle n'a pas fait quatre pas qu'un cri lui échappe, elle court, elle vole vers l'étranger. « Auguste!..... monsieur..... c'est » vous..... » Voilà tout ce qu'elle peut dire; et Auguste, car c'était bien lui, la reçoit dans ses bras.

« Denise! bonne Denise! » dit Auguste en pressant contre son cœur que la joie, la surprise ont presque privée de sentiment; enfin Denise recouvre la parole. « — Coco, c'est » ton bon ami, » s'écrie-t-elle, « c'est ton bien- » faiteur qui est revenu!..... viens donc l'em- » brasser. »

L'enfant regarde Auguste avec étonnement, il a de la peine à se faire à l'idée que c'est son bienfaiteur qu'il revoit avec une grande barbe et une mise pauvre; mais si ses yeux n'ont pas reconnu son bon ami, en revanche son cœur n'a pas été muet, quelque chose le poussait vers l'étranger; c'est donc avec joie qu'il court

embrasser Auguste, et pendant quelques instants celui-ci se livre au plaisir de presser l'enfant et la jeune fille dans ses bras.

« Vous m'avez donc reconnu, Denise? » dit enfin Auguste. « — Oh! toujours! toujours je » vous reconnaîtrai!... quand même votre fi- » gure ne serait plus la même, mon cœur me » dirait bien vite que c'est vous. — Chère De- » nise! — Moi, mon bon ami, je ne t'ai pas » reconnu, » dit Coco, « parce que tu as de la » barbe .... et puis que tu pleurais..... — Hé- » las vous ne m'attendiez pas dans ce triste » équipage, n'est-ce pas?... — Oh! nous vous » attendions n'importe comment! pour nous, » n'êtes-vous pas toujours bien?..... mais en » vous voyant ainsi, je crains que vous n'ayez été » malheureux. et voilà ce qui me fait de la peine.

» — Oui, Denise, oui, j'ai été malheureux... » mais je l'ai mérité!..... ce sont mes folies qui » m'ont mis où me voilà!..... mais puisque j'ai » encore votre amitié..... celle de cet enfant, je » sens que je n'ai pas tout perdu!..... — Ah! » monsieur, est-ce que vous pouviez douter de » nos cœurs..... — Que voulez-vous, l'infor- » tune rend souvent injuste; j'avais tort, je le » vois. Je vous conterai tout ce qui m'est arrivé, » Denise, je vous dirai franchement ce que j'ai » fait..... ce n'est point à vous que je voudrais » cacher mes fautes, car je suis sûr d'avance

» que vous me pardonnerez. — Ah! monsieur,
» je suis si contente de vous revoir. . mais venez
» donc vous asseoir, vous reposer dans la
» maison... vous devez avoir besoin de prendre
» quelque chose... — Il est vrai que depuis hier
» je n'ai rien pris.

» — Depuis hier! » s'écrie Denise, et aussitôt
» une pâleur mortelle couvre son visage,
» ses yeux deviennent gros de larmes, elle ne
» peut plus parler... elle appuie sa tête sur l'épaule
» d'Auguste et donne un libre cours aux
» pleurs qui la suffoquent.

« — Denise! chère Denise, calmez-vous!...
» je suis auprès de vous!..... j'ai déjà oublié
» une partie de mes chagrins. Rassurez-vous;
» d'ailleurs, je n'étais pas dénué de toute ressource.
» Si je n'ai rien pris depuis hier, c'est
» que de tristes réflexions m'avaient ôté l'appétit.
» Il me restait encore quelque argent,
» mais je le ménageais pour me loger à Paris,
» car rien ne rend économe comme le malheur!
» Ah! la perte de mes richesses n'est point ce
» qui m'a le plus affligé; vous le savez : doué
» d'un heureux caractère, l'espérance et la
» gaité voyageaient encore avec moi lors même
» que ma bourse était légère; mais l'ingratitude
» des hommes, l'abandon de celui que j'aimais
» comme un frère, voilà ce qui m'a fait le
plus de mal! voilà ce qui m'a ôté le cou-

» rage !..... J'ai senti qu'on pouvait avoir de la » philosophie pour supporter les coups du sort, » mais je n'en ai pas trouvé pour la perte d'un » ami, pour les peines du cœur.

» — Oh! mon Dieu! » dit Denise, « se pour- » rait-il... mais en effet, vous êtes seul... Qu'est » donc devenu Bertrand ?

» — Il m'a abandonné!... il s'est lassé de » mes folies... il a quitté celui qui, dans l'opu- » lence, le traitait comme un ami et non » comme un serviteur.

» — Bertrand vous a quitté?... il vous a lais- » sé lorsque vous étiez malheureux et loin de » votre pays, oh! non, monsieur, cela n'est pas » possible!.... il vous aimait, il vous honorait, » Bertrand est un vieux soldat, il n'a pas oublié » tout ce qu'il vous doit, je répondrais de son » cœur comme du mien.... — Cependant, De- » nise, je vous ai dit la vérité. Mais entrons chez » vous, plus tard, je vous ferai le récit de mes » voyages. — Ah! pardon!.... monsieur... moi » qui oubliais... entrons vite, ah! venez vous re- » poser. »

Denise conduit Auguste dans la maison, Coco les suit en sautant et en criant avec joie : « V'là mon bon ami revenu, Denise ne sera plus » triste à présent! » La jeune fille court réveiller sa vieille servante; elle s'empresse de mettre tout en l'air pour offrir au voyageur tout ce

qu'elle a de mieux, et, en allant et venant autour d'Auguste, s'arrête encore pour le regarder, pour s'assurer que ce n'est point une illusion, puis s'écrie : « Le voilà ! il est revenu en-
» fin !... il ne nous avait pas oubliés! » Et la petite essuie une larme que l'émotion lui arrache, et qu'au même instant un sourire fait disparaître. Auguste est vivement touché du plaisir que son arrivée cause dans la maisonnette ; il ne peut se lasser de regarder Denise, il remarque le changement qui s'est fait dans son langage, dans ses manières dans sa mise, et, reportant un coup-d'œil sur lui-même soupire en se disant : « Les trois années qui se sont écoulées
» ont produit de grands changements : au lieu
» d'une laitière, d'une villageoise un peu gau-
» che, je retrouve en vous une jeune femme
» pleine de grâces, et moi, que vous avez vu si
» brillant, si élégant !.... me voilà fait comme
» un pauvre diable, qui voyage à pied, sans
» avoir toujours de quoi payer un gite !

» — Qu'est-ce que cela fait ! en êtes-vous
» moins le bienfaiteur de Coco..... et celui qui
» contait si bien fleurette à la petite laitière?

» — Vous conviendrez, Denise, que dans ce
» costume, je n'ai pas trop l'air d'un bienfai-
» teur et d'un séducteur. — Quant à moi, si je
» ne vous plais pas ainsi, je reprendrai bien vite
» le corset de bure et le petit bonnet. — Vous

» serez toujours bien... d'ailleurs je n'ai pas le » droit... je ne dois pas oublier... »

Auguste s'arrête, Denise le regarde avec inquiétude; mais il semble vouloir éloigner un souvenir pénible, et va se placer à table en disant: « Ne songeons maintenant qu'au plaisir que je » goûte ici!... Denise, Coco, ah! venez près de » moi... une soirée de bonheur me fera oublier » plusieurs mois de souffrances. »

On se met à table. Auguste est l'objet des soins, des prévenances des habitants de la maisonnette; la présence d'un potentat ne les rendrait pas si heureux que celle du pauvre voyageur.

Lorsque Auguste a réparé les fatigues de la route, il prend Coco sur ses genoux, se place devant Denise, et commence son récit : « J'ai » voulu voyager, dans l'espoir que cela mûri» rait ma tête. d'ailleurs, il fallait bien chercher » à utiliser mes talents. Je sais peindre, je suis » bon musicien, mais il me coûtait de chercher » des élèves à Paris, théâtre de ma splendeur, » où je ne pouvais faire un pas sans rencontrer » d'anciennes connaissances, qui détournaient » les yeux pour ne point me saluer, depuis » qu'elles me savaient ruiné... Je suis donc parti » avec Bertrand...

» — Oh! et sans venir me dire adieu, » dit Denise en poussant un profond soupir.

» — Je craignais de vous revoir... je pensais » que vous étiez mariée.... Je n'ai point oublié » ce que vous m'avez dit dans votre jardin, lors- » que je vins vous rendre visite. » Denise rougit, et Auguste reprend : « Je partis donc : il nous » restait deux mille écus; avec de l'économie » cela pouvait nous mener loin. Mais il m'est si » difficile de ne point faire d'étourderies !

» — Et d'ètru sage. » dit à demi-voix Denise. Auguste sourit et continue : « — A Turin, des » aventurières nous volèrent toute notre fortune » hors quelques pièces d'or avec lesquels nous » arrivâmes à Rome. Là, je travaillai, je gagnai » quelque argent avec mon violon, et Bertrand » donnait des leçons d'armes. Nous nous ren- » dîmes à Naples; le hasard m'y fit retrouver » une dame que j'avais connue à Paris, elle » s'intéressa à moi, et me fit avoir de riches » élèves. Depuis une année nous vivions assez » heureux, lorsque pour les beaux yeux d'une » Italienne je reçus quelques coups de stylet !

« Ah ! mon Dieu ! » s'écrie Denise, « qu'a- » viez-vous besoin d'aimer une Italienne, aussi !

» — Il fallait bien chercher des distractions. » Cette aventure me dégoûta du séjour de l'Ita- » lie ; où d'ailleurs, je ne voyais pas moyen de » faire une brillante fortune. Je résolus de pas- » ser en Angleterre, où souvent on paie fort » cher des talents médiocres. Bertrand était tou-

» jours disposé à me suivre, nous quittâmes l'I-
» talie, et nous arrivâmes à Londres sans mé-
» saventures. Là au bout de fort peu de temps,
» ayant acquis l'amitié d'un homme du grand
» monde, il me mit à la mode, et j'eus plus de
» leçons que je ne pouvais en donner, je me fe-
» sais payer très-cher, et je voyais avec joie que
» je pourrais un jour revenir dans ma patrie
» avec une somme assez ronde; mais hélas!
» j'eus le malheur de faire connaissance
» avec une jeune Anglaise.

» — Allons! encore une femme! » dit Denise avec humeur.

» — Elle était chez des parents qui, soi-di-
» sant, la rendaient très-malheureuse; elle me
» proposa de l'enlever...je n'osai pas lui refuser.
» Malgré les conseils de Bertrand, je fis encore
» cette folie. Mais cet enlèvement fit du bruit,
» on m'intenta un procès, il fallait épouser la
» demoiselle, ou payer une forte somme d'ar-
» gent, car en Angleterre, il faut toujours don-
» ner des dédommagements. Je ne voulus point
» me marier, et je payai.

» — Ah! cela valait bien mieux... que de vous
» marier par force, » dit Denise.

» — Mais cette aventure me fit perdre mes
» élèves et le fruit de mon travail. Désespéré de
» ces revers, dont je ne pouvais accuser que
» moi, je proposai à Bertrand de faire un tour

» en Écosse, avant de revoir notre pays. Un de
» mes élèves m'avait fait présent d'un cheval,
» j'en achetai un pour Bertrand, et nous sortî-
» mes ainsi de Londres : nous nous arrêtâmes
» dans un village, nommé, je crois, Newington.
» Après nous être fait servir à déjeuner dans
» une auberge, j'étais resté seul près d'une ta-
» ble, attendant le retour de mon compagnon,
» que j'avais envoyé payer notre dépense. Sur-
» pris de ne point le voir revenir, je descends, je
» m'informe. Votre compagnon est parti, me
» dit-on, il vient de monter à cheval et de s'é-
» loigner au grand galop. Ne concevant rien à
» son absence, je restai dans l'auberge, et l'at-
» tendis toute la journée. Je ne pouvais suppo-
» ser que Bertrand m'eût quitté, et le lende-
» main je l'attendis encore en vain. Je question-
» nai les gens de l'auberge, ils ne purent rien
» me dire, sinon, qu'après avoir payé notre dé-
» pense il avait traversé la cour, et qu'un mo-
» ment après on l'avait vu partir à franc-étrier.
» Il fallut bien comprendre enfin que Bertrand
» s'était volontairement éloigné de moi. Ah!
» Denise, je ne puis vous dire tout le chagrin
» que j'éprouvai de son abandon. Habitué à vi-
» vre près de mon vieil ami, j'avais souvent
» fait peu de cas de ses conseils ; mais j'en fai-
» sais beaucoup de son amitié. Sans doute il se
» sera lassé de mes folies !... il aura perdu pa-

» tience, et désespérant de me rendre sage, » n'aura plus voulu partager ma nouvelle for- » tune... Cependant il m'avait souvent juré de » ne me quitter qu'à la mort, et je croyais à son » serment! car celui d'un ami est plus sacré » que celui d'une maîtresse.

» — Bertrand vous quitter!... je n'en reviens » pas, » dit Denise.

« — Je changeai de résolution, et, ne me » souciant plus d'aller en Ecosse, je résolus de » revenir en France... Ah! j'avais besoin de tou- » cher le sol de mon pays... J'éprouvais un vif » désir de vous revoir et d'embrasser cet enfant! » Je vendis mon cheval, pour payer mon pas- » sage; arrivé à Calais, je calulai mes ressources » et résolus de faire ma route à pied. Mais, je » l'avoue, mes forces ont souvent trahi mon » courage!..... habitué à l'opulence, aux dou- » ceurs de la vie, ma santé est encore celle d'un » petit-maître, lorsque mon costume n'annonce » plus qu'un modeste voyageur; et plus d'une » fois il m'a fallu m'arrêter en chemin : enfin, » je suis arrivé jusqu'ici. Avant de rentrer dans » Paris, il me tardait de revoir ces lieux, d'ap- » prendre... ce que vous faisiez, Denise. Me » voici près de vous!..... peines, fatigues, tout » est oublié, et demain, avec un rasoir, du » linge blanc et quelques changements dans

» ma toilette, vous reverrez, non le brillant
» Dalville, mais du moins le pauvre Auguste
» auquel vous avez gardé votre amitié. »

Auguste embrasse l'enfant. Denise, que le récit du voyageur a vivement intéressée, lui dit : « Maintenant vous n'irez plus courir le
» monde, j'espère ?... — Tu resteras avec nous,
» mon bon ami, » dit Coco.

« — Oui, je vois qu'il faut que je renonce à
» l'espoir de faire fortune avec mes talents. Je
» ne songe plus à voyager. Quant à ce que je
» ferai..... je n'en sais trop rien encore; mais
» enfin, parmi mes bons amis de Paris, qui ne
» daignent plus me regarder, il en est beaucoup
» que j'ai obligés et qui sont encore mes débi-
» teurs... Il m'est bien dû une douzaine de mille
» francs ; je vais tâcher d'en recouvrer au moins
» la moitié ; ensuite... — Vous viendrez vous
» fixer près de nous, n'est-ce pas, monsieur ? —
» Du moins, Denise, je viendrai vous voir sou-
» vent. — Mais vous n'irez pas de sitôt à Paris;
» vous ne nous quitterez pas de longtemps.....
» — Non, je vous le promets. — Songez qu'ici
» vous êtes chez vous. C'est avec ce que vous
» avez donné à Coco que nous avons fait bâtir
» cette maisonnette ; vous voyez bien qu'elle
» vous appartient. — Non, Denise ; cette habi-
» tation est la fortune de cet enfant ; trop heu-

» reux d'avoir pu contribuer à son bonheur, je
» regrette seulement de n'avoir pas employé
» ainsi tout ce que je donnais à mes plaisirs!...
» Il ne m'est rien resté de mes folies! mais du
» bien que l'on fait il reste toujours quelque
» chose. — Aussi maintenant vous êtes bien
» corrigé?..... vous n'aimerez plus toutes les
» femmes, n'est-ce pas? — Ma foi, Denise, je
» n'en jurerais pas encore. J'avais reçu une
» grande leçon à mon cinquième étage!..... et
» dans mes voyages je n'en ai nullement pro-
» fité. Ah! si j'avais été aimé d'une femme sin-
» cère, bonne, sage..... comme vous, Denise,
» peut être me serais-je déjà corrigé!

» — Comment, monsieur!... » dit Denise en rougissant, « est-ce que .... je ne vous aime
» pas?

» — Si... comme un frère, je le sais, et l'ac-
» cueil touchant que vous me faites, la joie que
» vous a causée mon retour, me prouvent bien
» toute l'amitié que vous avez pour moi; mais,
» ma chère Denise, il est un sentiment plus
» doux, plus tendre, que j'espérais vous inspi-
» rer avant que vous m'eussiez dit positivement
» que vous n'auriez jamais d'amour pour moi...
» Ne baissez pas les yeux, Denise; ce n'est
» point un reproche que je vous adresse; on
» n'est pas maître de son cœur, et j'avoue que

» je ne méritais pas le vôtre. Je tâcherai de » m'habituer à vous regarder comme une sœur; » c'est à quoi je m'applique depuis l'entretien » que nous avons eu dans le jardin de votre » tante. Cela me sera difficile; mais avec le » temps peut-être y parviendrai-je. Laissons » cela : je suis maintenant si heureux d'être » près de vous!... Eh bien! vous ne me dites » plus rien, Denise?

» Si, monsieur!... si... Mais vous devez avoir » besoin de vous reposer. — En effet, le voyage » m'a fatigué... et mon récit vous fait veiller » tard. — Venez, monsieur, je vais vous con- » duire au petit pavillon que j'ai fait bâtir dans » le jardin... c'est la plus jolie chambre de la » maison : je voudrais pouvoir vous loger en- » core mieux... — Vous oubliez, Denise, que » je ne suis plus le petit-maître de la Chaussée- » d'Antin!... Jetez donc un coup-d'œil sur mon » costume. — Ah! monsieur, pour moi, vous » êtes toujours le même. »

La jeune fille conduit Auguste au pavillon et l'y laisse en prononçant tendrement : « A » demain! » puis elle rentre dans sa chambre en se disant : « Il croit que je n'ai pour lui » que de l'amitié, il se trompe; c'est bien de » l'amour que je ressens!... Mon Dieu! pour- » quoi dans le temps ai-je cru ce M. Bertrand!..

» Pourquoi lui avoir dit que je ne l'aimais pas !..
» voilà ce que c'est que de mentir ; mais je lui
» dirai la vérité, parce que je ne veux pas qu'il
» s'applique à me regarder comme sa sœur. »

CHAPITRE XXVII.

LES AVEUX, LA PROPOSITION.

—

Après avoir pendant trois ans couru le monde pour chercher la fortune, après avoir retrouvé en tous pays les mêmes vices, les mêmes passions, la même sottise; enfin après être revenu plus pauvre encore que l'on était parti, qu'il est doux de se réveiller sous un toit hospitalier! près d'amis fidèles que notre mauvaise fortune n'a point changés, et que notre retour rend heureux! C'est le port après l'orage; c'est un beau ciel après la tempête, c'est un rayon du jour après une longue obscurité.

Tel est le réveil d'Auguste; pour lui, la maisonnette est un palais; elle vaut bien mieux, puisqu'elle renferme Denise et Coco. Il se lève, et, après avoir pendant quelques instants respiré avec délices l'air pur du jardin, il songe à

sa toilette ; ce n'est pas impunément que l'on demeure avec une jeune fille charmante, que l'on a aimée, que l'on aime encore, tout en voulant n'être que son ami. D'ailleurs il est bien naturel de chercher à recouvrer quelques-uns de ses avantages, après s'être présenté sous le costume d'un pauvre voyageur.

En peu de temps le rasoir a fait disparaître la barbe de voyage. Mais le modeste porte-manteau d'Auguste ne contient qu'un habit, un gilet et presque pas de linge. Il le visite en soupirant, lorsqu'on frappe doucement à sa porte, et la voix de Coco se fait entendre : « C'est » moi, mon bon ami. »

Auguste ouvre à l'enfant qui porte un paquet assez gros qu'il dépose sur son lit : « Qu'est-ce » que c'est que cela, mon ami? » dit Auguste au petit, après l'avoir embrassé.

« — Je ne sais pas, mon bon bon ami; c'est » Denise qui m'a dit de t'apporter cela... Adieu, » je vais donner à déjeuner à ma chèvre..... tu » ne l'as pas vue hier, habille-toi bien vite et tu » viendras lui dire bonjour. »

L'enfant est parti. Auguste ouvre le paquet, qui renferme du linge pour homme, et un papier sur lequel est écrit : « C'est Coco qui vous

» offre cela ; songez que jadis il n'a pas refusé
» vos bienfaits.

» — Bonne Denise ! » dit Auguste, « quelle
» attention !..... et avoir pu se procurer !.....
» elle n'a pas dormi, elle a déjà couru dans le
» village !... Si c'est ainsi qu'agit son amitié,
» que serait-ce donc si l'on avait son amour ? »

Cependant, il en coûte à Auguste d'accepter les dons de la jeune fille : lorsqu'on était habitué à donner, on a de la peine à se décider à recevoir. Il surmonte enfin le sentiment d'orgueil qui le fait balancer ; il sent qu'il ferait du chagrin à Denise en la refusant, et ce motif le détermine à accepter son présent.

Après avoir achevé sa toilette, Auguste se rend dans le jardin, et y trouve Denise qui vient au-devant de lui en lui adressant le plus aimable sourire, et un regard qui n'avait pas que l'expression de l'amitié. Coco court à Auguste, en lui disant : « Ah ! je te reconnais bien, à
» présent, te voilà comme autrefois.

» — Grâce à vous, Denise, » dit à demi-voix Dalville ; mais la petite lui met la main sur la bouche, et il prend cette main et la presse contre son cœur, sans en dire davantage. On lui fait visiter la maisonnette, le jardin, tous les détours de l'habitation, et la petite lui dit à

chaque instant : « Trouvez-vous cela bien?...
» Êtes-vous satisfait de l'emploi que j'ai fait de
» votre argent?

» — Ce qui me surprend, » dit Auguste, » c'est
» qu'on puisse faire bâtir une maison avec mille
» écus. — D'abord, monsieur, nous avions le
» terrain; puis remarquez que la maisonnette
» n'a que quatre pièces et des greniers au-dessus.
» — Mais ce joli pavillon où j'ai logé cette
» nuit... — Ah! c'est moi qui l'ai fait élever
» après la mort de ma pauvre tante. J'aimais
» mieux habiter ici que dans notre maison.....
» Je m'y croyais moins éloignée de vous. »

Ces mots sont encore accompagnés d'un doux sourire, et tout cela n'est pas fait pour engager Auguste à ne regarder la jolie fille que comme sa sœur.

Après le déjeuner, on va s'asseoir sous l'ombrage d'un lilas. On cause, on a tant de choses à se dire, après une longue absence. La petite ne se lasse pas d'écouter Auguste lui conter ses voyages. L'orsqu'il prononce le nom de Bertrand, un soupir s'échappe de sa poitrine; Denise lui prend la main et la lui serre tendrement, pour lui faire entendre qu'il lui reste encore des amis; il continue son récit, mais la main de la petite est restée dans la sienne, et elle ne songe pas à la retirer.

Tout au bonheur d'être près de Denise, d'échanger avec elle de tendres regards, Auguste ne paraît pas songer à voir la jeune fille qu'avec les yeux d'un ami ; Denise ne cherche point à lui cacher ce qu'elle éprouve; elle désire au contraire qu'il lise dans le fond de son cœur. Plusieurs jours s'écoulent rapidement. Auguste et Denise vont le matin se promener dans la campagne ; Coco les accompagne toujours; sa présence ne les gêne pas, car leurs yeux seuls trahissent leurs sentiments, et un amour innocent ne redoute pas les témoins. Le soir, rassemblés dans la maisonnette, ils voient encore les heures s'écouler rapidement, et, en se séparant, se disent tendrement : « A demain. »

Mais Auguste ne peut se cacher qu'il adore Denise; et, persuadé que ce n'est que de l'amitié qu'elle éprouve pour lui, il se dit : « Cette » petite me fera tourner la tête... Cependant » elle ne m'aime que comme son frère ; elle ne » sait pas combien ses regards, ses tendres caresses, sont dangereux pour mon repos. Il faut » la quitter et retourner à Paris ; encore quelques jours et je n'en aurais plus la force. »

De son côté, Denise se dit : « Mon Dieu! est-ce » qu'il ne voit pas que je l'aime?... Je fais pourtant tout ce que je peux pour cela... Est-ce » qu'il ne veut plus me comprendre?... Alors il

» faudra bien que je le lui dise; et à présent qu'il
» n'a plus de fortune et que j'ai quelque chose,
» il voudra peut-être bien de la petite villa-
» geoise. »

Tout en répétant qu'il faut s'éloigner de Denise, Auguste ne quitte pas la maisonnette où il se trouve si bien; mais un soir qu'il est seul avec la jeune fille, il lui dit : « Comment
» se fait-il, Denise, que vous ne soyez pas ma-
» riée? ..

» — C'est que je n'ai pas voulu, monsieur, » répond Denise en levant sur Auguste ses beaux yeux.

« Cependant vous aimiez quelqu'un?.....
» Vous me l'avez dit; quelque obstacle vous a
» donc empêchée d'épouser celui que vous pré-
» fériez? »

Denise rougit et n'ose plus regarder Auguste, puis enfin elle balbutie d'une voix tremblante : « Monsieur... je vous ai menti autre-
» fois.

» — Comment cela, Denise? — Vous savez
» bien... dans le jardin de ma tante... quand je
» vous ai dit que j'avais un amoureux?... C'est
» que M. Bertrand m'avait assuré que vous ne
» veniez pas au village parce que vous aviez peur

» de m'aimer... et moi, je desirais tant vous
» voir, que pour cela j'ai dit que je ne vous ai-
» mais pas.

» — Chère Denise!.... il se pourrait!.... »
s'écrie Auguste en pressant la petite sur son
cœur.

« — Oui, voilà la vérité, et depuis j'ai eu
» bien du chagrin de vous avoir dit cela.. . car
» vous n'ètes pas venu davantage, et vous avez
» pensé que j'en avais un autre que vous. »

Auguste regarde tendrement la jeune fille, mais bientôt son front se rembrunit; il baisse les yeux vers la terre, et paraît réfléchir profondément. Étonnée de son silence et de sa tristesse, la petite se rapproche de lui, et lui dit timidement : « Est-ce que vous êtes fâché
» que je vous aime?...

» — Ah! Denise, cela aurait pu faire mon
» bonheur... mais à présent!... — Eh bien, à
» présent? »

Auguste ne répond rien, et la jeune fille lui dit au bout d'un moment : « Monsieur... vou-
» lez-vous m'épouser?...

» — Vous épouser, Denise!... — Oui, autre-
» fois je n'aurais jamais osé espérer cela, car
» vous étiez bien riche, et vous ne pouviez pas

» prendre pour femme une villageoise. Mais
» vous avez perdu cette fortune qui vous rete-
» nait dans le grand monde ; vous répétez cha-
» que jour que vous n'aimerez plus ces coquet-
» tes, ces belles dames qui vous ont trompé....
» Ah! maintenant, si vous voulez de moi..... je
» suis à vous. Je n'ai pas une grande fortune,
» mais j'en ai assez pour nous deux, et je ne
» vous tromperai pas.

Auguste est vivement ému de l'offre touchante que lui fait Denise ; mais il se contente de lui presser la main en poussant un profond soupir. La petite attend avec impatience sa réponse ; le silence qu'il garde lui fait croire que sa proposition lui a déplu ; elle s'éloigne de quelques pas et ne peut retenir ses larmes, en balbutiant : « Je vous ai fâché en vous propo-
» sant de m'épouser... Pardon, monsieur, j'ai
» oublié que je ne suis qu'une paysanne... J'ai
» cru que vous m'aimiez...

» — Ah ! Denise, je vous aime plus que je
» n'ai jamais aimé ! le sentiment que j'éprouve
» pour vous est cent fois plus doux, plus ten-
» dre, que ceux qui m'ont fait faire tant de fo-
» lies. Vous n'êtes qu'une paysanne, dites-vous?
» mais par vos vertus, vos qualités, vous vau-
» driez une grande dame, alors même que vous
» n'auriez pas en partage ces traits charmants.

» cette grâce, cette voix touchante qui arrive
» jusqu'à l'âme.

» — Vous m'aimez!... ah! que je suis heu-
» reuse... vous voulez donc bien de moi pour
» votre femme! »

Auguste la regarde tendrement, puis lui dit enfin : « Demain, Denise, vous aurez ma ré-
» ponse...

» — Demain! et pourquoi pas sur-le-champ?
» il faut donc bien réfléchir pour cela?... —
» Demain, ma chère Denise. »

La petite se tait. Le reste de la soirée, Auguste se montre plus tendre, plus épris ; ses yeux, sans cesse fixés sur Denise, expriment l'amour le plus vrai, et le soir, en la quittant pour retourner dans son pavillon, il la presse contre son cœur et semble ne pouvoir s'arracher de ses bras. Il la quitte enfin et Denise se dit : « Oh! il voudra bien m'épouser!... mais
» pourquoi ne pas le dire tout de suite? »

La jeune fille ne dort pas, elle est trop agitée pour trouver le repos ; à défaut de rêves son imagination enfante mille tableaux charmants ; elle se voit la compagne de l'homme qu'elle chérit, elle passe près de lui le reste de ses jours : un si doux avenir vaut bien les rê-

ves les plus agréables, et l'on ne cherche pas à s'endormir quand on tient le bonheur en réalité.

Enfin le jour est venu ; Denise se lève, et reste plus longtemps que de coutume à sa toilette : cela est pardonnable, quand on sait que l'on va paraître devant celui que l'on désire nommer son époux. Elle sort de sa chambre, et se rend au jardin, où chaque matin elle trouve Auguste; mais il n'y est pas, et la petite s'étonne qu'il dorme encore, car elle pensait qu'il avait dû éprouver la même insomnie qu'elle, et qu'il serait pressé de la revoir.

Elle va s'asseoir sous le bosquet où ils ont causé la veille; de là, ses yeux voient le pavillon ; elle attend avec impatience qu'Auguste en sorte, mais la porte du pavillon ne s'ouvre pas, et c'est Coco que Denise n'avait pas encore vu, et qui accourt vers la jeune fille en tenant une lettre à la main.

»Tiens, ma petite Denise, mon bon ami m'a »donné cela pour toi, » dit Coco, en présentant la lettre. — Ton bon ami? Tu as donc »déjà vu M. Auguste? — Oui ; oh! il était levé »avant le jour. — Où donc est-il maintenant ? »— Il m'a bien embrassé, puis il est sorti ; je »ne sais pas où il est allé. »

Denise sent déjà quelque chose qui l'oppresse, elle ouvre la lettre en tremblant, et lit : «Je vous aime, ma chère Denise ; ne doutez » pas de mon amour ; mais irai-je unir ma mi» sère à votre sort? après avoir par ma faute » perdu ma fortune, irai-je vous offrir la main » d'un homme qui ne connaît pas même les » travaux champêtres par lesquels on peut faire » valoir votre bien? Non, Denise, je ne suis pas » digne d'être votre époux, je ne puis me résou» dre à vivre aux dépens d'une femme qui, » pour moi, sacrifierait un heureux avenir. Vo» tre bon cœur vous aura sans doute porté » à me faire l'offre de votre main, peut-être » même n'avez-vous feint de m'aimer que pour » m'engager à accepter vos offres généreuses ; » mais je ne le dois pas. Adieu, Denise, si je re» devenais riche, je volerais près de vous ; mais » je ne l'espère plus ! Adieu, j'irai vous revoir » lorsque j'aurai la force de ne plus vous regar» der que comme ma sœur. »

Une pâleur mortelle couvre le front de la jeune fille, qui laisse tomber la lettre en s'écriant : « Il ne croit pas à mon amour !

» — Eh bien, et mon bon ami? » dit Coco, « t'écrit-il où il est allé?—Hélas, il nous aban» donne, il nous fuit... il pense que nous ne » l'aimons pas !... »

Denise fond en larmes, l'enfant court dans ses bras, elle le presse contre son cœur et lui dit en sanglotant : « Ah! j'en mourrai de cha-
» grin, tu lui diras que c'est lui qui en est cause,
» peut-être alors croira-t-il que je l'aimais! »

CHAPITRE XXVIII.

ENCORE VIRGINIE.

—

Auguste a quitté de grand matin la jolie maisonnette où il a passé quinze jours, qu'il regarde comme les plus beaux de sa vie Ce n'est pas sans effort qu'il s'est arraché d'auprès de Denise; il faut beaucoup de courage pour quitter une femme que l'on aime, lorsqu'elle vient elle-même de nous offrir son cœur. Mais on doit se rappeler qu'Auguste a été riche, et tout sentiment d'orgueil n'est pas éteint en lui; sa fierté ne peut s'habituer à l'idée de n'offrir à Denise que la main d'un malheureux privé de toute ressource; enfin il craint que ce ne soit par reconnaissance de ce qu'il a fait pour Coco, par bonté, par humanité même, que la jeune villageoise lui offre sa main. Un cœur froissé par l'infortune se blesse facilement; la crainte d'une humiliation rend injuste; un

bienfait semble une aumône ; les consolations ne sont plus que de la pitié.

Avec son petit paquet noué au bout de son bâton, Auguste s'est mis en route pour Paris. En revoyant la grande ville, il ne peut retenir un soupir, puis il enfonce son chapeau sur ses yeux et marche la tête baissée, craignant de rencontrer quelque ancienne connaissance. Ce n'est pourtant pas un crime d'être pauvre, pourquoi donc un malheureux semble-t-il éviter les regards, lorsque tant de coquins vont tête levée ? pourquoi sera-t-on plus honteux de dire : je n'ai pas le sou, que de dire : j'ai cent mille francs de dette ? C'est que dans le monde on ne voit, on ne recherche, on n'aime que les gens qui ont de l'argent ; que l'on ferme trop souvent les yeux sur la source des richesses d'une foule d'intrigants qui brillent aux dépens de vingt familles qu'ils ont ruinées, et qui, du haut de leur calèche, de leur brillant équipage, narguent ceux qu'ils ont réduits à la mendicité ; c'est que l'on excuse tous les vices chez celui qui sait les couvrir d'or, et que l'on ne pardonne pas une erreur à un pauvre diable ; c'est que l'on fera des politesses à une Messaline parée de diamants et de cachemires ; et qu'on fermera sa porte à la jeune fille qui qui s'est donnée par amour à un homme qui

ne peut pas l'entretenir. Tout cela est triste, mais tout cela est vrai.

Auguste n'a garde de passer rue Saint-Georges ; il se dirige vers le Marais. Il faut qu'il mette la plus grande économie dans sa dépense. C'est dans une vieille maison de la rue de Berry qu'il trouve un cabinet, soi-disant garni, situé au sixième étage, et qu'il peut habiter moyennant quinze francs par mois, dont il paie la moitié d'avance.

Celui qui passait ses jours dans les plaisirs, qui donnait le ton pour les manières et l'élégance, qui était recherché, fêté, que l'on se disputait dans les réunions, et que les femmes étaient fières de subjuguer, le brillant Dalville, se voit réduit à habiter un grenier, à coucher sur un mauvais grabat. En entrant dans le misérable réduit qu'on vient de lui louer, il n'est pas maître d'un sentiment douloureux, et se laisse tomber sur une chaise qui chancelle sous lui. En portant les yeux sur des murs que couvrent à peine quelques lambeaux de papier, en considérant des mansardes en ruine et les meubles de son cabinet, Auguste se rappelle la chambre du vieux Dorfeuil ; il se rappelle surtout le récit du vieillard, et laisse tomber sa tête dans ses mains en se disant : « — Cela ne » m'a pas corrigé ! »

Au bout de quelques instants, rappelant son courage, il prend son portefeuille, y regarde une liste qu'il a faite des personnes qui lui doivent de l'argent, et se promet d'employer la journée du lendemain à visiter ses débiteurs. Dans ce moment, la rentrée d'une seule créance lui serait d'un grand secours ; malgré toute l'économie avec laquelle il a voyagé, après avoir payé la quinzaine de son cabinet, il ne lui reste plus que onze francs. Il s'est recommandé à la maîtresse de la maison pour des leçons de musique ou de dessin ; mais trouvera-t-il des élèves? et, avant de toucher le prix de ses leçons, comment vivra-t-il? De telles réflexions ne pouvaient pas donner un aspect plus riant au séjour qu'il habitait ; si du moins son ancien compagnon avait encore été là pour lui donner des consolations, pour ranimer son courage. Souvent, poussé par l'habitude, Auguste se retournait et cherchait Bertrand près de lui ; mais, au moment de l'appeler encore, il se souvenait de son abandon, et son cœur était de nouveau déchiré.

Auguste a eu un moment la pensée de se

rendre à son ancien logement, pour savoir si Schtrack a vu Bertrand, et si celui-ci est à Paris; mais il renonce à faire cette démarche, en songeant qu'il pourrait rencontrer Bertrand chez le vieux portier, et qu'il ne doit point courir au-devant d'un homme qui, par son ingratitude, s'est rendu indigne de ses regrets.

C'est en pensant à Denise, en se rappelant les doux instants qu'il vient de passer près d'elle, qu'Auguste cherche à oublier sa triste position. Chez Denise, il sait bien qu'il trouvera toujours un asile, mais il ne peut se résoudre à vivre aux dépens de la jeune fille; il se dit : « — C'est par pitié, peut-être, qu'elle » m'offrait sa main. »

Le lendemain, après avoir bien brossé son vieil habit et tâché de déguiser sa misère, Auguste se met en route pour chercher ses débiteurs. Ses deux premières courses ne sont pas heureuses : l'un est mort, l'autre est parti pour Bordeaux, où Auguste ne peut aller le chercher. Chez un troisième, il est plus heureux; c'est un jeune homme qui, comme Dalville, était toujours dans les plaisirs; il est en train

de faire sa seconde toilette lorsque son créancier parvient jusqu'à lui.

On ne se dérange pas pour un homme pauvrement mis, et le jeune homme, qui ne reconnaît pas Dalville, lui dit en continuant d'arranger sa cravate : « Que voulez-vous? —
» Vous voir d'abord.... Est-ce que Léon ne me
» reconnaît pas? »

Surpris de s'entendre appeler par son nom de baptême, le jeune homme jette un regard méprisant sur Auguste, en disant : « Le diable
» m'emporte si je vous connais! Est-ce qu'il a
» jamais pu exister des rapports entre nous? —
» Oui, monsieur, car Auguste Dalville a eu plu-
» sieurs fois l'occasion de vous rendre service.

» — Auguste Dalville!..... » s'écrie le jeune homme en se retournant de nouveau ; « com-
» ment, mon cher, est-ce que c'est toi? — Moi-
» même! — Oh! pas possible!..... tu es fait
» comme un voleur!..... est-ce que tu sors de
» prison? — Non, Dieu merci; quoique fort
» malheureux, je ne me suis jamais mis dans le
» cas d'être emprisonné. — Ecoute donc, mon
» cher, ça n'empêche pas d'être honnête ça...

» j'ai été plus d'une fois à Sainte-Pélagie, moi, » et il est probable que j'irai encore... Ce pau- » vre Auguste... Maudit nœud, je n'en viendrai » jamais à bout... Eh! quel hasard t'amène, mon » cher ami, depuis un siècle on ne te rencontre » plus nulle part. — Voilà trois ans que j'ai » quitté Paris ; j'ai été en Italie, en Angleterre... » — Oh! diable, et dis-moi : est-il vrai que les » Anglais mettent leur cravate en *groom*? — Ce » n'est pas de cela que je me suis occupé dans » mes voyages. Je vous l'ai dit, Léon, je ne suis » pas heureux ; mais lorsque j'étais riche, vous » avez eu recours plus d'une fois à ma bourse, » je vous ai prêté plus de mille francs, la moitié » de cette somme me serait maintenant fort » nécessaire, et je viens vous prier de me don- » ner cet à-compte sur ce que vous me devez.

» — Parbleu, mon cher Auguste, tu prends » bien mal ton temps. J'ai perdu hier à la rou- » lette tout ce qui me restait..... J'avais voulu » essayer de tenter la fortune!..... Je n'ai plus » rien ; et si je ne trouve pas aujourd'hui une » dizaine de louis pour mener au bois de Bou- » logne une petite femme charmante, je suis un » homme perdu... Il est probable que ma belle

» ira au bois avec un autre, et tu sens bien.....
» Trouves-tu ma cravate bien mise ?

» — Léon, je vous croyais meilleur cœur.
» Vous trouverez dix louis pour aller promener
» votre belle, et vous ne les trouverez pas pour
» moi à qui vous devez, pour moi, qui suis dans
» une fâcheuse position...

» — Mon cher, je ne te dis pas que je ne les
» trouverai point... Reviens dans quelques jours,
» je te promets de mettre de côté tout ce que je
» gagnerai au jeu, et ce sera pour toi....... Mon
» pauvre Dalville, d'honneur, je suis désolé.
» Voilà un bout de col qui ne se tient pas bien;
» c'est une chose terrible..... ça dérange toute
» l'harmonie d'une toilette. »

Auguste sort de chez le jeune fat en s'étonnant d'avoir pu faire autrefois sa société d'un homme dont la tête est aussi vide que le cœur. Il se rend à la demeure d'autres débiteurs. Les uns sont absents, les autres ont changé de logement.

Auguste rentre chez lui harassé de fatigue et conservant peu d'espoir d'être plus heureux le

lendemain. Pendant plusieurs jours, il ne cesse de courir après ses débiteurs; mais la plupart sont introuvables ou invinsibles; ceux qu'il parvient à voir n'ont jamais d'argent, et il est impossible de ressaisir chez lui le jeune Léon. Il a cherché en vain la demeure du marquis de Cligneval; mais un jour, en retournant chez lui, il aperçoit M. le marquis. Auguste court à lui, et l'arrête.

« Que me voulez-vous? » dit M. de Cligneval avec hauteur. « — J'ai à vous parler, monsieur. » — Je ne vous connais pas...

« — Vous ne me connaissez pas? » s'écrie Auguste avec fureur, et en barrant le passage au marquis qui allait s'éloigner. Le ton d'Auguste, le feu de ses yeux, rendent sans doute la mémoire à M. de Cligneval, qui tâche de sourire en reprenant : « Ah! pardon!... un million de » pardons!... c'est M. Dalville... j'étais si préoc- » cupé... j'allais dîner... on m'attend.... et...— » Monsieur, depuis longtemps vous me devez » de l'argent que vous ne m'aviez emprunté » que pour quelques jours. — Je vous dois de » l'argent?... Oh! je vous assure que vous vous

» trompez !.... — Comment! monsieur?..... —
» Oh !.... permettez !.... je vous ai payé.... je
» vous réponds que je vous ai payé... il y a
» déjà longtemps, c'est pour cela que vous l'au-
» rez oublié... — Vous osez me soutenir..... —
» Mon cher ami, vous confondez ma dette avec
» celle d'un autre, vraiment je vous ai payé!....
» cherchez bien... vous vous rappellerez... ces
» choses-là trompent quand on prête à beau-
» coup de monde... on oublie : c'est comme au
» boston, il y a des gens qui vous demandent
» toujours deux fois pour le coup..... adieu, au
» revoir, je vais dîner. »

M. de Cligneval est dejà loin. Auguste est resté pétrifié de l'impudence de son débiteur ; mais que faire à un homme qui nie sa dette et contre lequel on n'a point de titre? Lui donner des soufflets? ce serait au moins un dédommagement, et cependant la justice vous donnerait tort.

Auguste rentre chez lui, plus triste, plus accablé encore, et, pour surcroît de maux, la fatigue, l'inquiétude ont allumé son sang. La fièvre le dévore; il est seul, sur un grabat; et bientôt il lui sera impossible de se procurer les

objets qui lui seraient nécessaires pour recouvrer la santé,

Étendu sur son lit où il a passé toute la journée. Auguste cherche le sommeil qui fuit sa paupière. Il souffre, il respire avec peine et les accents de la gaîté troublent le silence de son asile. La personne qui habite au dessous de lui paraît chanter en travaillant, sa voix perce à travers le mince plancher qui la sépare du pauvre malade, et, de son lit de souffrance, celui-ci distingue de temps à autre un refrain de chansonnette ou un air de vaudeville. « Ceux-là, » se dit-il, « n'ont pas la fièvre comme moi !.....
» ah ! ce serait bien le cas d'être philosophe ;
» mais la nature parle plus haut que la philoso-
» phie. »

Après une nuit passée sans repos, le malheureux que la soif dévore, s'aperçoit qu'il n'a plus d'eau pour la satisfaire. Il rassemble ses forces quitte son lit, et se traîne jusque chez sa portière, car il n'ose pas s'adresser à des voisins, et d'ailleurs il est seul entre deux greniers à son sixième étage ; la portière, en voyant Auguste, s'écrie : « Ah ! vous êtes malade, mon-

» sieur?... — Oui, je souffre beaucoup depuis » hier. — Faut vous soigner, faut pas sortir. — » Ah! cela me serait bien impossible. — Lais- » sez la clé à votre porte, monsieur, j'irai voir » ce soir s'il vous faut quelque chose. »

Auguste remercie la portière, regagne avec peine son grenier et se jette sur son grabat.

La portière aimait à causer, comme toutes ses pareilles, et bientôt les gens de la maison, qui s'arrêtèrent dans sa loge surent qu'il y avait au sixième étage un jeune homme d'une figure fort distinguée, qui allait probablement avoir une fluxion de poitrine.

Parmi les personnes qui entrèrent chez la portière, se trouva la chanteuse, qui logeait au-dessous du malade; cette chanteuse n'était autre que Virginie, qui à force de faire des folies et des conquêtes, n'avait pas non plus attrapé la fortune. Ensuite, les folies fanent vite le teint, les veilles cernent les yeux, les fatigues en tous genres nuisent à la beauté, et la beauté était presque la seule richesse de Virginie qui, avec trois ans de plus, avait des amoureux de moins. Tout cela était cause

qu'on logeait au Marais dans un très-modeste appartement du cinquième étage, que l'on passait souvent ses soirées à travailler, parce qu'on ne trouvait plus pour chaque soir une partie de plaisir, et enfin que l'on chantait en travaillant parce qu'on avait conservé sa gaîté et sa voix.

Virginie avait bon cœur, elle n'avait jamais péché que par excès de sensibilité ; mais il y a des femmes qui n'en ont que pour le plaisir, et Virginie en trouvait encore pour les infortunés. En apprenant qu'il y a au-dessus d'elle un jeune homme qui est malade et qui est seul, Virginie dit à la portière : « Avez-vous été voir » s'il n'a besoin de rien ? — Je n'y suis pas en- » core allée, parce que j'ai mon pot-au-feu à » soigner, mais j'y monterai ce soir. — Eh ben, » vous êtes encore bonne enfant, et d'ici là si » ce pauvre monsieur est plus mal?... Je vais » y aller moi, je suis seulement fâchée de ne » pas avoir su cela plus tôt, car j'ai chanté hier » toute la soirée, et, quand on a la fièvre, on » n'aime pas les roulades ; mais j'étais en voix, » j'aurais joué Armide !... je vais voir mon voi- » sin... Vous dites qu'il est jeune ? — Mais cer-

» tainement, un homme de vingt-neuf ans en-
» viron. — Pauvre garçon ! il est peut-être ma-
» lade d'amour !... Oh ! non, les hommes n'en
» perdent jamais la santé... Je suis curieuse de
» le voir... il serait vieux, j'irais tout de même,
» mais un jeune homme, c'est toujours plus
» séduisant. »

Virginie monte lestement l'escalier, et, sans s'arrêter chez elle, arrive au sixième ; la clé était sur la porte du cabinet d'Auguste. « Quand » on demeure là, » se dit Virginie, « on ne » mange pas des petits pois au mois de janvier ! » et elle frappe à la porte en disant : « Monsieur, » c'est votre voisine d'au-dessous, qui vient sa- » voir si vous avez besoin de quelque chose ? »

On ne répond pas. Elle se décide à ouvrir doucement la porte ; elle entre dans le galetas auprès duquel sa chambre est un palais. Elle s'approche du lit sur lequel est couché le malade, dont la fièvre a redoublé, et qui n'a plus la force d'ouvrir les yeux ; elle penche sa tête vers lui, et pousse un cri en reconnaissant Auguste.

Ce cri fait ouvrir les yeux au malade, il essaie de tendre la main à Virginie, tandis que

celle-ci se jette sur lui, l'embrasse à plusieurs reprises, essuie la sueur qui coule de son front, et le moment d'après mouille son visage de ses larmes, en s'écriant : « C'est toi, Auguste ! ah ! » mon Dieu !... dans ce grenier !... sur ce gra- » bat !... mon pauvre ami !.... seul, malade !... » et je ne le savais pas !... pauvre Auguste, et je » chantais hier pendant qu'il gémissait... ah ! je » sens que ça m'étouffe..je ne peux plus parler. »

Mais enfin Virginie sent que ses pleurs et ses baisers ne suffisent pas au malade qui fait signe que la soif le dévore.

» Attends !... attends, mon ami, » lui dit-elle, » je vais te donner... Eh ! mon Dieu, il n'y a » rien ici que de l'eau !... mais cela ne te vaut » rien, cela redouble ta fièvre... je vais courir... » il faut que le médecin vienne sur-le-champ... » je vais le chercher...je vais... ne t'impatiente » pas, mon ami : oh ! je ne serai pas longtemps ; » et à présent tu ne seras plus seul ; je ne te » quitterai plus ! »

Et Virginie court à la porte, revient encore vers le lit, recouvre le malade, lui arrange la tête, puis descend l'escalier quatre à quatre, et

arrive tout effarée chez la portière, en disant :
» Un médecin ! où y a-t-il un médecin ? — Mais
» il y en a plusieurs dans le quartier... Est-ce
» que le monsieur est plus mal ? — Son adresse
» bien vite... L'adresse d'un médecin ! D'abord
» nous en avons un dans la rue... là-bas à côté
» de la fruitière ; ensuite, il y a celui qui m'a sai-
» gnée... mais... »

Virginie n'écoute plus la portière, elle est déjà à l'adresse qu'on lui a donnée, elle monte chez le médecin et le supplie de venir sur-le-champ voir un malade, avec cet accent que les femmes seules savent prendre quand il s'agit de l'objet de leur tendresse. Le médecin ne répond pas, mais il prend son chapeau, cela valait mieux, et suit Virginie qui le conduit chez Auguste, il monte les six étages presque aussi vite qu'elle, et entre dans le galetas sans paraître remarquer autre chose que le malade. Honneur aux gens qui consacrent leur vie à soulager l'humanité, et qui montrent le même empressement pour le pauvre que pour le riche ! Le nombre en est grand, et si Molière a fait des plaisanteries sur les médecins, sans doute

il serait le premier aujourd'hui à leur rendre justice.

Virginie regardait avec inquiétude la figure du docteur, pendant que celui-ci tâtait le pouls du malade. Les yeux du médecin n'annonçaient rien de bon ; tandis qu'Auguste, indifférent à tout ce qui passait autour de lui, semblait ne plus rien voir, ne plus rien entendre.

« Eh bien, monsieur? » dit enfin Virginie. « — Ce jeune homme n'est pas bien... la fièvre » est forte... tout annonce qu'elle doit augmenter » encore, cependant, avec beaucoup de soin, » j'espère que nous le sauverons. — Ah! mon- » sieur, ne négligez rien, je vous en prie. — » Mais il est bien mal ici... la petitesse de ce ca- » binet, le peu d'air qu'il respire... l'ardeur du » soleil qui darde sur les toits et rend ces man- » sardes brûlantes... ce séjour est fort malsain. » — Ah! dès aujourd'hui, il quittera ce gre- » nier... il habitera ma chambre tant qu'il sera » malade. C'est ici dessous, il sera bien mieux, » au moins elle est grande, on peut s'y retourner. » Il y serait déjà j'avais pu seule l'y transpor-

» ter... Si vous étiez assez bon pour m'aider,
» monsieur, ce serait bientôt fait! — Voyons,
» mademoiselle. »

Et le médecin se rapproche du grabat, soulève le seul matelas qui soit sur la paillasse; Virginie en fait autant de l'autre côté: tous deux emportent ainsi Auguste, et le descendent à l'étage au-dessous, puis le déposent sur le seul lit qui soit dans la chambre.

« Où coucherez-vous donc, mademoiselle? » dit le médecin à Virgnie. « Oh! monsieur, cela
» ne m'inquiète pas. Je descendrai la paillasse
» qui est là-haut; d'ailleurs, tant qu'il sera ma-
» lade, je n'aurai pas envie de dormir. »

Le médecin la regarde de nouveau, puis écrit une ordonnance et s'éloigne en promettant de revenir le lendemain de grand matin.

Virginie reste seule, regarde l'ordonnance et cherche à lire, en disant: « Dieu! que ces mé-
» decins écrivent mal! comme des chats. Sirop
» de... infusion de... c'est égal, l'apothicaire
» comprendra; le plus clair, c'est qu'il faut des
» sirops, des tisanes... par conséquent de l'ar-

» gent. Pauvre Auguste, je suis bien sûre qu'il
» n'en a pas!... je n'en ai guère non plus, mais
» c'est égal, il faudra bien en trouver. Il m'en a
» assez donné quand il était riche... Allons vite
» chercher tout ce qu'il faut. »

Virginie prend sa bourse et va acheter ce qui est nécessaire pour faire la tisane que le médecin a ordonnée. Elle ne s'amuse pas à babiller chez la portière et se hâte de revenir chez elle pour soigner le malade. Celui-ci, dont la fièvre s'est changée en délire, ne la reconnait plus, et paraît être beaucoup plus mal. Virginie redouble de soins, de zèle. Elle parvient, non sans peine, à lui faire prendre de la potion qui est ordonnée; pendant toute la nuit, elle ne goûte pas un moment de repos. Sans cesse près du lit du malade, elle ne le quitte que pour retourner à son ouvrage. Elle travaille en linge, car depuis que les plaisirs ont diminué, elle a senti qu'il fallait pour vivre autre chose que de beaux yeux et un joli sourire. Ce travail lui rapporte peu de chose; mais elle redouble d'ardeur depuis qu'elle a Auguste à soigner.

Tout en travaillant, Virginie regarde encore le malade et se dit : « Pauvre garçon !.. Il paraît » que ses voyages n'ont pas été heureux ; mais » comment se fait-il que ce brave Bertrand ne » soit pas avec lui ? il faut que Bertrand soit » mort pour n'être plus auprès d'Auguste.... » C'était un ami celui-là ! non pas comme ces » freluquets qui le grugeaient ; et Denise qui » l'aime tant !.... si elle savait qu'il est dans cet » état !.... Si je lui écrivais.... non, cela pour- » rait fâcher Auguste : il l'a peut-être revue ; ils » sont peut-être brouillés !..... on ne peut pas » savoir !... Il faut le guérir d'abord ; après cela » il me contera toutes ses aventures. »

Le lendemain le docteur est exact ; il ne peut encore prononcer sur l'état du malade, mais il promet de revenir dans la soirée et recommande à Virginie les mêmes soins.

Pendant trois jours Auguste est fort mal. Le docteur n'a point ménagé ses visites, et Virginie a fait exactement tout ce qu'il a prescrit. Mais vers le soir du troisième jour, elle ne trouve plus rien dans sa bourse, et n'a point d'ouvrage prêt à rendre. Cependant il faut de

l'argent pour mille choses nécessaires au malade ; mais Virginie n'est point embarrassée : elle détache des bracelets et des boucles d'oreilles, seuls bijoux qui lui restent du temps de son ancienne élégance, et elle court les vendre chez un bijoutier aussi gaîment que si elle allait en partie fine.

Les soins de Virginie et du médecin ne sont point infructueux. Le quatrième jour Auguste est mieux ; il n'a plus le délire, et se voit avec étonnement dans une chambre qu'il ne connaît pas. Il serre la main à Virginie et veut parler ; mais le docteur a recommandé le repos, et Virginie dit à Auguste : « Tais-toi, attends pour » causer que tu sois rétabli ; en attendant ne » t'inquiète de rien ; tu es chez moi, et je te soi- » gnerai aussi bien que si tu avais douze nègres ; » tout ce que je te demande c'est de bien boire » de la tisane et de ne penser qu'à des bosquets » de roses. Quand tu iras mieux encore, je te » chanterai tout ce que tu voudras ; je danserai » même, si ça t'amuse, afin de te rendre ta » gaîté. »

Auguste sourit et se tait. Le mieux continue ;

mais la convalescence doit être fort longue, et, comme avec un malade il faut sans cesse se procurer mille choses, l'argent des bijoux est bientôt dépensé. Alors, pendant qu'Auguste dort, Virginie regarde dans sa garde-robe tout ce qui est superflu; à la rigueur, il n'y aurait que le nécessaire; cependant elle trouve moyen de faire un paquet de plusieurs objets en se disant: « Cela me débarrassera d'un tas » de vieilleries qui m'ennuyaient. » Et le paquet va rejoindre les bijoux.

Auguste, ayant un peu plus de force, peut faire à Virginie le récit de ses aventures. Lorsque celle-ci apprend que c'est Bertrand qui a volontairement quitté son maître, elle laisse échapper de ses mains une tasse de tisane qu'elle allait présenter à Auguste, en s'écriant: « Les bras m'en tombent! Ce Bertrand que je » jugeais digne d'être embaumé!......... que » je croyais un caniche pour l'attachement!.... » Fiez-vous donc aux hommes!... Mon ami, il » faut que la bière de tes Anglais lui ait changé » tous les sentiments. »

Mais quand Auguste fait le récit de son séjour

chez Denise, Virginie l'interrompt pour lui conter le chagrin de la petite villageoise, son désespoir en apprenant son départ, enfin tout l'amour qu'elle a pour lui. « Il se pourrait ! » dit Auguste, « elle m'aime réellement !... elle ne » m'a donc pas trompé !... Ce n'est pas seule- » ment par pitié qu'elle m'offrait sa main !.....

» — Comment, si elle t'aime !... elle vous » adore, monsieur; cette pauvre petite me fai- » sait une peine !... elle pleurait tant ! Mais ces » messieurs sont uniques ! quand on les aime, » ça les étonne; quand on ne les aime pas, ça les » étonne encore.

» — Ah ! Virginie, quel plaisir tu me fais ! — » En ce cas, rétablis-toi bien vite, et va conso- » ler cette pauvre Denise. — Oh ! non... je n'irai » pas. — Comment, vous n'irez pas ? Vous sa- » vez qu'elle vous aime, qu'elle se désole de vo- » tre absence, et vous n'irez pas la retrouver ? » — Je suis dans la misère, je ne puis accepter » sa main. — Mon bon ami, voilà une délica- » tesse qui n'a pas le sens commun. Quand les » gens nous aiment bien, ce qui est à eux est à » nous, et si un prince devenait amoureux de

» moi, quoique je n'aie rien non plus, je ne fe-
» rais pas la moindre façon pour l'épouser. »

Auguste se tait, et Virginie ne lui parle plus d'une chose qui semble le chagriner. Pour rendre des forces au malade, ce ne sont plus des tisanes qu'il doit prendre, c'est du vin vieux, de bons consommés que le médecin lui ordonne et Virginie, qui, pour faire de l'argent, visite en vain ses tiroirs, se décide à vendre un châle, qui est sa plus belle parure, et qu'elle ne quittait presque pas.

Mais Auguste voit tout ce qu'il coûte à Virginie ; la peine qu'il en ressent retarde encore sa convalescence. Il la contemple, travaillant sans cesse, passant une partie des nuits à l'ouvrage, et il soupire en se disant : « C'est pour moi
» qu'elle se tue !... et je ne pourrai pas recon-
» naître tant de soins !... »

Lorsque Virginie revient chez elle, après s'être procuré de l'argent par le dernier moyen qui lui restait, Auguste s'aperçoit qu'elle n'a plus le châle qu'elle portait habituellement; il lui dit d'une voix faible : « D'où venez-vous

» donc, Virginie? — De me promener un peu, » de prendre l'air... J'ai vu que tu dormais, et » que tu n'avais pas besoin de moi. — Pourquoi » donc n'avez-vous plus votre châle? — Mon » châle?.... mais je ne l'ai pas mis parce qu'il » faisait trop chaud. — Vous l'aviez en sortant. » — Je l'avais... Tiens, la vérité c'est que je l'ai » prêté à une amie qui va ce soir dans le beau » monde... mais elle me le rendra. — Virginie, » vous me trompez. — Non, monsieur, je ne » vous trompe pas. — Je vous coûte beaucoup.. » et pour me soigner, pour que je ne manque de » rien, vous vous dépouillez pour moi!... — » Qu'est-ce que ces idées-là, monsieur Auguste?... Je me prive de tout!... Je ne me prive » de rien, entendez-vous, monsieur? Qui est-ce » qui vous a dit que je n'étais pas à mon aise, » que je n'avais pas d'argent de côté?... — Et » tu travailles une partie de la nuit! — Je travaille parce que cela m'amuse, et que je n'aime pas à dormir. Du reste, je ne manque de » rien... j'avais du *mégo*, je suis bien la maîtresse de le dépenser... Me dire qu'il me gêne? » fi! que c'est vilain; moi, qu'il a tant de fois » obligée! être fâché de ce que je le soigne.....

» Non, monsieur aimerait mieux que ce fût une
» autre, peut-être. Si vous me dites encore des
» bêtises comme cela, je jette le pot-au-feu par
» la fenètre. Quant à mon châle, c'est vrai que
» je ne l'ai plus, mais il me déplaisait; d'abord
» la couleur n'est plus à la mode, ensuite je ne
» veux plus de rosaces, c'est un mauvais
» genre. »

Auguste ne dit plus rien; il se contente de soupirer en pressant dans les siennes la main de Virginie, et celle-ci affecte d'être plus gaie que jamais, et fredonne toute la journée pour lui prouver qu'elle n'a nul regret de son châle.

Le médecin est venu voir le malade; il le trouve beaucoup mieux, il complimente Virginie sur les soins qu'elle lui a prodigués, et celle-ci, quoique ne sachant pas comment elle le paiera, le prie de lui dire ce qu'on lui doit. Mais le docteur lui répond qu'il ne se fait jamais payer quand il va plus haut qu'au quatrième; et il se dérobe aux remercîments d'Auguste et de Virginie, en recommandant de nouveau au convalescent de se ménager, et d'attendre pour sortir, le retour de ses forces.

» Voilà un bien digne homme, » s'écria Virginie, en regardant le médecin s'éloigner. « Il » n'est pas beau, certainement on ne peut pas » dire qu'il soit beau; il a même un œil un peu » plus petit que l'autre; eh bien ! il me fait l'effet d'un amour, depuis que j'ai vu l'empresse» ment qu'il a mis à te soigner. »

Auguste sourit; les discours de Virginie ramènent souvent la gaîté dans ses yeux; mais lorsqu'il pense à sa situation, son front se rembrunit et il soupire, malgré tous les efforts de sa garde, qui lui répète sans cesse : « Tu ne sou» pirais pas tant que ça quand tu me faisais la » cour. »

Auguste voudrait déjà se lever et sortir, mais il n'en a pas encore la force, et cependant Virginie lui donne tout ce que le médecin a prescrit; mais la convalescence doit être longue, et tout en disant chaque jour à Auguste qu'il ne s'inquiète pas et qu'elle a de l'argent pour longtemps, Virginie s'aperçoit un matin qu'il ne lui reste plus rien de la vente de son chale.

Cependant le docteur, qui est encore venu la veille voir son malade, a dit qu'il pouvait

manger du poulet; et Virginie, tout en fouillant dans ses coffres, dans ses tiroirs et dans sa bourse où elle ne trouve rien, se dit tout bas : » C'est égal, le médecin a dit qu'il pouvait man-» ger du poulet, et je veux qu'il en mange au-» jourd'hui !... j'ai beau chercher... rien qui » puisse faire de l'argent..... pas seulement de » quoi avoir une alouette.... et mon ouvrage ne » sera fini qu'après demain; tant pis !... quand » je devrais me mettre en gage moi-même, il » mangera du poulet aujourd'hui. »

Et Virginie met son chapeau, son petit fichu qui a remplacé le grand châle ; puis, laissant Auguste encore endormi, sort doucement de chez elle en se disant : « Je ne rentrerai pas sans » un poulet. »

CHAPITRE XXIX.

CELUI QU'ON DEVAIT ATTENDRE. — RETOUR AU VILLAGE.

—

Virginie marchait sans trop savoir où elle irait; elle cherchait dans sa mémoire qui pourrait l'obliger, et la mémoire est souvent en défaut quand on lui demande le nom d'un véritable ami. Si Cézarine eût encore été à Paris, Virginie n'aurait point hésité à se rendre chez elle, parce qu'elle connaissait la bonté de son cœur; mais Cézarine courait alors sur les traces de son Théodore qui avait quitté la capitale, et son Théodore la menait très-loin.

Les autres connaissances de Virginie lui offraient trop peu de ressources, et il en était plusieurs auxquelles elle n'aurait pas voulu s'a-

dresser. Cependant le résultat de chaque réflexion était toujours : « Il me faut un poulet
» pour Auguste, et j'en aurai un ; je ne sais pas
» trop comment je ferai... mais chaque fois
» que je me suis mis dans la tête de faire une
» chose, j'y suis toujours parvenue, et il s'agis-
» sait souvent d'objets beaucoup plus intéres-
» sants qu'un poulet : ce serait bien le diable si
» pour une petite volaille je n'en venais pas à
» mon honneur.

Et Virginie s'arrêtait devant les marchands de volailles et devant les rôtisseurs ; elle passait et repassait, se creusait la tête, n'y trouvait pas d'argent et poussait un gros soupir en regardant ce dont elle voulait régaler le convalescent.

Les mines drôles de Virginie, dont la mise n'annonçait pas le besoin, et les yeux qu'elle lançait aux poulets rôtis, faisaient quelquefois sourire les passants qui ne voyaient dans l'extase de la grisette qu'un sentiment de gourmandise, et celle-ci, en voyant sourire ceux qui la regardaient, murmurait entre ses dents :
» Les imbéciles!.. quand ils me riront au nez..
» qu'est-ce que cela me fait! Pas un n'aura

» seulement la galanterie de m'offrir un pou-
» let!... les hommes deviennent bien peu ai-
» mables ! »

Depuis dix minutes, Virginie tournait et retournait devant la boutique d'un rôtisseur, et auprès de cette boutique était celle d'une petite mercière. Virginie n'avait pas remarqué la mercière, parce qu'elle ne lorgnait que des poulets, mais à travers ses montres chargées de gants, de fil et de ruban, la petite marchande avait remarqué Virginie dont l'air singulier devait effectivement piquer la curiosité. Les femmes ont un instinct de sentiment qui leur fait comprendre tout de suite ce que les hommes seraient une heure à deviner, et ce que même ils ne devinent pas toujours. La jeune mercière voit dans les yeux de Virginie que ce n'est pas un sentiment de gourmandise qui la fait rester en contemplation devant la marchandise de son voisin. Elle sort par le fond de la boutique, sa cour est aussi celle du rôtisseur, elle entre par-là chez celui-ci, se fait donner un beau poulet gras, l'enveloppe dans un double papier, et rentre chez elle par le même chemin. Puis

elle se met sur le seuil de sa porte, et regarde Virginie, à qui elle ne sait comment offrir son présent; Virginie est quelque temps sans faire attention à la jeune marchande; cependant celle-ci la regarde d'un air si expressif, et semble avoir tant envie de lui parler, que Virginie s'approche d'elle.

Aussitôt la jeune m ercière lui dit tout bas et en rougisant beaucoup : « Madame, vous avez » sans doute oublié votre bourse... Si vous vou- » liez me permettre de vous offrir... »

Et en même temps on glissait le poulet sous le bras de Virginie, en tremblant, comme si l'on eût fait une sottise, mais on tremble souvent beaucoup plus pour faire le bien. Virginie ne peut que serrer la main de la jeune mercière, en lui disant : « Vous m'avez devinée. » Ah! si vous saviez le plaisir que vous me » faites, si vous saviez pourquoi je... Mais vous » me reverrez, je viendrai vous remercier et » m'acquitter envers vous.

« — Oui, oui, madame... » dit la jeune marchande, et elle est déjà rentrée toute con-

fuse dans le fond de sa boutique, tandis que Virginie, légère comme une plume, avec son poulet sous le bras, regagne gaîment sa demeure en disant : « Je savais bien que j'en » aurais un!... J'ai toujours de l'espérance, » moi. »

Cependant le poulet n'était pas encore arrivé chez Auguste. Au détour d'une rue, Virginie, qui probablement ne regardait alors qu'à ses pieds, est brusquement coudoyée par un homme qui fait rouler la volaille sur le pavé.

« Maudit imbécile ! » s'écrie Virginie en se baissant pour ramasser le poulet. Mais cette voix a frappé l'homme qui l'a coudoyée, et qui s'était contenté de s'excuser en suivant son chemin. Il s'arrête, revient sur ses pas, et s'écrie à son tour :

« Eh oui!.. mille baïonnettes !... c'est mam- » zelle Virginie !... Ah ! morbleu ! elle pourra » peut-être me donner de ses nouvelles.

« — Tiens !... c'est Bertrand !... » dit à son tour Virginie qui a aussi reconnu l'ancien caporal. « C'est ce brave Ber... Ah ! qu'est-ce que

» je dis donc!... c'est un vilain, un ingrat, un » mauvais cœur, je ne l'aime plus. Laissez-moi » porter mon poulet?... ne me retenez pas, » monsieur.

» — Que vous m'aimiez ou non, mademoi- » selle, ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans » ce moment. Un mot, s'il vous plaît : l'avez- » vous vu, savez-vous où il est... ce qu'il est » devenu? — Qui ça? — Eh! morbleu, mon » lieutenant, M. Auguste. — Tiens! si je sais » où il est!.. Cette question!... lorsqu'il loge » dans ma chambre depuis quinze jours!... — » Il est chez vous!... Je vais le revoir!... »

Dans sa joie, Bertrand serre Virginie dans ses bras, et fait encore tomber le pauvre poulet qui, cette fois, roule jusque dans le ruisseau, et Virginie est prête à pleurer, et s'écrie : « Voulez-vous me laisser tranquille!... C'est » pour Auguste, ce poulet, et lorsque j'ai eu » tant de peine à l'avoir, vous êtes cause qu'il » ne pourra plus le manger!

» — Ah!... ne pleurez pas!... je vous en » achèterai d'autres, dix, vingt poulets!... un

» bœuf, si vous voulez!... Mais pour Dieu, me-
» nez-moi bien vite près de mon lieutenant...
» Il me tarde de l'embrasser!... — Comment!
» vous l'aimez donc encore? — Si je l'aime!...
» Qui est-ce qui a pu douter de mon attache-
» ment, de mon dévoûment à sa personne? —
» Ce n'est donc pas exprès qu'en Angleterre
» vous l'avez abandonné? — Abandonné!...
» lorsque c'est pour le servir... pour le rendre
» au bonheur... — Ah! ce pauvre Bertrand!...
» J'étais bien sûr, moi, que c'était toujours un
» bon garçon... Venez, mon petit Bertrand,
» allons trouver Auguste : ah! il sera bien con-
» tent, quand il saura que vous êtes toujours
» digne de son amitié. »

Virginie et Bertrand se dirigent vers la rue de Berri. Chemin faisant, Virginie apprend au vieux soldat tous les chagrins qui ont assiégé Auguste, et la maladie grave qu'il vient de faire. En écoutant ces détails, Bertrand s'essuie parfois les yeux, en s'écriant : « Sacrebleu! Pour-
» quoi ne l'ai-je pas rejoint plus tôt; mais je ne
» suis de retour à Paris que d'avant-hier, et de-
» main je me disposais à aller le chercher à

» Montfermeil, espérant y être plus heureux » que dans cette ville, où depuis deux jours » nous avons, Schtrak et moi, couru tous les » quartiers sans découvrir mon lieutenant. »

On arrive chez Virginie, en montant l'escalier, Bertrand est aussi ému que s'il allait revoir son fils, et Virginie lui dit : « Il ne faut » pas vous montrer à Auguste ; il est encore » bien faible, et votre présence pourrait lui » causer trop d'émotion... Vous comprenez, » Bertrand ? — Oui mademoiselle. — Je vais » entrer d'abord, et je préparerai tout douce- » ment Auguste, et puis ensuite je vous ferai » signe... — Oui, mademoiselle, j'attendrai » dans une autre chambre... — Non, comme » je n'en ai qu'une, vous attendrez sur le carré.. » Je laisserai la porte entr'ouverte... — Fort » bien : mais ne soyez pas longtemps à me faire » signe, car je brûle de le presser dans mes » bras. »

On est devant la porte de Virginie ; elle l'ouvre et la repousse à demi, et Bertrand se colle tout contre, osant à peine respirer. Auguste

était levé et assis près d'une fenêtre; il attendait avec impatience le retour de Virginie, dont la longue absence l'inquiétait.

« Me voici, mon ami, « dit Virginie en entrant chez elle, et tournant autour d'Auguste d'un air aussi embarrassé que devant le rôtisseur. « Me voici, j'ai été un peu longtemps, » mais c'est que j'ai fait une rencontre qui vaut » bien mieux qu'un poulet. — Tu as fait une » rencontre ? — Oui. . c'est quelqu'un que.... » quelqu'un.. »

Avant que Virginie ait trouvé ce qu'elle veut dire, Bertrand, qui ne peut plus y tenir, ouvre la porte, s'élance vers Auguste et le serre dans ses bras en s'écriant : « C'est moi, sacrebleu ! » c'est moi !.. Mais je ne peux pas rester plus » longtemps caché... il faut que je l'embrasse. »

Pendant quelques minutes, Bertrand ne peut quitter les bras d'Auguste, et Virginie s'écrie : Là, voyez-vous ! il n'a pas pu attendre que je » lui fasse signe... il va faire mal à Auguste.

» — Non, » dit le convalescent. « non, le

» bonheur n'en fait pas!... Mon pauvre ami?...
» te voilà donc revenu!...

» — Vous avez pu croire que je vous avais abandonné!... » dit Bertrand en prenant la main d'Auguste. « Vous avez douté du cœur de » votre vieux compagnon, de votre fidèle servi» teur!..... Ah! je conviens que mon départ » précipité devait vous surprendre.. mais quand » vous saurez!... — Te voilà, Bertrand, tout est » oublié. — Oh! écoutez-moi d'abord, et vous » verrez ensuite si je me suis mal conduit. Vous » vous rappelez que je vous laissai dans une salle » de l'auberge du village où nous venions de » déjeuner. Je venais de payer notre dépense, » lorsqu'en traversant la cour, j'aperçois un » homme dont la figure me frappe et que je re» connais sur-le-champ pour notre fripon de » Destival.

» — Destival!... » s'écrie Auguste. « — Ton » voleur!... » dit Virginie.

» — Il montait en chaise de poste au mo» ment où je l'aperçus. Il n'avait pu me voir, » mais la voiture était partie avant que je fusse

» revenu de ma surprise. Alors, sans me donner
» le temps de vous prévenir, ne voulant pas per-
» dre une minute, de crainte que notre homme
» ne m'échappât, je cours à l'écurie, je selle
» mon cheval, je le monte et m'éloigne au grand
» galop pour courir sur les traces de notre fri-
» pon. Je ne tardai pas à rattraper la chaise de
» poste, mais en pays étranger, je savais qu'il
» ne serait pas facile de faire regorger notre co-
» quin, et qu'il ne fallait espérer justice que de
» moi-même. Je suivais donc la voiture en atten-
» dant un moment favorable pour trouver mon
» homme en particulier. Pendant deux jours la
» maudite voiture ne fait que relayer ; enfin, au
» bout de ce temps, en passant dans un petit
» bourg, on s'arrête à l'auberge de la poste, et
» mon fripon, qui a sans doute besoin de repos,
» descend de la chaise et entre dans l'auberge ;
» je ne tarde pas à l'y suivre et je demande à
» parler au voyageur qui vient d'arriver. On
» m'indique sa chambre. J'y monte, j'entre et
» je commence par m'enfermer avec notre hom-
» me qui, en me voyant, manque de tomber en
» défaillance sur un fauteuil. Je vais à lui, je
» lui prends le bras et lui dis : « Vous êtes un

» voleur, vous avez ruiné mon maître, mais
» vous n'en ruinerez pas d'autre. Je vous ai ap-
» pris autrefois à vous servir d'une arme, nous
» allons voir si vous vous souvenez de mes le-
» çons... Voici deux pistolets, prenez-en un...
» Nous serons très-bien dans cette chambre....
» quatre pas de distance suffisent quand on ne
» veut pas se manquer. Dépêchons. »

» Au lieu de prendre l'arme que je lui pré-
» sente, le misérable se jette à mes genoux et
» me demande grâce. Moi, je lui redemande vo-
» tre fortune. Il tire de sa poche un portefeuille,
» me fait voir dedans pour cent soixante mille
» francs de billets sur la banque de France, et
» me jure que c'est tout ce qui lui reste de ce
» qu'il a emporté de Paris. Je réfléchis que cela
» vaut mieux que rien, et qu'il faut d'abord vous
» rendre cet argent avant de tuer notre fripon;
» je prends le portefeuille et, laissant le coquin
» plus mort que vif, je sors de sa chambre où
» je l'enferme, je remonte à cheval et je reviens
» au grand galop à l'endroit où je vous avais
» laissé; en y arrivant, mon cheval crève, et je
» ne vous trouve plus. Je cours de tout côtés,

» on ne peut me donner de vos nouvelles ; je » prends la route de l'Ecosse où nous devions nous » rendre. Je passe trois semaines à visiter jusqu'au » plus petit hameau, je ne suis pas plus heureux ; » enfin, je me décide a revenir en France, et » avant-hier j'étais à Paris. Mon premier soin fut » d'aller questionner Schtrack, il ne vous avait » pas vu, il ignorait l'adresse de mademoiselle ; » nous nous mîmes à battre le pavé pour tâcher » de vous découvrir... mais vous voilà ! je vous » ai retrouvé.,... Je puis vous remettre ce que » j'ai sauvé de votre fortune !..... voilà ma con- » duite, mon lieutenant ; maintenant m'en vou- » lez-vous encore ? »

Pour toute réponse, Auguste tend ses bras à Bertrand qui lui présente le porte-feuille, tandis que Virginie saute dans la chambre, danse avec les chaises, et jette sa capote en l'air, en s'écriant : « Vive Bertrand !... Auguste n'est plus » pauvre !..... nous allons joliment nous amu- » ser !... »

Quand ce premier mouvement d'ivresse est calmé, Auguste raconte à Bertrand ce qui lui

est arrivé depuis qu'il l'a quitté; il ne lui cache pas l'état misérable où il était réduit, lorsque Virginie est venue dans son grenier. Il lui apprend ce qu'elle a fait pour lui, son travail, ses veilles, tous les sacrifices qu'elle faisait chaque jour pour lui avoir ce qui lui était nécessaire.

Pendant ce temps, Virginie veut faire taire Auguste en lui disant : « Ça n'est pas vrai... il » en dit beaucoup trop, ne le croyez pas, Ber» trand; et d'ailleurs si j'ai fait tout cela, c'est » qu'apparemment ça me faisait plaisir. »

Mais Bertrand, qui n'a pu entendre sans attendrissement le récit d'Auguste, court à Virginie, l'enlève dans ses bras, et l'embrasse en lui disant : « C'est bien cela!... c'est très-bien!... » — Oui, mais vous serrez trop fort, Ber» trand. »

Les tristes pensées ont fait place à celles du bonheur : ce n'est plus qu'en soupirant qu'Auguste pense à Denise. Déjà il voudrait être auprès d'elle, il brûle de la revoir, de récompenser

son amour, car, après tout ce que Virginie lui a dit, il ne doute plus du cœur de la jeune villageoise; cependant il ne peut partir sur-le-champ pour Montfermeil; mais comme le bonheur rend vite la santé, au bout de deux jours, qui se sont passés en projets charmants pour l'avenir et en emplettes pour le présent, Auguste est en état de sortir. Avant d'aller au village, d'où il pense ne pas revenir de quelque temps à Paris, Auguste termine ses affaires : il retourne chez son ancien notaire et le charge de placer convenablement ses fonds, dont il ne garde que ce qui lui est nécessaire pour l'exécution de ses projets. Auguste veut assurer un sort à Virginie; depuis qu'elle est moins jeune, elle désire avoir un petit établissement; Bertrand lui loue une jolie boutique; Auguste y fait porter un petit fonds de broderies, de nouveautés, et Virginie est établie lingère; elle va s'asseoir avec fierté dans son comptoir, et fait mettre sur sa porte : *A la Pucelle*, en jurant à Auguste que désormais elle ne veut plus s'occuper que de son commerce.

Auguste a reçu les remercîments de Virginie

et ses compliments pour Denise, qu'elle ne veut aller voir que lorsque sa nouvelle conduite aura entièrement fait oublier l'ancienne. Il va monter en cabriolet avec Bertrand et partir pour Montfermeil, lorsque Virginie s'écrie : « Ah! mon Dieu!... j'ai oublié la petite mar- » chande au poulet... je voulais te la recom- » mander pour que tu lui donnes au moins ta » pratique de gants. — Quelle marchande, quel » poulet! » dit Auguste.

Virginie raconte ce qui lui est arrivé le jour où elle a rencontré Bertrand ; Auguste, après avoir encore témoigné à Virginie toute sa reconnaissance pour ce qu'elle a fait pour lui pendant sa maladie, veut connaître et remercier la jeune femme qui a mis tant de délicatesse à obliger. Il fait monter Virginie dans son cabriolet, on se dirige vers la demeure de la jeune marchande.

Le cabriolet s'arrête devant la boutique de la mercière, les trois personnes en descendent ; la jeune marchande est étonnée ; elle n'a jamais vu venir des gens en voiture pour lui

acheter du fil ou des aiguilles. Mais elle rougit en reconnaissant Virginie qui entre la première en disant à Auguste : « C'est madame qui s'est » montrée si bonne pour moi pendant que » vous étiez convalescent. »

Auguste s'approche pour saluer la jeune marchande qui est toute honteuse des remercîments qu'on lui adresse. Mais avant qu'il puisse parler, un vieillard qui était dans l'arrière-boutique, et qu'on n'avait pas encore remarqué, s'avance vers lui, en s'écriant : « Ma » fille ! mon Anna ! c'est nous qui devons re- » mercier cet homme généreux... c'est notre » bienfaiteur... c'est à lui que je dois l'existence » et le bonheur de te voir heureuse. »

Auguste regarde le vieillard, il reconnaît le pauvre Dorfeuil, et, avant qu'il soit revenu de sa surprise, le père et la fille sont à ses pieds et couvrent ses mains des pleurs de la reconnaissance.

C'est alors Bertrand et Virginie qui demandent des explications : Auguste veut s'y déro-

ber; mais le vieux Dorfeuil le retient, il raconte tout ce qu'il lui doit, et termine son récit en disant à Auguste : « Vous le voyez, vos bienfaits » nous ont porté bonheur, j'ai payé ma dette, » et depuis trois ans, mon Anna, ayant réussi » dans toutes ses entreprises, a pu enfin s'établir » en ces lieux, où près d'elle, je passe en paix » mes vieux jours. »

Bertrand embrasse encore Auguste ; Virginie embrasse tout le monde, puis on se sépare en se promettant de se revoir. Virginie retourne à sa boutique qu'elle ne veut plus quitter, et Auguste conduit enfin son cabriolet vers le village de Denise.

En approchant de Montfermeil, Auguste sent son cœur battre avec force ; il regarde Bertrand en lui disant : « Nous allons la voir!... ah! si » tu savais comme ils m'ont reçu, comme ils » m'ont fêté quand j'étais malheureux ! — Et » vous les avez quittés ! — Mon ami, je n'avais » plus rien à offrir à Denise. — Et maintenant » que vous êtes beaucoup plus riche qu'elle, si » elle allait vous refuser à son tour, il n'y aurait

» plus de raison pour que cela finisse : les amou-
» reux n'ont pas le sens commun. »

Au lieu de suivre la grande route qui le conduirait au village, Auguste ne peut résister au désir de prendre par le sentier du bois où il a embrassé jadis la petite laitière. Arrivés près de l'endroit où Jean-le-Blanc s'était emporté, Auguste aperçoit dans le bois un petit garçon sur un âne ; un peu plus loin, une jeune fille est assise au pied d'un arbre.

« Les voilà ! » s'écrie Auguste, et déjà il a sauté hors de son cabriolet ; il court dans le bois, il est près de la jeune fille. Il se jette à ses genoux, couvre ses mains de baisers, et lui dit : « C'est moi, Denise, je reviens près de toi,
» et pour ne plus te quitter. »

La jeune fille doute si elle veille ; elle regarde Auguste qu'elle voit élégant comme autrefois, et Coco accourt en disant : « Voilà mon bon
» ami ! il est mis comme le jour où j'ai cassé la
» marmite. — C'est vous, » dit Denise, ah ! si
» vous saviez tout le chagrin que votre lettre

» m'a fait. Méchant ! me quitter parce qu'il est » pauvre ! oser dire que je ne l'aime pas ! qu'il » ne reviendra me voir que quand il ne m'ai- » mera plus !... Est-ce que c'est comme ça que » vous revenez ? Ah ! dites-le moi tout de suite ; » ne me laissez plus espérer le bonheur... cela » fait trop de mal d'être trompé dans ce qu'on » désire !... »

Pour toute réponse, Auguste la presse tendrement contre son cœur, et ses yeux disent à l'aimable fille que ce n'est pas l'amitié seule qui le ramène.

Bertrand, qui a quitté le cabrlolet, vient saluer Denise. « Bertrand aussi ! » dit la petite, « il » est revenu !...—Oui, et c'est à lui, que j'ac- » cusais de m'avoir abandonné, que je dois au- » jourd'hui mon bonheur. »

Quelques mots ont bientôt mis Denise au fait de tout ; elle tend la main à Bertrand en disant : « Ah ! mon cœur n'a jamais douté du » sien !... Est-ce que l'on peut cesser d'aimer » les gens parce qu'ils sont malheureux ?..... »

Puis, réfléchissant qu'Auguste a recouvré une partie de sa fortune, elle s'écrie : « Oh! mon » Dieu! je ne pourrai donc plus être votre » femme?...

» — Si, Denise, vous serez ma femme, » dit Auguste en lui prenant la main, « car vous êtes » la seule qui puissiez faire mon bonheur; et je » ne puis douter de la sincérité de votre amour. » — Mais je ne suis qu'une villageoise... — Que » je préfère aux dames de la ville. — Je serai » gauche dans le monde. — J'ai appris ce qu'il » valait, et me soucie fort peu de ses jugements; » d'ailleurs, quand il vous connaîtra, ma De- » nise, il sera forcé de vous rendre justice... — » Oh! je ne veux pas le connaître, moi, mon » ami; si vous m'épousez, convenons que je » resterai toujours ici. Vous irez seul à Paris » lorsque vous le voudrez, et quand vous serez » las de la ville, alors vous reviendrez trouver » votre petite laitière. »

Auguste embrasse Denise, et l'on se met en marche pour la maisonnette.

On trouve tout charmant quand on est heu-

reux ; pour les deux amants, la maisonnette est devenue un palais ; mais Bertrand qui n'est point amoureux, et qui songe toujours à l'avenir, dit à Auguste : « Mon lieutenant, cette mai-
» son n'est pas assez grande pour vous. D'ail-
» leurs, elle appartient à Coco, c'est sa pro-
» priété, il faut vous en acheter une fort jolie et
» pas trop chère, que vous pouvez apercevoir
» d'ici, dans laquelle vous serez logé convena-
» blement, et où vous pourrez recevoir quel-
» ques amis ; parce qu'enfin il ne faut pas s'iso-
» ler de toute société : le moyen que votre
» amour dure longtemps n'est pas de vous en-
» fermer pendant six mois avec votre femme.
» Maintenant que vous connaissez le monde,
» vous ne serez plus sa dupe. Vous prendrez les
» hommes pour ce qu'ils sont ; vous verrez ceux
» dont la société vous amusera, et vous ne
» jouerez plus si gros jeu, parce que voilà le cas,
» ou jamais, d'être sage. »

Auguste approuve la proposition de Bertrand. La jolie maison est louée ; et, au bout de huit jours, Denise, rayonnant d'amour et de plaisir embellissant par ses grâces, par ses attraits, la

parure modeste qu'elle a choisie, est conduite à l'autel par l'homme qu'elle chérit. Tous les habitants du village vont voir marier la petite laitière. Les paysannes se disent : « C'est pour le » coup qu'elle va faire la dame à présent! elle » épouse un beau monsieur!... comme elle va » être fière! »

Mais les paysannes se trompent : Denise, en devenant madame Dalville, reste aussi douce, aussi bonne, que lorsqu'elle était elle-même une simple villageoise

En ramenant chez lui sa jeune épouse, Auguste donne bien encore, par-ci, par-là, quelques regards à de jolies femmes qui se trouvent sur sa route; mais c'est seulement par habitude, et Denise seule a son cœur.

Fidèle à sa promesse, Denise ne veut plus quitter son village; et, pendant longtemps, Auguste ne s'éloigne pas de sa femme. Plus tard, cependant, il fait quelques voyages à Paris; dans une de ses visites à la capitale, Auguste apprend que la vive Athalie s'est séparée d'avec son époux, parce que la mère Tho-

mas a fait un second voyage à Paris, et que M. de la Thomassinière, ayant fait à son tour de mauvaises spéculations, et s'étant laissé ruiner par M. de Cligneval, a été forcé d'abandonner toutes ses propriétés à ses créanciers, et s'est fait cocher de cabriolet, état dans lequel il semble beaucoup plus à sa place que lorsqu'il était au milieu d'un salon.

Le marquis de Cligneval s'étant permis, dans une partie d'écarté, de faire quelques tours d'escamotage, qui ne furent point du goût de la société, a été forcé de se battre en duel, et fut tué par son adversaire.

Quant à Destival, ayant voulu faire en Angleterre des affaires dans le même genre qu'à Paris, un de ses clients, dont il emportait l'argent, lui donna un coup de poing dont il ne se releva pas.

C'est M. Monin qui apprend toutes ces nouvelles à Auguste, non sans lui avoir demandé auparavant comment allait l'état de sa santé, et qui, après avoir visité sa tabatière, va rejoindre Bichette, qu'il a laissée dans un bosquet du café Turc avec M. Bisbis.

Auguste revoit aussi Dorfeuil et sa fille ; mais il ne va que rarement chez la jeune mercière, parce qu'elle est fort jolie. En revanche, il voit souvent Virginie, qui n'est plus jolie, mais qui est tout-à-fait rangée, et dont le cœur excellent fait oublier ses folies d'autrefois.

Lorsqu'il a passé quelque temps à Paris, Auguste retourne à Montfermeil ; c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'il se retrouve près de sa petite laitière, de son fidèle Bertrand et de Coco qui, en grandissant, se félicite souvent d'avoir cassé sa marmite.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

